



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

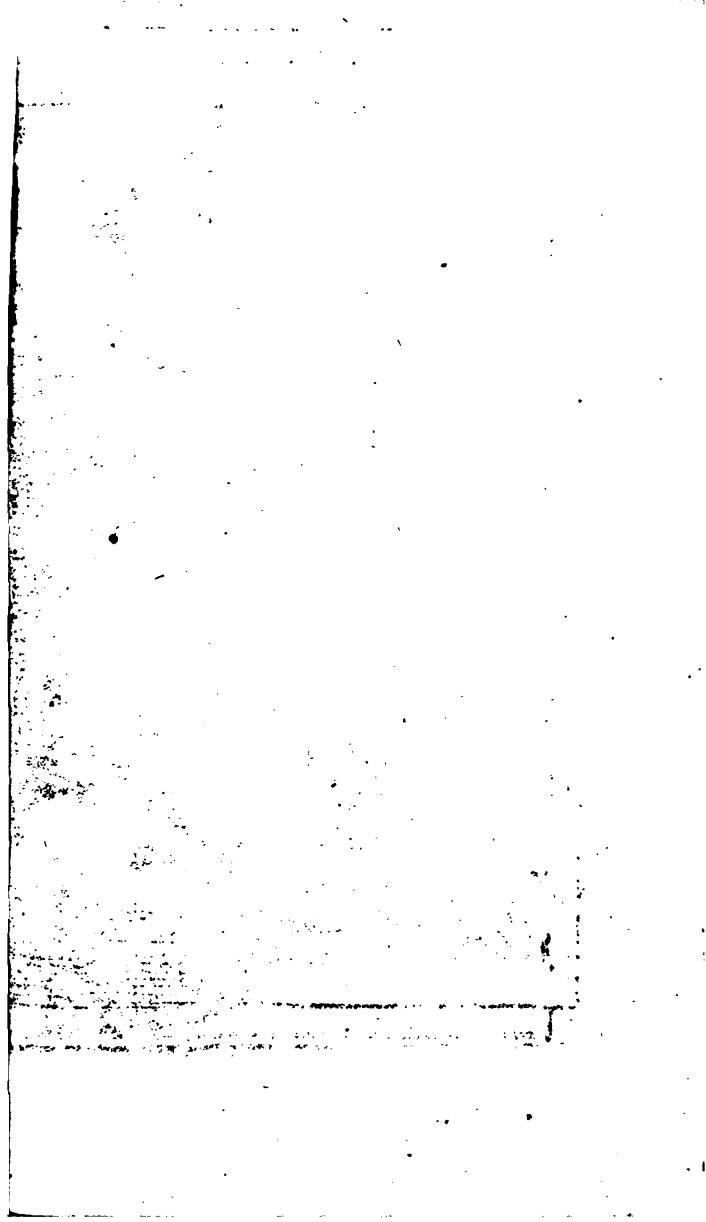
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

0332.1



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY







**BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.**

Pour les Mois de
JANVIER, FEVRIER & MARS,
1737.

TOME DIX-HUITIEME.

Premiere Partie.



A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN & G. SMITH.
MDCCXXXVII.

BP 332.1



64-278
63-28
1-47

BIBLIOTHEQUE

RAISONNÉE

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

Pour les Mois de Janvier, Fevrier,
& Mars, 1737.

ARTICLE I.

JUSTIFICATION des DISCOURS, & de l'HISTOIRE ECCLESIASTIQUE de Mr. l'Abbé FEURI, contre les reproches, & les calomnies de quelques Religieux Flamands contre cet Historien; principalement au sujet de la Doctrine du Clergé de France, & de plusieurs Abus introduits dans l'Eglise. A Nancy, aux dépens de Joseph Nicolai, 1736. 12°. Pages 26 pour la Préface & la Table des Sommaires, & 356 pour le Corps de l'Ouvrage.

UN Carme & un Augustin, nommés l'un le Père Honoré, & l'autre le P. Housta, se font depuis peu déchainés, avec le dernier emportement, contre les *Discours* & l'*Histoire Ec-*
Tom. XVIII, Part. I. A 3 clé-

6 BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,

clésiastique de Mr. l'Abbé *Fleuri*, en deux Ouvrages qui ont paru successivement, munis de l'Approbation du même Docteur, qui est Mr. *Stevaert*, Chanoine de *Malines*, & Censeur des Livres. Il est fort vraisemblable qu'en bons (a) Moines, qui ne peuvent digérer que l'on montre au Public l'intérieur de leurs Maisons, ceux-ci n'ont pu pardonner à l'Historien *François* la liberté qu'il a prise de parler peu favorablement de la Réforme des Ordres, & des Récréations monastiques. Cependant leurs Grièfs exprimés portent sur des Articles plus généraux, & même beaucoup plus importans; au sujet desquels, ils ne l'accusent pas de moins, que d'avoir répété la plupart des Blasphèmes que les plus furieux Hérétiques ont vomis contre l'Eglise Romaine, contre le Saint Siège, & presque contre tous les Souverains-Pontifes. L'Accusation ne peut être plus grave, & lorsqu'on l'examine de près, il se trouve à près tout, que ces prétendus Blasphèmes ne sont que les purs sentimens de l'Eglise Gallicane, en opposition aux Maximes Ultramontaines. Ces sentimens, qui caractérisèrent autrefois la Sorbonne, ne sont pas encore si hors de mode en France, qu'ils n'y aient toujours des Partisans très zélés. L'Auteur, insulté par les deux Moines Flamands, ne pouvoit donc manquer de bons Avocats parmi les François. Il en a même trouvé un, comme l'on voit, parmi les Lorrains, dont la plume, adroite & savante, donne un très grand avantage à une Cause, qui en elle-même

(a) Dess, de l'Ouvrage, pag. 18.

Janvier, Février & Mars, 1737. 7

me est certainement la plus juste, & la plus éclairée.

L'Anonyme qui a entrepris la *justification* de Mr. *Fleuri*, & qui s'en est acquitté en très habile homme, nous donne lui-même, dans une Introduction, le *Dessin*, & par conséquent le *Plan de l'Ouvrage*. Il l'a divisé en cinq Parties, dont chacune est relative à quelque objet particulier de Censure. La I. est destinée à prouver que Mr. *Fleuri* a eu raison de dire qu'il y a plusieurs Abus très communs dans l'Eglise, & qui s'y sont introduits avec le tems. Dans la II. on établit que Mr. *Fleuri* n'a rien dit que de très vrai, en avançant que les fausses Décrétales avoient introduit une nouvelle Discipline, & des Abus sur quelques Points. Dans la III. on justifie Mr. *Fleuri* sur ce qu'il a dit de plusieurs autres Abus; & l'on y établit des Règles, suivant lesquelles on peut juger si une Pratique doit être traitée d'Abus, ou non. La IV. tend à prouver que l'Eglise n'a jamais approuvé aucun des Abus repris par Mr. *Fleuri*, & à faire voir quels sont les changemens de Discipline qu'elle a autorisés, & ceux qu'elle désapprouve. Enfin la V. roule sur le grand Article des Prétentions Romaines, & après y avoir établi que la Primauté, que le Pape a, *dit-on*, de Droit Divin, ne lui donne point une Autorité telle que le prétendent les Ultramontains, on y justifie Mr. *Fleuri* sur l'accusation de mauvaise-foi intentée contre lui au sujet de cette Autorité.

Sur cet Exposé si simple, & si vrai, chacun voit d'abord qu'il ne s'agit point ici d'une *justi-*

8 BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,

fication uniquement personnelle. C'est moins Mr. l'Abbé *Fleuri*, que ce n'est sa Doctrine, que l'on y défend & que l'on y justifie. Cette Doctrine tire sans doute à conséquence, ou plutôt, on ne peut disconvenir que les conséquences n'en portent un coup terrible à l'Eglise *Romaine*. Car enfin si cette Eglise est *une*, ainsi qu'on le dit, il faut de toute nécessité qu'elle enseigne à *Paris*, ce qu'elle enseigne à *Rome*; & si l'on se trompe dans l'un ou dans l'autre de ces deux endroits, il doit être plus probable que ce soit à *Paris*, qu'à *Rome*. Du haut de la Chaire de *St. Pierre*, où ils se disent être assis, les Papes crient de toutes leurs forces, qu'ils sont les Pasteurs universels de l'Eglise; que le dépôt de l'Infaillibilité est entre leurs seules mains, d'une manière exclusive; que tous les Evêques ne reçoivent que d'eux l'Autorité Episcopale; qu'ils peuvent juger tout le monde, & ne peuvent être jugés de personne; qu'ils ont préservé inviolablement, dans l'Eglise, la pureté de la Foi, des Mœurs, & de la Discipline; que tous ceux qui disent le contraire sont Schismatiques, Hérétiques, dignes de tous les Anathèmes; & qu'en vertu de leur domination spirituelle, ils ont un droit entier sur le Temporel des Etats & des Princes. D'un autre côté l'on entend, en *France*, un nombre infini de personnes pieuses & savantes, qui jettent sur tout cela les hauts cris, & qui soutiennent avec fermeté, que cette Doctrine n'est pas celle de l'Eglise Universelle; qu'elle n'est point en particulier celle de *France*; que les Papes sont tous sujets à l'erreur; qu'ils y sont sou-

souvent tombés ; qu'ils sont, de Droit, soumis aux Conciles ; qu'ils ont laissé introduire divers Abus ; que l'Autorité même , qu'ils s'arrogent , est extrêmement abusive ; qu'elle a tout dérangé dans la Constitution de l'Eglise ; que tous les Evêques sont d'institution divine ; & que l'Autorité temporelle des Rois ne relève immédiatement que de Dieu. Encore un coup , il faut absolument que de part ou d'autre il y ait de l'erreur. Mais où sera-t-elle ? Elle est à Rome , si Mr. *Fleuri* a raison ; & je conçois que deux Moines bons Catholiques-Romains n'ont pu digérer cette idée. Je ne conçois pas même , qu'il y ait aucun Catholique-Romain , qui l'étant de bonne foi , n'en doive être aussi scandalisé que ce Carme & que cet Augustin. Mais point du tout, replique-t-on. Il est très certain que Mr. *Fleuri* a raison , & que l'on peut être très bon Catholique, sans l'être à la Romaine. Hé bien ! je le veux : mais que l'on ne se dise donc plus Catholique-Romain ; car enfin on ne sauroit l'être , si l'on n'est pas Catholique à la Romaine. Si un *Anglican* disoit, qu'il est Protestant à la *Genévoise* ; ou si un *Genévois* demeurant dans sa Patrie , s'avisoit de se dire Membre de l'Eglise *Anglicane* ; cela ne paroîtroit-il pas du dernier ridicule , & ne le feroit-il pas en effet ?

Telle étant la conséquence de cette querelle , il me semble que les deux Antagonistes de l'Historien *François* n'ont pas tant de tort que l'Anonyme voudroit le persuader. Ils méritent plus de pitié que de blâme. Ils plaident pour une mauvaise Cause ; & c'est en quoi je les trouve

à blâmer : mais enfin cette Cause, toute mauvaise qu'elle est, est celle de leur Religion, celle de leur Eglise, celle de l'Eglise même dont Mr. *Fleuri*, pendant sa vie, a fait profession d'être Membre. Ne les plaindrois-je pas du malheur où les Préjugés de la Naissance, de l'Education, & du Système les engagent, de ne pouvoir demeurer attachés à ce qu'ils appellent l'Unité de l'Eglise, sans combattre la Vérité ? L'Anonyme, & les semblables, me paroissent bien plus singuliers, eux qui combattent à fer ému pour la Vérité contre les Evêques de Rome ; & qui cependant veulent à toute force, qu'on les croie attachés de cœur à l'Unité du Siège Catholique-Apostolique-Romain. Que les personnes impartiales en jugent, sur le peu de choses que je vais extraire de cette Justification.

Le dessein de la première Partie est frappant. Elle est destinée à prouver que Mr. *Fleuri* a eu raison de dire qu'il y a plusieurs Abus très communs dans l'Eglise, & qui s'y sont introduits avec le tems. Si cela est vrai, la Réformation y étoit, & y est encore absolument nécessaire. D'où vient donc que l'on fait un crime aux Protestans de l'avoir demandée, ou de l'avoir faite eux-mêmes lorsqu'on les eut excommuniés pour avoir fait cette demande ? On répond à ceci, que (a) les Protestans se sont élevés contre l'Eglise, & ont rompu les liens de l'Unité. N'en déplaise à l'Anonyme, cela n'est point vrai. Il n'est point vrai que *Luther* & ses Sectateurs se soient élevés contre l'Eglise. Ce ne fut que contre

tre les Papes, qui les accablèrent d'Anathèmes sans daigner les entendre ; qui s'opiniâtrèrent à canoniser tous les Abus que le tems avoit introduits ; qui se firent tirer l'oreille plus de 25 ans avant que d'accorder la convocation d'un Concile de Réforme que toute la Chrétienté leur demandoit ; & qui n'y consentirent enfin que pour se jouer de Dieu & des Hommes, comme *Fra-Paolo* l'a démontré dans son *Histoire du Concile de Trente*. Il n'est pas vrai non plus, que les Protestans aient rompu l'Unité de l'Eglise. C'est uniquement l'Eglise Romaine qui a rompu tous les nœuds d'Unité qu'ils avoient avec elle, par la Sentence précipitée d'excommunication que *Léon X* lança contre *Luther*, & qui a toujours été aggravée, & réaggravée par tous ses Successeurs Evêques de Rome. Si de trois Marchands qui sont en Société de Commerce, il y en a un qui en soit expulsé par les deux autres, ceux-ci auroient-ils bonne grace à dire que c'est lui qui l'a rompue ? Quoi qu'en disent donc l'Anonyme, & son grand Auteur *Mr. Bossuet*, la Réformation Protestante, entant que telle, ne peut être blâmée que dans l'une ou dans l'autre de ces deux suppositions, ou qu'elle n'étoit point nécessaire, ou qu'elle a été mal faite. Je ne touche point au dernier cas, parce que ce n'est pas de cela qu'il s'agit à présent, & que le Défenseur de *Mr. Fleuri* n'effleure lui-même ce sujet que pour dépayser ses Adversaires. Mais je ne puis que lui représenter que dans la première supposition, qui est, que la Réformation Protestante ne peut être blâmée qu'en ce que l'Eglise

n'avoit pas besoin de Réformation ; c'est évidemment se déclarer pour les Protestans contre les Evêques de *Rome*, que de reconnoître avec eux que l'Eglise des Evêques de *Rome* étoit tombée dans un dérangement qui rendoit la Réformation nécessaire.

Or la nécessité de cette Réformation, tant avant que depuis le Concile de *Trente*, ne peut être établie avec plus de force, qu'elle l'est ici par l'Anonyme. Je ne me prévaudrai point du témoignage dont il fait tant d'estime, qui est celui de *Mr. Bossuet* : car ce Prélat a toujours agi de la plus mauvaise foi du monde dans ses Ecrits polémiques. Pour conserver quelque dehors d'honnête-homme, il n'osoit pas cacher la Vérité toute entière ; & il n'en montrait jamais que la moindre partie, pour ne rien perdre de ses avantages. Sans nous arrêter donc à ce Prélat, dont le P. *Honoré* & le P. *Housta* respectent peut-être plus l'autorité que nous ne le faisons, bornons-nous aux Faits qui prouvent, d'une manière invincible, qu'avant le Concile de *Trente*, c'étoit le sentiment commun que l'Eglise avoit besoin d'être réformée *dans le Chef, & dans les Membres* ; & que ce Concile n'a point remédié aux Abus.

Quant au premier Point, expressions ne peuvent être plus fortes, ni peinture ne peut être plus vive, que celles de *St. Bernard*, qui disoit, (a) que *la corruption & la pourriture s'étendent dans tout le Corps de l'Eglise*, que *la plaie en est*
in-

(a) *Serm. 33. in Cant.*

intestine & incurable; & qui s'écrie: (a) Qui me donnera que je voie avant que de mourir, l'Eglise de Dieu comme elle étoit dans les premiers jours!

(b) „Clément V chargea Durand, Evêque de Mende, de préparer les matières qui devoient être traitées dans le Concile de Vienne; & cet Evêque mit pour fondement de ce qu'on devoit faire dans ce Concile, qu'il *falloit réformer l'Eglise dans le Chef & dans les Membres.* Les maux s'étant encore multipliés dans la suite, on prit sérieusement la résolution, dans le Concile de Pise, de travailler à la Réformation de l'Eglise. Ce Concile étant fini, *Gerson* fit un Sermon, en présence d'Alexandre V, & il demanda vivement à ce Pape la Réformation tant désirée.

(c) Si du Concile de Pise nous passons à celui de Constance, nous verrons que les Papes convenoient toujours, aussi-bien que les autres, que les maux de l'Eglise étoient grands, & qu'elle avoit besoin d'une sérieuse Réformation. Le Concile de Constance le déclare souvent en termes formels dans ses Actes....

(d) Eugène IV. . . . écrivit aux Pères du Concile de Bâle dans les termes les plus forts, pour les porter à travailler à cette Réformation. Après les avoir loués de leur zèle, (e) *Il ne vous reste plus, leur dit-il, qu'à prendre sans un plus long retardement, des mesures pour la*

„ Réfor-

(a) *Ep. ad Eugen.* 257. (b) *Justif.* Pag. 14.

(c) Page 15. (d) Page 18. (e) La Lettre de ce Pape se trouve au Tome XII. des Conciles, pag. 950.

14 BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

„ Réforme générale de l'Eglise : car vous savez
 „ combien la Religion Chrétienne en a besoin, n'y
 „ AIAnt EN ELLE AUCUNE PARTIE SAINTE
 „ DEPUIS LES PIEDS JUSQU'A LA TÊTE, se-
 „ lon la parole du Prophète. . . . (a) Ecou-
 „ tons ce qu'Adrien VI chargea son Nonce,
 „ François Cheregat, de déclarer de sa part à la
 „ Diète de Nuremberg, assemblée pour cher-
 „ cher à pacifier les différends sur la Religion
 „ excités par Luther en Allemagne. (b) L'In-
 „ struction qu'il donne à ce Nonce portoit en-
 „ tre autres choses, d'avouer ingénument que
 „ Dieu avoit permis cette persécution de l'Eglise
 „ à cause des péchés des hommes, & sur-tout de
 „ ceux des Prêtres & des PrélatS de l'Eglise. . . .
 „ Car nous savons, ajoute-t-il, qu'il s'est passé
 „ dans ce St. Siège, depuis plusieurs années, plu-
 „ sieurs choses abominables, plusieurs abus dans
 „ les choses spirituelles, plusieurs excès dans les
 „ Ordonnances & Decrets qui en sont émanés, &
 „ enfin que toutes choses sont changées en mal &
 „ perverties. Il n'est pas surprenant si la Mala-
 „ die s'est répandue de la Tête dans les Membres,
 „ & si elle a passé des Souverains - Pontifes aux
 „ PrélatS inférieurs. Nous nous sommes tous éga-
 „ rés, nous autres PrélatS de l'Eglise. . . . (c).
 „ Adrien VI aiant été trop peu de tems sur le
 „ St. Siège pour exécuter le dessein qu'il avoit
 „ pris de faire une Réformation générale dans
 „ l'Eglise, tous les bons Catholiques ne cesse-
 „ rent

(a) Justif. Pag. 19.

(b) Cette Instruction du Nonce Cheregat se trouve dans le 1. Tome du Fascicul. Rec. expet. pag. 345.

(c) Justif. Pag. 22.

rent de la demander. . . . Ce fut dans cette
vue que Paul III indiqua enfin le Concile
Général, qui étoit demandé depuis plusieurs
années par toute la Chrétienté. Mais en at-
tendant qu'il se tint, ce Pape jugea à propos
de commencer la Réformation par la Cour de
Rome. Il nomma pour cela des Cardinaux
& des Prélats, pour lui représenter avec liberté
les principaux Abus de cette Cour qu'il falloit
réformer. Ces Députés, à la tête desquels
étoit le célèbre Cardinal Contarin, dressèrent
un Ecrit intitulé: *Avis pour la réforme de l'E-
glise &c.* Après avoir remercié Dieu. . . .
ils ajoutent, que *l'Esprit du Seigneur. . . va
se servir de sa Sainteté, pour rétablir l'Eglise
de Jésus-Christ, qui est, disent-ils, sur le pen-
chant de sa chute, ou plutôt, qui est presque en-
tièrement tombée. . . .* Ils montrent ensuite....
qu'un grand nombre d'Abus, & de grièves
Maladies ont réduit l'Eglise à l'extrémité, en-
sorte que sa guérison est presque désespérée."

Comment éluder ces preuves? L'Anonyme
auroit pu facilement y en ajouter plusieurs au-
tres. Mais celles-ci ne sont-elles pas plus que
suffisantes pour confondre quiconque oseroit sou-
tenir que l'Eglise étoit, au XVI. siècle, dans un
état de pureté qui en rendoit la Réformation inu-
tile, ou la demande criminelle? On vient d'en-
tendre parler, non des Hérétiques, non des Infî-
dèles, non des Particuliers; mais des Savans,
des Saints, des Papes, l'Eglise elle-même assem-
blée en Concile, tous les bons Catholiques, &
toute la Chrétienté. Mr. Fleuri a tenu le même
lanç

langage. Il a poussé des soupirs vers ces beaux jours de l'Eglise qui sont passés. Il a gémi de voir l'Eglise tombée. Il s'est plaint des Abus que le tems y avoit introduits. Le P. Carme, & le P. Augustin, lui en font un crime, parce qu'il a imité en cela les Protestans, & qu'au fond toutes ces Vérités sont flétrissantes pour l'Eglise *Romaine*. Cependant ces deux Moines sont ridicules, de s'en prendre à l'Historien. Il n'y a que le Catholique *Romain* qui soit en faute. L'Historien a dû dire ce qu'il a dit, & n'a pu se dispenser de le dire, parce que la fidélité historique le demandoit. Mais un Catholique *Romain* honnête-homme ne devoit pas entreprendre d'écrire une Histoire de l'Eglise, parce qu'il ne sauroit le faire dans les règles d'une exacte Vérité, sans prendre l'Eglise, pendant plusieurs siècles, & sur-tout au XVI., si différente de ce qu'elle fut à son origine, qu'on ne pouvoit plus la reconnoître.

Mais le Concile de *Trente* ne lui auroit-il point rendu sa pureté primitive ? Ne l'auroit-il point réformée ? Il est constant que les Papes qui l'indiquèrent, que les Princes qui le demandèrent, que les Prélats qui le composèrent, y parurent bien convenir de la nécessité d'une Réformation, par le desir qu'ils marquèrent les uns pour l'obtenir, & les autres pour la donner. L'Anonyme le prouve en détail par la Bulle d'Indiction où *Paul III* disoit, qu'il cherchoit à *remédier aux maux dont l'Eglise étoit affligée & presque accablée*; & que sa résolution étoit de *rétablir l'intégrité & la vérité de la Religion Chrétienne*:
par

Janvier, Février & Mars, 1737. 17

par le Concile même, qui déclara, dès la première Session, qu'il étoit assemblé *pour la Réformation du Clergé, & du Peuple Chrétien*: par l'exhortation des Légats, à l'Ouverture du Concile, qui dirent qu'ils étoient assemblés *pour relever & rétablir l'Eglise qui est presque tombée en ruine*: par le Discours des Légats de Jules III, qui représentèrent, qu'ils étoient assemblés *pour corriger & réformer la Discipline Ecclesiastique, qui depuis long-tems étoit dépravée, & corrompue*: par le témoignage du Bienheureux Barthélemy des Martyrs, Archevêque de Brague en Portugal, qui dit, en parlant dans le Concile, de ceux qui l'avoient commencé, que leur *fin principale avoit été de purger l'Eglise de la corruption effroyable qui deshonorait la pureté de ses Mœurs. . . . & que Jean II. Roi de Portugal, disoit dans sa Lettre à Paul III, que l'ancienne Discipline étoit tellement ruinée, que quand il n'y auroit eu nulle Hérésie à combattre, on auroit dû assembler un Concile général pour en corriger les désordres & les abus*: par le Mémoire dont la Cour de France chargea le Cardinal de Lorraine, lorsqu'il partit pour le Concile, & qui tendoit à ce que le Roi Charles IX exprima dans sa Lettre, où il exhortoit les Pères à faire en sorte que *du fruit de leurs travaux on vît sortir le rétablissement du vrai Culte & Service de Dieu, & une solide Réformation de l'Eglise.*

Le Défenseur de Mr. Fleuri a raison de conclure de tout cela que „ (a) le Concile de Trente étoit persuadé qu'il y avoit de grands maux
Tom. XVIII. Part. I. B „ &c

(a) Pag. 36.

„ Et de grands Abus dans l'Eglise, que la Disci-
 „ pline y étoit dans une grande décadence, &
 „ qu'il falloit tâcher de la relever." Mais je ne
 „ fai s'il ne donne pas plus de poids qu'il ne flau-
 „ droit à quelques aveux des Papes, & de leurs
 „ Légats. Il paroît évidemment par l'Histoire du
 „ Concile, que les uns & les autres jouoient har-
 „ diment le Monde Chrétien, & se servoient at-
 „ tificieusement de mots à double entente, & qui
 „ tendoient bien plus à maintenir la Corruption
 „ qu'à en accorder le remède. On ne voit pas
 „ effectivement que cette Assemblée ait fait en dix-
 „ huit ans, ce que d'honnêtes-gens auroient pu fai-
 „ re en dix-huit jours. Ils coulèrent le Mouche-
 „ ron, & laissèrent passer le Chamoau. Sans m'é-
 „ tendre néanmoins à le prouver, comme je le pour-
 „ rois sans peine, je m'en tiens à la Thèse de l'A-
 „ nonyme. „ (a) Il s'en faut beaucoup, dit-il, que
 „ le Concile ait remédié à tous les Abus dont on
 „ se plaignoit alors. Qu'on se donne la peine de
 „ comparer avec les Décrets de Réformation
 „ du Concile, les Articles présentés par les Am-
 „ bassadeurs de France, au nom du Roi leur
 „ Maître, & de la Nation; aussi-bien que ceux
 „ qui étoient demandés par l'Empereur. On
 „ verra qu'il y en a plusieurs auxquels on n'a pas
 „ touché. Aussi étoit-on très persuadé dans le
 „ Concile même, que la Réformation qu'on y
 „ avoit faite étoit imparfaite, & qu'on pouvoit
 „ espérer d'en faire dans la suite une meilleure
 „ & plus étendue." A mon avis, on ne peut
 „ s'exprimer avec plus de ménagement, & les

PP.

Janvier, Février & Mars, 1737. 19

PP. L'Honorable & Housu doivent être de bien mauvaise humeur, s'ils y trouvent à dire ; car il n'est pas possible de représenter avec plus de faiblesse, l'indignation que les honnêtes gens doivent & ne peuvent que concevoir contre le procédé du Concile de Trente, qui bien loin de relever & de rétablir la Vérité & l'intégrité de la Religion Chrétienne, porta les desordres au comble, en ôtant toute espérance, & toute possibilité même de Réformation à venir. Les Adversaires de Mr. Fleuri doivent donc regarder comme un sujet de triomphe, d'avoir réduit son Défenseur à diminuer ainsi les objets : mais je ne leur conseillerois pas de se prévaloir de sa prudence ou de sa timidité ; car il lui seroit facile de leur faire voir, papiers sur table, qu'un reste de considération pour l'honneur du Concile de Trente l'avoit empêché d'en dire tout ce que l'on doit en penser.

Cela paroît par les Prouves de fait qu'il allègue. D'abord il en appelle à la *Déclaration* que le Cardinal de Lorraine fit à la fin du Concile, au nom de l'Eglise Gallicane, & dans laquelle ce Cardinal dit en substance, qu'il avoit extrêmement souhaité qu'on rétablît l'Eglise dans son ancienne Discipline ; mais que considérant que dans un siècle aussi malheureux que le nôtre, & dans une si grande dépravation des mœurs, on ne peut pas employer d'abord les remèdes qu'on juge être des plus nécessaires, il étoit content de recevoir cependant, & d'approuver les Décrets qui ont été faits touchant la Réformation ; non qu'il les jugeât suffisans pour guérir entièrement les plaies de

20 BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

l'Eglise, mais parce qu'il espéroit que les Papes suppléeroient à ce qui manquoit, & remettroient en vigueur les anciens Canons qu'on laisse abolir depuis long-tems, & principalement ceux des IV premiers Conciles Oecuméniques; & que c'étoit au nom de tous les Evêques de l'Eglise Gallicane, qu'il faisoit cette Déclaration, demandant qu'elle fût insérée dans les Actes du Concile. On trouve ensuite l'aveu du premier des Légats dans le Discours qu'il fit pour la clôture du Concile, & dans lequel il confessa, qu'il étoit vrai qu'on pouvoit mieux faire; mais que ceux qui composoient le Concile, étoient des hommes & non des Anges, & qu'en égard au malheur des tems, on devoit se contenter de ce qu'ils avoient pu faire. Ajoutez à cela ces paroles si remarquables de St. Charles Borromée, dans son sixième Concile: Peut-on dire que la paix, la concorde, & toutes sortes de biens règnent, où tant de maux règnent encore? qu'il y ait une pleine Santé, où il y a encore tant de différentes Maladies; & que l'on voie la perfection de la Discipline Chrétienne, où l'on voit encore tant de corruption & de vices?

Certainement la moindre chose qui résulte de cette Déclaration & de ces Aveux, est que le Concile de Trente n'a point remédié aux maux de l'Eglise, & que la Réformation y est encore aussi nécessaire, & peut-être même plus nécessaire, qu'elle l'étoit auparavant. Car il est plus clair que le jour, que le Cardinal de Lorraine & le premier Légat choisirent, à dessein, les expressions les plus douces; & si l'extrême Politi-

que

que de l'un & de l'autre ne leur permit pas de diffimuler la grande imperfection de ce qu'avoit fait le Concile, qu'en doivent juger à présent les personnes sensées? Tout nous dicte que Mr. *Fleuri*, que son Défenseur, que tous leurs semblables en portent le même jugement que nous; & la chose est si vraie, que leurs Ennemis ne cessent de leur en faire perpétuellement un sujet de reproche. Il est vrai que ces Messieurs, habiles maitres dans l'Art des distinctions, prétendent que ce reproche est injuste, parce qu'ils parlent dans un tout autre esprit que nous ne le faisons. Soit; mais enfin ils disent ce que nous disons, & nous ne disons que ce qu'ils disent. Quel est donc le point précis de la différence entre eux & nous? Le voici à la lettre, & mettant à part toutes les questions incidentes. Les Protestans ont fait eux-mêmes une Réformation, parce que les Papes s'opiniâtrèrent à la leur refuser, & les excommunièrent même pour l'avoir demandée. Ces autres Messieurs demandent encore aux Papes une Réformation qui leur sera toujours refusée, & à laquelle nous les défions de pouvoir jamais parvenir sans rupture. Oserai-je même les supplier de faire une réflexion avec moi? C'est que si la Réformation Protestante ne s'étoit pas faite, & que les Papes eussent eu le pouvoir de l'étouffer dans sa naissance, il est infiniment vraisemblable qu'il n'y auroit plus, depuis long-tems, dans toute l'étendue de l'Eglise *Romaine*, un seul Homme qui fût assez libre pour oser dire que l'Eglise *Romaine* a besoin de réforme. A cela près, & quelque obligation

que ces Messieurs nous aient de la petite Liberté qui leur reste encore en quelque peu de Pays de la Chrétienté , nous leur permettons de se venger sur nous des injustices qui leur sont faites. Nous sommes tout accoutumés à leur manège, & nous n'avons pas oublié de quoi les *Arnaulds* & les *Nicoles* furent capables, dans un tems où l'Humanité seule auroit dû les retenir. Pour se disculper d'une prétendue Hérésie, qui leur étoit commune avec nous, ils trempèrent leur plume contre nous dans le fiel le plus amer, & le plus aigre. C'est toujours le même jeu qui se continue ; & qui est-ce pourtant que ces Messieurs s'imaginent tromper ? Qu'ils me permettent de le leur dire avec ingénuité : il n'y a peut-être qu'eux-mêmes qui en soient la dupe, & je crois qu'ils feroient mieux d'aller rondement en besogne, & de dire, sans tant de détours, que s'ils tiennent le langage des Protestans au sujet de la corruption de l'Eglise *Romaine*, c'est parce que les Protestans ont raison.

Que ces derniers aient effectivement raison, c'est ce qui paroît, d'une manière incontestable, par les considérations de l'Anonyme dans sa première Partie, ainsi que nous venons de le voir ; & par celles qu'il expose dans les suivantes, où passant de la généralité au détail, il spécifie les principaux Abus que le tems avoit introduits dans l'Eglise, ou qui y subsistent encore. On s' imagine facilement, qu'il n'a pas fait entrer dans ce Catalogue tout ce qui mériterait d'y paroître. Ce qu'il y a mis suffit néanmoins pour démontrer un dérangement extrême dans la

Disci-

Discipline. Il examine en particulier dans la seconde *Partie*, divers Articles de la dernière importance, à l'égard desquels la face de l'Eglise est tout-à-fait changée de ce qu'elle fut dans les premiers Siècles. Dans l'usage moderne, c'est au Pape seul à juger définitivement les Evêques; il faut son consentement pour les Translations, & pour l'érection des nouveaux Evêchés; chacun peut, ou doit appeler directement au Pape; on a cessé de tenir ordinairement des Conciles Provinciaux, & l'on prétend que le Pape est au-dessus des Canons. Mr. *Fleuri* a traité tout cela d'Abus, contraires à l'ancienne Discipline; & soutenu, que l'introduction n'en est due qu'aux fausses *Décrétales*, ou qu'à la pure autorité de *Gratien*. Le P. Carme, & le P. Augustin se sont fort récriés là-dessus. Son Défenseur, à son tour, le prend sur un ton fort haut contre ces deux Moines. Je trouve, dans cette dispute, deux questions très distinctes. La première est de savoir si le Droit & la pratique modernes sont conformes à l'usage de l'ancienne Eglise; & sur ce point Mr. *Fleuri* & son Avocat ont pour eux tous les Pères, toute l'Histoire Ecclesiastique des premiers tems, & tous les anciens Conciles. Savoir après cela, si c'est aux fausses *Décrétales*, ou à l'autorité du *Décree*, que la naissance du desordre doit être imputée, ce n'est plus qu'un pur incident, dont le pour & le contre n'intéressent pas absolument le Public. Le Bon-sens même même à juger que la Corruption devoit avoir commencé, pour le moins, à s'introduire, avant que l'on s'avisât de

de fabriquer de fausses Pièces pour l'autoriser.

Les Abus , dont il s'agit dans la troisième Partie, sont d'une nature plus populaire, & par conséquent plus sujette à litige. Ils regardent la Pénitence, les Indulgences, les Excommunications, & l'étendue de la Jurisdiction Ecclésiastique. Les Adversaires de Mr. *Fleuri* ne nient pas que la Discipline n'ait changé sur quelques-uns de ces Points, & en particulier sur la Pénitence. Mais ils soutiennent que ces changemens ont été en mieux , & qu'il a été permis aux Pères & aux Prélats des siècles postérieurs de réformer les Abus des premiers siècles. L'Anonyme est fort choqué de cette expression, & il ne s'en peut de raison plus légitime. Il est pourtant vrai que le terme d'*Abus* pouvant être équivoque , on ne peut bien juger de l'usage qu'ils en ont fait, qu'après en avoir bien fixé la véritable signification. Le Défenseur de Mr. *Fleuri* entreprend de le faire , & se trouve, dès l'entrée, en de mortelles angoisses. S'il eût suivi le Système Protestant, qui ne reconnoit pour Abus dans la Foi & dans la Discipline, que ce qui est contraire à l'Ecriture, ou que ce qui s'en éloigne , il se seroit épargné bien des peines. Faute de s'en tenir à une Règle si sûre & si fixe, il sue à grosses gouttes , & se jette enfin dans un Labyrinthe d'où il ne peut se tirer qu'au prix de quelque droiture.

La Maxime , qu'il pose pour base, après l'Historien, est (a) qu'en général on a toujours

en-

(a) V. Disc. n. 17.

Janvier, Février & Mars, 1737. 25

enseigné dans l'Eglise qu'il falloit s'en tenir à la Tradition des premiers Siècles, pour la Discipline aussi-bien que pour la Doctrine. Il s'en suivroit de-là, que la Discipline doit aussi peu varier que la Doctrine; & la chose est-elle ou juste, ou convenable, ou possible? Non, sans doute; & Mr. Fleuri a reconnu lui-même ailleurs, que la Discipline peut changer selon les tems. Il s'est donc contredit. Point du tout, répond l'Anonyme. Sa pensée a été seulement (a) que l'on doit conformer les nouveaux Canons aux anciens, autant qu'il est possible, parce que (b) la Discipline n'est pas aussi invariable que la Foi. Cette réponse ne lève point du tout la Contradiction. Elle reconnoit seulement que la Maxime fondamentale étoit fautive : car il ne peut être vrai, qu'en fait de Discipline on doive s'en tenir à la Tradition des premiers siècles, ni plus ni moins qu'en fait de Doctrine, s'il est vrai que l'on ne soit obligé de s'y tenir qu'autant qu'il est possible, & qu'en effet cette Discipline ait changé selon les tems. Car encore, dès que l'on n'est obligé de s'y tenir qu'autant qu'il est possible, on pourra ne s'y point tenir du tout. Cette modification laisse donc la porte ouverte à l'introduction d'une Discipline tout opposée à l'ancienne; & l'on demande alors fort naturellement ce que c'est qu'un Abus, & quelles seront les Pratiques qui doivent porter ce titre de flétrissure? Ici l'Anonyme, pressé par ses Adver-
sai-

(a) Justif. pag. 98.

(b) Fleuri, V. Disc. n. 17.

saïres, vient tête baissée se précipiter dans un Abîme, où il roule sans savoir où il va. Je veux dire, que pour discerner ce qui est Abus de ce qui ne l'est pas, il établit des Règles qui ne peuvent servir qu'à augmenter l'embarras. Elles sont au nombre de trois, dont je vais donner la substance.

Il pose dans la première, (a) qu'une Pratique opposée à l'ancienne cesse d'être un Abus, dès qu'elle est autorisée par le Décret d'un Concile Général, ou d'un Pape suivi du Corps des Pasteurs. La raison en est, que l'Eglise n'approuve jamais ce qui est contraire à la Foi, & aux bonnes Mœurs; & l'Exemple s'en tire du Retranchement de la Coupe, qui étoit un Abus avant le Concile de Constance, & qui ne l'a plus été depuis ce temps-là. Si cette Règle est vraie, les *Jansénistes* ont grand tort de ne se pas soumettre, par une acceptation pure & simple, à la Constitution *Unigenitus*, n'y en ayant jamais eu qui ait été davantage le Décret d'un Pape suivi du Corps des Pasteurs.

La seconde Règle porte (b), qu'un changement qui s'est fait dans la Discipline, par rapport aux Mœurs, ne doit point être traité d'Abus, si ce changement est devenu général, sans une réclamation contraire de la part des Pasteurs. La raison en est, que l'Eglise ne dissimule point par son silence, ce qui est contraire à la Foi, & aux bonnes Mœurs; & l'Exemple s'en tire de la Coutume, qui s'est introduire, de faire deux repas en Carême, au-lieu qu'autrefois on n'en fai-

(a) Justif. pag. 102. (b) Pag. 105.

faisoit qu'un seul, & le soir ; coutume qui doit sa naissance au relâchement, mais qui n'est pas un Abus, parce que les Pasteurs ne s'y sont pas opposés. Au choix de l'Exemple, on sent une Règle arbitraire autant que captieuse.

Mais la troisième a tant de finesses & présente tant de détours, que je dois la donner toute entière. La voici : (a) „ Si dans le tems qu'un
 „ changement de Discipline s'introduit insensiblement, il se trouve un nombre de Fidèles
 „ qui n'y prennent point de part, & de Pasteurs
 „ qui s'y opposent & qui condamnent ce changement comme un Abus ; alors on doit dire
 „ sûrement que l'Eglise n'approuve pas un tel
 „ changement, & même qu'elle le condamne,
 „ quoiqu'il n'y ait qu'un petit nombre qui le
 „ fasse hautement. ” S'il y eut jamais Règle de commande, c'est visiblement celle-ci. L'Auteur s'y ménage, de loin, des ressources pour mettre à couvert les Droits du petit Nombre contre les Voix de la Multitude. Le trait est d'un Homme prudent. Quand on est du petit nombre, & qu'on y a besoin des Laïques, il faut faire tout valoir, tirer avantage de la petitesse même de son Parti, & compter les Brebis conduites, aussi-bien que les Pasteurs qui conduisent. La raison en est, que St. *Augustin* enseigne que (b) *l'Eglise est deshonorée dans un grand nombre de ses Enfants par les vices qui les souillent, & qu'elle n'en a souvent qu'un petit nombre qui*

(a) Pag. 108.

(b) *August. Ep. XXII. Multas carnales fadicates in multis patitur Ecclesia, in paucis gemit.*

qui en gémit. L'Auteur avoue néanmoins que la Règle n'a lieu que dans les cas où il n'y a ni Loi ni Décret du Corps des Pasteurs, pour autoriser le changement de Discipline ; & par cela même il ravit aux Laïques, & au petit nombre, tous les privilèges dont il sembloit les vouloir investir. Car il ne se trouvera plus que des minuties de Dévotion populaire, sur lesquelles leur voix puisse être comptée. On le voit, à l'Exemple que l'Auteur nous en donne. Il est pris du relâchement de quelques Casuistes, qui peu contents d'autoriser les deux repas dans le Carême, permettent encore d'avancer l'heure de celui de midi, & de boire entre ce repas & celui du soir : (a) *Excès qu'un nombre d'habiles Théologiens ont combattus, & que de grands Evêques ont condamnés.*

A la faveur de ces trois Règles, dont l'Anonyme est en même tems l'Auteur & l'Interprète, il soutient que ce que Mr. *Fleuri* a traité d'Abus, l'est véritablement ; & comment échapper à un Homme qui a pour lui tantôt le grand nombre, & tantôt le petit ; ici le silence des Pasteurs de l'Eglise, & là leurs Décrets ; dans un lieu des Conciles, & dans un autre des Papes ? De quelque manière qu'il tombe, ce sera toujours sur ses pieds. Je laisse pourtant à ses Antagonistes le soin d'examiner l'application qu'il fait de ses Règles. Que ce qu'il lui plaît d'appeler des *Abus*, mérite ce titre ou non, peu m'importe. Je vois seulement, avec la dernière évidence, que sur les Points qui font le sujet de

(a) Justif. pag. 110.

de cette troisième Partie, la Discipline moderne de Rome est tout-à-fait différente de celle des premiers tems de l'Eglise. A cet égard, les preuves de l'Anonyme vont à la démonstration. Il établit dans la seconde Section, que *les Pénitences Canoniques ont cessé*, & que *cette cessation a causé de grands desordres dans l'Administration* de ce que l'on appelle le Sacrement de Pénitence : dans la troisième, que *l'Antiquité a eu sur les Indulgences*, d'autres idées que celles qu'on s'en fait aujourd'hui : dans la quatrième, que *l'on pousse à présent trop loin les Censures* ; & dans la cinquième, qu'on a donné trop d'étendue à la *Jurisdiction Ecclésiastique*. Voilà qui me satisfait, & c'est tout ce qu'il me faut, tant pour la justification de Mr. Fleuri, en qualité d'Historien, que pour mon instruction particulière sur des Articles de cette importance.

Mais ce qui contente un Lecteur Protestant, comme moi, n'est rien moins que propre à réduire les PP. L'Honoré & Housa au silence. Leur grande difficulté subsiste toujours, & n'en est que plus forte. Car s'il est vrai, comme l'Anonyme le reconnoit dans sa II. Règle, que le Silence de l'Eglise tient lieu d'Approbation ; ne le sera-t-il pas aussi, en vertu de la première, que les changemens les plus abusifs cessent d'être des Abus, dès qu'ils ont eu l'Approbation de l'Eglise ? Il n'y a pas de milieu. Ou l'Eglise les approuve par son silence, avec la même authenticité qu'elle pourroit le faire par le Décret des Conciles Généraux & des Papes, suivis du Corps des Pasteurs ; ou elle n'est plus l'Eglise
de

de Dieu, elle est une Prostituée, une Assemblée de Chrétiens livrée à l'erreur. Le Défenseur de Mr. Fleuri (a) confesse que cette Objection est la plus spécieuse du P. Houska contre le IV. Discours de cet Historien. Il rappelle donc toutes les forces pour y répondre, & c'est à quoi la quatrième Partie est uniquement destinée.

L'Objection est fondée sur ces paroles de St. Augustin, selon la Traduction de Mr. Du Bois : (b) „ Comme l'Eglise enferme beaucoup de „ paille & d'ivroie, elle se voit obligée de to- „ lérer beaucoup de choses ; sans néanmoins „ faire, ni approuver, ni même dissimuler ce „ qui est contraire à la Foi, ou aux bonnes „ Mœurs.” Il semble en résulter nécessairement, ou que les changemens, dont Mr. Fleuri s'est plaint, n'étoient pas contraires ni à la Foi, ni aux bonnes Mœurs, puisque l'Eglise Romaine s'en est tue ; ou que cette Eglise, qui s'en est tue, s'est prostituée en trahissant l'intérêt de la Foi ou des bonnes Mœurs. Le Dilemme est terrible, & l'on en renteroit même vainement la solution, si la troisième Règle ne venoit heureusement au secours. L'Anonyme savoit bien ce qu'il faisoit, lorsqu'il la donnoit pour un de ses Axiomes. Au seul aspect de cette Règle, le Fantôme épouvantable se dissipe en fumée. Car St. Augustin dit lui-même dans le Passage cité,

(a) Jurif. pag. 170. (b) August. Ep. XXII Ecclesia Dei inter multam palcam multaque zizania constituta, multa tolerat ; & tamen quæ sunt contra fidem, vel bonum vicium, non approbat, nec tacet, nec facit.

cité, que l'Eglise *enferme beaucoup de paille &
 d'ivraie*. Donc l'Eglise est souvent le plus petit
 nombre, & si petit quelquefois que la Paille &
 l'Ivraie le couvrent. Or il est faux qu'il n'y
 ait pas toujours eu dans l'Eglise un petit nombre
 de gens de bien, qui ont réclamé contre les
 changemens contraires à la Foi & aux bonnes
 Mœurs (a). „ Non-seulement le bon grain ne
 „ prend pas de part à ces actions de la paille,
 „ non-seulement il ne les approuve pas ; mais
 „ même il élève sa voix contre ; & il ne dissi-
 „ mule pas le mal qui s'y trouve. C'est-à-dire,
 „ en un mot, que les bons Evêques, & les
 „ bons Prêtres prêchent contre les Abus de cet-
 „ te espèce, & que les Laïques même qui ont
 „ de la piété, s'y opposent en leur manière.
 „ (b) C'est en suivant ces Principes, que St.
 „ Augustin a toujours attribué à l'Eglise, non
 „ ce que fait la paille qui est dans cette même
 „ Eglise en grande abondance, mais ce que fait
 „ le bon grain, quoiqu'il y soit en plus petite
 „ quantité. (c) Ce n'est point par aucun
 „ Décret de l'Eglise, ni des Souverains-Pontif-
 „ fes, que l'ancienne Discipline a changé, &
 „ que les Abus contraires se sont introduits, &
 „ sont devenus si communs ; cela est arrivé, dit
 „ notre judicieux Historien, (d) *par un usage*
 „ *insensible, par ignorance, par négligence, par*
 „ *foiblesse, par une corruption générale à laquelle*
 „ *les Supérieurs même ont cru devoir céder pour*
 „ *les*

(a) Justif. pag. 130. (b) Pag. 134.
 (c) Pag. 135. (d) Il. Discours.

„ *un tems*. C'a donc été la paille , qui s'est
 „ trouvée en grande quantité dans l'Eglise ; c'a
 „ été, dis-je, cette paille, qui a pris part à ces
 „ Abus, qui les a introduits & fomentés : mais
 „ il y a toujours eu du bon grain , au milieu de
 „ cette paille , quoiqu'en moindre quantité , à
 „ qui ces Abus ont déplu, & qui s'y est oppo-
 „ sé en différentes manières, autant que le mal-
 „ heur des tems l'a pu permettre.”

Se fondant là-dessus, l'Anonyme fait voir, avec autant de force que de solidité, qu'*autant que le malheur des tems a pu le permettre*, il y eut toujours un petit nombre qui réclama contre les changemens que Mr. *Fleuri* a traité d'abusifs. Il reste donc seulement à savoir si la Solution est de mise. Elle est certainement de telle nature, que je suis tout dispensé d'en dire ma pensée. J'en renvoie l'Examen aux deux Moines, qui, selon toutes les apparences, y trouveront une abondante matière à procès. Si je m'y arrête un peu, ce ne sera que pour la peler en elle-même, & que pour en bien fixer les idées.

Si je comprends cet Auteur, son Système sur l'Eglise, exprimé dans les paroles que j'en ai copiées, doit être, que l'Eglise de Dieu, ou la Véritable Eglise, n'est pas la Multitude ou le plus grand nombre des Evêques, des Prêtres, & des Fidèles; que cette Multitude n'en est que la Paille, & l'Ivroie; qu'il n'y a que le bon Grain qui constitue essentiellement l'Eglise; & que ce bon Grain, composé des *bons Evêques*, des *bons Prêtres*, & des *Laiques même* qui ont de

de la *piété*, y est en moindre quantité que le reste. La conséquence nécessaire de ce Système doit être aussi, que la Multitude, ou le grand nombre dans l'Eglise, peut tomber dans une extrême dépravation, quoique le bon Grain, c'est-à-dire, le petit nombre, soit toujours saint & pur. Aussi est-ce évidemment ce que l'Auteur admet dans les paroles suivantes. (a) „ L'Eglise n'ayant
„ d'abord été composée que de Justes, le jour
„ de sa fondation, c'est-à-dire le jour de la Pentecôte, lorsque le St. Esprit descendit sur les
„ Disciples, & que St. Pierre baptisa un grand
„ nombre de Juifs; on doit dire que ce qui fut
„ ajouté dans la suite n'est pas de son essence.
„ Elle avoit alors des Pasteurs, & des Fidèles;
„ elle étoit très visible, possédoit la parole de
„ Dieu, les Sacremens, la Foi, l'Espérance, la
„ Charité &c. Elle ne manquoit donc de rien de
„ ce qui lui est essentiel. Elle n'avoit pourtant
„ point de Pécheurs, s'entend des hommes qui
„ commettent des péchés mortels; par conséquent ils ne sont pas de son essence. Mais le
„ nombre des Fidèles s'étant multiplié, plusieurs
„ de ceux qui reçurent le Baptême, ne le recevant pas avec les dispositions requises. . . le
„ nombre des Pécheurs se multiplia insensiblement dans l'Eglise. Mais on se souvenoit
„ pourtant toujours de son Institution; on savoit
„ qu'elle n'avoit eu que des Saints & des Justes
„ dans son origine; ainsi on regardoit les desor-

„ dres

(a) Justif. pag. 182. 183.

„ dres & les Abus qu'y introduisoient les pé-
 „ cheurs & les hommes charnels, comme des
 „ choses contraires à la première institution, op-
 „ posées à l'esprit & aux maximes que son Es-
 „ poux lui avoit apprises: par conséquent on ne
 „ croyoit pas devoir lui attribuer ces desordres,
 „ & ces Abus, quoiqu'ils se trouvassent dans
 „ son sein. On en usoit de même à l'égard des
 „ Erreurs, qui s'enseignoient quelquefois au mi-
 „ lieu de cette même Eglise.”

Cela veut dire, si je ne me trompe bien fort,
 que les Pécheurs & les Charnels, s'étant multi-
 pliés parmi les Chrétiens, la véritable Eglise,
 uniquement composée de Saints & de Justes, ne
 fut plus visible, comme auparavant; & que l'E-
 glise de la Multitude peut adopter des Abus &
 des Erreurs que l'on ne doit pas attribuer à celle
 qui est essentiellement l'Eglise de Dieu. Mais
 si c'est-là le Système de Mr. *Rossi*, de son Dé-
 finiteur, & de tous leurs partisans, & si d'ailleurs
 ce Système est aussi conforme à l'Ecriture qu'à
 la Raison, d'où vient que ces Messieurs se joi-
 gnent à leurs Ennemis & aux nôtres, pour con-
 damner chez nous le même langage? Oh! di-
 sent-ils, c'est que le langage des Protestans est
 tout autre. (a) „ Nous ne croyons pas, dit l'A-
 „ nonyme, qu'on puisse nous objecter, avec la
 „ moindre vraisemblance, que dans tout ce que
 „ nous venons de dire il y ait quelque chose qui
 „ favorise le Système des Protestans sur l'Egli-
 „ se.” La différence doit donc être totale; &
 je vous prie, en quoi est-elle? J'avoue ingénue-

ment

ment que je l'ignore , & si l'on veut s'en convaincre, je m'en tiens à l'Abrégé , quoiqu'assez imparfait , que l'Anonyme nous donne lui-même de l'idée Protestante. (a) „ Pressés, dites-
 „ il, par les Catholiques de dire où étoit la véritable Eglise avant la prétendue Réformation, ils se sont vus (b) enfin obligés d'avouer qu'elle subsistoit (c) dans la Communion Romaine; qu'il y avoit dans cette Communion un petit nombre de gens de bien, qui ne prenoient point de part aux Abus , & à l'Idolâtrie, & que l'Eglise se conservoit dans ce petit nombre d'Elus. Ce Système n'a certainement aucun rapport avec l'explication que nous avons donnée du fameux passage de St. Augustin.” Il n'y a point de rapport, dites-vous ? Hé ! Monsieur, relisez votre Explication aux pages que j'ai citées , & je m'en rapporte à votre propre Conscience , si vous daignez la consulter dans le silence des passions , & indépendamment de toute dispute. Croyez-moi ; les Protestans ne sont ni si fots , ni si méchans qu'on vous les a représentés , & il y a quelquefois de l'honneur à se rencontrer avec eux.

La V. & dernière Partie de la *Justification*
de

(a) Justif. pag. 200. (b) Cet *Enfin*, est placé là ridiculement ; car les Réformateurs ont fait eux-mêmes l'aveu. (c) Nous avons toujours dit qu'elle subsistoit dans toutes les Communions Chrétiennes, sans en excepter la Romaine. L'Anonyme auroit dû nous faire parler de la sorte. S'il ne l'a pas fait, je ne veux point examiner si c'est inadvertence, ignorance, ou mauvaise-foi.

de Mr. *Fleuri*, est la plus longue de l'Ouvrage, comme elle en est aussi la plus chargée de Diffusions & de Faits. Il s'y agit de la Primauté du Pape, & de l'Autorité légitime qui y est attachée. De part & d'autre on admet, comme une Vérité démontrée, que cette Primauté est de Droit Divin. On ne s'accorde pas de même à en déterminer les Droits. Les Ultramontains, y compris les Papes eux-mêmes, ne donnent point de bornes à l'étendue de la Jurisdiction. L'Eglise Gallicane lui en assigne, & traite d'Abus & d'Usurpation tout ce qui excède ce qu'elle croit Canonique. Mr. *Fleuri*, qui étoit dans ce dernier sentiment, a fidèlement marqué tous les endroits de l'Histoire Ecclésiastique qui y servent de preuve. Le P. Carme & le P. Augustin, qui sont dans une opinion opposée à la sienne, & qui suivent en cela les traces du P. *Petitdidier*, nouvel Ultramontain d'en-deçà les Monts, ont accusé l'Historien de mauvaise-foi, de malignité, de bévues, & de tout ce que leur a pu dicter le zèle de Religion, & la colère Théologique. Ici l'Anonyme les suit pas à pas pour repousser tous leurs traits, & divisant les Accusations par Classes, il commence par les faits que l'on prétend que Mr. *Fleuri* a produits mal à propos, & contre la vérité, en faveur de la Doctrine du Clergé de France. Il range sous la seconde Classe les passages que l'on reproche à cet Auteur d'avoir tronqués ou mal traduits, pour favoriser la même Doctrine. Il rapporte à la troisième un nombre des principaux passages qu'on lui reproche d'avoir omis, parce qu'ils sont favorables aux

Ultra-

Ultramontains. On peut faire une quatrième Classe d'autres reproches qu'on lui fait, d'*avoir attaqué l'infailibilité des Conciles Généraux*; d'*avoir approuvé une erreur de Marcile de Padoue*; & d'*avoir autorisé le Système des Protestans, touchant la récitation de l'Office Divin en Langue vulgaire*. Les personnes, qui sont un peu au fait de ces sortes de choses, très communes, & très rebattues, n'ont pas besoin que je leur en donne un Extrait; & pour les autres, il le faudroit d'une trop grande longueur. Je finirai donc celui-ci, en avertissant que l'Anonyme promet, à la fin de son Ouvrage, de publier à quelque heure une Dissertation à part, pour justifier ce que son Auteur a dit, que le principal fondement de St. Thomas de Cantorbéry pour résister au Roi d'Angleterre, fut une *Novelle de Justinien*, tronquée par Gratien pour établir que les Clercs ne peuvent être jugés par les Laïques; quoique la *Novelle*, en entier, dise le contraire.

A R T I C L E II.

OBSERVATIONS *sur la COMEDIE, & sur le Génie de MOLIERE*. Par LOUIS RICCOBONI. A Paris, chez la Veuve Pissot, Quai de Conti, à la Croix d'Or, 1736. 12°. Pagg. 357.

» **L** Es Ecrits de Molière sont non seulement
» une Poétique complète sur la Comédie,
C 3 » mais

„ mais encore une Poétique convenable au Siè-
 „ cle où nous vivons ; & si les Poètes Italiens
 „ se donnent la peine de les examiner , ils re-
 „ connoîtront que la pratique d'un si grand Mai-
 „ tre est la seule qu'ils doivent étudier & sui-
 „ vre." C'est ce que dit Mr. *Riccoboni*, dans son
Epître Dédicatoire adressée au Prince de *Modène*.
 Autant qu'il est doux d'être loué des personnes
 qui méritent le plus des louanges , si l'on confi-
 dère de qui vient cet Eloge, il ne peut que faire
 un extrême plaisir aux partisans de *Molière*. Il
 est impartial. Il ne sauroit être suspect. Il est
 même raisonné & réfléchi , puisqu'il est , en
 quelque façon, comme l'Extrait de tout cet Ou-
 vrage. Ce que l'Auteur en dit, dans sa *Préface*,
 n'est qu'à la même pensée un peu plus étendue.
 „ Je prétends , *dit-il*, montrer dans cet Ouvra-
 „ ge, comment en lisant *Molière*, on peut ap-
 „ prendre à le suivre dans la carrière difficile
 „ qu'il a parcourue avec tant de gloire, & à ju-
 „ ger du progrès qu'y font ceux que l'on voit
 „ tous les jours s'efforcer de l'atteindre.
 „ C'est uniquement ceux qui aiment le Théâtre,
 „ qui suivent les Pièces nouvelles , & qui veu-
 „ lent en juger, que j'ai en vue. Je leur indi-
 „ querai les moyens de ne se pas méprendre dans
 „ leurs jugemens, aux premières représentations;
 „ & de s'épargner le désagrément d'une retrac-
 „ tation toujours humiliante, dès qu'elle est né-
 „ cessaire. Pour mieux faire sentir les réflexions
 „ que j'ai hasardées sur la Comédie, j'avois be-
 „ soin d'un objet de comparaison ; & je n'ai pas
 „ hésité à choisir *Molière* , persuadé que tout
 „ autre

„ autre Modèle lui étoit inférieur. Comme il
 „ a travaillé dans tous les genres dont la Comé-
 „ die est susceptible, je trouve dans ses Ecrits
 „ la plus excellente pratique de toutes les Rè-
 „ gles.”

Cette idée est vraie. Le Fiers perpétuel de
 Mr. *Riccoboni* est *Molière*. Peu content d'en ad-
 mirer les endroits dont tout le monde a senti les
 beautés, il y trouve même quelquefois des
 sujets d'admiration en des choses, ou qui ne
 frappent pas le Public, ou que le Public a mé-
 prisées. Cependant, comme il en avertit enco-
 re dans sa Préface, l'*Apologie* qu'il fait de *Mo-
 lière* ne va pas jusqu'à le défendre, ni même à
 l'excuser, dans les endroits qui pourroient être li-
 centieux. „ Il ne faut, dit-il, que de la probi-
 „ té pour condamner tout ce qui est capable de
 „ corrompre les mœurs, ou de les blesser.”

L'Auteur a divisé son Ouvrage en quatre Li-
 vres, dont chacun est subdivisé par Articles, de
 la manière suivante. Les Articles du premier
 Livre sont; de l'*Intrigue*; du *Caractère*; du *Dia-
 logue*; de la *Diction*, &c. du *Dialogue*; des *Coups
 de Théâtre* ou *Surprises*; du *Comique*. Dans le
 second Livre il y en a huit, qui sont; de la *Far-
 ce*; *Parallèle des Farces de Molière avec celles des
 Modernes*; des *différentes espèces de Farce dans
 Molière*; des *Farces*, ou petites *Pièces de Scènes
 détachées*; *Examen de la Comédie des Fâcheux*;
 de la *Critique des Mœurs*; du *Dénouement*; de
 l'*Imitation*. Il entre dix Articles dans le troisiè-
 me Livre, qui sont; de la *Comédie ancienne en
 général*; *Exemples des quatre Espèces de Comé-*

die tirés de Molière; du Ridicule; de l'Action & du Nœud selon les Anciens; de l'Action double; de l'Unité de Tems, & de l'Unité de Lieu; du Caractère dans les Comédies Grecques; de la Diction dans la Comédie des Anciens; Examen de la Comédie de l'Avare de Molière; de l'Amour dans la Comédie Ancienne & Moderne. Enfin le quatrième Livre contient sept Articles; de la Parodie en général; de l'Origine des Parodies modernes; des différens genres de Parodie; seconde Espèce de Parodie; troisième Espèce de Parodie; Argument & Extrait de la Tragédie Italienne intitulée, Ulyssé le jeune; Argument & Extrait de la Parodie Italienne d'Ulyssé le jeune, intitulée Rutzvanschad le jeune.

Sur cet Abrégé de la Table des Matières, on voit d'abord l'ordre, l'étendue, & même l'esprit de ces Réflexions sur la Comédie. Elles commencent par la considération des diverses parties, dont elle est composée depuis Molière, & qui sont; l'Intrigue; le Caractère; les Incidens, ou Coups de Théâtre; le Comique, ou Jeu de Théâtre; & le Dialogue ou la Diction.

L'Intrigue, sans laquelle il n'y a point de Comédie, est de deux sortes, dont la première, qui a le plus de mérite, est des Evénemens que le pur hazard semble avoir amenés. Les Anciens ne nous ont laissé que deux Modèles en ce genre, qui sont l'*Amphitryon* de Plaute, & les *Méneches* de Térence. Il manque néanmoins à l'une & à l'autre la simplicité dans le principe de l'action. Dans la seconde sorte il n'arrive rien qui ne soit prémédité, ce qui diminue infiniment

ment le plaisir du Spectateur , & cela d'autant plus, que souvent la vraisemblance n'y est pas observée. Mr. *Riccoboni* croit donc que pour composer une excellente Comédie, il faudroit s'attacher uniquement à la première espèce; & remarque pourtant, qu'à quelque genre d'intrigue que l'on recoure, on doit toujours s'accommoder aux Mœurs des tems & des lieux, de même qu'aux Passions générales. Quoiqu'il n'y ait guère que 50 ans que Molière est mort, ses *Femmes savantes*, & ses *Précieuses ridicules*, ont perdu presque tout leur mérite, parce que les Caractères qu'elles représentent n'ont plus de Modèles dans la Société.

On nomme *Caractères*, les Passions qui prédominent. Ils sont devenus les parties les plus essentielles de nos Comédies. On n'en trouve parmi les Anciens d'Exemple que dans l'*Aulularia* de *Plaute*. Les Pièces de ce genre sont aujourd'hui plus goûtées que celles d'intrigue. La Nature & la Vérité en sont le partage. Cependant l'Auteur est d'avis qu'une Comédie de Caractère, sans intrigue, est un corps sans ame; mais que le Caractère doit servir lui-même à intriguer l'Action, comme on le voit dans l'*Etourdi*, dans l'*Ecole des Femmes*, & dans l'*Ecole des Maris*. Les Caractères simples, ou principaux, doivent être préférés, parce qu'ils sont plus frappans, & plus susceptibles d'Action Théâtrale. On en peut juger par l'*Avare* de Molière. Le Caractère principal doit toujours dominer, même dans les Pièces où l'on en mêle d'autres, ainsi que Molière l'a exécuté dans son *Misanthrope*.

42 BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

Pour inspirer au Spectateur l'horreur d'un Vice, il faut le peindre avec force ; mais ce doit être du côté ridicule & comique , parce que les hommes se corrigent moins aisément des Vices que des Ridicules.

Le *Dialogue* est inséparable de l'*Oeconomie*, qui consiste dans la disposition naturelle & fermée du Tout & de ses Parties. Le *Pastor fido* de *Guarini* pêche dans l'arrangement du tout-ensemble, quoique les parties en soient parfaites. *Molière* a pris grand soin d'éviter ce défaut. Un Examen détaillé de l'*Ecole des Maris* le démontre.

La Nature & la Vraisemblance doivent présider sur la *Diction*. Ainsi le Poète doit parler la Langue de tous les états, & prendre un ton qui convienne en même tems à l'homme de Cour, au Bourgeois, au Savant, à l'Ignorant. *Molière* en a frayé la véritable route aux Modernes ; mais, dit Mr. *Riccoboni*, „ ils ont pris une route différente. On diroit qu'ils méconnoissent aujourd'hui ce beau Simple, & cet élégant Naturel, si recommandés par les Maîtres de l'Art, & dont *Molière* est un si parfait Modèle. . . . On ne cherche, on ne demande aujourd'hui, que ce que l'on appelle de l'*Esprit*, soit par la difficulté de faire du beau simple, soit par une corruption de goût, qui a passé insensiblement jusqu'aux Spectateurs ; & plus cet *Esprit* vise à l'extraordinaire, & mieux il est reçu. . . . Pour moi je suis persuadé que le goût d'expression qui règne aujourd'hui, vient moins d'une imagination heureuse, que de la stérilité „ des

Janvier, Février & Mars, 1737. 43

des Auteurs. . . . On devroit, ce me semble, distinguer l'*Esprit* qui convient au Théâtre, d'avec celui dont on peut faire parade dans un Discours Académique."

Tout ce qui arrive sur la Scène d'une manière imprévue & dans le cours d'une action, s'appelle en France, *Coups de Théâtre*; & dans tout le reste de l'Europe, *Surprises*. Il y en a d'*action*, & de *pensée*. Toutes les deux sont bonnes, mais la première a plus de force. Presque toutes les Pièces de *Molière* en fournissent la preuve.

Le seul *Comique*, auquel les Poètes doivent s'attacher, est celui qui prend sa source dans les choses mêmes, & dans la situation des personnages. Celui qui ne tient point à l'Action, quelque bon qu'il puisse être en lui-même, ne convient point au Théâtre. *Molière* a encore excellé en ceci, comme en toute autre chose. L'Auteur le soutient & le vérifie.

La Farce, imitée des *Mimes* anciens, eut cours en *Italie* au XVI. siècle; mais ce n'est plus que sur le Théâtre *François* qu'on en voit aujourd'hui, à cause du caractère de la Nation, qui en général est plus porté à l'enjouement qu'au sérieux. Mr. *Riccoboni* trouve que ce que *Molière* a composé en ce genre, a un mérite singulier, & y retrouve toujours le Maître de l'Art, même en dépit de Mr. *Despréaux*, qui disoit,

*Dans ce Sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnois plus l'Auteur du Misanthrope.*

Il y a de ces Farces , dont les Scènes sont détachées, & n'ont aucune liaison entre elles. Pour y réussir, il suffit d'avoir ce qu'on appelle l'esprit de saillies, & de bons-mots. Cependant *Molière* en a fait une Comédie en trois Actes, qui est celle des *Fâcheux*. L'Auteur juge que cette entreprise fut des plus hardies, & qu'en cela ce Poète est le Modèle des plus grands Génies.

Rien n'est plus difficile , ni plus délicat , & par conséquent rien n'exige plus de précaution de la part du Poète, que la *Critique des Mœurs*. Aussi n'y a-t-il guère rien que la plupart négligent davantage ; & c'est peut-être par cet endroit, autant ou plus que par aucun autre, que le Théâtre devoit être supprimé parmi les Chrétiens. C'est, en général, une très mauvaise Ecole pour la Jeunesse & pour tout le monde. Presque tout ce que l'on y voit, & que l'on y entend, n'est propre qu'à corrompre l'esprit & le cœur. Mr. *Riccoboni* ne s'exprime pas avec autant de force que je viens de le faire ; cependant ses expressions, quoique plus douces, ne laissent pas que de présenter les mêmes idées. „ Plaute, *dit-il*, „ fait de la plupart de ses Pièces une Ecole plus „ propre à inspirer le Vice qu'à le corriger. . . . „ Les Modernes , au-lieu de suivre une route „ différente , comme ils y étoient infiniment „ plus obligés , n'ont pas toujours été plus exacts, ou plus scrupuleux dans leurs Comédies ; „ les jeunes personnes y peuvent apprendre toutes les ruses imaginables pour mener une intrigue d'amour, & les femmes s'y instruisent

à conduire contre toutes les règles du devoir les filles confiées à leurs soins, & quelquefois même à les conseiller aux dépens de la Vertu. . . . Combien y a-t-il d'Originaux dans le monde, dont les Copies n'ont été exposées sur le Théâtre, qu'à dessein de corriger ces mêmes Originaux; & qui au-lieu de profiter des intentions de l'Auteur, n'ont remporté de l'Ouvrage qu'ils ont lu, ou vu représenter, que ce qui pouvoit flatter leur Vice, ou leur servir dans le cours d'une Passion? *Molière* n'est pas toujours exempt du même défaut, quoiqu'à dire vrai, il est le premier qui ait mis, dans ses Ouvrages, de la Bienfaisance & des Mœurs. Voilà ce qui rend le Théâtre dangereux, & lui attire de si fréquentes & de si justes censures. Il seroit en effet bien difficile de défendre la Comédie, dès qu'elle peut détourner de la Vertu, ou séduire l'Innocence." Cet aveu est d'un honnête-homme, & ce qu'il ajoute ne dément point ce caractère, puisqu'il y reconnoît indirectement l'impossibilité qu'il y a de faire servir le Théâtre à la correction des Vices.

Il n'est pas possible de donner une Règle sûre pour bien imaginer & bien amener un *Dénouement*. Il n'y a d'autres Maîtres à consulter, après la pratique des grands Poètes, que l'esprit & le bon-sens. On blâme d'ordinaire ceux de *Molière*. L'Auteur trouve cette décision injuste, & en donne au long ses raisons.

L'*Imitation* est l'écueil inévitable des petits Génies. Pour se servir d'un Ouvrage étranger, il

il faut un discernement bien délicat. *Molière* y a excellemment réussi. Obligé à composer chaque année deux ou trois Pièces, il puisa en partie, ou en entier, dans l'*Italien* & dans l'*Espagnol* les sujets qu'il traita. Il imita l'*Etourdi* de l'*Inventito*, de *Nicolo Barbieri*; le *Dépit amoureux*, de deux Pièces *Italiennes*, c'est-à-dire de *l'Intrigue* de *Nicolo Secchi*, & de *Gli Sdegni amorosi*; le *Médecin malgré lui*, d'un ancien Canevas, intitulé *Arlecchino Medico volante*; *Bourgeois gentilhomme*, d'un *Impromptu* qui a pour Titre, *la Disgracie d'Arlecchino*; *Tartuffe*, de deux anciens Canevas, *il Dottor Buchettone*, & *Arlecchino Mercante prodigo*; les *Fâcheux*, du second Acte d'un *Impromptu* intitulé, *Gli interrompimenti di Pantalone*; *l'Ecole des Maris*, du *Decameron* de *Boccaccio*, troisième Nouvelle de la troisième Journée; *George Dandin*, de deux autres Nouvelles du même Auteur; le *Festin de Pierre* & le *Prince jaloux*, de Pièces *Espagnoles*; le *Cocu imaginaire*, d'un Canevas *impromptu* sous le Titre d'*Arlecchino cornuto per opinione*; le *Mariage forcé*, en grande partie des mêmes Canevas *Italiens*; la *Princesse d'Elide*, d'une Pièce *Espagnole* intitulée, *il Desden con el Desden*; *l'Avare*, en partie de l'*Aulularia* de *Plaute*, en partie de la *Sporta del Gelli*; & l'*Amphitryon*, de *Plaute*. Mais *Molière* imita en Maître, & de manière que l'Imitation devint infiniment supérieure aux Modèles. Mais puisqu'en indiquant ses Sources, nous avons nommé des *Canevas Italiens*, & que beaucoup de Lecteurs ne sont pas obligés de savoir ce que c'est, il est bon de le leur apprendre; & nous n'a-

„avons pour cela qu'à copier notre Auteur.
 „La Source, dit-il, où Molière a puisé davan-
 „tage, c'est le Théâtre Italien joué à l'impromptu,
 „& qui dans son origine ne consistoit qu'à
 „représenter des Farces sans ordre & sans vrais-
 „semblance. Si parmi celles que les Comé-
 „diens Italiens sont encore obligés de jouer au-
 „jourd'hui à l'impromptu, il se trouve quelque-
 „fois des Pièces passables, ce sont des Can-
 „vas, tirés des bonnes Comédies en Vers ou
 „en Prose, qui ont paru depuis 1500 jusqu'en
 „1600. Et si quelques-unes de celles-ci ont
 „été défigurées, on ne doit s'en prendre qu'à la
 „nécessité où ils sont de placer souvent des Ac-
 „teurs masqués, qui substituent leur Jargon Ita-
 „lien au bon Toscan, imprimé dans les Pièces
 „originales. Ces mêmes Comédiens repré-
 „sentent aussi quelques bonnes Tragédies; mais
 „leur principal fonds est un nombre infini de
 „Canevas, qui passent des Pères aux Enfants,
 „& se perpétuent dans la Profession.” Au-
 „reste, on juge bien que Mr. *Ricoboni* ne finit pas
 „cet Article de l'*Imitation*, sans faire quelques de-
 „Molière de longues & avantageuses réflexions.
 „C'est par-là que son Livre second se termine.

Le troisième roule sur des Sujets qui paroissent
 n'avoir d'autre but que d'élever Molière au-dessus
 des Anciens, dans les quatre Espèces de leur
 Comédie, dont la première étoit *Simple*, ou sans
 péripétie, c'est-à-dire, sans changement d'état
 ou de fortune dans les Personnages; la seconde
Implacé, par le changement d'état ou de fortune;
 la troisième de *Mœurs*; & la quatrième *Ri-*
dicule

dicule ou Risible. Tout ce détail me mèneroit trop loin. Je n'en extrairai que deux choses. La première sera de l'Article sixième qui traite de l'Unité de Temps, & de l'Unité de Lieu. On fait que cette double Unité est prescrite pour règle au Théâtre. „ Les Latins y ont été très
 „ exacts; les Italiens dans leur bon Théâtre n'y
 „ ont jamais manqué; mais les François & les
 „ Espagnols ont fait bien des fautes à cet égard.
 „ Ces derniers sur-tout ont choqué tout à la
 „ fois le bon-sens & la vraisemblance, lorsqu'au
 „ commencement d'une Pièce ils ont représenté
 „ le principal Personnage comme un Enfant qui
 „ ne fait que de naître, & qu'à la fin de la même
 „ Pièce ce même Personnage est parvenu à
 „ une extrême Vieillesse Pour les François,
 „ je me contenterai de rappeler ici le trait
 „ singulier qui regarde Claveret. . . Ce Poète,
 „ qui savoit apparemment que ses Prédécesseurs
 „ avoient été critiqués pour avoir péché contre
 „ l'Unité de Lieu, prétendit sauver une semblable
 „ faute, en mettant ces mots à la tête
 „ de sa Tragédie du Ravissement de Proserpine :
 „ La Scène est au Ciel, en la Sicile, & aux
 „ Enfers, où l'imagination du Lecteur se peut représenter
 „ une espèce d'unité de lieu, les concevant
 „ comme une ligne perpendiculaire du Ciel
 „ aux Enfers.” Mr. Riccoboni, qui se déclare pour la plus sévère unité de temps, confesse que pour celle de lieu, il ne se feroit point un scrupule de la violer, pourvu que ce fût sans enfreindre les Loix de la Vraisemblance. Une autre chose sera tirée de l'Article qui roule sur le Caractère

raffère dans les Comédies Grecques. Les anciens Comiques Grecs s'émancipèrent à l'excessive liberté de nommer les personnes qu'ils jouoient sur le Théâtre. Cet abus leur étant interdit par les Loix, aux noms ils substituèrent les Masques & les habits, ce qui laissoit peu de différence à la chose. La Comédie Nouvelle se restreignit aux Caractères, & fut imitée par les Latins, qui ont été suivis des Modernes „ Il „ paroît difficile que ce genre de Comédie puisse „ offenser, dès que le personnel en est banni..... „ On a vu cependant le contraire arriver plus „ d'une fois de nos jours. . . . *Molière* se trou- „ va exposé à cet inconvénient dans ses deux „ Comédies du *Misanthrope* & du *Tartuffe*. Le „ Caractère singulier du *Misanthrope* se trouva „ ressembler parfaitement à celui d'un Seigneur „ de la Cour, connu de tout le monde par sa „ naissance & par son emploi. Le Caractère „ du *Tartuffe*, quoique moins singulier, fut ap- „ pliqué à un homme qui, par son rang & sa „ dignité, étoit aussi connu que le Seigneur de „ la Cour. Le premier, qui par ses talens & „ ses grandes qualités étoit encore plus recom- „ mandable que par sa naissance & son rang, „ voulut voir la représentation du *Misanthrope*, „ & dit après l'avoir vue: *Je ne sai si Molière „ a voulu me peindre dans sa Pièce; mais je vou- „ drois bien ressembler à son Misanthrope, car je „ serois un parfaitement honnête-homme.* Il n'en „ fut pas de même du *Tartuffe*. Cette Comé- „ die éprouva bien des contradictions, & peut- „ être on ne l'eût jamais jouée, si le Roi, qui

Tom. XVIII. Part. I. D „ ai-

„ aimeit Molière, n'en eût permis la représentation. ” Quoique je ne tire rien de l'Article X. dont le sujet est *l'Amour dans le Comédien Ancien & Moderne*, ce n'est pas qu'il ne soit rempli de réflexions excellentes ; mais tout y est si bon que je n'ai su que choisir, & qu'il m'auroit falu le transcrire ici tout entier. J'en recommande sérieusement la lecture à nos Poètes. Ils y apprendront à rendre leurs travaux moins dangereux pour les Mœurs.

Les Observations sur la *Parodie* occupent tout le quatrième & dernier Livre de cet Ouvrage. La *Parodie* est un genre très connu en France, mais que Molière n'a point traité. Elle vient originairement de la Grèce. Depuis quelque tems les Italiens l'ont tentée. Mais les Français l'ont remise avec éclat sur la Scène. Cependant l'origine parmi eux n'en est pas fort ancienne. On n'en voit guère de traces avant l'année 1660, que Donau fit représenter sur le Théâtre du *Petit Bourbon* la *Cacue imaginaire*, qui étoit une *Parodie* du *Cecy imaginaire* donné par Molière, pour la première fois au mois de Mai. Toutes les *Parodies* se peuvent réduire à trois Espèces. La première est des *Originaux parodiés en entier* ; la seconde est des *Originaux parodiés dans la plus grande partie* ; & la troisième est des *Originaux parodiés dans quelques parties seulement*. L'Auteur nous donne sur tout cela des Exemples, accompagnés de ses Réflexions où le bon-sens & la probité règnent toujours ; & c'est assez en général le caractère constant de tout son Ouvrage. Aussi Mr. Gallyot ne manque pas de nous dire

Janvier, Février & Mars, 1737. 53

dire, dans son Approbation, qu'il a cru que cet
Ouvrage seroit également utile à ceux qui font leur
amusement de la représentation, ou de la compo-
sition des Pièces Dramatiques.

ARTICLE III.

DISSERTATIO Juridica inauguralis de MATHE-
THESI JURIDICA, quam favente Deo ter Opti-
Max. ex auctoritate Magnifici Rectoris, Pe-
tri Wesseling, Historiarum, Eloquens &
Græcæ Linguae in illustri hac Academia Pro-
fessoris ordinarii, nec non Amplissimi Sena-
tus Academici consensu, & nobilissimæ Fa-
cultatis Juridicæ decreto, pro Gradu Docto-
ratus, summisque in utroque Jure Honoribus
& Privilegiis rite ac legitime consequendis,
Eruditorum examini submittit GUL. OTTO
REITZ, in Gymnasio Erasmano Magister,
ad diem 3. Septembris. *Trajecti ad Rhenum,*
Typis Alexandri van Meegen, Academiæ Ty-
pographi, 1736.

C'est-à-dire:

Dissertation Inaugurale de Jurisprudence, sur
LES MATHÉMATIQUES DU DROIT. Par
GUILLAUME-OTTON REITZ, Maître du
Collège d'Erasme. *A-Utrecht 1736. In-quarto.*
Pagg. 72.

LA singularité du sujet de cette *Dissertation* la doit naturellement garantir du sort ordinaire. Ce sujet y est même traité avec tant de méthode, & tant de savoir, que la Pièce mérite, à notre avis, quelque rang de distinction dans les Bibliothèques. Une courte *Préface* en développe les raisons & les vues. Après y avoir remarqué, qu'au jugement de *Platon*, approuvé par *Cicéron*, toutes les Sciences se tiennent comme par la main, & se sont utiles les unes aux autres; le savant Auteur ajoute, qu'il n'y en a point dont ceci soit plus vrai que de la Jurisprudence. L'Etude spéculative du Droit Naturel ne peut se détacher de celle des Loix de Moïse & de Jésus-Christ; & dans la Pratique il survient une infinité d'affaires, dans lesquelles un Jurisconsulte a besoin de n'être pas tout-à-fait ignorant dans les principes de la Médecine, de la Chirurgie, & même des Arts mécaniques. A plus forte raison, n'y a-t-il point de partie de la Philosophie qui ne lui convienne. Il en est parfaitement de même de la connoissance des Mathématiques. Quoi qu'en dise *Titius*, dans la *Préface* de ses *Observations* sur *Puffendorf*, la Méthode Mathématique est la plus naturelle pour la démonstration du Droit, ainsi que Mr. *Thomasius* l'a très bien observé quelque part. D'ailleurs il est certain de fait, que le secours des Mathématiques est absolument nécessaire pour la décision d'une infinité de Litiges. Comment s'en passer, par exemple, quand il s'agit de Poids, de Mesures, de Bornes, de Comptes, de Partages, & de tant d'autres choses de la même

Janvier, Février & Mars, 1737. 53

nature? Mr. Otton l'a fait sentir très judicieusement dans l'un de (a) ses Ouvrages. *Quintilien* (b) l'avoit infinué long-tems avant lui, & l'illustre *Duaren* (c) en avoit allégué des Exemples. C'est sur cette idée, & pour la justifier, que Mr. *Reitz* a composé sa *Dissertation*, dont le Plan ne peut être mieux entendu, pour servir tout à la fois de Modèle & de Preuve.

Il l'a divisée en trois Sections, dont chacune a son but particulier, quoiqu'elles concourent toutes à la fin générale. Ajoutez à ceci, que pour être encore plus clair & plus méthodique, c'est-à-dire plus Mathématicien, l'Auteur a subdivisé chaque Section en deux Parties, & cela dans l'ordre suivant.

La première Section a pour fin particulière, de faire un essai de la Méthode des Géomètres pour fixer les premiers Principes du Droit; de sorte que dans la première Partie Mr. *Reitz* démontre là-dessus ses idées, qui à divers égards sont nouvelles; & dans la seconde il discute celles d'*Aristote*, de *Grotius*, & de *Puffendorf*, pour faire voir qu'elles manquent ou de justesse, ou d'exactitude.

Se proposant dans la seconde Section d'examiner ce qui regarde les Mathématiciens dans le Corps de Droit, il traite 1°. de ceux qui portèrent à faux ce beau Titre, & des peines qui leur furent décernées; après quoi il parle

2°.

(a) In *Papin.* Cap. 8. pag. 130.

(b) *L. Inst. Oras.* Cap. 10. al. 18.

(c) In *Scavola.* pag. 792. &c. Ed. Franc. 1592.

14 BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

2°. des vrais Mathématiciens , &c de leurs Privilèges.

La troisième Section est uniquement destinée à donner des preuves de fait , de l'absolue utilité des Mathématiques pour l'intelligence des Loix. Ainsi dans la première Partie il explique ou défend plusieurs de ces Loix, par le secours de cette Science; & dans la seconde, à l'aide des mêmes lumières, il en corrige aussi quelques autres.

Sur ce Plan général de l'Ouvrage , il n'y a point de Personne intelligente , qui n'en conçoive , d'un coup d'œil , tout le prix. Il y a même beaucoup d'apparence que la curiosité sera principalement piquée de la nouveauté que la première Section nous annonce. On y trouve effectivement , sur les premiers Principes du Droit, une Déduction Géométrique de Définitions, de Divisions, d'Hypothèses, de Scholies, de Conséquences, &c de Corollaires, qui trace sur toutes ces choses aux Jurisconsultes une route assez différente de celle qui leur a été jusqu'ici connue; & l'on achèvera de s'en convaincre par la comparaison que l'Auteur en fait avec celles qu'*Aristote*, que *Grotius*, & que *Puffendorf* ont prescrites; qui différentes entre elles, ont toutes le défaut commun de manquer, à plusieurs égards, de Méthode: ce qui ne nuit pas moins à la justice & à la clarté, qu'à la perfection des idées. Mais comme il n'y a pas moyen d'abréger des choses semblables, nous n'oserions l'entreprendre; & contens d'en avoir dit assez pour exciter les Curieux à consulter la *Dissertation* elle-

elle-même, nous passerons sans façon à la Section suivante, dont il nous sera possible d'extraire certaines Observations qui sont de la compétence de tous nos Lecteurs.

Les Gens-de-Lettres savent tous que le Titre de *Mathématicien* n'a pas toujours fait honneur à ceux qui le portèrent. Il est vrai que le nom, tiré en *Grec* des Sciences & des Arts libéraux, ne peut être ni plus beau ni plus prévenant. Il est même vrai que jusqu'au tems de *Cicéron*, ce nom conservoit encore toute la beauté de son origine. Mais il fut prostitué dans la suite. L'usage vulgaire en para des Impositeurs, qui par divers moyens, & sur-tout par celui de l'Astrologie judiciaire, se mirent en réputation de connoître & de prédire l'avenir. Il ne faut donc point s'étonner de ce que les Loix Civiles se proposèrent d'exterminer les *Mathématiciens*, & de ce que le Droit Canon les mit à l'égalité avec les Hérétiques, & avec les Sorciers. Une profession qui n'est en son tout qu'imposture, & dont l'imposture même est si dangereuse à toutes sortes d'égards, ne méritoit pas moins de rigueur. Mais la pensée de St. *Augustin*, à ce sujet, est très surprenante. Ce Père a cru, que la Science Astrologique, permise jusqu'à la Naissance de notre Sauveur, parce qu'elle y fut nécessaire aux Mages, a été criminelle depuis ce tems-là, comme n'étant plus du même usage. Cela feroit bon à dire, si les Empereurs *Chrétiens* eussent été les premiers à condamner les *Mathématiciens* de cet ordre. Il faut bien avouer qu'ils ne leur ont pas été plus favorables que les

Paiens qui les avoient précédés. Entre autres peines qu'ils leur firent subir, celle du X. du Code, au Titre de *Episcop. Aud.*, est très remarquable. Ils leur ordonnèrent de porter les Livres de Superstition, pour les bruler sous les yeux des Evêques. A cette occasion Mr. *Reitz* observe que cette espèce de supplice, qui a tout l'air d'avoir été tiré d'un Exemple rapporté (a) au Livre des *Actes*, est pourtant d'une pratique antérieure, & fort usitée dans le Paganisme. Il en cite pour garants (b) *Tite-Live*, (c) *Sultane*, (d) *Philostrate*, & (e) *Cicéron*, dont les paroles méritent d'autant plus d'attention, qu'il ne s'y agit également par-tout que des Ecrits qui servoient au métier des Astrologues, des Devins, & des Diseurs de bonne Avanture.

On ne sauroit ignorer combien les gens de ce caractère sont à craindre, & font de mal dans tous les Etats. Cependant on a beau faire pour en éteindre la race : pendant qu'une Politique éclairée y donne ses soins, la Sortise & la Superstition les soutiennent. On sait ce que *Tacite* en a dit : (f) il appelle les *Mathématiciens*, dont nous parlons à cette heure, *une espèce d'hommes, qui porte envie aux puissans, qui trompe ceux qui s'y confient ; & qui sera toujours à Rome, & défendue, & conservée.* Quand on con-

sidère

(a) Act, XIX, vers. 19. (b) *Livius*, Lib. XXXIX. C. 16.

(c) *Suet.* in *Tib.* Cap. 36. (d) *Philostr.* Proöm. de *Vit. Sophist.* pag. 480. (e) *Cic.* I. de *Nat. Deor.* Cap. 23.

(f) *Tacit.* *Annal.* I. Cap. 22. *Genus hominum potentibus invidum, sperantibus fallax, quod in civitate nostra & vultuque semper & reprobatur.*

Janvier, Fevrier & Mars, 1737. 57

fidère le grand nombre de fortes raisons qui vou-
loient qu'elle y fût défendue, on s'étonne de ce
qu'elle s'y pouvoit conserver. L'Auteur de la
Dissertation en recherche les causes, & nous en
donne les quatre suivantes. 1. C'est le malheur
singulier des grandes Villes, & sur-tout des Ca-
pirales, qu'elles sont comme l'égoût d'un Etat,
& que toute la Canaille s'y jette. 2. Les Ro-
mains furent de tout tems fort superstitieux,
grands observateurs de Songes, & furieusement
entêtés de Préjuges. 3. Les Grands de Rome,
qui portoient avec impatience le joug de leurs
Maitres, étoient charmés d'une Profession qui
servoit à flatter leurs projets ou leurs espérances
pour le changement des affaires; & 4. Les Prin-
ces eux-mêmes avoient la foiblesse de consulter
ces Impositeurs, & de leur donner beaucoup de
créance. *Suétone* en donne des Exemples dans
les Vies (a) d'*Auguste*, (b) de *Tibère*, (c) de
Caligula, (d) d'*Othon*, & (e) de *Vitellius*; &
l'Ecriture Sainte nous a donné celui (f) de *Saül*.
J'ajouterai en passant, que l'on pourroit en trou-
ver ailleurs d'autres sans nombre, & je ne fais
cette addition, que pour avoir lieu de dire ici,
ce que j'ai appris d'un Homme qui paroît bien
instruit : que le défunt Roi de Sardaigne, qui
n'étoit rien moins que Dupe, avoit pourtant
toujours près de lui deux Astrologues, dont il
ne faisoit guère d'autre usage que celui de tenir
plus

(a) Cap. 94. (b) Cap. 69. (c) Cap. 57. (d) Cap. 4.
(e) Cap. 14. (f) 1. Sam. Chap. XXVIII. vs. 9.

plus efficacement les Grands dans le devoir , par la crainte d'un Prince qui à sa pénétration naturelle ajoutoit des lumières surnaturelles.

Au reste les Astrologues judiciaires, & les autres Devins du même genre, ne sont pas les seuls qui ont servi à mettre les Mathématiques dans le décri, par l'abus qu'ils en ont fait, ou paru en faire. Mr. *Reitz* en indique d'une espèce assez différente, qui, pour être moins pernicieux à la Société, ne lui paroissent guère plus raisonnables. Il met à leur tête l'Ecossois *Jean Craig*, qui dans ses *Principes Mathématiques de la Théologie Chrétienne*, imprimés à Londres en 1699, mesura, par un Calcul d'Algèbre, les degrés de probabilité que le tems fait perdre à la certitude des Faits, & trouve par son compte, que la Religion Chrétienne ne pouvant plus conserver ses Caractères de crédibilité que 1454 ans, il falloit qu'avant ce tems-là *Jésus-Christ* vînt juger les Vivans & les Morts, de peur que la Foi ne pérît entièrement sur la Terre. Ensuite vient *Tvon Gaukes*, qui prétendit prouver, par une *Dissertation* raisonnée, que l'on pouvoit porter la Médecine à la certitude mathématique. On voit après cela les *Juifs Cabbalistes* qui trouvent toute la Religion dans le Mystère des Nombres, & qui ont eu quelques imitateurs parmi les Chrétiens. Tel fut un Inconnu, qui, sous le faux nom d'*Isidorus Charisius Logotheta*, publia en Langue Allemande, un Ouvrage intitulé, *La Religion Chrétienne dans les Nombres*, & imprimé à *Lipsick* en 1702. Il y promettoit, dès le Titre, de démontrer que les principaux

Arti-

Articles de la Foi Chrétienne étoient contenus dans le Nombre dixième de la Table de Pythagore, réduite à certains Caractères singuliers. Tel a été encore *Henri-Bernard Koster*, qui dans un autre Livre *Allemand*, imprimé à *Berlebourg* en 1724, promettoit de démontrer, par des Calculs d'Arithmétique & de Géométrie, les Mystères de la Trinité, de l'Incarnation &c. jusqu'à ceux de l'Apocalypse. Un autre Calculateur de cette force, mais que *Mr. Reitz* ne nomme point, a trouvé par une Méthode semblable, le nombre précis des péchés que chaque Homme commet dans le cours d'une Année. En comparant l'ordre que Jésus-Christ nous donne de pardonner sept fois septante fautes par jour, avec ce qu'il dit *Matthieu XVIII. 24. 28.* & supputant ensuite la proportion qu'il doit y avoir entre les fautes que nous commettons contre les Hommes, & celles que nous commettons contre Dieu, il est manifeste, dit-il, que nous péchons plus de 490. 000. 000. fois par jour, & par conséquent plus de 178. 840. 000. 000. par an. La Harangue que *Berkringer* prononça en 1661 à *Utrecht*, sur le *Quaternaire de Pythagore*, n'étoit pas moins curieuse en son genre. Il y fit admirer par-tout ce mystérieux nombre de Quatre. Dans la Jurisprudence même il trouva des preuves sensibles de la vénération qui lui est due ou portée. Le Corps du Droit Civil est composé de quatre Parties, les *Institutes*, les *Pandectes*, le *Code*, & les *Novelles*. Dans les *Institutes* il y a quatre Livres; dans le *Code* il y en a trois fois quatre. Le Droit même est de quatre

tre espèces, y aiant le Civil, le Canonique, le Féodal, & le Municipal. Dans le Droit Canonique, il y a quatre choses, les Canons, les Décrets, les Décrétales, & les Extravagantes. La conclusion de cette Harangue ne peut pas se traduire; mais elle est trop singulière pour ne la pas rapporter en faveur des personnes qui entendent la Langue Latine. „ *Deum quater quater-*
 „ *que veneratus, uti clementer velit, egregio pu-*
 „ *blico, hoc est, optimo Reipublicæ & Ecclesiæ*

„ *Vos quatuor quater, atque quater valuisse*
quaterque

„ *Quadrage quadratis quadrare, quaterna-*
que quadris.

„ *Oravi, peroravi, egi, peregi.*”

Cela est si ridicule, qu'à peine en peut-on rire. Il est même fort difficile à comprendre que l'Esprit humain aille là, si ce n'est peut-être qu'on le fasse pour se divertir, comme le fit le Médecin Anglois *Thomas Brown*, dans un petit Traité sur la disposition *Quincunciale* des Arbres, qui, au rapport de *Xénophon*, règnoit dans les jardins de *Cyrus*. C'est une réflexion que je fais de mon chef. Mr. *Reitz* en a fait une autre qui lui a paru plus nécessaire. Il a craint que ses Exemples, qui sont tous tirés de Laïques, ne divertissent un peu plus que de raison Messieurs du Clergé. Pour modérer leur triomphe, il a grand soin de nous apprendre que les Ecclésiastiques ne sont pas toujours plus sensés que les autres. Il n'en donne, à la vérité, qu'un seul Exem-

Exemple; mais ce seul Exemple en vaut une centaine, car il est d'un Pape, & d'un grand Pape. Je veux parler d'Innocent III, (a) qui a écrit ce qu'on va lire. „ Le nombre de quatre convient „ très bien à l'interdiction du Mariage corporel, car il y a quatre humeurs dans le Corps, „ qui est lui-même composé de quatre éléments. „

Mais c'est assez parlé des Mathématiciens qui le sont à faux titre, ou qui abusent de cette Science. Disons à présent un mot de ceux qui le sont véritablement. C'est le sujet de la deuxième Partie de la seconde Section de l'Ouvrage. Après y avoir examiné une espèce de contradiction dans les Loix Impériales, qui dans (b) un endroit placent la Géométrie au rang des Arts libéraux, & qui dans (c) un autre semblent la ravalier aux Arts mécaniques; l'Auteur entre dans le détail des Immunités & des Privilèges que ces mêmes Loix accordèrent aux Professeurs de cette Science. Il observe d'abord, que pour marque de distinction, elles établirent que le travail des Mathématiciens seroit payé à titre d'*Honoraire*; & s'étend beaucoup plus à faire voir qu'elles exemptèrent des Tutèles, & des Charges onéreuses, toutes les personnes qui faisoient une profession publique de cette Science, & de toutes les autres; ce qu'il dit qu'aucun Auteur n'a encore bien démontré. On se fonde communément

(a) *Innoc. III. in Cap. 2. X. de Conf. & adfin.*

(b) *Lib. I. pr. D. de Extr. cogn. Lib. II. Cod. de Malef. & Mathem.*

(c) *Lib. II. Cod. de Excus. Artif.*

ment sur quelques endroits du Digeste, & du Code, où il n'est fait néanmoins expresse mention que des Grammairiens, des Rhéteurs, des Philosophes & des Médecins. La discussion est donc nécessaire pour s'assurer que cela doit être étendu à toutes les autres Sciences, & celle de Mr. Reitz ne laisse rien à désirer là-dessus, tant par rapport à l'exemption des Charges publiques, qu'à celle des Tutèles, qu'il considère d'une manière distincte, & l'une après l'autre. Cet endroit de sa *Dissertation* n'est pas celui qui montre le moins sa capacité & sa lecture. Il est seulement dommage que nous ne puissions pas en faire un Extrait que tout le monde pût lire avec le même plaisir. Il faudroit y faire entrer tant de *Latin*, que nos Lecteurs *François* en seroient rebutés. Renvoyons donc toute cette Erudition aux Savans, qui trouveront ici de quoi se satisfaire.

La même raison nous fera passer légèrement sur la troisième & dernière Section de l'Ouvrage. Nous nous contenterons de dire qu'on y trouve quantité de Loix Impériales défendues, éclaircies, ou corrigées par les Mathématiques, ce qui prouve invinciblement l'extrême utilité de cette Science pour l'intelligence du Droit. Donnons-en néanmoins deux Exemples, en faisant choix des plus intelligibles. 1. Les Loix des XII Tables ordonnoient qu'on donnât aux Chemins publics, VIII pieds en longueur, & XVI pieds en détour. On demande ce que cela veut dire, & Mr. Reitz l'explique par un Modèle. 2. Dans la dernière Loi §. 16. Dig.
de

Janvier, Février & Mars, 1737. 63

de Gradibus , il est dit , (a) qu'au cinquième Degré sont contenues cent quatre-vingt quatre personnes. L'Auteur observe après d'autres , que le nombre est faux , & qu'il faut le corriger en mettant , cent quatre-vingt douze personnes ; & prouve la certitude de sa Correction par des Calculs de Progression Arithmétique & Géométrique , desquels il résulte que comme au premier Degré il y a quatre personnes , à savoir , le Père , la Mère , le Fils & la Fille ; au second il doit y en avoir 12 , à savoir , les quatre Grand-pères & Grand-mères , les quatre Cousins-germains ; & les quatre Petits-fils ou Filles ; au troisième 32 , au quatrième 80 , & par conséquent 192 au cinquième.

Mr. Roten finit sa *Dissertation* par un mot d'Avie , où il demande fort modestement que l'on excuse les fautes qui peuvent lui être échappées , en traitant un Sujet tout nouveau. Il déclare au moins qu'il ne connoit point d'Auteurs qui se soient attachés avant lui à l'examen des Loix du Droit qui regardent en particulier les Mathématiques. George Marsman est le seul , qu'il sache , qui ait publié quelque chose de cette nature , dans un Livre imprimé à Jône en 1674 , sous le Titre de *Traité Mathématique-Juridique* , divisé en deux Parties , dont la première donne la Métrologie , & la seconde la Mikologie. Mais on voit assez par ce Titre , que tout le travail de ce Savant se borne aux Mesures , & à la longueur des Chemins ; si ce n'est qu'il y a mêlé quantité d'au-

(a) Quinto gradu persona continentur centum octoginta quatuor.

64 BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

d'autres choses qui ne font rien au sujet, comme qui diroit, des Digressions sur l'Effigie de *Jésus-Christ*, sur sa Stature, sur la Ville de sa Naissance &c. Cependant, Mr. *Reitz* nous promet d'en donner quelque jour d'amples Extraits, si cet Essai de sa Plume a le bonheur de plaire au Public; ce qui, selon nous, ne sauroit lui manquer. Il y a tout lieu d'espérer qu'il ne s'arrêtera pas tout court dans une Carrière, où il entre avec tant de succès; & l'espérance est d'autant mieux fondée, qu'il s'est prescrit dans ses Etudes une Règle, qui mènera loin tout Homme de Lettres qui travaille sérieusement de génie. Voici cette Règle, que j'ai cru devoir traduire en faveur de quantité de jeunes-gens, & de plusieurs autres peut-être, qui, pour suivre une Méthode opposée, ne sont jamais que mauvais Copistes, ou que malheureux Plagiaires. „ Lors-
 „ que je tombe, *dit-il à la page 39*, sur un en-
 „ droit, ou sur une Loi, où je trouve du doute
 „ ou de l'obscurité, ma coutume constante est
 „ d'essayer à m'en tirer par moi-même, avant
 „ que de consulter les Commentateurs; afin
 „ qu'ignorant encore leurs idées, les miennes
 „ agissent avec plus de liberté: Que si je ne
 „ puis ainsi me fixer avec certitude, & lever
 „ les difficultés, j'examine ce qu'ont dit les Sa-
 „ vans, dans la disposition de supprimer mes
 „ pensées, s'ils ont eu les mêmes, ou s'ils en
 „ ont eu de meilleures; à moins que je n'y
 „ puisse ajouter, de mon cru, quelque chose de
 „ neuf. Je ne dis point ceci par vanité; car
 „ où seroit-elle? Mais c'est un Avis que je donne
 „ à la

„ à la Jeunesse qui étudie. Elle peut profiter de
 „ mon exemple. Je me souviens qu'autrefois
 „ la première chose que je faisois étoit de courir
 „ promptement aux Notes. Après les avoir
 „ lues, je ne m'en trouvois que plus incertain.
 „ Rien n'apporte plus de retardement aux Études.
 „ Qu'ils apprennent donc à l'éviter." La
 Leçon est excellente, & nous souhaiterions que
 tant de jeunes-gens qui s'imaginent parvenir à la
 réputation par un Mérite d'emprunt, se répé-
 sent toujours ces paroles d'*Horace*, que le Pu-
 blic leur applique avec d'autant plus d'opiniâ-
 té, qu'ils ne le font point eux-mêmes:

(a) *O Imitatores ! servum pecus , ut mihi
 saepe
 Bilem , saepe jocos vestri movere tu-
 multus !*

C'est-à-dire, selon la Traduction du P. *Sana-*
don : „ Singes ridicules , vils Esclaves , vous
 „ m'avez bien des fois échauffé le sang ; mais
 „ vous m'avez aussi bien diverti par tous les
 „ mouvemens que vous vous êtes donnés."

(a) *Horat. Ep. I. XIX. 19, 20.*

ARTICLE IV.

GEOGRAPHIE PHYSIQUE, ou ESSAI sur l'HISTOIRE NATURELLE de la TERRE, traduit de l'Anglois, de Mr. WODWARD, par Mr. NOGUEZ, Docteur en Médecine. Avec la Réponse aux Observations de Mr. le Docteur CAMERARIUS; plusieurs Lettres écrites sur la même matière; & la Distribution méthodique des Fossiles, traduits de l'Anglois, du même Mr. WODWARD, par le R. P. NICERON, Barnabite. A Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735. 12°. I. Tome, qui contient 496 pages, sans compter la Préface & la Table des Matières.

DE tous les Systèmes qui ont été publiés sur la Théorie de la Terre, il ne s'en trouve aucun qui ait été reçu avec tant d'applaudissement que celui de Mr. Woodward. Dès qu'il parut, quantité de Savans d'Angleterre, de France, d'Allemagne & d'Italie, se déclarèrent ouvertement en sa faveur. Ce Phénomène n'a rien de surprenant. Les autres Hypothèses étoient sujettes à un grand nombre de difficultés insurmontables, & n'étoient fondées, pour la plupart, que sur des Conjectures. Le Système de notre Auteur paroît beaucoup mieux lié. A l'aide de quelques *Suppositions*, il rend raison de toute la structure de notre Globe, & de tout ce qu'il

qu'il renferme de plus singulier. La question est de savoir si ces Suppositions sont bien fondées. J'ai lu tout cet Ouvrage avec soin & sans aucune prévention; mais après cette lecture, je suis obligé d'avouer que le fond de cette Hypothèse n'est pas mieux établi que le Monde imaginaire du grand Descartes. Le Public pourra en juger par l'Extrait fidèle que je vais donner des principes de notre Auteur, des conséquences qu'il en tire, & par l'exposition de certains Faits qui me paroissent ruiner tout son édifice.

Un des principes qu'il regarde comme incontestable, c'est que tous les Corps originaires de la Mer en sont sortis durant le Déluge universel, & que l'eau en s'en retournant les laissa sur la terre. Dans le tems que les eaux couvroient toute la surface de la terre, le marbre, les pierres, les métaux, toutes les concrétions minérales, en un mot tous les fossiles qui avoient auparavant quelque solidité, furent entièrement dissous, & les particules qui les composoient furent séparées & desunies. Les particules de ces fossiles solides, & celles des fossiles qui n'étoient pas auparavant solides, comme le sable, la terre, les corps des animaux, leurs os, leurs dents; les coquillages, les végétaux, & leurs parties; les arbres, les arbrisseaux, les herbes; enfin tous les corps qui étoient sur la terre, ou qui en composoient la masse, après s'être dissous, se dispersèrent & s'élevèrent confusément dans l'eau où ils furent suspendus. Alors l'eau, & tous les corps qui s'y trouvoient, ne formoient qu'une masse confuse de matière.

Ce cahos changea bien-tôt de face. Après que tous ces corps eurent vogué çà & là, toujours élevés dans l'eau, ils se précipitèrent de nouveau & tombèrent au fond. Ils descendirent tous selon les loix de la pesanteur, autant que la chose fut possible dans une si grande confusion. Les plus pesans descendirent les premiers, & plus bas que les autres. Les moins pesans tombèrent sur les premiers, selon leurs différens degrés de gravité. Les plus légers furent les derniers à s'affaïsser : ils s'arrêtèrent sur la surface du Sédiment, & couvrirent tous les autres.

A mesure que tous ces corps tombèrent, il se forma des couches de pierre, de marbre, de charbon de terre, &c. dont la plus grande partie du Globe terrestre est à présent composée. Toutes ces couches, qui sont placées l'une sur l'autre, ne sont arrangées dans cet ordre que par rapport à la différente pesanteur de la matière, dont chacune d'elles est composée. Comme il y a des corps dont l'espèce, la matière & la constitution varient, mais dont la gravité spécifique est à peu près la même, il est arrivé de-là que des corps tout-à-fait différens, descendirent dans le même instant, & formèrent la même couche. C'est pour cette raison que les coquillages des Petoncles, & autres corps de cette nature, dont la pesanteur est plus grande, furent enfermés & logés dans des couches de pierre, de marbre, & dans d'autres matières pesantes : au-lieu que les coquillages qui se trouvoient plus légers, ne descendirent qu'après les autres, &

tom

tombèrent dans une matière plus légère, comme dans la craie, & par-tout où il se trouva quelque quantité considérable de craie, ou d'autre matière moins pesante que la pierre. Dans tous les endroits où il ne se rencontra point de matière légère, les coquillages s'arrêtèrent sur la surface de la terre, ou du moins ne pénétrèrent pas fort avant.

Par-là notre Auteur rend raison, pourquoi les coquillages légers, comme ceux des Hérissons de Mer, se voyent encore aujourd'hui en très grande quantité dans la craie, & qu'à peine y en trouve-t-on un seul des autres, dont la pesanteur spécifique est plus grande. Les corps humains, avec ceux des quadrupèdes & des autres animaux terrestres; ceux des oiseaux, des poissons cartilagineux, crustacés & à écailles; les os, les dents, les cornes, & les autres parties des corps des animaux & des poissons; les coquilles de limaçons de terre, & les coquillages des poissons à écailles, de rivière ou de mer, qui se trouvoient plus légers que la craie; les arbres, les arbrisseaux, & les végétaux avec leurs semences, & cette terre particulière qui compose leur substance, & dont ils sont tous formés; tous ces corps étant, volume pour volume, plus légers que le sable, la marne, la craie, & autre matière ordinaire de la terre, ne se précipitèrent que les derniers. De-là vient qu'ils se trouvent par dessus tous les autres, & qu'ils forment la plus extérieure des couches de la terre. Comme ils étoient exposés à l'air, & à toutes les injures du tems, ils ont dû par conséquent se dé-

truire d'abord & se corrompre. Il n'y a eu d'exceptés de cette corruption, que ceux qui en ont été garantis par la dureté & la solidité extraordinaire de leurs parties, ou ceux à qui il est arrivé d'être placés dans des endroits où il s'est trouvé une grande quantité de bitume, ou d'autre matière semblable, à l'aide de laquelle ils ont été conservés.

C'est ainsi que tous les arbres se pourrissent, à l'exception de ceux qui se trouvèrent placés dans une matière propre à les garantir de toute corruption. Il en fut de même des végétaux les plus tendres, des arbrisseaux & de toutes les herbes. Quant aux semences, elles furent déposées près de la surface de la terre, dans un terroir convenable, & propre à faire germer les végétaux. La terre qui fert à la végétation, & qui tomba avec les semences dans la couche la plus extérieure, & dont cette couche est principalement composée, a toujours continué depuis, & continuera d'être dans la suite un fonds inépuisable, d'où dérive la matière des animaux & des végétaux, & dans lequel, après la dissolution de ces corps, cette matière retourne de nouveau par succession de tems, pour servir à composer & former d'autres corps.

Les couches de marbre, & de pierre, n'acquirent leur solidité, que lorsque le sable ou la matière dont elles sont composées, fut arrivé au fond & qu'il se fut bien reposé. Toutes les couches qui sont aujourd'hui solides, ont été telles depuis ce tems-là. Toutes les couches, soit de pierre, de craie, de charbon de terre,

ou de quelque autre matière que ce soit , étant placées l'une sur l'autre , étoient originairement parallèles : elles étoient unies , polies , & régulières. La surface de la terre étoit aussi polie & sphérique , il n'y avoit aucune interruption ou séparation ; & la masse de l'eau les couvroit alors toutes , & formoit une Sphère fluide , qui environnoit le Globe de la terre. Peu de tems après , les couches se rompirent dans tous les endroits du Globe , & s'élevant ensuite dans certains endroits & s'abaissant dans d'autres , elles furent déplacées , & leur situation changée. L'agent ou la force qui causa cette interruption & ce déplacement dans ces couches , se trouvoit dans la terre. Toutes les irrégularités & les inégalités du Globe terrestre proviennent de-là, L'époque de leur origine commença en même tems que la rupture & le déplacement des couches. Les grottes naturelles qui se trouvent dans les rochers , & ces intervalles ou interruptions des couches , que notre Auteur appelle *fissures* ou *fentes perpendiculaires* , ne sont que des ruptures ou brèches qui ont été faites dans les couches. Les endroits les plus élevés de la terre , les montagnes & les rochers , ne sont que des élévations qui se sont formées dans les couches , & qui subsistent par-tout où ces couches étoient solides , & qui persévèrent mutuellement dans la même situation où elles avoient été mises par les crevasses de la terre , sans retomber , ni revenir au niveau , comme il est arrivé aux couches de terre , ou aux autres matières qui n'étoient pas solides , & qui ne contenoient ni

pierres, ni autres corps capables de les soutenir dans la situation où elles se trouvoient après leur élévation. De-là vient que les pays qui abondent en pierres, en marbre, ou en d'autres matières solides, sont inégaux & montagneux ; & que ceux qui au-lieu de ces matières, ne contiennent que de l'argile & du gravier, sans aucune pierre, sont plus unis, plus plats & sans inégalité. Les endroits bas, les vallées, & le lit de la mer, ne sont autre chose que des couches affaissées. Les Iles ne se sont formées & séparées les unes des autres, que par l'affaissement des couches situées entre ces Iles, & entre elles & le Continent.

La catastrophe ne pouvoit être plus grande dans toute la Terre, & la Nature n'en avoit jamais produit de pareille. Ce Globe habitable, si beau & si bien arrangé, fut entièrement bouleversé, brisé en pièces, & réduit en un tas de ruines. Il fut agité par des mouvemens si violens & si irréguliers, & le changement qui y survint fut si grand & si terrible, que la seule représentation suffit pour étonner & faire trembler.

Jusques-là notre Auteur n'a fait qu'exposer son Système, sans en donner aucune preuve. D'abord il suppose un Déluge universel, une inondation d'eau qui couvrit toute la surface de la terre. Bien-tôt après tous les corps les plus solides, les pierres, les métaux, les minéraux, furent entièrement dissous, mêlés ensemble, confondus, & élevés dans les eaux qui les entraînoient. Cet état étoit trop violent, il ne dura pas.

pas. Les particules des corps les plus solides se précipitèrent les premières, & formèrent les couches les plus profondes. Tout ce qu'il y avoit de plus léger dans cette masse informe, fut destiné à servir d'enveloppe & de couverture à toute la terre. Ce n'étoit pas assez de faire ces suppositions, il falloit les démontrer. Mr. Woodward croit l'avoir fait, & même d'une manière qui met son Hypothèse à l'abri des plus fortes objections. Il est juste qu'après avoir exposé son Système, nous alléguions les raisons sur lesquelles il l'établit.

Toutes les preuves alléguées par notre Auteur, pour démontrer sa *Théorie de la Terre*, sont fondées sur des faits, des observations, des découvertes. Voici le précis de toutes ses remarques. La Terre, en quelque endroit qu'on la creuse, paroît entièrement composée de couches posées les unes sur les autres, en forme de plusieurs sédiments qui se sont précipités successivement dans l'eau. Celles d'entre ces couches, qui sont les plus enfoncées, sont les plus épaisses, & leur épaisseur diminue à mesure qu'elles s'approchent de la surface. On trouve des coquillages, des dents, & des os de poissons dans ces différentes couches, & non-seulement dans celles qui sont les moins solides, & qui sont composées d'argile, de craie, & de marne ; mais encore dans celles qui le sont le plus, comme dans celles de pierre. Les corps marins sont incorporés avec le sable qui forme la pierre de ces couches, & ne font qu'une masse avec cette pierre. Lorsqu'on rompt cette masse, pour en tirer les co-

E 5 quil-

quillages, on voit toujours dans la pierre l'impression de leur surface extérieure, si exactement prise, qu'il est facile de connoître qu'elle leur étoit contiguë par-tout ; ce qui n'a pu se faire, que la pierre n'ait été dissoute & capable d'en recevoir l'empreinte. Quand on brise les coquillages, on rencontre dedans une matière pierreuse, qui est communément de la même espèce que celle de la couche où ils étoient, & qui s'y est modelée lorsqu'elle étoit encore molle. Si les coquillages se sont trouvés parmi de la matière métallique ou minérale, cette matière en a pris de même l'impression extérieure, & s'est modelée au-dedans.

Toutes ces productions marines se trouvent également dans les couches les plus basses & les plus élevées, au fond des mines, & au haut des montagnes. Il s'en voit en certains endroits en si grande quantité, qu'elles égalent, si même elles ne surpassent pas, le sable, ou les autres matières terrestres des couches.

On trouve dans la terre, en certains pays, des coquillages qui ont une origine étrangère, & qui ne se trouvent point dans les mers voisines, mais seulement dans celles qui sont très éloignées. On découvre en Angleterre, & souvent à une grande profondeur, des coquillages de poissons de différentes espèces, qui ne se voyent à présent que sur les côtes du Pérou & dans d'autres endroits de l'Amérique. On tire aussi quelquefois des entrailles de la terre des coquillages, qu'on ne rencontre nulle part, & qui paroissent être de poissons qui demeurent toujours au fond de
la

la mer sans jamais s'approcher des côtes. Dans toutes les parties de la Terre, dans l'Asie, l'Afrique, & l'Amérique, aussi bien que dans l'Europe, dans les pays les plus éloignés des mers, de même que dans ceux qui en sont les plus proches, les couches sont disposées, & les corps marins y sont renfermés de la même manière.

Comme la pierre qui compose les rochers & les montagnes se dissout insensiblement, le sable en étant emporté par degrés, les coquillages & les autres corps originaires de la mer qui y étoient renfermés, en ont été détachés de cette manière & exposés ensuite sur la surface de la terre. C'est pour cela qu'à présent on trouve ces corps originaires de la mer fort communément sur les collines, & dans les lieux élevés. Ceux qui se rencontrent dans les lieux bas & aux pieds des collines, viennent pour la plupart du sommet des montagnes d'où ils sont tombés. Quant à ceux qui furent laissés du tems du Déluge sur la surface de la terre, il n'en reste presque aucun. Ceux qui existent encore ne se sont conservés que par hazard, parce qu'ils ont été renfermés dans les couches de pierre, où ils n'ont pu être détruits.

Après la destruction de ces coquillages, qui furent exposés sur la surface de la terre, la matière pierreuse qu'ils contenoient, se trouva à découvert & en liberté. Cette matière n'est autre chose que du sable, dont les cavités des coquillages avoient été remplies, lorsqu'ils étoient soutenus avec lui dans l'eau durant le Déluge. Les coquillages ont donc servi, comme de moules,

les, à ce sable qui s'est pétrifié. Dans la suite il est sorti des coquillages qui le couvroient, & il a la même figure & les mêmes dimensions que la cavité de ces coquillages, de quelque espèce qu'ils puissent être. Telle est, selon notre Auteur, la véritable origine de toutes les pierres, qui ne sont que du sable, & auxquelles les Naturalistes ont donné les noms de *Cochlites*, *Conchites*, *Muites*, *Ostracites*, *Ctenites*, &c. Les figures de ces pierres sont constantes, régulières & spécifiques, de même que celles des Limaçons, des Conques, & des autres coquillages dans lesquels elles ont été moulées, & dont elles ont emprunté les noms, à cause de la ressemblance exacte qu'elles ont avec leurs surfaces internes.

On trouve encore dans les couches, des os, des dents, & autres parties solides d'animaux terrestres, qui souvent ne sont point naturels au pays dans lequel on les rencontre. Il se voit entre autres en Angleterre des défenses de Sangliers, des dents mâchelieres, des os, des squelettes même entiers d'Eléphants; des cornes d'une grosseur incroyable, qui appartiennent à une espèce de Cerf, qu'on ne trouve à présent que dans l'Amérique.

Il y a en plusieurs endroits de l'Angleterre & dans d'autres pays, des arbres qu'on nomme communément *Arbres souterrains*, ou *Bois fossiles*. Ces arbres, qui sont souvent fort gros, sont ordinairement enterrés dans les marais & dans les fondrières. On en voit un grand nombre dans plusieurs Iles, où il n'en croît aucun, &c

& où il n'en sauroit même croître à présent. On en rencontre beaucoup dans certaines Iles du Nord, quoiqu'il ne soit pas probable qu'il y en ait jamais pu croître, à cause du froid excessif qui règne dans ces climats. On trouve en Angleterre des Pins & des Sapins, qui sont enterrés en beaucoup d'endroits, quoique de mémoire d'homme, il n'y ait jamais eu de ces sortes d'arbres, que l'Histoire n'en fasse aucune mention, & que César même témoigne dans ses Commentaires, qu'il n'y en avoit point de son tems.

On découvre même dans les pierres & dans les couches les plus dures, des feuilles de différentes espèces de végétaux, & quelquefois des arbres entiers; aussi-bien que certains fruits dont la substance est ferme, & qui par-là se peuvent conserver, comme des noix, des pommes de pin, & divers autres de cette nature. Parmi les différentes espèces de feuilles, que notre Auteur a trouvées dans la pierre, il a toujours observé qu'elles étoient en l'état où elles sont à la fin du Printems, qui est le tems où, selon la relation de Moïse, les eaux du Déluge parurent & empêchèrent l'accroissement des animaux & des végétaux. Il dit encore avoir remarqué que les fruits n'étoient ni plus gros ni plus mûrs, qu'ils le sont à la fin de cette saison. Il est même fort apparent, à ce qu'il prétend, que les enveloppes des bourgeons, & les pellicules des chatons, des fleurs, des arbres, & des arbrisseaux, qui tombent au Printems, & qu'on trouve en si grande quantité dans plusieurs marais, indiquent aussi la
mê-

même faison. Cet amas prodigieux d'œufs de poissons qu'on trouve si souvent dans les couches supérieures de pierre, marquent la même chose. Les coquillages des jeunes poissons de la même année, en quelque endroit qu'on les rencontre, sont de la même grandeur & de la même grosseur qu'ils ont accoutumé d'être sur la fin du Printems. Enfin, de toutes les différentes espèces de mouches & d'insectes, que l'Auteur a trouvé renfermées dans l'ambre, il n'en a jamais vu qui ne fussent des espèces qu'on observe durant le Printems.

Tels sont les faits qui servent de preuves à toutes les parties du Système de notre Auteur. Il prétend que ces observations peuvent servir indifféremment à découvrir la fausseté des anciennes Hypothèses, & à trouver la vérité. C'est le grand nombre de coquillages & de bois fossiles, qu'on rencontre dans tous les pays, qui servent de fondement à ce qu'il avance. Il tire la même conséquence de l'ordre que l'on remarque dans tous ces corps, de leur grande variété, de leur situation, de la profondeur où ils se trouvent, de la distance où ils sont de la mer, & de plusieurs autres circonstances qui les accompagnent. Enfin c'est sur ces Remarques qu'il établit les huit Propositions suivantes, qui sont toutes contraires à l'opinion de ceux qui avoient entrepris avant lui de traiter la même question.

- „ 1. Les anciens habitans des endroits où l'on
 „ trouve présentement des corps marins, ne les
 „ ont pas ramassés dans la mer, & transportés
 „ dans leur pays, comme quelques Auteurs l'ont
 „ cru.

» cru. Ces Messieurs se sont imaginé qu'on n'a-
» voit fait d'abord que jeter ces coquillages sur
» la surface de la terre, & que ceux que nous y
» trouvons présentement enterrés, ont été cou-
» verts dans la suite des tems, soit par la matiè-
» re terrestre qui tombe avec les pluies, soit
» par la terre que les torrens détachent des col-
» lines.

» 2. Ce n'est pas l'eau qui passe, comme
» quelques-uns le supposent, continuellement du
» fond de la mer dans les endroits où sont les
» sources des rivières, à travers certains con-
» duits ou travaux souterrains : ce n'est pas
» cette eau, dis-je, qui les a charriés ni dépo-
» sés, lorsqu'il s'en trouvoit trop pour pouvoir
» passer par leur conduit, ou qu'ils rencontroient
» quelque obstacle, ou quelque autre chose qui
» les arrêtoit en chemin, & les retenoit ainsi
» dans les entrailles de la terre, comme quelques-
» uns l'ont pensé.

» 3. Ils n'ont pas été transportés hors de la
» mer, & déposés sur la terre par des inonda-
» tions particulières, comme par celles qui ar-
» rivèrent du tems d'Ogygès, & de *Deucalion* ;
» & par d'autres de plus fraîche date, comme
» sont celles qui succèdent ordinairement aux
» tremblemens de terre ; ou par celles qui sont
» quelquefois occasionnées par de grandes ma-
» rées, par des vents impétueux, comme d'au-
» tres Auteurs l'ont cru.

» 4. Ils n'ont point été déposés sur la terre
» au commencement du monde, lorsque la mer
» couvroit tout le Globe, jusqu'à ce qu'elle se
» fût

„ fût retirée dans le lieu qui lui fut destiné, &
 „ que les eaux se fussent ramassées dans un endroit
 „ le troisième jour après le commencement de
 „ la Création, comme d'autres l'ont cru.

„ 5. La mer ne les a point déposés, lors-
 „ qu'elle a été contrainte de se retirer de certains
 „ endroits, qui avoient été jusqu'alors couverts
 „ d'eau, & que la matière terrestre venant à
 „ s'élever jusqu'à surpasser le milieu de la surface
 „ de la mer, il s'en est formé des Iles & des
 „ terres habitables; ces terres s'étant élevées par
 „ des tremblemens ou par des soulèvemens,
 „ ainsi que *Rhodes, Thèbe, Thèbasie*, & plusieurs
 „ autres Iles, qu'on suppose s'être formées de
 „ cette manière; c'est la conjecture des au-
 „ tres.

„ 6. La mer ne les a pas déposés en chan-
 „ geant de place, lorsqu'en quittant ses ancien-
 „ nes possessions, elle s'est retirée dans de nou-
 „ veaux cantons: changement qui a été occa-
 „ sionné par quelque mouvement accidentel, ou
 „ par une transportation du centre commun de
 „ gravité du Globe terrestre, ce qui a fait que
 „ ses fluides, la mer, &c. ont aussi d'abord
 „ changé de place, comme étant les parties les
 „ plus mobiles de la masse, pour former un au-
 „ tre équilibre, afin de pouvoir ainsi s'accor-
 „ moder mieux à ce nouveau centre, comme
 „ quelques-uns le prétendent.

„ 7. La mer repoussée & contrainte de se
 „ retirer de certaines côtes qu'elle occupoit au-
 „ trefois, par la boue ou la terre que les riviè-
 „ res y transportent, ne les a pas déposés. Les

„ Au-

„ Auteurs de cette opinion prétendent que cette boue s'arrêtant le long du rivage, près des embouchures de ces rivières, & ajoutant par ce moyen continuellement de nouvelles terres, a repoussé la mer, gagné tous les jours sur elle, & conservé ces coquillages comme autant de trophées & de marques de ses nouvelles acquisitions & de ses usurpations ; & ils ont conclu que les Iles *Echinades*, la *Basse-Egypte*, la *Thessalie*, & beaucoup d'autres pays se sont formés de cette boue, que les fleuves *Achélois*, le *Nil*, le *Pénée*, & autres rivières ont charriée.

„ 8. Enfin, la mer en changeant continuellement de place, ne les a pas déposés. Ceux qui veulent que cela se fasse par ce moyen, prétendent que ce changement arrive, lorsque la mer gagné d'un côté, & qu'elle laisse & jette de la boue & des coquillages sur les côtes opposées, ajoutant ainsi continuellement de nouvelles matières.”

On voit par-là que Mr. Woodward rejette entièrement tous les Systèmes, à l'aide desquels divers Auteurs ont tâché avant lui d'éclaircir cette matière. Il prétend qu'il est du tout impossible de rendre raison des Faits qu'il rapporte, sans avoir recours à sa nouvelle Hypothèse. Après avoir examiné & bien pesé tous les raisonnemens de ce savant Naturaliste, je crois qu'on peut réduire tout le fond de son Système à cette seule Proposition : *On ne peut rendre raison des Corps marins, des Bois souterrains ou fossiles, ni d'une quantité prodigieuse de dépouilles d'Animaux,*

qui se trouvent tantôt dans des pierres , tantôt dans des minéraux , & cela par toute la Terre , dans les endroits les plus profonds & souvent fort éloignés de la mer , sans supposer que notre Globe ait été tout couvert des eaux du Déluge , & sans reconnoître en même tems que toutes ses parties les plus solides ont perdu toute leur consistance & se sont ensuite trouvées dans un état de fluidité.

Il est clair par l'Extrait que je viens de donner de cet Ouvrage, que la vérité ou la fausseté du Systême en question dépend absolument de la vérité ou de la fausseté de la Proposition précédente. Ainsi, pour s'éclaircir de cette importante matière, il faut d'abord examiner les Faits que notre Auteur allègue, & qu'il regarde comme le fondement & l'unique appui de tout son Systême. Mon dessein n'est pas d'approfondir ici un sujet si vaste, & qui demande de grandes recherches. Je me contenterai de faire voir par quelques observations, qu'on peut ruiner, ou du moins ébranler terriblement, les principaux fondemens de cette Hypothèse.

Une des principales preuves que Mr. Woodward allègue en faveur de son Systême , c'est qu'il se voit dans plusieurs Iles un grand nombre d'arbres , où il n'en croît pourtant aucun & où il n'en sauroit croître. Ces arbres se trouvent sur-tout en abondance, en plusieurs endroits du Nord. De-là notre Auteur conclut que tous ces arbres ont dû être transportés dans ces Iles du tems du Déluge, lorsque toute la Terre, les métaux & les minéraux étoient en fusion, & que tous les solides de notre Globe se trouvoient réduits

réduits dans un état de fluidité. Je n'ai garde de m'inscrire en faux contre un Fait de cette nature, avéré par un grand nombre de Voyageurs; mais la conséquence qu'on en tire est sans aucun fondement, & il n'étoit nullement besoin de supposer un Déluge universel, & encore moins une dissolution de tous les corps, pour rendre raison d'un phénomène qui n'a rien d'extraordinaire. Quelques Observations démontreront clairement en quoi notre Auteur s'est trompé. Celle qui suit est tirée de *Linschoten*, (a) & regarde une Ile du Nord, dont ce Voyageur parle en ces termes.

„ Les rivages de cette Ile étoient pleins de
„ bois flottant, & même en si grande quantité
„ en des endroits, qu'il y étoit entassé l'un sur
„ l'autre fort haut & fort loin. On ne sauroit
„ comprendre d'où ce bois peut venir & s'a-
„ masser de la sorte. Il y a apparence que la
„ tempête & la violence de la mer y contri-
„ buent; & cela étant, il faut que les orages
„ soient fréquens & furieux en ces mers. Nous
„ trouvâmes avec ce bois flottant des planches
„ du bordage d'un *Lodding* de 38 pieds, où l'on
„ voyoit encore les trous & les coutures; car
„ les bordages des *Loddings* de Russie sont cou-
„ sus, & liés ensemble avec des cordages. Nous
„ trouvâmes aussi des arrêtes de *Cabillau* & de
„ *Merlan*, ou *Schelvisch*. Je remarquai entre
les

(a) Voyage de Jean Huyghens de Linschoten au Waegatz, dans le Recueil de Voyages au Nord, Tom. III. pag. 159, 151, 152.

„ les pièces de ce bois flottant un arbre de plus
 „ de 60 pieds de longueur, & d'une demi-brasse
 „ de diamètre, avec ses racines, aussi droit qu'un
 „ mât. Il y en avoit plusieurs autres plus petits.
 „ D'où peuvent-ils venir? Je n'en sai rien. Il
 „ n'y a point de terre de ce côté-là, où nous
 „ ayons vu l'ombre d'un arbre, ni aucune ap-
 „ parence de plante. Les têtes & ossemens de
 „ Chevaux marins, & les côtes de Baleines n'y
 „ manquoient pas non plus.

Ce même Voyageur avoit déjà fait la même
 remarque sur une autre Côte du Waeigatz. Voi-
 ci ce qu'il en dit. (a) „ On voyoit vers les bords
 „ quantité de bois entassé, que le flot y avoit
 „ sans doute jetté; & ce qui est plus admirable,
 „ il y avoit là des arbres entiers avec leurs raci-
 „ nes, & même si gros & si grands, qu'en cas
 „ de besoin on en eût pu faire des mâts & des
 „ vergues. Il y en a qui sont portés fort avant
 „ dans les terres & dans des lieux très élevés,
 „ sans qu'on sache comment cela s'est pu faire,
 „ à moins que des marées ne les y aient portés,
 „ ou quelque tempête extraordinaire. Nous ju-
 „ geames que cela s'étoit fait par les neiges, qui
 „ se mêlant avec la mer & grossissant peut-être
 „ extraordinairement, s'élèvent & élèvent en
 „ même tems ces arbres; après quoi ces eaux s'é-
 „ coulant laissent tout ce bois à sec. Nous trou-
 „ vames encore sur le rivage les débris d'un
 „ *Lodding*; mais nous ne pumes découvrir d'où
 „ venoit ce bois flottant dont la mer étoit si
 „ couverte, n'y aiant là aucun arbre. Nous ju-
 „ geames

(a) *Ibid.* pag. 65.

„ geames donc qu'il pouvoit venir de terre ferme, ou de quelques Iles voisines que nous n'avions pas encore découvertes.”

Linschoten aiant ensuite continué sa route, (a) trouva plus loin dans les terres la quille d'un *Lodding* de quarante pieds de longueur, & plusieurs pièces du bordage: un peu plus loin de là, & plus avant dans les terres, il y rencontra en différens endroits, des bois qu'il dit y avoir été jettés par la mer. *Chose étonnante*, s'écrie-t-il, *que cela eût été porté si avant dans les terres!* Du reste, la campagne étoit toute rase & sans aucun arbre. Il dit ailleurs (b), que s'étant rendu près de la *Baie de Sable*, il y vit du bois coupé, diverses pièces de bois à moitié brûlé, & les traces des traîneaux des *Samdièdes*, qui viennent souvent en ces lieux pour chercher du bois de chauffage, que l'on trouve en quantité sur le rivage. On trouve en effet de ce côté-là des arbres flottans tout entiers avec leurs racines, quoiqu'il n'y en ait aucun dans tout ce pays.

Il paroît par ce récit que *Linschoten* n'étoit pas assuré de l'endroit, d'où pouvoit venir une si grande quantité de bois dans un pays, qui ne produisoit autre chose que de la mousse & quelques herbes. Mr. de la Peyrère nous explique ce phénomène dans sa *Relation d'Islande*. (c) Voici ce qu'il nous apprend à ce sujet. „ L'Islande, dit-il, est maintenant si infertile, que le
„ blé

(a) *Ibid.* pag. 71. (b) *Ibid.* pag. 116.

(c) *Relations de l'Islande & du Groenland par la Peyrère*, dans le *Recueil de Voyages au Nord*, Tom. I. pag. 5. & suiv.

„ blé n'y sauroit naitre. Et il n'y croît pas un
 „ arbre, quel qu'il soit, que du petit & mé-
 „ chant Bouleau. Si bien que l'on y mourroit
 „ de faim & de froid, si l'on n'y apportoit des
 „ farines des Provinces voisines, & si les glaces
 „ qui se détachent au mois de Mai des terres
 „ qui sont encore plus proches du Pole, ne
 „ leur portoient une si grande quantité de bois,
 „ qu'ils en ont suffisamment pour se chauffer, &
 „ pour se faire des maisons, à la mode des au-
 „ très Peuples du Nord. Ils se servent outre
 „ cela, pour l'un & pour l'autre, d'os de Balei-
 „ ne, & d'autres grands poissons, comme aussi
 „ de deux sortes de tourbes pour se chauffer;
 „ l'une faite de gazon, qui est le *Cespes bitumi-*
 „ *nosus*; & l'autre que l'on tire de la terre,
 „ comme d'une carrière, qu'*Angrimus Jonas*
 „ appelle *Glebam fossilem*, que l'on fait cuire au
 „ Soleil, & qui brule, quand elle est sèche,
 „ comme le gazon. L'une & autre espèces de
 „ Tourbes témoignent assez le vice de la terre,
 „ qui la rend incapable de porter ni blé ni arbre.
 „ Ces glaces, qui abordent en Islande des Ter-
 „ res plus Septentrionales, sont quelquefois char-
 „ gées d'arbres prodigieusement grands. Lors-
 „ que ces glaces détachées du Nord sont join-
 „ tes à celles de l'Islande, les Habitans de l'Île
 „ courent à la quête du bois, & à la chasse de
 „ quantité de Bêtes, qui s'étant engagées trop
 „ avant dans la mer glacée, voguent dessus, &
 „ abordent où les glaces les portent: comme
 „ des Renards roux & blancs, des Loups-cer-
 „ viers, des Ours blancs & noirs. ”

Tous

Tous ces Faits sont confirmés par *Guillaume de Veer* (a), qui nous a donné la curieuse Relation des trois Voyages entrepris par les Hollandois vers le Nord. On fait qu'en 1594, 1595, & 1596, *Guillaume Barentz* Hollandois fit trois différens Voyages au Nord-Est, pour chercher par-là un nouveau passage aux Indes Orientales. Les glaces l'ayant surpris dans son troisième Voyage, il fut obligé d'hiverner sur les Côtes de la *Nouvelle Zemble* vers le 78^e. degré de Latitude Septentrionale. Ce fut là où trois Matelots s'étant avancés jusqu'à deux lieues dans le pays, ils rencontrèrent une Rivière d'eau douce, & trouvèrent une grande quantité de bois qui avoit été jetté sur ses bords. Comme la résolution étoit prise de bâtir une Hutte pour se munir contre le froid & les insultes des Ours, on résolut d'envoyer quelques jours après huit autres Matelots bien armés, afin de savoir si la relation des trois premiers étoit véritable. Ces huit Matelots s'étant rendus à l'endroit qui leur avoit été indiqué, trouvèrent sur le bord de la Rivière jusqu'à des arbres entiers avec leurs racines, qui y avoient été amenés soit de Tartarie, ou de Moscovie, ou peut-être de quelque autre endroit fort éloigné. Ce phénomène les étonna d'autant plus, qu'il ne croissoit pas un seul arbre dans tout ce pays.

L'Auteur qui nous a donné la Description de
la

(a) *Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement & aux progrès de la Compagnie des Indes Orientales, Tom. 1. pag. 80, 81.*

la Sibérie, nous dit encore quelque chose de plus précis sur cette matière. Il nous apprend en effet d'où viennent ces bois qu'on rencontre presque en tout tems sur les bords du Waeigatz.

„ Je ne m'étonne pas, dit-il, (a) que le Waeigatz soit extrêmement rempli, & pour ainsi dire, bouché de glaçons vers le Nord, parce que les deux grands Fleuves d'Oby & de Jenissea y en charrient une prodigieuse quantité, aussi-bien qu'une infinité d'autres Rivières qui s'y déchargent, & dont on ne fait pas les noms. Tous ces Fleuves y portent une si grande abondance de glaçons, & de gros bancs de glace, que c'est une chose incompréhensible." *Ils entraînent même des Bois entiers & des Bocages de leurs bords qu'ils inondent, & c'est ce qui fait qu'on trouve beaucoup de bois sur le rivage du Waeigatz.*

Toutes ces Observations, & un grand nombre d'autres que nous pourrions rapporter, renversent entièrement cette prétendue preuve de notre Auteur, tirée des arbres, quelquefois entiers, qui se trouvent dans les Marais & dans les Fondrières. Il appuye sur-tout beaucoup, en divers endroits de son Ouvrage, sur cette grande quantité d'arbres qui se voyent dans diverses Iles du Nord, quoiqu'il soit certain qu'il n'y en croisse aucun. Ce phénomène n'a pourtant rien d'extraordinaire. Est-il étonnant de rencontrer dans la Zemble, dans l'Islande, le Groenland, ou quel-

(a) Description de la Sibérie, dans le Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes Orientales, Tom. I. pag. 179.

quelque autre Ile que ce soit, des arbres jettés fort avant dans les terres ; tandis qu'on voit chaque jour que la mer les porte sur leurs bords & les jette souvent à une distance considérable du rivage ? Il est à croire d'ailleurs , & les Histoires en font foi, que la mer en sortant de son lit , emporte & entraîne avec elle tout ce qui flotte sur ses eaux , & qu'ensuite elle va déposer tous ces corps étrangers dans les lieux où elle pénètre & qu'elle inonde. Il n'y auroit rien de fort surprenant de rencontrer dans la plupart des Iles toutes sortes de coquillages marins , des os & des dents de poissons , & les dépouilles même de plusieurs animaux qui sont souvent emportés sur les glaces, & vont ensuite périr dans des pays fort éloignés du lieu de leur demeure. Les Observations précédentes, & sur-tout celle de Mr. de la Peyrère , font voir que ce que j'avance n'est pas une simple conjecture.

Voilà donc déjà un des plus forts argumens de notre Auteur, qui ne peut plus lui servir à soutenir son Hypothèse. Il n'est plus besoin de supposer, du moins dans le Nord, un Déluge universel suivi de la dissolution de tous les solides de notre Globe, pour expliquer un phénomène qui n'est rien moins que surnaturel.

Il en est de l'Angleterre, tout comme des Iles du Nord. Les arbres souterrains qu'on y trouve, & les dépouilles de poissons & d'autres animaux qu'on y rencontre , ne sont ni des restes du Déluge, ni des preuves que la Terre ait été réduite dans un état de fluidité. A entendre notre Auteur, tous les arbres qu'on tire des Fon-

drières ou des lieux marécageux , & tous ceux qui dans la suite des tems se sont trouvés ensevelis sous la terre à quelque profondeur, sont des preuves incontestables d'une révolution totale dans notre Globe. *On trouve, dit-il, en Angleterre, des Pins & des Sapins, qui sont enterrés en divers endroits, quoique de mémoire d'homme il n'y ait jamais eu de ces sortes d'arbres, que l'Histoire n'en fasse aucune mention, & que César même témoigne dans ses Commentaires, qu'il n'y en avoit point de son tems.* Qui ne voit que ce raisonnement est de la même trempe que celui qu'il avoit fait à l'égard des Iles du Nord ? Nous venons de voir que la Nouvelle Zemble ne produit aucun arbre. Il y en a pourtant, même en grand nombre, tant sur le rivage, que fort avant dans les terres. Mais ces arbres sont infiniment postérieurs au Déluge. La mer, qui fait de tems en tems d'affreux ravages, mine insensiblement les terres où elle se déborde, renverse tout ce qu'elle rencontre, emporte dans son sein tous ses arbres, qu'elle jette ensuite ou dans la Zemble, ou sur les Côtes d'Islande, ou dans quelque autre Ile du Nord. Dites-moi, je vous prie, si de pareils évènemens ne peuvent jamais avoir eu lieu en Angleterre ? C'est ce que je vais examiner, en rapportant quelques Observations que j'ai extraites d'un Naturaliste Anglois. C'est *Childrey* dont je parle, Auteur d'une Histoire Naturelle d'Angleterre. Voici quelques-unes de ses Observations, suivant la traduction qui a été faite de son Ouvrage en 1667, par M. P. B.

Je

Je me servirai des propres termes du Traducteur (a).

„ Auprès de Chatmos, dans la Province de
„ Lancasche, il y a une terre moussue, basse &
„ fort grande, dont la meilleure partie, dit
„ *Cambden*, fut tout-à-fait entraînée, il n'y a
„ pas long-tems, par des ruisseaux qui s'enflèrent,
„ ce qui gâta les rivières, & fit mourir quanti-
„ té de poissons. Il y a maintenant une vallée
„ en cet endroit-là, qui est arrosée d'un petit
„ ruisseau, de laquelle on a tiré des arbres de
„ terre, qui étoient placés de travers, que quel-
„ ques-uns croient être venus de la sorte. Com-
„ me on n'avoit pas nettoiyé le canal de ces
„ ruisseaux, ils se sont débordés, & ont rendu
„ la terre basse marécageuse, ce qui a fait que
„ les racines des arbres se sont lâchées, & qu'ils
„ se sont enfoncés dans la terre par leur propre
„ poids, & engloutis dans ces terres molasses
„ & marécageuses. Il est bon de remarquer
„ que l'on ne tire des arbres de terre, qu'aux
„ endroits où elle est marécageuse, & que l'on
„ trouve aussi fort souvent de ces sortes de ter-
„ res-là sur les montagnes. Le bois de ces ar-
„ bres brule comme le Sapin, ce qui vient peut-
„ être de la qualité bitumineuse de la terre, dans
„ laquelle ils ont été si long-tems; ce qui fait
„ que quelques-uns les prennent pour du Sapin,
„ mais *Cambden* dit que ce n'en est pas. On
„ trouve assez souvent de ces grands arbres en
„ Hol-

(a) *Histoire des Singularités Naturelles d'Angleterre, d'Es-
cosse, & du Pays de Galles, &c.* Paris 1667. pag. 287.

„ Hollande , que l'on croit avoir été déracinés
 „ par les vagues de la mer , ou par les vents , &
 „ transportés dans ces endroits bas , où ils s'en-
 „ foncent & s'arrêtent.”

Voici ce qu'il dit ailleurs, (a) dans l'Article où il traite des Curiosités naturelles de l'Ile d'*Anglesey*. „ *Hughes Lloyd* dit que les Habitans des
 „ Vallées & des Campagnes de cette Ile ti-
 „ rent tous les jours de terre de fort grands ar-
 „ bres avec leurs racines , & des Sapins d'une
 „ grosseur & d'une longueur extraordinaire. Il
 „ croit que ce sont les arbres que les Romains
 „ firent abattre de leur tems , fondé sur ce que
 „ *Tacite* dit que les Romains après avoir con-
 „ quis cette Ile , en firent couper toutes les Fo-
 „ rêts & les ruinèrent entièrement ; mais s'il est
 „ vrai que l'on en trouve avec leurs racines , je
 „ ne le saurois croire. Je crois plutôt que cela
 „ vient des desordres que fait la mer aux Côtes
 „ maritimes , & de l'ignorance des hommes qui
 „ dans le commencement n'ont pas eu assez d'a-
 „ dresse pour s'en garantir. Cette Ile étoit au
 „ commencement remplie de Forêts , & de
 „ bois de Charpente ; mais à présent il y a au-
 „ lieu de cela du blé , des moutons , & du
 „ bétail.”

L'Histoire suivante , tirée du même Auteur (b), renferme encore quelques particularités assez remarquables sur cette matière. „ Pendant que
 „ *Henri Second* faisoit son séjour en Irlande , il
 „ se

(a) *Ibid.* pag. 249. & suiv.

(b) *Ibid.* pag. 237. & suiv.

se fit des tempêtes extraordinaires & violentes, qui durèrent long-tems; de sorte que toutes les Dunes de sable de cette Province, (*de Pembrock*) furent emportées par le vent & racclées jusqu'à la terre ferme, qui en avoit été couverte pendant plusieurs siècles. Et comme le peuple des environs s'occupoit à chercher soigneusement par-tout, on trouva de grands troncs d'arbres, lesquels aiant été tirés de terre paroissoient avoir été abattus; car on voyoit encore les coups de hache, comme s'ils n'eussent été donnés que le jour d'auparavant. Cette terre étoit toute noire, & les troncs d'arbres que l'on en tira étoient comme de l'Ebène. Quand le vent & la tempête eurent découvert cette terre, les arbres dont nous venons de parler, étoient couchés si drus & si épais, que le bord de la mer paroissoit comme un taillis que l'on a abattu. D'où on peut conclure raisonnablement, que la mer avoit inondé beaucoup de terre sur cette Côte-là, comme elle a fait sans doute en plusieurs autres endroits des Pays étrangers qui bordent la mer: ce que l'on doit principalement attribuer à l'ignorance des Bretons, & des autres Nations Barbares, chez qui la connoissance des Arts n'est venue que fort tard, & qui ne savoient pas les moyens d'arrêter la furie de la mer, comme nous faisons à présent. Car il est certain que depuis que le Monde est plus éclairé, la mer n'a pas gagné sur la terre le quart de ce qu'elle avoit fait auparavant."

Vollà des faits qui concernent uniquement
l'An-

l'Angleterre, mais qui n'ont rien de plus extraordinaire que tout ce que nous avons remarqué à l'égard du Nord. Doit-on regarder tous ces phénomènes comme autant de marques de la confusion du Déluge, ou comme des effets des tempêtes, des ouragans, des inondations, ou de quelque autre révolution? Les circonstances rapportées dans la dernière de ces Observations, ne sont guère propres à servir de preuves au Système de notre Auteur. On ne croira pas aisément que des troncs d'arbres, sur lesquels on voit encore aujourd'hui les coups de hache, aient été coupés dès avant le Déluge par les Habitans du premier Monde. Mais, dit Mr. Woodward, d'où sont venus ces Sapins qu'on trouve quelquefois en Angleterre, quoiqu'il n'en croisse aucun dans cette Ile, & que l'Histoire n'en fasse aucune mention? Je répondrai que ce phénomène ne diffère en rien de ce qui arrive encore aujourd'hui dans la Nouvelle Zemble, dans l'Islande & dans la plupart des Iles du Nord. D'un autre côté, il n'est rien moins que démontré, qu'il n'y ait jamais eu de Sapins en Angleterre. Il y a des Pays qui ont presque perdu entièrement certaines espèces d'arbres, qui y étoient autrefois fort communs. Mr. de Réaumur nous en fournit un exemple. Il nous apprend (a) que dans ces tems où l'on construisoit en France les Charpentes des plus grandes Eglises, qui se sont soutenues si saines & si belles pendant plusieurs siècles, qu'elles semblent encore aujourd'hui

nou-

(a) *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, de 1721.
Pag. 377.

nouvellement faites , les Chataigners dont ces Charpentes étoient construites , se trouvoient alors dans tout le Royaume. A présent cette espèce d'arbre y est devenue assez rare , & il n'y en a presque plus que pour en tirer du fruit , dans les endroits même où elle étoit auparavant le bois de Charpente le plus commun.

Les Sapins & autres arbres peuvent avoir eu en Angleterre le même sort qu'ont eu en France les Chataigners. L'Histoire ne nous a certainement pas conservé toutes les productions qui étoient autrefois particulières à cette Ile : celle des tems reculés est aussi trop obscure & trop défectueuse pour nous mettre au fait de toutes les révolutions qui peuvent être survenues. Peut-on assurer que l'Angleterre n'a jamais produit de Sapins , parce que César ni les autres Historiens n'en auront fait aucune mention ? Mais pour démontrer que notre Auteur n'a pas lu tout ce qui concerne cette matière , il suffit de transcrire ici la remarque suivante , tirée de l'Histoire Naturelle de Mr. Childrey. *On trouve , dit-il , (a) dans les marais de l'Ile d'Axholme , des racines mortes de Sapins , qui rendent une assez bonne odeur quand on les brûle. On trouve dans cette Ile de fort grands Sapins , aussi bien qu'à Laugh-ton sur Trent. Voilà donc des Sapins en Angleterre , du moins au rapport de Childrey. Mais quand même il n'y en croitroit aucun , Mr. Woodward ne seroit guère mieux fondé à conclurre , que ceux qu'on y a trouvés ensevelis dans quel-*
que

(a) Pag. 204.

que Fondrière, sont des marques de la destruction entière de l'ancien Monde.

Les arbres qui se tirent quelquefois de certaines Mines, fournissent encore à notre Auteur une autre sorte de preuve. Il a de la peine à croire qu'on puisse jamais rendre raison de ce phénomène, sans avoir recours à son Hypothèse. On pourra juger de la force de cette preuve par l'observation suivante, où l'on expose un fait de cette nature. Nous apprenons du même Naturaliste, que nous avons déjà cité, que dans les Mines d'Étain qui se trouvent dans la Province de Cornouaille, on trouve quelquefois de grands arbres qui sont encore en leur entier. (a) Ceux qui travaillent à ces Mines rencontrent aussi souvent, parmi les éclats qu'ils en rompent, des *Hoyaux de Hou*, de *Buis* & de *Corne de Cerf*, & quelquefois de certaines petites têtes de *clous de cuivre*. On y a trouvé aussi une médaille de cuivre de l'Empereur Domitien : marque indubitable, dit l'Auteur de cette remarque, que les Romains y faisoient autrefois travailler. Je n'entreprendrai pas d'expliquer par quel hazard ces arbres se sont trouvés dans ces Mines. Peut-être pourroient-ils y avoir été placés par ces mêmes Ouvriers, qui y ont laissé leurs Hoyaux. C'est un malheur pour le Système de Mr. Woodward, que ces Hoyaux & ces clous de cuivre se trouvent quelquefois de compagnie avec des bois fossiles ; car sans de pareilles circonstances, il seroit bien difficile de deviner comment ces arbres ont pu être placés dans le fond des Mines.

Ce

(a) *Idem ibid.* pag. 10, 11.

Ce n'est pas seulement sur les *bois fossiles*, qu'on peut attaquer le Système de Mr. Woodward. Aiant mal deviné, il s'est trouvé dans la nécessité d'établir des principes faux, & tout-à-fait contraires à l'expérience. Il s'est trompé, & même lourdement, sur la *formation des Métaux*, la *génération des Corps organiques*, l'*origine des Fontaines*, sur la *nature du Feu*, & sur quantité d'autres points qui sont tous du ressort de la Physique. Il dit nettement & sans détour, qu'il n'y a aucun Souterrain qui communique à la Mer. Il avance sans aucun fondement, que la Terre renferme dans son sein un Abîme, ou Réservoir d'eau, qui doit être immense. Ce dernier principe, il le donne sans preuve, & selon toutes les apparences, on pourra attendre long-temps avant que de le démontrer. Non content d'avoir entièrement détruit le premier Monde & d'en construire un nouveau, il nous apprend encore de quelle manière ce dernier périra. Tout ce Système de notre Auteur n'a d'autre fondement que ces conjectures & ces faux principes.

Je dis en premier lieu, que Mr. Woodward s'est trompé sur la *formation des Métaux*. Afin qu'on ne m'accuse pas de rien avancer sur cet article à la légère, je transcrirai ses propres paroles, & ferai voir ensuite que ce qu'il établit est tout opposé aux découvertes des plus habiles Naturalistes. Voici donc comment il s'explique sur cette matière. „ Mon intention est „ d'examiner ici l'origine & la production des „ Métaux & des Minéraux. Comme c'est à la

Tom. XVIII. Part. I. G „ fa-

20 faveur des lumières que mes Observations
 21 m'ont fournies , que je suis parvenu jusques
 22 ici, je reviens encore aux Observations , &
 23 c'est par elles que je prouve , 1. Que de mê-
 24 me que les parties du Globe terrestre, les plus
 25 grossières & les plus massives, les couches de
 26 pierre, de marbre, de terre, &c. sont rede-
 27 vables au Déluge de la disposition & de l'or-
 28 dre où elles sont à présent, les Métaux & les
 29 Minéraux le sont aussi ; & la plupart, j'entens
 30 tous ceux que nous trouvons à présent placés
 31 dans ces couches, parmi le sable, la terre, &c.
 32 ont été disposés dans ces endroits, dans le tems
 33 que les eaux du Déluge couvroient la Terre.
 34 2. Que les particules des Mé-
 35 taux & des Minéraux, avec celles qui com-
 36 posent les pierres, le marbre, le charbon, la
 37 craie, & les autres matières de cette nature,
 38 étoient suspendues dans l'eau durant le Délu-
 39 ge ; que durant la suspension, quelque tems
 40 après que la violence du choc & de l'agitation
 41 des eaux fut apaisée , & qu'elles furent un
 42 peu plus tranquilles, les particules qui vinrent
 43 à se rencontrer ensemble, s'unirent l'une avec
 44 l'autre , & que l'assemblage , l'union & la
 45 combinaison de ces particules, ont formé les
 46 petites boules ou molécules métalliques & mi-
 47 nérales que nous voyons à présent. C'est aussi
 48 dans ce tems-là & de la même manière que
 49 se formèrent les molécules métalliques & mi-
 50 nérales, de quelque nature qu'elles soient ; de
 51 même que celles qu'on trouve par monceaux
 52 grossiers , comme les pyrites communs, les
 53 „ pier-

» pierres à feu, les agates, les onyx, les cailloux, le jaspe, la cornaline, & les autres pierres semblables; aussi-bien que celles qui ont une figure plus régulière, comme les Sélénites, les Bélemnites, les Astroïtes, les Sté-lachites, le Corail minéral; en un mot, toutes se formèrent alors, de quelque nature qu'elles soient." Il dit ailleurs, qu'il est apparent que la matière métallique & minérale, qui est placée dans les corps des couches, ne croît plus à présent; qu'elle n'a jamais reçu aucune addition depuis la première fois qu'elle y fut déposée dans le tems du Déluge universel; & qu'au contraire elle a diminué à proportion de la quantité qui en a été transportée dans les fentes perpendiculaires, & sur la surface de la terre, par les sources, les rivières, & par les exhalaisons qui s'élèvent sans cesse du grand Abîme depuis ce tems-là.

La plupart de ces Remarques ne s'accordent en aucune manière avec les belles Découvertes du Comte *Marfigli*, qui a presque épuisé cette matière, & n'a rien établi qu'après avoir examiné de près la Nature. Cet excellent Naturaliste a indiqué dans son *Histoire du Danube* (a) & dans celle de la Mer (b) les véritables routes que suit la Nature dans la production de tous ces corps. Il a sur-tout démontré qu'il se forme quelquefois chaque année des *Concrétions*

(a) *Danubius Pannonico-Mysicus*, &c. Tom. III.

(b) *Histoire Physique de la Mer*, par Louis-Ferdinand, Comte de *Marfigli*. Amsterdam, 1724.

tions minérales dans des endroits où il n'y en avoit aucune auparavant. Cette découverte est bien différente de la supposition de notre Auteur, qui fait toutes ces Concrétions aussi anciennes que la formation de son nouveau Monde.

Mr. de Réaumur a aussi fait voir (a) par plusieurs expériences, que la production des Mines de Fer, comme celle des Pierres, se continue tous les jours. Il a même indiqué à quoi les Mines nouvellement produites devoient leur formation.

Je dis en second lieu, que notre Auteur s'est aussi trompé sur la *génération des Corps organiques*. Voici ses propres paroles. „ Vers la fin
 „ du dernier siècle, Mr. *Leeuwenhoek* aiant découvert par le secours du Microscope, certains petits Vers dans la semence de l'homme,
 „ on s'imagina que ces animaux tiroient leur origine de-là. Cette idée étant nouvelle, se
 „ répandit bientôt, & fut embrassée presque par tout le monde, quoiqu'elle soit contredite par
 „ les expériences. Car la *Cicatrice*, qui n'est autre chose qu'un peloton de vaisseaux, existe actuellement dans l'œuf, avant que la femelle
 „ ait eu commerce avec le mâle. Cette Cicatrice est, lorsque l'œuf commence à être couvé, ce que nous appelons le *Point saillant*, qui devient ensuite le cœur. Ce *Point saillant* est
 „ infiniment plus gros qu'un des Vers de Mr.

„ *Leeu-*

(a) *Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, AN. 1718. pag. 176. & suiv. 1721. pag. 15. & 133.

„ *Leeuwenhoek*, & cependant le cœur n'est qu'une
 „ partie du corps, & même une des plus
 „ petites. D'ailleurs, il est évident que le corps
 „ ne se forme que par parties, ce qui fait voir
 „ qu'il ne peut venir d'un petit animal tout for-
 „ mé. Si un Sauvage qui n'auroit jamais vu de
 „ grands édifices, voyant le *Parthénon* à *Athènes*,
 „ & le *Collisée* ou le *Panthéon* à *Rome*, s'al-
 „ loit imaginer que ces sortes d'édifices ont eu
 „ pour origine une petite Cabane, qui s'est ainfi
 „ accrue; ou si un autre qui n'auroit jamais vu
 „ de Vaisseaux, jettant les yeux sur le *Royal-Sou-*
 „ *verain*, alloit se figurer que c'étoit d'abord un
 „ petit Esquif, qui s'est augmenté jusqu'à ce
 „ point; il seroit regardé par un Architecte &
 „ un Charpentier avec le même mépris, que
 „ Mr. *Leeuwenhoek* l'est par un habile Natura-
 „ liste. ”

Il n'y a rien de vrai dans tout ce passage.
 La *Cicatrice* n'est pas un peloton de vaisseaux,
 comme le prétend Mr. Woodward. Elle est en-
 core moins le *Point saillant*. Il n'est pas vrai
 non plus que ce *Point* se trouve dans les œufs
 qui n'ont pas été rendus féconds par la semence
 du mâle. Le célèbre *Malpighi*, qui nous a don-
 né deux excellens Traités (a) sur l'origine & la
 formation du Poulet, sera garant de ce que j'avan-
 ce. La *Cicatricule* ou l'*Ongle du Faune* est, se-
 lon cet Auteur, une tache ou petit point blanc
 de figure orbiculaire. C'est la partie principale
 de l'œuf. Elle est fortement attachée à la mem-

(a) De formatione Pulli.

branc du Jaune. Quelquefois un seul œuf a jusqu'à trois Cicatrices. Dans cette Cicatrice se trouve un petit *Sac* de figure oblongue. Ce *Sac* dans l'œuf fécond renferme le *Fœtus* ou le petit Embryon ; mais ce *Fœtus* ne se trouve jamais dans le *Sac* de l'œuf stérile. Tout cela se voit dans les œufs avant que d'avoir été couvés par la Poule. Ces courtes remarques découvrent l'erreur de notre Auteur, qui confond très mal-à-propos la *Cicatrice* avec le *Point saillant*, & qui ne fait aucune mention du *Sac* ou *Follicule* dans lequel est renfermé l'Embryon.

C'est une autre erreur de prétendre que le Corps ne se forme que par parties, comme le dit Mr. Woodward. Tout corps organique, quel qu'il soit, tant celui des animaux que celui des plantes, existe en son entier dès le premier point de son origine. Il n'y a aucune partie qui soit antérieure ou postérieure à l'autre. Mrs. Ray, Swammerdam (a), Læwenhoek (b), Doudart (c), Ruysch (d), Malebranche (e), Bourguet (f), & plusieurs autres ont démontré que toute la Nature n'étoit qu'un Développement. La chose est sensible dans la formation des Papillons & des Grenouilles. Je n'entreprendrai pas ici de défendre Læwenhoek, contre la ridicule comparaison de notre Auteur. Je remarquerai seulement, que l'opinion du fameux Ana-

(a) *Miracul. Naturæ*. (b) Dans la plupart de ses Ouvrages. (c) *Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, An. 1760. pag. 175. & suiv. (d) Dans plusieurs endroits de ses Ouvrages. (e) *Recherche de la Vérité*. (f) *Leçons Philosophiques*, pag. 132. & suiv.

Anatomiste de Delft n'est rien moins qu'imaginaire, & que les preuves qu'on peut donner de son sentiment ne sont pas éloignées de la démonstration.

A l'égard du Système de Mr. Woodward sur l'origine des Fontaines, il n'est guère apparent qu'il ait jamais grande vogue. Voici sur cet article les principes qu'il établit. „ Quoiqu'il tombe beaucoup d'eau en forme de pluie, & qu'elle augmente ou grossisse les Fontaines & les Rivières; cependant l'eau qu'on y voit couler ordinairement, ne vient point des pluies, malgré le sentiment de plusieurs personnes très savantes. Les Sources ni les Rivières ne proviennent pas des vapeurs que le Soleil élève de la mer, & que les vents transportent sur les montagnes, où elles se condensent, selon l'opinion d'un habile Ecrivain moderne. L'Abîme du grand Magasin souterrain, conjointement avec l'Océan, fournit continuellement de l'eau à la surface de la Terre, de même que pour former les Sources, les Rivières, les vapeurs, & les pluies.”

Notre Auteur ne donne aucune preuve pour appuyer son Hypothèse de l'origine des Fontaines. Il avoit supposé sans aucun fondement, qu'il y a dans le centre de la Terre un Abîme ou grand Réservoir d'eau, & c'est sur cette supposition qu'il a bâti tout son Système. Il auroit dû commencer par prouver l'existence de l'Abîme, & après l'avoir prouvée, il auroit dû faire voir qu'il fournit seul les eaux de toutes les Sources. Il n'a fait ni l'un ni l'autre. Aujourd'hui l'on

cherche dans la Physique quelque chose de plus que des conjectures.

Je n'examinerai plus qu'un seul endroit de cet Ouvrage. C'est celui où notre Auteur assure qu'il n'y a aucun passage souterrain qui communique de la mer à la terre, ou de la terre à la mer ;
 „ Il est certain, dit-il, qu'on n'en a jamais dé-
 „ couvert..... Quelques-uns de ceux qui ad-
 „ mettent ces passages souterrains, prétendent
 „ qu'ils servent pour conduire l'eau de la mer,
 „ qui va former les sources & les rivières ; mais
 „ ils le prétendent sans preuve & sans apparence
 „ de raison : car si cela étoit ainsi, les eaux des
 „ sources & des rivières seroient salées, comme
 „ celles de la mer.”

Le Comte *Marsigli*, qui avoit une si grande connoissance de l'Histoire naturelle de la mer, est d'un sentiment bien opposé à celui de notre Auteur. Le témoignage d'un si grand homme sur cette matière vaut presque une démonstration. Je me contenterai donc de transcrire ce qu'il en dit lui-même. Voici ses propres paroles. (a)
*La communication continuelle, par les vuides tantôt larges, & tantôt étroits, entre les lignes pier-
 reuses jusqu'à la superficie de la terre, cause dans le bassin de la mer d'autres bassins pour les fleuves qui vont s'y rendre par l'intérieur de la terre, de la même manière que nous voyons ceux de la superficie se mêler à la sienne. Cela est fort commun sur la Côte de Provence, & particulièrement dans le territoire de Cassis, où un de ces fleuves souterrains, assez considérable, se dégorge dans la mer au Port Miou. J'ai fait en ce lieu-là une*
exacte

(a) *Histoire Physique de la Mer*, pag. 13.

exacte analyse de son eau. Plusieurs disent que le fleuve tire son origine de la superficie de la montagne de la Ste. Baume, & que par les découpu- res, qui, quoiqu'avec interruption, continuent jusqu'à la mer, les eaux des Sources voisines, les pluies, & les neiges fondues, vont s'y joindre, & que toutes ces eaux trouvent un nouveau renfort dans la vallée de Cujes, dont l'horizon est opposé à celui du haut Mont de la Ste. Baume, & qui est la pente pour aller à la mer. Comme je n'ai pas fait moi-même, précisément dans ce lieu, aucune observation particulière, je n'oserois assurer que ce qu'on en rapporte soit véritable. Je dirai seulement, que j'ai vu dans la Croatie Supérieure, autour de la Lika, ou Carabavie, quelque chose d'approchant, & que le cours de ce fleuve-ci est continu, ainsi qu'il paroît par son flux, lequel ne souffre point de diminution, & aussi par les deux Puits creusés à la distance de dix-sept toises de la mer, dans le rocher, d'où l'on puise l'eau douce du fleuve, pour l'usage des Habitans. . . . La figure d'une Coupe de tout le trajet, qui est entre les Puits & la mer, fera voir clairement, aiant ces proportions mesurées, comment ce lit souterrain se termine, & comment ce fleuve coule dans le fond de la mer. On pourra comprendre, par cet exemple, la situation & la forme de tant d'autres fleuves souterrains qui venant de la superficie de la terre se dégorgent dans la mer, à diverses profondeurs de son bassin.

En découvrant le foible du Systême de notre Auteur, je ne prétends pas par-là donner la préférence à aucun de ceux qui ont déjà paru sur

cette matière. Il n'y en a aucun contre lequel on ne puisse former des difficultés insurmontables. Tout ce qu'on a dit jusqu'à présent n'est que pures conjectures. Celle de Mr. Woodward a eu un sort assez heureux, & elle n'est pas la moins ingénieuse. Mr. *Bourguet* nous promet (a) quelque chose de meilleur. Il est pourtant à craindre que cet habile Naturaliste ne se jette aussi dans de nouvelles conjectures. Cette crainte est d'autant mieux fondée, qu'il nous a déjà donné d'avance (b) la description de tous les terribles phénomènes qui doivent précéder & accompagner la destruction future de notre Globe.

Nous finirons cet Extrait par les réflexions que fait l'illustre Mr. de *Fontenelle* sur les observations & les recherches qui sont encore à faire, avant qu'on vienne à deviner l'Histoire de tant de révolutions. „ C'est bien assez, dit-il, (c)
 „ sur cette matière que le plus foible échantil-
 „ lon de Système. Il manque encore un trop
 „ grand nombre de connoissances, qu'on ne
 „ peut espérer que d'une longue suite de tems.
 „ Il faudroit savoir s'il n'y a point de grandes
 „ étendues de Pays sans coquillages; quels sont
 „ ceux où se trouvent des pierres avec des em-
 „ preintes de plantes; si ces plantes sont étran-
 „ gères ou non; si toutes les plantes étrangères
 „ sont des mêmes pays, ou de différens; si ce
 „ sont toutes plantes conditionnées d'une même
 „ façon; dans quelles carrières sont les pierres
 „ qui

(a) *Mémoire sur la Théorie de la Terre*, pag. 185.

(b) *Ibid.* pag. 275. & suiv.

(c) *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, An. 1718. pag. 6.

Janvier, Février & Mars, 1737. 107

» qui les renferment, &c. Par cette idée très
» superficielle il est aisé de juger & combien
» d'observations, & combien de comparaisons
» les Physiciens auront à faire, avant que de
» parvenir à des conjectures un peu fondées;
» & quel sera le tems nécessaire pour les y con-
» duire."

ARTICLE V.

VIRI Illustris GODEFRIDI GUIL. LEIBNITII
Epistola ad diversos, Theologici, Juridici,
Medici, Philosophici, Mathematici, Histo-
rici & Philologici argumenti. E MSc. Au-
ctoris, cum Annotationibus suis primum di-
vulgavit CHRISTIAN. KORTHOLTUS, A.M.
Ordinis Philosophici in Academia *Lipsiensis*
Assessor, & Collegii minoris Principum Col-
legiatus. *Volumen I. Earundem VOLUMEN II.*
quo res Mathematicæ & Philosophicæ, præ-
cipue *Philosophia SINICA*, data opera per-
tractantur. Dissertationem Præfationis loco
præmisit CHRIST. KORTHOLTUS &c.

C'est-à-dire:

DEUX Volumes de LETTRES de l'illustre Mr.
LEIBNITZ, dont le I. publié sur les Manu-
scrits de l'Auteur, roule sur des sujets de Théo-
logie, de Droit, de Médecine, de Philoso-
phie, de Mathématiques, d'Histoire, & de
Phi-

Philologie: le II. contient celles où l'Auteur prenoit à tâche de traiter quelques matières de Mathématique & de Philosophie, sur-tout la Philosophie Chinoise. Le tout ramassé par Mr. CHRISTIAN KORTHOLT, Assesseur de la Faculté Philosophique dans l'Académie de Leipzig &c. lequel y a joint ses propres Notes, & des Préfaces. Deux Volumes in octavo, dont le premier a 467 pagg. sans la Préface & l'Index; l'autre, 504. A Leipzig, chez Bernard-Christophe Breitkopff, 1734, 1735.

IL y a long-tems qu'on a fait espérer quelque Recueil des Lettres manuscrites de l'Illustre Mr. LEIBNITZ. Si tous ceux qui en ont, vouloient les communiquer, ou les publier eux-mêmes, on pourroit s'attendre à en voir paroître de gros Volumes, vû le commerce qu'on fait que ce Grand-Homme avoit avec tant d'autres Savans de tout ordre & de tout pais; commerce aussi étendu que son génie, dont la vaste capacité embrassoit toute sorte de Connoissances. Mais il n'arrive guères qu'on trouve moien de tirer tout d'un coup de leurs cachettes tant de pièces dispersées. Le tems les amène peu-à-peu. Il faut que quelcun commence à les ramasser. Cela réveille l'attention de ceux qui sont à portée de faire de nouvelles découvertes, & facilite les moiens de les mettre à profit. Le Public ne peut donc que savoir bon gré à Mr. KORTHOLT, de ce qu'il entre le premier dans cette carrière. C'est un Père, qui la lui a ouverte, & qui a voulu lui en laisser la gloire. Mr. SE-

BASTIEN

BASTIEN KORTHOLT, Professeur en Eloquence & en Poësie dans l'Académie de *Kiel*, engagea quelques Savans d'*Allemagne*, qui, comme lui, entretenoient commerce de Lettres avec Mr. *Leibnitz*, à lui communiquer celles qu'il leur avoit écrites; non pas toutes peut-être, mais autant qu'ils le jugeoient à propos, & qu'elles pouvoient être utiles. C'étoit, au moins à ce qu'on nous dit, avec permission de les publier. Mais ne pouvant lui-même y travailler à cause de ses occupations ordinaires & extraordinaires, il en chargea Mr. son Fils, qui n'a rien négligé de tout ce qui dépendoit de lui, pour s'en bien acquitter. Le premier Volume parut au commencement de l'année 1734.

Les Lettres de ce I. Volume sont rangées de telle sorte, qu'on voit ensemble, selon l'ordre des dates, toutes celles qui sont écrites à la même personne. Lors qu'il y est parlé de plusieurs choses différentes, l'Editeur les divise en paragraphes, dont il indique en peu de mots le sujet au devant de chacune, pour la commodité des Lecteurs, qui pourront ainsi voir d'un coup d'œil de quoi il s'agit. Mais il fait plus encore: il y a joint en divers endroits des Notes, pour éclaircir certains faits, ou expliquer les pensées de l'Auteur; quelquefois aussi pour les redresser, & pour indiquer ceux qui, avant ou après Mr. *Leibnitz*, ont écrit quelque chose sur le même sujet, autant qu'il a eu de lumières sur tout cela. Au reste, il ne donne pas toutes les Lettres qu'il publie pour (a) excellentes, ou également inté-

(a) *Nec enim omnes sunt optima frugis & ejusdem farinae.*

intéressantes : mais il n'a pas cru devoir se régler pour le choix sur le goût des Lecteurs trop délicats. Et il suit en cela le jugement de *Mr. Leibnitz* lui-même, qui (s) exhortoit un Anglois à publier tout ce qui se trouveroit de tout soit peu remarquable parmi les papiers de *M^r. BOYLE*. Car, disoit-il, bien des choses sont plus considérables, qu'elles ne paroissent : & l'expérience a souvent fait voir, que ce qu'on regardoit comme une bagatelle, étoit de quelque importance.

Les premières Lettres, qui paroissent ici, sont écrites à feu *Mr. JEAN FABRICIUS*, Professeur en Théologie dans l'Académie d'*Helmstadt*, & Abbé de *Königs-Lutter* &c. Il y en a cent-dix-huit, & ce sont certainement les plus considérables de ce Volume. La plupart regardent un projet peu connu jusqu'ici, & qui met en plein jour l'esprit pacifique de *Mr. Leibnitz* en matière de Religion. Car il avoit été employé par le feu Duc de *Welfenbattel*, *ANTOINE ULRIC*, au grand ouvrage de la Réunion des Religions, & cela non seulement par rapport aux *Luthériens* & aux *Réformez*; on vouloit aussi accorder les *Protestans* avec l'*Eglise Romaine*. C'est là le résultat clair de toutes ces Lettres. Mais pour le détail & la suite des mesures qu'on prit, il y a beaucoup d'obscurité, que l'Éditeur n'a pas sans doute pu éclaircir. Et je ne m'en étonne pas. *Mr. Leibnitz* agissoit sur ce principe, que le succès de l'entreprise dépendoit du silence & du secret, comme il paroît par plusieurs endroits

(s) *Epist.* 152. à *MR. WOTTON*.

Janvier, Février & Mars, 1737. III

droits de ses Lettres. Il ne parle souvent qu'à demi-mot. On ne nous donne pas les Lettres de celui à qui il écrivoit, & je soupçonne même qu'il en manque de celles qu'il lui avoit écrites sur ce sujet. Mr. *Leibnitz* recevoit de divers endroits des Réponses de ceux qu'il consultoit, & il faisoit là-dessus ses remarques en peu de mots. Comment bien entendre tout cela, sans avoir les pièces mêmes ? Il y a aussi des faits particuliers, où, faute d'en savoir les circonstances, on ne comprend presque rien.

La première (a) Lettre, où l'Auteur commence à parler du projet, mais en sorte que ce n'est que par les suivantes qu'on le connoit, est du 21 Decembre 1697. Il envoie à Mr. *Fabrizius* un Ecrit de quelque Théologien Réformé, qu'il ne nomme pas; & il demande ensuite là-dessus le sentiment des Théologiens d'*Helmslats*, qui, comme on peut juger, sont ceux qui figurent le plus dans cette affaire. Les principaux, entre les autres, avec qui l'on négocioit, étoient à la Cour ou dans les Etats de la Couronne de *Prusse*. Le feu Roi goûta le projet de conciliation, si bien qu'il établit (b) un Collège Irénique, pour conférer sur les mesures qu'il y auroit à prendre. Il nomma pour Président de ce Collège son Evêque *Ursinus*, & choisit pour Assesseurs, du côté des Réformez, Mrs. *Jablensky* & (c) *Striménius*; de celui des Luthériens, Mrs. *Lut-*

(a) *Epist.* 4.

(b) *Epist.* 52, 57.

(c) Professeur en Théologie à *Frankfort* sur l'Oder.

Lutkins & (a) *Winckler*. La Reine aussi fa-
voroit (b) l'entreprise. Mais quelques Ministres
du Roi, qui n'étoient pas fort bien intention-
nez, cherchoient (c) à l'en détourner, par les
difficultez qu'ils lui faisoient envisager. Des
deux Assesseurs *Luthériens* du Collège *Iréni-
que*, l'un, savoir (d) *Lutkins*, ne voulut plus s'y
trouver, dès après la première Assemblée; &
l'autre se rendit suspect, par un (e) Ecrit, inti-
tulé *Arcanum regium*, qui étoit propre à irriter
les esprits, plutôt qu'à les adoucir. Cependant
l'affaire alla son train, tantôt poussée avec quel-
que ardeur, tantôt foiblement. Le Roi de *Prus-
se*. (f) envoya en 1705 un Théologien, qu'on
ne nomme pas, dans les Cours *Protestantes*; &
alors Mr. *Leibnitz* souhaitoit fort qu'on pût sur-
tout gagner les Théologiens de *Cassel*, qu'il ne
croioit pas fort disposez à entrer dans des senti-
mens de modération. En 1707, il se fit une (g)
espèce de *Syncretisme* particulier à *Königsberg*. Il
y a dans cette Ville une Maison d'Orphelins,
tant

(a) JOSEPH WINCKLER, Ministre à *Magdebourg*; com-
me nous l'apprend l'Editeur (pag 91.) Il ne nous dit
point, qui étoit l'autre, qu'il appelle, dans l'*Index*,
FRANC. JUL. LUTKENS. (b) *Epist.* 62. (c) *Epist.* 71.

(d) C'est ce que remarque Mr. KORTHOLT, pag. 86.
où il indique un Ecrit Allemand, que *Lutkins* publia en
1703; dans lequel il exposoit les fortes raisons qu'il avoit
eues de renoncer à ces Assemblées. (e) *Epist.* 59. 60 Il
en est parlé aussi dans les Extraits d'un petit nombre de
Lettres de l'Abbé *Fabricius*, qui se trouvent à la fin de
ce I. Volume; l'Editeur aiant recouvré trop tard ces
Extraits, où d'ailleurs il n'y a pas grand' chose qui
puisse éclaircir les Lettres de Mr. *Leibnitz*.

(f) *Epist.* 71. (g) *Epist.* 86. 88.

tant pour les *Luthériens*, que pour les *Réformez*, qui ont chacun leur Ministre. Les deux, qui l'étoient alors, communiquèrent ensemble, & donnèrent ensemble la Communion à ceux des deux Eglises. Cela se fit, à ce que croit Mr. *Leibnitz*, avec une permission, au moins tacite, & peut-être par la suggestion des Supérieurs & de la Cour. Quelcun, avec qui il s'entretenoit sur ce rare phénomène, lui dit un jour, pour s'en moquer, que toutes les Eglises n'étoient pas composées d'Orphelins. Mr. *Leibnitz* lui répondit, en badinant aussi: *Le Seigneur veut, que nous devenions tous comme des Enfans*. A cette occasion, il composa une Epigramme, qui commençoit aussi: *Vos, quæ Calvinus non conciliandus habetur* &c. Je suis fâché, que, dans la Lettre où il en parle, il ait supprimé le reste, renvoyant Mr. *Fabricius* à la Copie que l'Abbé (a) *SCHMID* devoit lui en communiquer. Il jugeoit d'ailleurs plus à propos, que la réunion se fît, non par quelques Eglises en particulier, mais par le Corps de toutes les Eglises; de quoi il ne désespéroit pas, pourvu qu'on s'y prît comme il faut. C'est ce qu'on ne fit pas, à son gré: & il avoit déjà (b) commencé à rabattre de ses espérances. Enfin il déclare, dans une Lettre (c) du 28 Janvier 1708, que, de la manière que vont les choses, il n'attend plus rien. L'affaire se fera quelque jour d'elle-même, ajoute-t-il: *Ipsa se res aliquando conficiet*.

On

(a) Un des Professeurs en Théologie à *Helmstadt*.

(b) *Epist.* 82. 89. (c) *Epist.* 92.

On a publié néanmoins, après sa mort, un Ecrit Allemand, qui montre quelque variation dans ses idées & sa conduite sur ce sujet. Dans cet Ecrit, que l'on donne comme fait de concert par Mr. *Leibnitz*, & par l'Abbé (a) *MOLANUS*, on s'attache à faire voir, que la réunion des *Protestans* ne pourroit se faire sans de très-grands inconvéniens. On ne fait pas en quel tems ces Messieurs le composèrent. L'Editeur, qui a jugé à propos de le joindre ici, conjecture, que ce fut depuis l'année 1708; & (b) il trouve là de quoi rendre raison du contraste, parce que Mr. *Leibnitz* avoit alors abandonné ses projets de Paix Ecclésiastique.

Pour ce qui regarde la réunion des *Protestans* avec l'Eglise Romaine, Mr. *Leibnitz* (c) ne la jugeoit pas impossible; car, disoit-il, le bras de DIEU n'est pas raccourci: mais il convenoit qu'elle étoit très-difficile. Et quoique ses vûes eussent été

(a) Abbé de Lockum. On a pu voir le caractère de ce Théologien, par son Testament, qui a été publié dans la BIBLIOTHEQUE GERMANIQUE, avec des Notes, Tom. XXXIV. Art. 7. pag. III. & suiv.

(b) Mr. *Kertholt* se donne aussi bien des mouvemens (dans sa Préface, & dans une longue Note, pag. 33, & suiv.) pour excuser son Héros, sur le projet en lui-même de la Réunion des *Protestans*, auquel il s'étoit prêté. Car, quoiqu'il paroisse lui-même assez porté à ne pas attribuer aux Réformez les conséquences dangereuses, qui suivent, dit-il, de la Prédestination absolue, il croit, avec d'autres de son Parti, qu'il suffit qu'on puisse tirer ces conséquences, pour que les *Luthériens* ne doivent jamais se réunir dans une même Communion avec ceux qui tiennent le Dogme, d'où elles naissent. Quand on raisonne & que l'on agit sur un tel principe, c'est en vain qu'on se vante de quelque disposition à la concorde.

(c) *Epist.* 34.

été dès le commencement étendue jusques-là, on voit qu'il n'y avoit que les Théologiens de *Hebmstadt*, qui fussent là-dessus du secret. Il recommande (a) même à Mr. *Fabricius* de ne s'ouvrir pas aisément avec les Théologiens de *Berlin* sur aucun des points qui regardent le Pâpisme. Ce ne sont pourtant pas les articles auxquels il eût le moins pensé, comme il paroît par plusieurs de ces Lettres. On fait, que, dans deux Ouvrages, l'un publié sous un (b) nom feint, l'autre (c) avec son véritable nom, il s'étoit attaché à soutenir, que tous les Etats Chrétiens, du moins ceux d'*Occident*, ne font qu'un seul Corps, dont le Pape est le Chef Spirituel, & l'Empereur le Chef Temporel; que l'un & l'autre a une certaine Jurisdiction universelle; & que, quoique tout cela ne soit pas de Droit Divin, c'est une espèce de Système politique, formé par le consentement des Peuples. Ici il va plus loin, & il prétend, que (d) selon le Droit Divin, il doit y avoir un Gouvernement Monarchique, auquel toute l'Eglise soit soumise; quoique ce soit seulement de Droit Humain que l'Autorité Suprême en matière de Religion a été affectée au Siège de Rome. Mr. *Korsholtz* (e) réfute là-dessus son Auteur, dans une Note. Mais les Catholiques Romains seront ravis d'a-

(a) *Epist.* 76. (b) *CÆSARINI FURSTENERII De Jure Suprematus ac Legationis Principum GERMANIÆ*. Voyez surtout la Préface, & le Chap. 31. (c) La Préface sur son *Codex Juris Geminum Diplomaticus*. (d) *Epist.* 8, 10, 11, 12.
(e) *Pag.* 17, & 199.

d'avoir, en faveur de leur Hiérarchie, une autorité comme celle de Mr. *Leibnitz*. Et je me souviens de ce que dit là-dessus l'Illustre (a) Mr. DE FONTENELLE : „ Cette République Chrétienne, dont l'Empereur & le Pape sont les Chefs, n'auroit rien d'étonnant, si elle étoit imaginée par un *Allemand* Catholique; mais elle l'étoit par un *Luthérien* : l'esprit de Système, qu'il possédoit au souverain degré, avoit bien prévalu à l'égard de la Religion sur l'esprit de Parti.” C'est apparemment un éloge, que l'éloquent Historien veut donner à Mr. *Leibnitz* : mais ce qu'il dit du principe qui avoit prévalu sur l'esprit de Parti, pourroit rendre le fondement de l'éloge un peu douteux. Bien des gens sont persuadés, que *l'esprit de Système*, loin de mener ordinairement au vrai & au solide, en éloigne très-souvent, & en matière de Religion peut-être plus qu'en toute autre chose. Mr. *Leibnitz* lui-même en est par d'autres endroits un exemple assez frappant. Rapportons encore, sur son projet de réunion, des paroles remarquables. On lui avoit apparemment objecté, entre les raisons d'impossibilité de se réunir avec l'Eglise Romaine, la prétention du Pape à l'infailibilité. Voici ce qu'il répond. „ Il seroit à souhaiter, „ que le Pape non seulement n'exigeât pas qu'on „ le crût infailible, mais encore qu'il ne se donnât point pour tel, & que même il renonçât „ formellement à cette prétention. Mais je n'o- „ serois

(a) *Eloge* de Mr. LEIBNITZ, dans l'*Hist. de l'Académie Royale des Sciences*, ANN. 1716. pag. 119. Ed. de Holl.

„ serois pas dire non plus, qu'on dût nécessaire-
 „ ment exiger de lui une telle renonciation :”
Sed hanc renunciationem ab ipso (Pontifice Romano)
neccessario exigendam esse, dicere itidem non ausim.

Voici une autre affaire, qui a du rapport avec celle dont nous venons de parler, & qui fit grand bruit en son tems; c'est l'approbation qu'on accusa les Théologiens d'*Helmstadt* d'avoir donnée au changement de Religion de la Princesse *Elizabeth-Christine* de *Wolfenbuttel*, lors qu'elle fut mariée avec l'Archiduc CHARLES, aujourd'hui Empereur. On sait, qu'il parut un Ecrit, premièrement en Allemand, & puis en Latin, intitulé: *Declaratio HELMSTADIENSIIUM* (a) *Theologantium, de discrimine exili Lutheranam inter & Romanam Ecclesiam, transituque ad Romanos ritus non illicito*, qui fut imprimé à *Cologne*, & depuis imprimé plusieurs fois, traduit même en François, & inséré dans les *Mémoires* de *TREVOUX*. La Faculté de Théologie, à qui on l'attribuoit, s'en défendit, & publia une Protestation, sous ce titre: (b) *COLLEGII Theologorum in Academia Julia Protestatio contra sic dictum Responsum, de licito à Religione Lutheranorum Evangelica ad Romano-Catholicam transitu*. Les quatre Professeurs assurèrent là très-for-

tement

(a) Mr. Kortholt, dans une Note, pag. 131. écrit *Theologantium*. Mais la Faculté d'*Helmstadt* dit *Theologantium*; & cela est plus apparent, comme plus injurieux.

(b) Voyez-la dans les *Nouvelles de la Rép. des Lettres* de Mr. BERNARD, Août 1708. pag. 163, & suiv. conférée avec *Oùtre*, pag. 465. où l'on y corrige & supplée quelque chose.

tement (*firmissime*) qu'ils desavouent cet Ecrit, qu'ils ne l'ont ni composé, ni vu avant la publication, ni approuvé, ni favorisé en aucune autre manière; que même ils ne croient ni n'ont jamais cru, que l'on pût en conscience passer de la Religion *Evangelique Luthérienne* à la Religion *Catholique-Romaine* par des motifs humains, &c. Il paroît par les Lettres de Mr. *Leibnitz*, de quelle manière on doit entendre ce desaveu, & qu'il y avoit quelque chose de vrai, quelque chose de faux, dans l'imputation de l'Ecrit. Mr. *Fabricius*, à qui il en parle, étoit celui qu'on (a) chargeoit principalement. (b) „ Je vois, lui „ dit notre Auteur, qu'on ne peut pas vous re- „ procher plus qu'aux autres, & que les Ré- „ ponses des deux autres sont tout-à-fait confor- „ mes aux vôtres. Cependant je suis entière- „ ment d'avis, qu'il faut cacher avec beaucoup „ de soin de telles Réponses, principalement sur „ la seconde question, & qu'on ne pourroit les „ publier sans (c) choquer beaucoup les esprits. „ Car pour ce qui a été dit sur la première, il „ n'y a rien que plusieurs de nos Théologiens „ n'aient soutenu publiquement; mais l'affirma- „ tive sur la seconde (d) question est, autant „ que je puis le savoir, une chose sans exemple, „ parmi les Théologiens *Protestans*. . . . (e) Vous faites

(a) Il fut même d'abord attribué à lui seul.

(b) *Epist.* 97. (c) *Nec sine maxima offensione publicari poss.*

(d) C'est-à-dire, Si l'on peut en conscience embrasser la Religion *Catholique-Romaine*? La première question étoit, Si les Vérités fondamentales pour le salut se con- servoient dans l'Eglise *Romaine*? (e) *D. Epist.* 97.

„ faites très-bien, de rejeter & de desavouer,
 „ ce qui a paru malgré vous, & avec des inter-
 „ polations: *Rectissime facitis, quod rejicitis &*
 „ *à vobis profecta negatis, quæ vobis in vobis nonnisi*
 „ *interpolata prodire....* „ Vous (a) ne sauriez trop
 „ rejeter ce malheureux Ecrit: on rejette quel-
 „ que chose même à cause d'une partie, ou à
 „ cause de la forme, ou à cause des circonstan-
 „ ces: *Non potestis nimis rejicere Scriptum illud*
 „ *infelix: rejicimus aliquid etiam ob partem, ob for-*
 „ *mam, ob circumstantias...* (b) „ Il faudra aussi,
 „ en écrivant (c) à Mr. Basnage, desavouer pu-
 „ rement & simplement l'Ecrit, & protester
 „ contre. Je ne doute pas, que vous n'ayez
 „ tous reconnu, & déclaré même en partie,
 „ qu'il régné de très-grands abus dans l'Eglise
 „ Romaine, & des abus qui ne sont pas exemts
 „ de danger; quoique rien n'empêche qu'un
 „ Catholique-Romain ne puisse, avec le secours
 „ de la Grace de DIEU, se garantir de ces dan-
 „ gers; le fondement du Salut subsistant d'ail-
 „ leurs. Il est certain que nos Théologiens se
 „ sont souvent expliqués ainsi, sur-tout GEOR-
 „ GE CALIXTE, qui, quoique le plus ferme
 „ à insister sur ce principe, que les Vérités fon-
 „ damentales se conservent dans l'Eglise Romaine,
 „ s'est néanmoins attaché fortement à blâ-
 „ mer les erreurs & les abus qui y régnoient. Il
 „ faut

(a) *Epist.* 99. (b) *Ibid.* (c) Mr. Basnage avoit écrit à Mr. Leibnitz, pour s'informer de la vérité au sujet de la Consultation attribuée aux Théologiens d'Helmstädt. Voyez *Epist.* 25. 28. 103.

„ faut (a) croire & dire, que vous aussi avez
 „ parlé ou du moins pensé de même. (b)
 „ Dans la Lettre que vous écrivez à Mr. SNA-
 „ PE (c), à l'endroit où vous repoussez la ca-
 „ lomnie, sur ce qu'on prétend que vous avez
 „ établi, que *chacun* peut abandonner sa Reli-
 „ gion pour embrasser le Papisme (*quum repellis*
 „ *calumniam, quasi responsum de licito PROMIS-*
 „ *CUO ad Romanenses transitu dedissetis*) j'ai ef-
 „ facé le mot *promiscuo*. Car, d'une négative
 „ si restreinte, on pourroit inférer par un argu-
 „ ment tiré du contraire, Que vous avez au-
 „ moins approuvé, dans le cas dont il s'agit, le
 „ changement de Religion de la Princesse; ce
 „ que je ne crois pas que vous ayez fait, &
 „ qu'il ne faut nullement accorder. Car on ne
 „ peut l'excuser, que par le droit d'une Con-
 „ science erronée; ce qui n'emporte pas qu'on
 „ déclare la chose licite purement & simple-
 „ ment. Cette Lettre en gros me plaît de
 „ reste : mais pour celle que vous écrivez en
 „ forme

(a) *Ita vos quaque vel loquutos, vel certe sensisse, credendum dicendumque est.* (b) *Epist. 100.*

(c) Docteur en Théologie de l'Université de Cambridge, qui avoit été envoyé, en 1706, au jubilé de celle de Francfort sur l'Oder, où Mr. Fabricius eut occasion de le connoître, étant lui-même Député de l'Université d'Helmstadt pour cette solennité. Lorsqu'on eut sù en Angleterre l'affaire du *Responsum* attribué aux Théologiens d'Helmstadt, le Docteur Anglois en écrivit à Mr. Fabricius; & la Réponse, dont celui-ci communique la minute à Mr. Leibnitz, fut imprimée, comme nous l'apprend Mr. Kartholt, pag. 132. où il parle aussi de quelques Ecrits publiez en Allemagne, par les Luthériens, contre Mr. Fabricius & ses Collègues.

» forme d'apologie (a) auprès de la Nation Bri-
 » tannique, la plupart, si je ne me trompe, ne
 » trouveront pas que ce soit une justification
 » suffisante, de dire, que l'Ecrit a été interpolé
 » ou défiguré, & publié malgré l'Auteur &c.
 » ou qu'on a été obligé d'écrire par ordre de
 » celui dont le moindre signe de volonté tient
 » lieu de commandement (*aut allegari eum, cujus*
 » *nutus pro imperio est*). Les Ecrits de CALIXTE
 » & de HORNEIUS ne vous sont pas non plus
 » favorables en tout ; ces Auteurs n'auroient
 » jamais répondu affirmativement sur la seconde
 » question. Il ne paroît pas même qu'il y eût
 » entre vous tous un merveilleux consentement
 » sur le dogme même Pour le tort qu'on
 » pourroit croire que votre *Responsum* fait à la
 » Succession de la Maison d'*Hanover* au Roiau-
 » me de la *Grande Bretagne*, la conséquence
 » feroit à la vérité absurde ; mais vous savez que
 » des absurditez encore plus grandes s'emparent
 » quelquefois de l'esprit des Ignorans, comme
 » est tout le Vulgaire, & ce Vulgaire s'étend
 » quelquefois bien loin. Tout le droit, que
 » nous avons sur la Couronne de la *Grande Bre-*
 » *tagne*, est fondé sur l'exclusion des Princes
 » qui font profession de la Religion *Romaine*, &
 » sur la haine qu'on a pour cette Religion. Il
 » faut donc éviter tout ce en quoi nous pour-
 » rions donner lieu de croire que nous avons
 » des

(a) Elle fut aussi imprimée sous ce titre : *Epistola ad
 pias & eruditos BRITANNOS*, à *Helmstadt*, en 1708.

„ des sentimens trop doux envers les Catholiques
 „ Romains. *Omne nostrum in Britanniam jus in*
 „ *Religionis Romanæ exclusione odioque fundatum*
 „ *est. Itaque merito fugienda sunt, quibus in Ro-*
 „ *manensēs tepidi videremur.*

Des extraits que je viens de donner, on peut inférer, que les Théologiens d'*Helmstadt* furent consultez à l'occasion du Mariage de la Princesse, qui supposoit son changement de Religion: qu'ils donnèrent effectivement leur avis, & que chacun d'eux le donna à part; mais que leur dessein n'étoit nullement que leur Consultation vît le jour: que ce fut malgré eux qu'il en parut quelque chose, & qu'on fit même des changemens & des additions à ce que l'on publia, tantôt sous le nom d'un seul, tantôt sous le nom de toute la Faculté, quoiqu'il y eût quelque diversité dans la manière dont chacun pensoit sur le principal point. S'ils eussent publié le véritable Original, cela auroit mis dans un plein jour les falsifications: & il semble que c'étoit le parti qu'ils vouloient prendre d'abord, pour leur justification. Mais ils changèrent de sentiment; peut-être par le conseil de Mr. *Leibnitz*. On a vu au moins, qu'il les en dissuade fortement, parce qu'il trouvoit que la manière dont ils s'étoient expliqués, avoit encore quelque chose de scabreux. Ainsi ils se contentèrent de désavouer purement & simplement une Pièce, qui, dans l'état où elle avoit été publiée, pouvoit être regardée comme un ouvrage d'autrui. Mr. *Leibnitz* n'étoit pas néanmoins tout-à-fait content de la forme de cette Protestation. „ Je vous avoue (dit-il

il à (a) Mr. *Fabricius* que votre *Protestation* m'a toujours paru n'être pas suffisante: parce qu'elle dit seulement ce que vous n'avez pas fait, & non pas ce que vous pensez. (b) La plupart demanderont quelque chose de plus, & souhaiteront que votre Faculté déclare, non seulement ce qu'elle ne croit pas, mais encore ce qu'elle croit."

Il y a une Lettre (c) de Mr. *Leibnitz*, où il fait quelques remarques sur des erreurs de fait qu'il avoit trouvées dans les *Mémoires sur la prétendue Déclaration de l'Université d'Helmstadt*, &c. qui parurent en *Hollande*. En voici un exemple, sur la page 8. de ce petit Livre. „ Ce fut l'Electeur Palatin en personne, qui sollicita la (d) Princesse d'*Auspach* à la Cour de *Weissenfels*, où ils se rencontrèrent. Son Confesseur le P. *Urban* la suivit à *Berlin*. C'étoit un homme qui avoit de l'habileté & de la modération: il déclaroit même qu'on ne condamnoit point les *Protestans*, quand l'erreur étoit sans malice. Mais la Princesse, bien instruite de la Religion, résista à ses insinuations. Celui qui alla à *Wolfenbuttel*, ne fut point le même, mais tout un autre, qui a suivi la Princesse en *Espagne*." C'est ainsi que Mr. *Leibnitz* s'exprime en François. Entre autres bévuës, il en relève une plaisante. L'Abbé *Molanus* avoit été Professeur à *Rintel*; & cette Académie, à la manière d'*Allemagne*, est souvent appelée *Academia Ernestina*. Là-dessus l'Auteur

Fran-

(a) *Epist.* 100. (b) *Epist.* 96. (c) *Epist.* 104.

(d) Aujourd'hui Reine d'Angleterre.

François dit, que *Mr. Molanus a été Professeur en Théologie à ERNEST*. Voilà une Ville & une Académie imaginaires. *At Academia Rintelensis* (dit *Mr. Leibnitz*) *Ernestina vocatur, à cause de son Fondateur*. La bévuë est grossière: mais il faut avouer aussi, que *Mrs. les Allemands* devoient avoir un peu égard à l'ignorance où peut être bien des gens de ces sortes de dénominations, fondées sur un usage inconnu hors de l'*Allemagne*, & qui donne lieu quelquefois à d'habiles gens de s'y tromper; comme on en a plusieurs exemples.

EN voilà assez sur les Lettres à *Mr. Fabricius*. Je me bornerai à quelques échantillons des choses remarquables qu'on trouve dans les autres de ce Volume. Il n'y en a qu'une à *Mr. (a) KESTNER*, Professeur en Droit dans l'Académie de *Rintel*; & c'est aussi la seule où l'Auteur traite de quelque chose qui regarde la Jurisprudence. Il y fait des réflexions sur le besoin qu'il y auroit de remédier à l'incertitude qui naît du cahos de différentes Loix dont on se sert en *Allemagne*, & sur la manière de les réformer. Il parle des projets qu'il avoit faits depuis long-tems là-dessus, & dont il promet encore l'exécution, mais qui apparemment n'auroit pas eu grand effet pour le but qu'il se proposoit. Les autres Lettres, en plus grand ou plus petit nombre, quelquefois aussi uniques, sont écrites à *Mr. (b) SCHELHAMMER*, à *Mr. (c) WAG-*

NER,

(a) *Epist.* 119. (b) *GUNTHER. CHRISTOPH. SCHELHAMMER*, Professeur en Médecine à *Helmstedt*, & puis à *Kiel*.

(c) *RUDOLPH. CHRISTIAN. WAGNER*, Professeur en Mathématiques à *Helmstedt*.

MER, à Mr. (a) ROEMER, à Mr. (b) TIE-
 MUS, à Mr. (c) REYHER, à Mr. (d) LIEB-
 KNECHT, à Mr. (e) GOLDBACH, à Mr. (f)
 SPERLING, à Mr. (g) WOTTON, à Mr. (h)
 JEAN-ALBERT FABRICIUS, à (i) Mr. WOL-
 FIUS, à Mr. KORTHOLT, Père de l'Editeur,
 enfin, à Mr. LA CROZE. Les dernières sont
 toutes en François.

Mr. Leibnitz avoit conseillé à Mr. Schelham-
 mer de composer un Cours de Médecine, tant
 ancienne que nouvelle. A cette occasion, il lui
 communique ses propres pensées sur quelques
 sujets. En voici deux exemples. „ (k) Les Pur-
 „ gations, à mon avis, sont souvent utiles, non
 „ pas de la manière qu'on croit, en expulsant ce
 „ qui est mauvais, mais en réveillant par leur
 „ picotement la nature engourdie, de même à
 „ peu près que le vomissement est bon dans l'A-
 „ popléxie. (l) Les Médecins ont emprun-
 „ té le mot d'*Oscillation* de l'*Horloge Oscillatoire*
 „ de Mr. HUYGENS, titre qu'il a donné à son
 „ Livre, & par où il entend les vibrations d'u-
 „ ne

(a) OLAUS ROEMER, Conseiller Privé du Roi de Dan-
 nemark. (b) Professeur en Mathématiques & en Théo-
 logie, à Kiel. (c) SAMUEL REYHER, Professeur en Droit
 & en Mathématiques, à Kiel. (d) JEAN-GEORGE LIEB-
 KNECHT, Professeur en Théologie & en Mathématiques
 à Gießen. (e) CHRIST. GOLDBACH, Conseiller de Justice
 du Czar PIERRE. (f) OTTO SPERLING, Conseiller &
 Historiographe du Roi de Dannemark. (g) GUILLAUME
 WOTTON, Docteur en Théologie de Cambridge. (h) Le
 célèbre Professeur de Hambourg, mort depuis peu.

(i) JEAN-CHRISTOPHE WOLFIUS, premièrement Pro-
 fesseur à Wittenberg, & à présent Ministre à Hambourg.

(k) *Epist.* 128. num. 8. (l) *Ibid.* num. 11.

ces Lettres. Il y en a qui regardent l'Auteur lui-même. Mr. Kortholt, le Père, lui parlant de quelques supplémens qu'il envoyoit à M. BAILLET, pour grossir le Livre connu *Des Enfans célèbres par leurs Etudes*; il approuve (a) fort cela, & parle à cette occasion, plus (b) d'une fois du Poème de trois-cens Vers Hexamètres, qu'il fit en un jour, à l'âge de quatorze ans, sans permettre aucune élision. On voit aussi confirmées d'autres choses, que le Public savoit déjà par ceux qui ont écrit sa Vie ou son Eloge. Il nous apprend quelquefois les projets de divers genres qu'il avoit formez, en quoi jamais homme ne fut certainement plus fécond, mais qui aussi par cela même sont demeurez pour la plupart sans exécution. Par exemple, (c) il avoit commencé de travailler sur SEXTUS EMPERICUS, c'est-à-dire, en Philosophe, & non en Critique. Il paroît encore par les Lettres de Mr. Leibnitz, qu'il faisoit & cherchoit toutes les occasions de favoriser les progrès de Lettres & des Sciences, en (d) encourageant ceux qu'il jugeoit capables de produire quelque chose d'utile, & les aidant de ses conseils, aussi bien que de ses services auprès des Grands. Les soins qu'il (e) se donna pour faire entrer dans la Bibliothèque fameuse de *Wolfenbittel* les Manuscrits & les Marbres antiques de celle de *Gu*
dius

(a) *Epist.* 174. (b) Voiez *Epist.* 176. 199. (c) *Epist.* 162. à Mr. FABRICIUS, qui travailloit alors à la belle Edition qu'il nous a donnée de cet Auteur. (d) Il témoigne lui-même sa disposition à cet égard, *Epist.* 46. (e) Voiez *Epist.* 136, 137. 185, 186, 187, 188.

dus, seront un monument durable de son attention aux intérêts de la République des Lettres. On avoit déjà vendu quelques Manuscrits dans l'Encan public, avec le reste de la Bibliothèque; il en sauva la plus grande partie.

Le talent, que Mr. *Leibnitz* avoit eu de si bonne heure pour la Poësie, quoique négligé ensuite pour d'autres occupations plus graves, ne laissa pas de se conserver encore, & il l'exerçoit quelquefois, dans un âge même avancé. Etant à *Vienne*, en 1713, il composa, en vers Iambiques, une Fable morale, dont le but étoit d'exhorter les Alliez à pousser une juste Guerre. Cette Pièce fut ensuite imprimée à *Leipsig*, avec une Traduction Française. Comme l'Auteur en parle au Père de l'Editeur, celui-ci nous la donne (a) toute entière, à cause de la rareté. Voici deux Epigrammes, que Mr. *Leibnitz* communiquoit au même. La première (b) faite il y avoit long-tems, roule sur l'éloge de trois Savans d'*Allemagne*, qui en voiageant se trouvèrent à *Rome* au même tems, savoir, Mrs. GUDIUS, SPANHEIM (c), & MEIBOM (d).

Quint

(a) Sur la Lettre 195. (b) *Epist.* 194. (c) Le fameux *Ezéchiel Spanheim*, depuis Baron. (d) C'est apparemment MARC MEIBOM, connu par son grand savoir, & par la découverte qu'il croioit avoir faite de la fabrique des *Trirèmes*, ou autres Vaisseaux à plusieurs rangs de rames, dont les Anciens se servoient.

*Quum GUDIUS Romæ, simul & SPAN-
HEMIUS essent,*

*MEIBOMII & pariter tertius iret honor ;
Teutonas Urbs princeps tres tempore vidit ut
uno,*

*Vidit, & indignans talia dicta dedit :
Abstulit imperium nobis, Martemque paren-
tem,*

*Cumque Aquilis ipsum natio vestra Jovem.
Jamque Palatinus tantum restabat Apollo,
Vos rapitis : semper Celtica prada sumus.*

L'autre est sur la Tempête, qui amena une grande quantité de fable, par où la Sortie du nouveau Canal de *Mardyck* fut bouchée. On représente *Neptune*, comme garant du Traité par lequel la *France* s'étoit engagée, dans la Paix d'*Utrecht*, à détruire le Port de *Dunkerque*, &c comme vengeur de l'infraction faite, contre le but du Traité, par la construction d'un nouveau Port, beaucoup meilleur. (a) *In Neptunum pacti Statorem, quum mare Mardicensis aqueductus exitum sabur-
lo opplevisset.*

*ANGLIA Neptuno conquesta est, Gallica
pacta*

Irrita ludibriis esse pudenda suis.

*Quid Dunckerka vacet, si proxima Mardica
surgat,*

Longaque sit statio, quæ modo lata fuit?

Cui

(a) Cette Epigramme se trouve en deux endroits,
Epist. 169. 198.

Janvier, Février & Mars, 1737. 131

*Cui Deus : Hoc poteras cavisse, o filia; falli,
Plus semel illusus fœdere, dignus erat.*

*Ipse tamen tueor. Quatit & mox ipse tri-
dentem,*

Et subito est cumulus, quæ modo fossa fuit.

On avoit indiqué à Mr. *Leibnitz* des Lettres de la Reine *CHRISTINE* de *Suède*, publiées par *COLOMIEZ*. (a) „ Je ne les ai point vuës, dit-
„ il là-dessus, & je ne me souviens pas même
„ d'en avoir jamais entendu parler. Plût à Dieu
„ que des gens mal-avisez n'eussent pas brûlé la
„ plupart de celles de la feuë Reine de *PRUS-*
„ *SE*, qu'elle avoit écrites elle-même, ou qui
„ lui avoient été écrites ! Nous aurions là de
„ quoi opposer aux Lettres de la Reine de *Suède*.
„ Il s'en est conservé néanmoins plusieurs en di-
„ vers endroits, & il m'en reste quelques-unes,
„ qu'elle m'écrivit ; par où l'on peut voir la for-
„ ce de génie de cette Princesse, & le degré
„ merveilleux de connoissance auquel son esprit
„ s'élevoit.” L'Editeur nous avertit là-dessus,
qu'il a ouï dire que Mr. (b) *BOURGUET* possé-
de les Lettres que cette Reine écrivit à Mr. *Leib-*
nitz, & qu'il a dessein de les publier.

On saura désormais par l'indication de Mr. *Leibnitz*, ce que peu de gens savent sans doute, qu'il y a dans la Bibliothèque de Mr. le Duc de *GOTHA*, un beau Manuscrit de *Valère Maxi-*
me,

(a) *Epist.* 160. à Mr. *Fabricius* de *Hambourg*.

(b) Professeur en Philosophie à *Neuchâtel*.

me, avec une Version Françoisé, en deux gros Volumes, dont l'ancienneté ne va qu'à un peu plus de trois-cens ans.

Si l'on veut des remarques sur les Langues, *Chinoise*, *Arménienne*, *Albanique*, *Coptique*, *Russienne*, & autres, comme celle du Pais de *Galles*; on trouvera dequoi satisfaire sa curiosité dans les Lettres Françoises à Mr. *La Croze*. Mais il est tems de venir au second Volume.

II. Celui-ci n'est pas, à beaucoup près, aussi diversifié que le premier: il roule tout entier sur des matières de Mathématiques & de Philosophie. Mais en revanche il a cet avantage, que les choses y sont d'ordinaire traitées avec étendue, & quelquefois à fond. Aussi ne contient-il guères de Lettres de la nature de celles du premier Volume, courtes, & écrites le plus souvent sans préparation. Ce sont pour la plûpart des espèces de Dissertations, qui n'ont que le nom de Lettres. L'Editeur nous donne même des Pièces qui avoient déjà paru, mais qui étoient rares; d'autres même qui ne sont pas de Mr. *Leibnitz*, & qui occupent néanmoins la moitié de ce Volume.

On trouve d'abord six Lettres de Mr. *Leibnitz* à Mr. *Roemer*; quatre de celui-ci à Mr. *Leibnitz*, & une à Mr. le (a) Baron DE KROSECK, qui fut écrite à l'occasion du commerce littéraire des deux premiers. Dans ces Lettres il est traité principalement de la Réformation du *Calendrier Grégorien*, de diverses Observations
Astro-

(a) Grand Astronome, qui fit construire à *Berlin* un Observatoire, à ses propres dépens.

Astronomiques, & de la manière de construire un Observatoire. Elles sont suivies d'une courte Lettre de Mr. *Leibnitz*, écrite on ne fait à qui, dans laquelle il rapporte l'exemple surprenant d'un jeune Suédois, qui, sans avoir jamais appris l'Arithmétique commune, faisoit par mémoire, & en peu de tems, de grands calculs, au milieu du bruit d'une compagnie.

Après cela vient une Dissertation d'Arithmétique (a) *De Complexionibus*. C'est une Dispute Académique, que Mr. *Leibnitz* soutint à *Leipfig* pour prendre un grade dans la Faculté de Philosophie. Par conséquent elle fut alors imprimée. Il y a des Corollaires, où l'on voit les premiers traits des principes Philosophiques que l'Auteur poussa ensuite, & soutint constamment tout le reste de sa vie. C'est pour cette raison, autant que pour la rareté, que Mr. *Kortholt* l'a inférée dans son Recueil, & il la donne comme faite en 1666. Mais cette date ne s'accorde pas avec le tems marqué par Mrs. les Journalistes de *Leipfig*. Car ils disent que ce fut en 1664, que Mr. *Leibnitz* défendit sa Dispute *de Complexionibus*, pour obtenir le grade en Philosophie. Le nouvel Editeur auroit-il lû par mégarde & fait imprimer LXVI. pour LXIV ? La méprise est aisée, & si elle se vérifioit, il auroit, contre son intention, diminué quelque chose de la gloire de son Héros, puis qu'il relève le prix de cette composition, en faisant remarquer que l'Auteur n'avoit pas encore vingt ans. Deux ans de moins font beaucoup ici.

(a) *Pagg.* 48—63.

On a ensuite (a) inséré quelques Pièces, détachées de l'Edition que Mr. *Leibnitz* donna en 1670 du Livre intitulé: *MARII NIZOLII Antibarbarus Philosophus, seu de veris principiis & vera ratione philosophandi contra Pseudophilosophos*. Il l'accompagna de ses Notes, & y mit une Epître Dédicatoire au Baron de BOINEBURG, une Dissertation *De Stilo Philosophico*, une Lettre à JACQUES THOMASIIUS, & une autre qu'il avoit lui-même reçue de ce Professeur à l'occasion de son Edition. Tout cela se voit ici; & on n'aura plus besoin d'aller chercher le Livre même, peu connu & recherché aujourd'hui.

La Lettre qui suit, adressée à Mr. l'Abbé MOLANUS, au sujet du petit Livre de PUFENDORF *De Officio Hominis & Civis*, n'est pas aussi rare que l'a cru l'Editeur. Elle se trouve jointe à (b) quelques Editions de ce Livre, & (c) traduite même en François. On voit aussi par une (d) de ces Lettres du I. Volume, qu'elle fut insérée dans un Journal Allemand, imprimé à *Leipsig*. Et les Programmes de Mr. BÖHMER, de *Helmstadt*, parmi lesquels elle avoit paru d'abord, furent rimprimez tous ensemble en 1716.

Le reste de ce Volume regarde la Religion & la Philosophie des CHINOIS. Il y a 1. Un (e) *Traité sur quelques points de la Religion des CHINOIS*, par le R. Père NICOLAS LONGOBARDI, ancien Supérieur des Missions de la Compagnie de JESUS

(a) Pagg. 62—144. (b) A celle de *Groningue*, 1712. & à une de *Gieffen*, publiée en 1728. (c) Dans la 4. & 5. Edition des *Devoirs de l'Homme & du Citoyen*. (d) *Epist.* 192. num. 6. (e) Pagg. 165—266.

Janvier, Février & Mars, 1737. 135

JESUS à la Chine ; rimprimé sur l'Edition de Paris. 2. (a) *Traité sur quelques points importants de la Mission de la CHINE, par le R. Père ANTOINE DE SAINTE MARIE, Préfet Apostolique des Missionnaires de l'Ordre de St. François dans ce Royaume ; adressé au R. P. LOUIS DE GAMA, Jésuite, Visiteur des Provinces de la Chine & du Japon ; & envoyé à N. S. Père le PAPE, & aux Emin. Cardinaux de la Sacrée Congrégation établie pour les affaires qui regardent la Propagation de la Foi.* Cette Edition est aussi faite sur celle de Paris ; & les deux Ouvrages, traduits de l'Espagnol, y avoient été publiez (b) ensemble, en un volume in duodecimo, sous ce Titre : *Anciens Traitez de divers Auteurs sur les Cérémonies de la CHINE.* Quelque peu de Notes manuscrites, & fort courtes, qu'on a trouvées sur l'Exemplaire de Mr. Leibnitz, ont donné place ici à ces Traitez tout entiers. Mais la principale raison est, que, sans cela, on ne sauroit entendre une Lettre Françoisise, ou plutôt un Traité de Mr. Leibnitz (c) en forme de Lettre, qui voit le jour pour la première fois. Elle est adressée à Mr. REMOND, Conseiller du Duc d'ORLEANS, alors Régent, & Introduceur des Ambassadeurs, qui avoit demandé à notre Auteur ses pensées sur la Philosophie Chinoise. Mr. Leibnitz se dispoisoit à satisfaire son Ami par cette longue réponse, quand la mort le surprit. Ainsi c'est son dernier Ouvrage, qu'il

laissa

(a) *Pagg. 267—412.* (b) En 1701.

(c) *Pagg. 413—492.*

laissa tout écrit de sa propre main. On ne fait ce qu'est devenu l'Original, qui devoit être envoyé à la Reine d'*Angleterre*, alors Princesse de *Galles*, & qu'elle n'a jamais reçu. Mais heureusement le Père de notre Editeur, à qui feu Mr. ECCARD l'avoit communiqué, eut soin d'en tirer copie.

Le principal but de Mr. *Leibnitz* est, de justifier les *Chinois* contre l'accusation d'*Athéisme*, sur laquelle les Pères *Longobardi* & de *Ste. Marie* insistent fort. Il examine pour cet effet la Doctrine des *Chinois*, laissant à part les Cérémonies, ou le Culte, qui demande une plus grande discussion. „ (a) J'incline à croire (dit-il) que „ leurs Auteurs, & sur-tout les Anciens, re- „ çoivent un sens raisonnable; & qu'il ne faut „ point faire difficulté de le leur donner, mal- „ gré les sentimens de quelques Modernes. C'est „ comme chez les *Chrétiens*, qui ne sont pas „ toujours obligez de suivre le sens que les Scho- „ lastiques, les Gloseurs, ou autres postérieurs „ ont donné à la Sainte Ecriture, aux anciens „ Pères de l'Eglise, & aux anciennes Loix. Et „ cela a d'autant plus lieu à la *Chine*, que le „ Monarque, qui est le Chef des Sages, & la „ vie de la Loi, paroît autoriser les explications „ raisonnables de la doctrine des Anciens. Ain- „ si la raison, sur laquelle le Père NICOLAS „ LONGOBARDI, Successeur du P. MATTHIEU „ RICCI, Fondateur de la Mission de la *Chine*, „ s'appuye le plus, pour combattre les explica- „ tions accommodantes de son prédécesseur,

„ di-

(a) Pag. 414, 415.

„ disant que les *Mandarins* s'en moquent, qui
 „ a causé une difficulté considérable de son tems,
 „ cesse aujourd'hui, par l'autorité de ce Prince,
 „ & de beaucoup d'habiles gens de sa Cour; &
 „ il faut profiter d'une si grande autorité.... Il
 „ suffit que ces explications des Anciens soient
 „ très-soutenables, car l'opinion des *Chinois* mo-
 „ dernes paroît flottante. Mais à examiner les
 „ choses de près, ces explications se trouvent
 „ même les mieux fondées dans les textes.” Mr.
Leibnitz parcourt donc ce que l'on cite des Au-
 teurs *Chinois*, sur le premier Principe, qu'ils ap-
 pellent *Li*, & que le P. *Longobardi* juge être la
Matière première; sur les productions de ce *Li*;
 sur l'idée que les *Chinois* ont des *Esprits* en géné-
 ral, & des *Ames Humaines* en particulier, de
 l'état de celles-ci après leur séparation d'avec les
 Corps, des Récompenses & des Peines d'une
 autre Vie &c. Il tâche de ramener tout à un
 bon sens, & souvent à ses idées particulières.
 L'Editeur trouvant cette apologie bien fondée,
 s'étend beaucoup à l'éclaircir & l'appuyer de nou-
 velles raisons, dans sa *Dissertation préliminaire*,
 dont la plus grande partie roule là-dessus. Mais
 il fournit lui-même de quoi donner lieu de croi-
 re, que, malgré les grands efforts de Mr. *Leib-*
nitz & de son Editeur, tout le monde ne con-
 viendra pas de l'orthodoxie Philosophique des
Chinois. Car ce Volume finit par des Extraits
 de deux Lettres Latines de Mr. LA CROZE à
 Mr. KORTHOLT le Père; & voici comment ce
 (a) Savant parle dans la première: „ Je ne m'é-

„ tonne pas des efforts inutiles qu'a fait Mr.
 „ *Leibnitz*, pour justifier les Superstitions des
 „ *Jésuites* de la *Chine*. Tel étoit le foible de cet
 „ homme, d'ailleurs incomparable, qu'il se lais-
 „ soit (a) aisément gagner par les cajoleries &
 „ les flatteries. Or jamais personne ne l'a tant
 „ loué & préconisé, & par Lettres particulié-
 „ res, & dans des Ecrits publics, que ceux de
 „ cette Société. En particulier, sur la question
 „ dont vous me parlez, j'ai souvent disputé avec
 „ lui, & reconnu par-là, que, raisonnant d'u-
 „ ne chose qu'il ne connoissoit pas assez, il
 „ avoit pris le parti qui lui paroissoit le plus pro-
 „ pre à justifier ses Amis. Je doute présente-
 „ ment qu'il eût jamais lû le *Traité* de NICO-
 „ LAS LONGOBARDI, auquel il semble qu'il
 „ n'y ait point de réplique.... Ce Père, hom-
 „ me d'une candeur & d'une sincérité au dessus
 „ de la compréhension du génie *Loiolitique*, a
 „ prouvé clairement, que la *Théogonie*, ou la
 „ *Métaphysique* des *Chinois* est un pur *Système*
 „ d'Athéisme &c.” Mr. *La Croze* ignoroit
 „ alors que le Livre du P. *Longobardi* eût été
 „ traduit en François. Comme Mr. *Kortholt*
 „ le lui eût appris, en lui parlant apparemment
 „ du Manuscrit de Mr. *Leibnitz*, il dit (b)
 „ dans l'autre Lettre, que les amples Notes
 „ de NAVARRETA sur l'Original Espagnol de
 „ *Longobardi*, sont telles, qu'elles suffisent pour
 „ résoudre toutes les difficultez qui peuvent rester
 „ sur la matière dont il s'agit. „ Je ne doute pres-
 „ „ que

(a) Ut facile blanditiis & adulationibus expugnaretur.

(b) Pag. 503.

Janvier, Février & Mars, 1737. 139

„ que pas, ajoûte-t-il, que, si Mr. *Leibnitz* eût
„ pû les voir, il ne se fût rendu.... Je suis
„ très-certain, que *CONFUCIUS* étoit Panthéis-
„ te. Plusieurs Jésuites, sans compter *Longo-*
„ *bardi*, en conviennent, comme *ALEXANDRE*
„ *DE RHODES*, dans le *Catéchisme de Tonquin*,
„ que j'ai chez moi, & un autre Jésuite, Gen-
„ tilhomme François, le P. *VISDELOU*, que je
„ crois encore en vie. Ce dernier, qui avoit
„ emploïé beaucoup de tems à lire les Philoso-
„ phes *Chinois*, déclara publiquement qu'il y
„ trouvoit l'Athéisme enseigné, & pour récom-
„ pense de sa sincérité, il fut chassé de l'Empi-
„ re de la *Chine*.

En voilà assez, pour donner quelque idée
du contenu de ces deux Volumes. L'Editeur
nous en promet pour le moins encore un troisié-
me. Il lui reste plusieurs Lettres manuscrites de
Mr. *Leibnitz*, qu'il avoit déjà acquises, ou qu'on
lui a fournies depuis peu. Mr. *JEAN BERNOUL-*
LI lui en a promis, qui traitent de sujets fort
importans; & Mr. *NETTELBLADT*, Professeur
en Droit à *Gryphswald*, s'est chargé de recou-
vrer celles qui sont cachées en *Suède*. On lui en
a fait aussi espérer de divers endroits d'*Allemagne*,
& même d'*Angleterre*. S'il joint à tout cela
quelques Pièces déjà publiées, ce seront seule-
ment de celles qui sont si rares, qu'elles peuvent
être mises au rang des manuscrites. Je ne sai
pas bien ce que c'est qu'un *Recueil de diverses*
Pièces sur la Philosophie, les Mathématiques, l'His-
toire, par Mr. de *LEIBNITZ*, dont Mr. *Kort-*
bolt parle, comme l'ayant fait imprimer à *Ham-*
bourg,

bourg, & comme pensant à en donner une seconde Edition plus correcte, ou peut-être à la faire entrer dans le troisième Volume des LETTRES, si ses Amis le lui conseillent. Ce titre en François, me fait croire, qu'il avoit détaché & rassemblé à part tout ce qui appartient à Mr. Leibnitz dans le *Recueil de diverses Pièces*, &c. de Mrs. LEIBNITZ, CLARCKE, NEWTON, & autres Auteurs célèbres, qui fut publié par Mr. DES MAIZEAUX en 1720.

Au reste, il seroit à souhaiter qu'on eût eu plus de soin de diriger les Imprimeurs dans l'édition de ces deux Volumes. Il y a beaucoup de fautes dans les Lettres ou autres Pièces Françaises; & les Latines n'en manquent pas, quoi-elles y soient moins fréquentes.

ARTICLE VI.

MEMOIRES de Littérature, tirez des Registres de l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres, depuis 1726. jusqu'en 1730. Tom. X, XI, XII. de l'Edition d'*Amsterdam*. [On a vu l'Extrait du Volume de l'*Histoire*, qui les précède, dans le Tome XVII. de cette *Bibliothèque*, Part. II. *Articl. III.*]

NOUS allons maintenant parcourir les trois derniers Volumes des MEMOIRES de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, pour en donner quelque idée, comme nous avons fait du

du Volume de l'*Histoire*, qui les précède.

TOM. X. 1. 2. LES deux premiers Articles, qui sont de Mr. FOURMONT le Cadet, contiennent une (a) DISSERTATION, où l'on montre qu'il n'y a jamais eu qu'un MERCURE; & une (b) autre, sur les VENUS des Anciens, dans laquelle on fait voir qu'il n'y en a jamais eu qu'une. Les Anciens ont reconnu cinq (c) *Mercur*es, & sept (d) *Vénus*. Le panchant qu'ils avoient à multiplier, autant qu'ils pouvoient, leurs Divinitez, étoit si grand, qu'on ne doit pas trouver étrange qu'ils aient encore multiplié une seule & même personne, déifiée par leur folle imagination. L'affaire est de trouver de quoi réunir, par des raisons plausibles, ces Divinitez ainsi multipliées, malgré les caractères qu'on donnoit pour les distinguer les unes des autres. Le savant Académicien étale ici toute son érudition: & s'il a besoin d'un grand nombre de conjectures, pour prouver divers articles particuliers, c'est que la matière même ne permet pas de donner rien ici de certain. Le plus grand usage qu'on puisse retirer de tout ceci, c'est d'en conclure la confusion & l'incertitude du Système de la Théologie Païenne.

3. DISSERTATION (e) sur les DE'ESSES MÈRES,

(a) Pag. 1—19. (b) Pag. 20—49.

(c) CICÉRON, *De Natur. Deor.* Lib. III. Cap. 22.

(d) *Ibid.* Cap. 23. PLATON, in *Conviv.* Tom. III. pag. 180. Ed. Serr. EPIMENIDE, dans un fragment que l'on cite, sans dire d'où on l'a pris. Le dernier parle d'une *Vénus*, que notre Auteur croit différente des deux de Platon, & des quatre de Cicéron. (e) Pag. 50—77.

RES, par Mr. l'Abbé BANIER. Ces Déeses Mères ne sont presque connues que par les Inscriptions des Monumens antiques. Les anciens Auteurs en parlent peu. Mr. l'Abbé BANIER n'étant pas satisfait de ce que quelques Modernes ont dit, sur l'origine & la nature de ces Divinités, nous donne ici son sentiment, que l'on pourra examiner, comme il a examiné celui des autres.

4. DISSERTATION (a) sur HERCULE MUSEGETE. Par Mr. l'Abbé DE FONTENU. Il s'agit de l'Hercule, Fils de Jupiter & d'Alcmène. Notre Académicien ne dit point, s'il en reconnoît plusieurs, comme ont fait les Anciens. On n'a ordinairement d'autre idée de ce Héros, que comme d'un destructeur de Monstres, d'un exterminateur de Brigands & de Tyrans, & de qui le vêtement même & l'armure représentent plutôt quelque Sauvage, qu'un Homme de Lettres, élevé dans la charmante Société des Muses. Mais le voici qui paroît, sous le titre de Chef, ou de Conducteur des Muses, aussi distingué des autres grands Hommes de l'Antiquité par la beauté de son génie, & par l'étendue de ses connoissances, que par son adresse & par la force de son corps: Très-versé dans toutes les Sciences qu'on cultivoit alors, & également versé dans toutes, dans la Théologie, dans la Philosophie, dans la Mécanique, dans la Médecine, dans la Botanique, dans l'Hydraulique, dans la Géométrie Pratique, dans l'Astronomie, dans la Navigation, dans la Musique, c'est-à-dire, la Poésie, &

même

même dans l'Eloquence. On infère cela & du titre de *Musagète*, que les Grecs & les Romains lui donnèrent, & des éloges de plusieurs Auteurs des plus distinguez de l'Antiquité, & de la manière dont *Hercule Musagète* est représenté sur les Marbres, les Bronzes, les Pierres gravées, & les Bas-reliefs antiques. Par-là *Apollon* doit partager avec *Hercule* l'honneur, dont il jouissoit seul, d'être *Chef des Muses*. Il faut à la vérité un peu aider à la lettre, pour trouver dans les témoignages de l'Antiquité quelque fondement au Savoir profond & universel qu'on attribue à *Hercule*; & il y en a, qui sentent fort le panegyrique d'un homme que les Anciens avoient intérêt de faire regarder comme aiant été très-digne de la Dédication. Mais lorsqu'on s'est livré à l'admiration sur quelques apparences dont on a été vivement frappé, on trouve aisément par-tout dequoi la justifier.

5. 6. HISTOIRE de (a) BELLEROPHON. Par Mr. l'Abbé BANIER. (b) OBSERVATIONS sur le tems auquel a vécu Bellérophon. Par Mr. FRERET. Ces Pièces, où l'on tâche de débrouiller & distinguer l'historique du fabuleux, doivent être jointes avec (c) deux autres qui se trouvent dans le Volume de l'Histoire.

7. 8. RECHERCHES (d) sur les HYPERBORÉENS. Par Mr. l'Abbé GEDOYN. (e) NOUVELLES réflexions sur les Peuples appellez Hyperboréens. Par Mr. l'Abbé BANIER. Voici un arti-

(a) Pag. 105—127. (b) Pag. 128—176.

(c) Pag. 57—79. (d) Pag. 176—198.

(e) Pag. 198—236.

article de Géographie, mais où il entre de la Fable, & où il y a bien de l'obscurité sur la position des Peuples dont il s'agit. Mr. l'Abbé Gédoyen place les *Hyperboréens* entre le *Palus Méotide* & le *Pont Euxin*. Mais, selon Mr. l'Abbé Banier, ils n'étoient pas si éloignez, & seulement les premiers qui habitoient au delà de la *Tbrae*.

9. RECHERCHES (a) *historiques sur les différens Peuples qui s'établirent en EPIRE avant la dernière Guerre de TROIE*. Par Mr. DE LA NAUZE. Autre point de Géographie, même d'Histoire, où il faut pénétrer dans les tems les plus anciens, pour démêler le vrai d'avec le faux.

10. 11. RECHERCHES (b) *sur l'AREOPAGE*. Par Mr. l'Abbé DE CANAYE. SUITE de ces Recherches. Par le même. Le savant MEURSIUS a donné, sur ce sujet curieux, un Traité particulier, où il a ramassé tout ce qu'on en peut dire d'après les Anciens. Mais ce sont des matériaux informes; il n'y a rien de suivi, ni de prouvé exactement. Notre Académicien réunissant sous un même point de vuë tous les traits qui peuvent nous donner à peu près quelque idée de l'auguste Tribunal de l'*Aréopage*, a rangé les choses en ordre, & ajouté ce qui manquoit aux raisons de *Meursius*, pour fixer surtout l'époque de l'établissement de ce Tribunal.

12. 13. 14. *Histoire (c) de la Première Guerre Sacrée*. En trois Parties. Par Mr. DE VA-LOIS. C'est une suite des Differtations, que l'on
a vuës

(a) Pag. 237—273. (b) Pag. 273—316.

(c) Pag. 317—378.

à vuës dans les Volumes précédens, sur les *Amphictyons*. Rien n'est plus capable de donner une juste idée du degré d'élévation de ce fameux Corps, composé des Députés des Villes *Grecques*, que le pouvoir absolu qu'il avoit de déclarer & de faire la Guerre, quand il le jugeoit à propos. C'est pour cela que notre Auteur avoit promis une Histoire de trois *Guerres Sacrées*, ou Guerres pour cause de Religion, qui furent entreprises par ordre de l'*Aréopage*. Voici la première & la plus ancienne, faite contre les *Cristtens*. Il est à souhaiter, que l'Histoire des deux autres suive bien-tôt.

15. REMARQUES (a) sur l'Histoire d'*HERO* & de *LEANDRE*. Par Mr. DE LA NAUZE. L'aventure, dont il s'agit, est assez connue. *Héro* étoit, dit-on, une Prêtresse de *Vénus*, établie à *Seste*; & *Léandre*, un jeune Homme d'*Abydos*, Villes situées à l'opposite l'une de l'autre sur les bords de l'*Hellespont*, & dans le lieu où le canal est le moins large. *Léandre*, pour mieux cacher son commerce avec *Héro*, passoit & repassoit le Détroit à la nâge toutes les nuits, & ses trajets furent long-tems heureux. Mais la mauvaise saison les aiant rendus plus difficiles, il périt enfin dans les flots; & *Héro*, desespérée, se précipita du haut de sa Tour. Mr. de la Nauze, crainte de favoriser les excès du *Pyrhonisme Historique*, veut maintenir la vérité de ce conte, qui a d'abord tout l'air d'un Roman. Il se fonde sur l'autorité d'une tradition attestée par les Auteurs *Grecs* & *Latins*; sur les anciennes

Tom. XVIII. Part. I. K Mé-

Médailles , où l'on voit les noms d'*Héro* & de *Léandre* , & l'Amant précédé d'un Amour le flambeau à la main , nager vers l'Amante qui est au haut d'une Tour ; enfin sur les monumens publics , qui ont long-tems porté le nom de ces Amans , dans le lieu même où leur aventure s'est passée. Mais ce savant Académicien a été réfuté par un (*) de ses Confrères, Mr. MAHUBEL ; & nous allons joindre ici les raisons du dernier , auxquelles on ne voit pas que l'autre ait rien répliqué ; je doute même qu'il puisse le faire avec succès. Mr. *Mahudel* remarque d'abord , que la plupart des Fables ont en leur faveur des préjugés semblables à ceux sur lesquels Mr. *de la Nauxe* se fonde. La Tradition Grèque établit l'existence des *Centaures*. Les lieux qu'on suppose qu'ils habitoient dans la *Thessalie* , ont porté leurs noms. Divers faits , mis sur leur compte par les Poètes , sont adoptez par des Historiens graves , & confirmez par des représentations qui nous restent de ces monstres moitié Hommes moitié Chevaux , dans les Bas-reliefs & sur des Médailles. Il y a une Mer , qu'on dit porter le nom d'*Icare* , en mémoire de la chute que ce malheureux Fils de *Dédale* y fit , lorsque ses ailes fonduës par le Soleil , cessèrent de le soutenir en l'air. Croira-t-on pour tout cela au pié de la lettre l'avanture du dernier , & l'existence d'une race & d'un peuple de *Centaures* , tels que l'Antiquité les a dépeints ? Les Médailles sont chargées d'une infinité d'événement faux,

(*) Dans le Volume de l'*Histoire* , pag. 115—123.

faux, qui n'y ont été représentez, sur-tout dans celles des Villes Gréques, que comme des Symboles qu'elles avoient adoptez, pour les caractériser, ou pour se faire honneur. Il faudroit, au moins, pour donner quelque lueur de vérité à l'avanture de *Léandre* & de *Héro*, faire voir comment il étoit possible à un homme, supposé même fort & robuste, de passer & repasser le courant de l'*Hellespont* à la nâge dans l'espace de deux ou trois heures; car les nuits d'Été ne donnoient guères plus de tems à *Léandre*, pour se pouvoir dérober aux yeux des hommes. Mr. *Mabudel* démontre ici le contraire; après avoir établi, sur la description exacte de (a) *Strabon*, la situation des lieux, & l'étendue de mer qu'il y avoit à traverser, pour parvenir du Port d'*Abydos*, ou de la Tour qui en étoit fort près, à celle de *Sestos*, dans l'autre bord. *TOURNEFORT*, fameux Voyageur, qui a bien considéré tout, doute que quelque passionné que soit un Amant, il soit assez hardi pour s'exposer aux périls inévitables d'un tel trajet. Mr. *Mabudel* trouve même, que, quand *Léandre* l'eût fait dans une Nacelle dont il auroit été le seul conducteur, le danger n'auroit pas été moindre, ni son mérite moins grand auprès de sa Maîtresse. Il est d'autant plus disposé à le croire ainsi, qu'entre tous les Grecs, reconnus pour menteurs, même

(a) Lib. XIII. pag. 323, 324. Ed. *Amst.*

(a) même en fait d'Histoire, la Ville d'*Abydos* étoit principalement marquée au coin de la Charlatanerie. Elle y régnoit à un tel point, que les termes de *Menteur*, & d'*Abydénien*, étoient devenus synonymes. Je ne dis rien du Poète nommé *MUSEE*, qui a décrit fort au long l'Histoire de *Héro* & de *Léandre*. Nos deux Auteurs conviennent de son peu d'antiquité ; & après tout ce que je viens de rapporter, le fond de son Poème ne sauroit être regardé comme historique, ainsi que le prétend *Mr. de la Nauze*.

16 DISSERTATION (b) *sur le Saut de LEUCADE*. Par *Mr. HARDION*. Voici une autre Histoire, qui se rapporte à l'Amour, mais où l'on trouve une folie différente de celle qui paroît dans la précédente, & d'un grand nombre d'autres, que cette passion a fait faire dans tous les tems. *Leucade*, dont *Mr. Hardion* fait une description exacte, est une Ile située dans la *Mer Ionienne*, sur la Côte de l'*Acarmanie*. Il y avoit un Promontoire, formé par une haute Montagne, qui s'avançoit au-dessus de la Mer ; & sur le haut de ce Promontoire étoit bâti un Temple d'*Apollon*. On vint à s'imaginer, que, pour se guérir de l'Amour, sans renoncer au plaisir & à l'espérance de vivre, comme les Amans malheureux qui ont souvent pris ce parti, il n'y avoit qu'à sauter dans la Mer du haut de la Roche de *Leucade*. On faisoit de sang froid le voiage de cette Ile, on s'y rendoit des Pais même les plus éloi-

(a) — *Et quiduid Græcia mendax Audas in historia* —
JUVENAL, Sat. X. vers. 174, 175.

(b) Pag. 394—414.

éloignez: on se dispoſoit au Saut périlleux par des Sacrifices & des Offrandes, on s'y engageoit par un acte de Religion; & l'on étoit perſuadé, qu'avec le ſecours du Dieu, dont on imploroit la protection, on recouvreroit, en ceſſant d'aimer, la tranquillité, qu'on avoit perduë. Selon les (a) anciennes Fables, *Vénus*, par le conſeil d'*Apollon*, s'étoit ainſi guérie de l'amour qu'elle avoit pour *Adonis*, & dont elle étoit encore tourmentée après la mort de cet Amant. Les Miniſtres du Temple d'*Apollon*, qui y trouvoient leur compte, firent valoir l'exemple, pour perſuader à des Amans crédules & ſuperſtitieux l'infaillibilité du remède. *Deucalion*, ſelon (b) *OVIDE*, eſt le premier des hommes, qui y eut recours: mais (c) un Hiſtorien, plus digne de foi, en donne l'honneur à *Phobus*, Fils de *Phocée*, & qui étoit de la race de *Codrus*. *Sappho* ne fut pas non plus la première entre les Femmes, comme le diſoit *MENANDRE*, auquel (d) *STRABON* oppoſe un exemple plus ancien; & on y en joint ici (e) un autre. Le Sexe fut malheureux dans l'expérience de ce remède. De tout ce qu'on trouve de Femmes dans l'Histoire, qui ont

(a) *PTOLEM. MAPHÆSTION*, Lib. VII. pag. 336. *Ed. Gal.*

(b) *Epist. Sapph. vers. 167.* (c) *PLUTARQUE, De Virtutibus Mulier.* pag. 255. Tom. II. *Ed. r. Wech.* (d) Lib. X. pag. 694. où le Texte eſt défectueux, comme le remarque notre Auteur, après *JANUS PARRHAS. Not. in CLAUD. de Raptu Proſerpin. Lib. II.* Il doit y avoir le nom d'une Fille de *Piérelas*, Roi des *Téléboëns*, qui, éprise de l'amour de *Céphale*, fit le ſaut périlleux.

(e) *TITÉ D'ATHÈNE'S*, Lib. XIV. pag. 619.

ont fait le Saut de *Leucade*, il n'y en a aucune à qui il n'en ait coûté la vie. „ Seroit-ce, dit
 „ notre (a) Auteur, qu'en tombant elles per-
 „ doient la respiration, & qu'elles étoient suffo-
 „ quées, avant que d'être en bas; en sorte qu'il
 „ n'y eût que des Hommes très-vigoureux, ou
 „ des Femmes qui eussent une force extraordi-
 „ naire, qui pussent soutenir ce dangereux Saut?
 „ Car il est certain que plusieurs Hommes s'en
 „ sont sauvez.... On cite entre autres un (b)
 „ nommé *Macès*, de la Ville de *Butbrote*, qui
 „ fit quatre fois le Saut, & qui fut guéri de son
 „ amour toutes les quatre fois. Il en acquit le
 „ surnom de *Acunogéra*, c'est-à-dire, de la *Ro-*
 „ *che-blanche*. Je laisse aux Physiciens à expli-
 „ quer, comment se faisoit cette guérison. Il
 „ me paroît, qu'on ne peut douter de la vérité
 „ des faits. Outre qu'ils sont attestez par un
 „ grand nombre d'Ecrivains, le remède n'eût
 „ pas été long-tems en crédit, s'il n'eût guéri
 „ personne; & l'épreuve en coûtoit trop, pour
 „ qu'on l'eût essayé, si l'espérance de la guéri-
 „ son, qu'on en attendoit, n'eût été fondée sur
 „ des exemples incontestables.” Aussi n'y avoit-
 „ il aucun risque de se noier pour ceux qui sau-
 „ toient. (c) On rangeoit autour du précipice plu-
 „ sieurs petits Bateaux, tout prêts à les secourir
 „ dans l'instant qu'ils étoient tombez. On prenoit
 „ la même précaution pour un Criminel condam-
 „ né à mort, que les *Leucadiens* avoient coutume
 „ de

(a) Pag. 409. (b) PTOL. HEPMESTION, *ubi sup.*
 pag. 337. (c) STRABON, *ubi sup.* AMPELIUS, *Lib. Me-*
morial. Cap. 1.

de précipiter le jour d'une Fête solennelle, qu'ils célébroient tous les ans en l'honneur d'*Apollon*. Mais de plus on attachoit aux habits de ce Criminel des ailes d'Oiseaux, & même des Oiseaux vivans, qui le soutenoient en l'air, & ren-toient sa chute moins rapide & moins rude. On le repêchoit, dès qu'il étoit dans la Mer; & s'il n'étoit pas mort, on le laissoit vivre, en le bannissant néanmoins à perpétuité. La vertu du Saut de *Leucade* s'étendit encore plus loin, selon l'opinion reçue. On s'imagina, que (a) ceux qui étoient en peine d'avoir connoissance de leurs Pères & Mères, aquéroient, en se précipitant, des lumières certaines sur le lieu où ils pourroient les trouver. Mr. *Hardion* conjecture que, dans ces cas particuliers, les Ministres du Temple d'*Apollon* avoient établi, qu'on pourroit se racheter de l'obligation de se précipiter, en jettant dans la Mer une somme d'argent; & voici une aventure, sur laquelle il se fonde. (b) Un homme de *Catane* en *Sicile*, appelé *Nérée*, aiant fait le saut de *Leucade*, pour se délivrer de l'amour dont il étoit tourmenté pour une Fille nommée *Attica*, fut retiré de la Mer dans un Filet, où il se trouva une Cassette pleine d'or. Il voulut se l'approprier, comme un don qu'il tenoit de la faveur d'*Apollon*; & l'affaire alloit être portée devant le Juge: mais *Apollon* lui apparut pendant la nuit, & lui ordonna, sous peine d'encourir son

(a) SERVIVS in VIRGIL. Eclog. VIII. vers. 59.

(b) HEPHESTION, ubi supr. pag. 338, 339.

son indignation, de se délistier de cette injuste demande, en ajoutant, qu'il devoit s'estimer trop heureux d'avoir fait le Saut, sans y perdre la vie.

17. ECLAIRCISSEMENS (a) *sur l'Histoire de LYCURGUE*. Par Mr. DE LA BARRE. Il s'agit ici de déterminer mieux qu'on n'avoit fait encore, le tems où a vécu ce fameux Législateur, & celui où il proposa ses Loix.

18. DISCOURS (b) *sur les PSYLLES*. Par Mr. l'Abbé SOUCHAY. Les *Psylles*, suivant l'opinion la plus probable, étoient situés au Midi de la *Cyrénaïque*, entre les *Nasamons*, & les *Gétules*, dans des Climats brûlans, qui ne produisent presque autre chose que des Serpens. Ils y vivoient néanmoins, s'il en faut croire presque tous les Anciens, sans allarme, comme sans péril, & ils n'avoient rien à craindre des *Céastes* mêmes, c'est-à-dire, des Serpens les plus dangereux. Tel étoit leur ascendant sur tous les Reptiles, que ceux-ci ne pouvoient pas même soutenir leur présence: on les voioit tout-à-coup tomber dans un assoupissement mortel, ou s'affoiblir peu-à-peu, jusqu'au moment que les *Psylles* disparoissoient. Ce qu'il y a encore de plus singulier, c'est que la Nature n'accordoit qu'aux Mâles de cette Nation un privilège si rare; les Femmes n'y avoient aucune part. Pour éprouver la Fidélité des Femmes, les *Maris* exposoient aux *Céastes* leurs Enfans, dès qu'ils étoient nez: Si ces Enfans étoient un fruit de l'adultère, ils périssoient;

&

(a) Pag. 414—431.

(b) Pag. 431—452.

Janvier, Février & Mars, 1737. 153

& s'ils étoient légitimes, la vertu qu'ils avoient reçue avec la vie les préservoit du danger. Tant de choses merveilleuses, débitées sur le compte des *Psylles*, ne pouvoient que les rendre fort célèbres, comme un Peuple séparé des autres Nations. Mais ce qui y contribua davantage, & ce qui en même tems leur fournit la subsistance, dont ils manquoient, c'est qu'ils guérissoient les morsures des Serpens avec leur simple salive, ou même par le seul attouchement: du moins ils le publioient ainsi, & ils n'étoient pas fâchez d'en être crus. Mr. l'Abbé *Souchay*, après avoir examiné tout ce qu'ont dit les anciens Auteurs, fait disparaître le merveilleux, & n'y trouve qu'une opération naturelle, fort simple, par laquelle les *Psylles* guérissent les morsures des Serpens. Ils suçoient le venin de la plaie empoisonnée; voilà tout leur secret, à la faveur duquel ils en imposèrent, & se vantèrent d'être inaccessibles au venin des Serpens: voilà la source de toutes les autres fables, qu'on débita sur les *Psylles*. Il y a eu des Impositeurs en ce genre, dans tous les Siècles, & dans tous les Païs. Tels furent autrefois (a) les *Marses*, en *Italie*, qui s'attribuant la même vertu, les mêmes privilèges, que les *Psylles*, pratiquoient aussi les mêmes cérémonies, & comme eux, emploioient des paroles prétendues magiques. Tels furent,

au

(a) OVIDE, *Art. amat.* Lib. II. vers. 101. GALIEN, Lib. I. *De Theriac.* ENNIUS, pag. 225. Ed. *Amst.* Voyez JÉRÔME COLUMNA, sur les Fragmens du dernier, & NICOL. HEINSIUS sur *Ovide*.

au rapport de NEARQUE, (a) ces *Indiens*, qui se piquoient de guérir par leurs charmes les morsures des Serpens : tels sont aujourd'hui, parmi les mêmes *Indiens*, ces Charlatans, dont parle (b) KÆMPFER ; & ceux qu'en *Italie* (c) on appelle *Sauveurs*. L'usage de la Succion, en quoi consistoit toute la science des *Psylles*, étoit déjà bien établi dans les Siècles Héroïques, comme on le prouve par (d) HOMERE. Et en l'employant, ils ne risquoient pas eux-mêmes leur vie. Le venin des Serpens n'est funeste, qu'autant qu'il se communique à la masse du Sang par quelque ulcère, ou par la morsure même des Serpens. Le fait est confirmé par des expériences incontestables, qui justifient ici l'opinion de (e) CELSE & de (f) GALIEN. Pour cacher leur artifice, les *Psylles* se couchoient (g) nus sur le Malade aussi nud. Cela joint aux fumigations, qui précédoient, & aux paroles magiques qu'ils prononçoient sans interruption, montre

(a) Dans STRABON, Lib. XV. pag. 1032.

(b) *Amoenit. exoticar. Fascic. III. Observ. 9.*

(c) ANDR. LAURENT. De Strum. Sanat. DELRIO, *Disquis. Magic.* Lib. III. Je ne trouve rien dans le dernier Auteur, au Livre indiqué. Mais Delrio parle ailleurs de ces sortes de gens, comme étant en *Espagne*, où on les appelle *Saludadores*, ou *Ensaladores*, Lib. I. Cap. 3. Quæst. 4. pag. m. 28. Et plus haut il dit qu'en *Italie* on les appelle les *Gentils de STE. CATHERINE*, ou de ST. PAUL. pag. 24.

(d) *Iliad.* Lib. IV. vers. 218. e. *De Medicin.* Lib. V. Cap. 27. (f) GALIEN cite là-dessus DEMOCRATE, Poëte & Médecin, antérieur à Celse même. Lib. II. *De Animos.* (g) C'est ce que l'on apprend de CALLIAS, cité par ELIEN, *Hist. Animal.* Lib. XVI. Cap. 28. Ce Callias étoit de *Syracuse*, & contemporain d'*Agathoële*, dont il écrivit l'Histoire.

très bien qu'ils vouloient détourner l'attention du spectateur, & l'éblouir par l'appareil de leur cure. C'est ainsi qu'ils faisoient de leur Art un mystère, qu'ils n'avoient garde de révéler à leurs Femmes mêmes. On ne les auroit plus regardés comme des Hommes si extraordinaires; & les offrandes des Peuples auroient diminué avec leur admiration.

19. RECHERCHES *sur l'ancienneté & sur l'origine de l'EQUITATION dans la GRECE.* Par Mr. FRERET. (a) Ce Mémoire est fort long, & plein d'érudition. On peut le comparer avec les pensées, un peu différentes, de Mr. l'Abbé SALLIER, dont nous avons parlé sur le Volume de l'Histoire.

20. DISCOURS (b) *sur l'ELEGIE.* Par Mr. l'Abbé SOUCHAY. On recherche ici l'origine & le caractère de cette sorte de Poësie.

21. 22. PREMIER *Discours sur les POETES ELEGIAQUES.* SECOND *Discours sur ces mêmes Poëtes.* Par le même Abbé SOUCHAY. (c) Dans ces deux Pièces, l'Auteur s'est moins attaché à recueillir des faits personnels touchant les Poëtes Elégiaques, qu'à donner leur vrai caractère, soit par leurs Ecrits ou les Fragmens qui nous en restent, soit par les Jugemens que les Anciens en ont porté. Le premier Discours traite des Elégiaques Grecs; & l'autre, des Latins.

23. DISCOURS (d) *sur l'origine & sur le caractère*

(a) Pag. 453—532. (b) Pag. 532—560.

(c) Pag. 560—632. (d) Pag. 633—653.

156 BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,
raffine de la PARODIE. Par Mr. l'Abbé SAL-
LIER.

24. SYSTEME (a) d'HOMERE sur l'Olympe
Par Mr. BOIVIN le Cadet. L'Olympe étoit, se-
lon HOMERE, une Montagne, qui avoit pour
base le Ciel, & dont le sommet regardoit la
Terre. Cette idée parut d'abord chimérique
Mr. Boivin: mais il se convainquit par une lec-
ture attentive du Poëte, que c'étoit-là son véri-
table sentiment. Bien plus: il trouva le Systême
fondé sur des Principes Cosmographiques, dont
tout le monde convient. C'est ce qu'il tâche ici
de prouver; & pour le mieux faire comprendre,
il nous donne une Figure de l'Olympe, selon l'i-
dée d'Homère.

25. OBSERVATIONS (b) sur la Cyropédie de
XENOPHON. Seconde Partie. Par Mr. FRERET.
L'Auteur continuë à justifier Xénophon, sur quel-
ques points de Géographie, où il diffère, dans
sa Cyropédie, de ce que disent d'autres Ecrivains:
sans leur être néanmoins contraire. Après quoi
il traite, dans la même vuë, de l'étendue que
cet Historien donne à l'Empire de CYRUS. Mais
du reste il se range du parti de ceux qui regar-
dent la Cyropédie comme un Roman historique;
& il s'attache à le prouver par l'examen de l'Ou-
vrage même; sur quoi il entre dans un grand
détail. Je n'alléguerai qu'une seule raison, qui
seroit décisive, si elle étoit bien prouvée; c'est
que, selon notre Académicien, Xénophon se con-
tredit lui-même, dans son Histoire de l'Expédi-
tion

Janvier, Février & Mars, 1737. 157.

des de CYRUS, Histoire véritable de l'aveu de tout le monde. Car là il rapporte, dit-on, sans la contredire, une opinion absolument contraire au Systême de la *Cyropédie*, dans laquelle *Cyrus* épousant la Fille du Roi des *Médes*, devient son Successeur légitime, & transporte l'Empire des *Médes* aux *Persans*, sans guerre, sans combats, & même sans aucune opposition. Mr. *Freres* n'est pas le premier qui se soit avisé de cette batterie. Un Auteur (a) Anglois, qu'il n'a pas vu sans doute, l'avoit déjà employée. Voici ce que c'est. *Xénophon* en décrivant la route que les Dix-Mille prirent à leur retour, (b) parle de deux Villes, *Larissa* & *Mespila*, dont on disoit, que la première avoit été assiégée par le Roi de *Perse*, lors que les *Perfes* s'étoient rendus maîtres de l'Empire des *Médes*; & l'autre avoit servi de retraite à la Femme *Mède* du Roi, lorsque l'Empire fut ôté aux *Médes* par les *Perfes*. Voilà, dit-on, manifestement *CYRUS*, qui fait la Guerre aux *Médes*, & leur enlève l'Empire. On ne sauroit imaginer aucun autre Roi de *Perse*, à qui cela convienne. Il y eut à la vérité une révolte des *Médes* contre les *Perfes*, selon *Xénophon* (c) lui-même, sous le règne de *DARIUS* II. Père d'*Artaxerxès* & du jeune *Cyrus*: mais cette Guerre étoit toute récente; & *Xénophon* parle de choses arrivées long-tems auparavant. Mr. *Moyle*, qui n'en avoit point trouvé de plus ancienne, se sert de la même preuve. Le dernier

(a) MOYLE, dans ses Oeuvres mêlées, en Anglois, Tom. II. pag. 43. (b) *De Exped. Cyr.* Lib. III. Cap. 4. § 5, 6. Ed. Oxon. (c) *Hist. Græc.* Lib. I. Cap. 2. § 12.

nier Editeur (a) de la *Cyropédie*, (je ne fais si Mr. Freret a vu sa Dissertation) reproche à son Compatriote, qu'il a oublié une autre Guerre, à laquelle ce que dit *Xénophon* peut s'ajuster assez bien. C'est la première, dont parle *Hérodote*, (b) sans en marquer autrement le tems, que par le règne de *Darius*, Fils d'*Hystaspe*: Dans la suite, dit-il, les *Médes* se repentirent, & se révoltèrent contre *Darius*: mais étant vaincus dans un Combat, ils furent forcés de rentrer sous le joug. Mr. Freret (c) avoué, que le détail de cette Guerre ne nous est point connu: mais il conjecture, qu'elle ne fut pas longue, & qu'elle fut la suite de l'usurpation du Mage *Smerdis*. Il n'y a pourtant rien dans *Hérodote*, qui l'insinue, ni ici, ni dans l'endroit où il parle au long de cette usurpation, ni dans aucune partie de l'Histoire de *Darius*, Fils d'*Hystaspe*. La Reine des *Médes*, dont parle *Xénophon*, seroit selon notre Académicien, en supposant que *Xénophon* eût voulu parler de cette Guerre, une des Femmes de *Smerdis*, qui, après sa mort, auroit pris les armes pour le venger. Or en ce cas-là, elle auroit pris le nom de Reine des *Perfes*, & non de Reine des *Médes*; puisque le Mage défunt se disant Fils de *Cyrus*, prenoit aussi le titre de Roi des *Perfes*. Mais il n'est nullement nécessaire d'entendre les paroles de *Xénophon* d'une des Femmes de *Smerdis*, qui voulût régner de son chef, & recouvrer l'Empire des *Perfes*. L'Historien dit

(a) Mr. HUTCHINSON, Dissert. I. pag. 27. Cette Edition a paru en 1727. (b) Lib. I. Cap. 130.

(c) Pag. 762.

Janvier, Février & Mars, 1737. 159

dit simplement, qu'elle étoit (a) *Mède & Femme de Roi*. Ne peut-il pas être, que, dans cette révolte, les *Mèdes* se soient donnez un Roi, & aient eu ainsi une Reine, son Epouse? Il y a tant de choses considérables qu'on ignore dans l'Histoire de ces tems anciens, où dont on ne fait rien que d'une manière fort vague, comme la Guerre dont il s'agit, qu'on ne sauroit faire fond sur le silence en matière de faits qui sont très-possibles en eux-mêmes; sur-tout quand on n'y oppose que de simples conjectures. Ainsi je ne vois pas, que *Xénophon* ne puisse encore appeler du jugement, par lequel on le condamne, comme atteint & convaincu de contradiction. A l'égard des faits même, en quoi *Xénophon* diffère des autres Auteurs, on veut qu'il ait contre lui (b) *toute l'Antiquité*. Mais cette *Antiquité* se réduit à *HERODOTE* & *CRÉSIAS*, que les autres ont suivi. A la réserve même de la Guerre de *Cyrus* contre *Astyage*, ces deux Auteurs, de l'aveu de Mr. *Freret*, sont opposez sur la plupart des événemens principaux de la Vie de *Cyrus*. Et *HERODOTE* (c) reconnoît, qu'outre la narration qu'il a suivie, il y en avoit trois autres différentes. Que l'on compare celle, que *Xénophon* a suivie, avec celle d'*Hérodote*, que les Auteurs venus depuis ont copiée avec confiance, & que l'on juge quelle est la plus vraisemblable. Si jamais Histoire eut tout l'air de Roman, c'est sans contredit ce que le Père de l'Histoire débite sur la naissance, sur l'éducation, & sur la mort de

(a) *Μηδία γυνὴ βασιλέως.* (b) *Pag. 726.*

(c) *Lib. I. Cap. 95.*

de *Cyrus*. Rien de tel dans les faits rapportez par *Xénophon*. Vouloir en détruire la vérité, sous ombre que, dans le but qu'il avoit d'instruire un Prince, il a ajouté à son Histoire quelques ornemens, & adopter en même tems un récit tout plein de circonstances fabuleuses; c'est, à mon avis, raisonner d'une manière peu circonspecte. Le peu de soin que *Xénophon* a eu, de fixer la date des événemens, quelques fautes même de Chronologie, suffisent-elles, pour faire main basse sur tout le reste? Que ceux, qui le combattent, s'accordent premièrement entre eux. Ce ne sont que Systèmes divers, fondez sur des conjectures, dont les dernières seront au premier jour détruites par quelque autre Auteur, qui en inventera d'autres, & qui les proposera avec autant de confiance. Le moins qu'on puisse dire ici, à s'en tenir dans les justes bornes, c'est que la question est problématique, & que *Xénophon* aura toujours autant de droit, que les autres, de prétendre qu'on l'en croie pour le fond de son Histoire.

TOME XI. 1. 2. 3. 4. 5. CEUX qui entendent la MUSIQUE, trouveront de quoi exercer leur curiosité dans les cinq premières Pièces de ce Volume, toutes de Mr. BURETTE. (a) DISCOURS dans lequel on rend compte de divers Ouvrages modernes touchant l'ancienne Musique. EXAMEN du Traité de PLUTARQUE sur la Musique. OBSERVATIONS touchant l'Histoire Littéraire du Dialogue de PLUTARQUE sur la Musique. NOUVELLES réflexions sur la Symphonie de

Janvier, Février & Mars, 1737. 161

de l'ancienne Musique, pour servir de confirmation à ce qu'on a tâché d'établir là-dessus dans le cinquième Volume des MEMOIRES de Littérature, pag. 151. ANALYSE du Dialogue de PLUTARQUE sur la Musique.

6. DISCOURS (a) *sur la PERSPECTIVE de l'ancienne Peinture ou Sculpture.* Par Mr. l'Abbé SALLIER. C'est une défense de l'Antiquité contre le fameux PERRAULT, qui aiant pris avec chaleur le parti des Modernes, pour les mettre en tout au dessus des Anciens, soutint que les Peintres & les Sculpteurs de l'Antiquité n'avoient aucune idée de la *Perspective*, & par conséquent ignoroient les secrets de leur Art qui en dépendent. On reconnoît néanmoins à cet égard *quelque supériorité* dans les Modernes.

7. 8. 9. 10. RECHERCHES (b) *sur la Vie & les Ouvrages d'EVHEMERE, de PHYLARQUE, de CALLISTHENE, de TYRTE'E.* Par Mr. l'Abbé SEVIN. C'est une suite du dessein très-utile, que notre Académicien a formé, de chercher dans les Anciens les morceaux différens qui peuvent contribuer à éclaircir l'Histoire des Ecrivains dont les Ouvrages ne subsistent plus aujourd'hui. Il avoit déjà donné, selon ce plan, la Vie de trois (c) Auteurs. En voici quatre autres, dont la lecture fera souhaiter que ce Savant

(a) Pag. 152—168. (b) Pag 169—246.

(c) JUBA, Roi de Mauritanie; NICOLAS de Damas; & HECATE'E de Miles. La première est dans le VIII. Volume de l'Edit. de Hollande, à les compter tous de suite les deux autres, dans le XII.

vant continué, & achevé, s'il se peut, tout ce qui reste en ce genre.

II. VIE de DEMETRIUS de Phalère. Par Mr. BONAMY. (a) Cette Pièce est curieuse: on a pu voir l'usage que Mr. ROLLIN en a fait dans son HISTOIRE ANCIENNE. Elle épargnera à Mr. l'Abbé SEVIN un article, qui entroit dans son plan; car DEMETRIUS de Phalère, Philosophe & Orateur, aussi-bien que grand Homme d'Etat, avoit publié plusieurs Ouvrages, qui sont perdus. Il en reste bien (b) un, qui porte son nom, & dont Mr. Bonamy ne dit rien. Mais les Savans conviennent aujourd'hui, que cet Ouvrage est d'un autre Auteur.

12. DISSERTATION (c), où l'on examine; s'il y a eu deux ZOÏLES, Censeurs d'HOMERE? Par Mr. HARDION. On fait, que le nom de Zoïle devint autrefois un terme d'injure; & que l'idée odieuse qu'on y attacha, vint d'un Critique, ainsi appelé, qui avoit censuré rudement l'Iliade & l'Odyssée d'HOMERE. Il s'étoit (d) donné, dit-on, le superbe titre de Flegon d'Homère; (e) & sa folie alloit jusqu'à sévir contre ses Statuës, & à les battre à coups de fouet. S'il étoit aussi fou, ceux qui publièrent contre lui des volumes d'injures, (f) qui le surnommèrent le Chien de la Rhétorique, qui comparoient sa folie à celle de Salmonée; qui le traitoient de vil

(a) Pag. 246—276. (b) De Elocutione. Ouvrage de Rhétorique. (c) Pag. 277—292. (d) VITRUVÉ, De Architectura. Lib. VII. Præfat. SUIDAS, au mot Ζωϊλος.

(e) GALIEN, περί θρασυ. μεθ. Lib. I. Cap. 3.

(f) ELIEN, Var. Hist. Lib. XI. Cap. 10. GALIEN, ali sup.

vil Esclave, de sacrilège; n'étoient guères plus sages, à mon avis. Il faut néanmoins qu'ils fissent le plus grand nombre, & que celui des gens sages, qui se contentoient de le mépriser, & cela seulement à cause de l'insolence de la Critique, fût bien petit. Car il étoit non seulement dans toute la Grèce l'objet de la haine publique, mais encore on le persécuta, jusqu'à le faire mourir, comme un insigne Criminel, d'une manière qui est racontée diversement. La diversité des anciens Auteurs sur le genre de supplice, n'empêche pas notre Académicien de trouver la chose elle-même probable; sinon, dit-il, il faut croire que le zèle outré de ceux qui sont venus depuis, leur a fait imaginer, qu'un homme si indigne de vivre, avoit dû périr d'une mort funeste. Feu Mr. (a) FABRICIUS, qui s'en tient à la dernière conjecture, & qui en conclut l'incertitude de la mort misérable de *Zoïle* procurée par ses Ennemis, ajoute là-dessus une réflexion. Faut-il s'étonner, dit-il, qu'un zèle aveugle de Religion ait inspiré aux Hommes tant de fureur, que de les porter ou à se faire un plaisir de raconter les morts honteuses de ceux qu'ils regardoient comme *Hérétiques*, ou à inventer un tel genre de mort, pour noircir ces *Hérétiques*, qui néanmoins avoient fini leurs jours sans aucun deshonneur? Cela est sensé. L'Intolérance en matière de Religion a sa source dans une autre Intolérance plus générale, qui fait qu'on ne peut souffrir ceux qui sont dans des pensées différentes,

(a) BIBLIOTHEC. GRÆC. Tom. I. pag. 365.

tes, en fait de choses mêmes qui quelquefois ne sont de leur nature que de vraies bagatelles. Les animosités éclatent souvent sur de tels sujets presque avec autant d'ardeur; & si elles ne portent pas les effets réels jusqu'aux excès des Persécuteurs pour cause de Religion, l'impuissance y a souvent plus de part, qu'un reste de modération. Pour revenir à *Zoïle*, il semble que les Anciens ne s'accordent pas même dans le portrait qu'ils font de son caractère. Car (a) il y en a qui le représentent comme un sage Critique, qui, en censurant les Auteurs, n'agissoit ni par haine, ni par animosité, ni par aucun autre motif de cette nature; mais par le seul désir de chercher la vérité. Pour cette raison, & à cause des tems différens où les Anciens le font vivre, Mr. *Hardion* prétend, qu'il a été confondu avec un autre *Zoïle*, plus ancien. *TANNEGUY le Fèvre* étoit le premier (b) entré dans cette pensée; mais il ne fit que l'indiquer, en un mot, & il n'en a jamais donné les preuves. Aussi n'avoit-il été suivi de personne. Notre Académicien a cherché les raisons sur lesquelles il eût pû fonder son opinion; comptant que l'autorité du Savant, dont il suit les traces, suppléera à ce qu'il auroit dit lui-même de plus solide. C'est aux Lecteurs à en juger. Il y a ici beaucoup de difficulté. Et il pourroit se faire, que les contrariétés, qui portent à distinguer deux *Zoïles*, vinssent de ce qu'il y avoit quelque peu de gens

(a) DENYS d'*Halicarnasse*, Epist. ad Pomp. Cap. I. pag. 201. Ed. Oxon.

(b) Not. in LONGIN. De sublim. Sect. 9. pag. 71. Ed. Tell.

senſez, qui, ne s'étant pas laiffé entrainer au torrent, avoient déchargé le caractère du Critique d'*Homère*, des traits odieux dont les *admirateurs paſſionnez* du Poète l'avoient injuſtement noirci. Au reſte, quoi que Mr. *Hardion* ſoit bien éloigné de vouloir dégrader *Homère* du rang ſublime où toute la *Grèce* l'avoit placé, il montre ſon bon goût & ſon équité par (a) une réflexion ſur l'abus qu'on a fait du nom de *Zoïle*. „ J'ai toujours penſé, dit-il, qu'on l'avoit appliqué trop légèrement à quelques Ecrivains modernes; „ auſſi eſtimables par leur politèſſe & par leur modération, que le ſecond *Zoïle* avoit mérité „ de haine & de mépris, par ſa ruſticité & par ſon impudence. Ils n'ont jamais eu intention, que de ramener, s'il étoit poſſible, à „ des ſentimens d'équité, une ſorte de Savans, „ qui, par une prévention exceſſive en faveur des Anciens, reſuſoient leur hommage aux „ Chef-d'œuvres qui ont paru de nos jours. Ils „ n'ont voulu que nous inſpirer la louable émulation d'égalér ou de ſurpaſſer les grands Ecrivains de la *Grèce* & de *Rome*, &c.

13. DISSERTATION (b) où l'on examine, s'il eſt néceſſaire qu'une Tragédie ſoit en cinq Actes. Par Mr. l'Abbé VATRY.

14. DISSERTATION (c) où l'on traite des avantages que la Tragédie ancienne retiroit de ſes Chœurs. Par le même.

15. Differtation (d) ſur la Récitation des Tragédies anciennes. Par le même.

16. E-

(a) Pag. 291, 292. (b) Pag. 292—309.

(c) Pag. 310—328. (d) Pag. 228—349.

16. ECLAIRCISSEMENTS (a) *sur la Tragédie d'Agamemnon par ESCHYLE.* Par Mr. l'Abbé SALLIER. On trouve ici d'abord quelques réflexions sur l'imperfection de la manière dont *Eschyle* mania la *Tragédie*; sur les beautez & les défauts de son stile; sur l'obscurité de sa *Tragédie d'Agamemnon* en particulier, qui est telle, que le grand SAUMAISE a été contraint d'avouer, qu'il n'étoit pas plus difficile d'entendre le Livre le plus obscur de l'Ecriture. Mr. l'Abbé *Sallier* entreprend d'éclaircir cette Pièce: & ce qui l'y a encouragé, c'est le secours qu'il a pu tirer des remarques manuscrites, qu'il a trouvées dans la Bibliothèque du Roi, composées autrefois par ISAC CASAUBON, homme dont la sagesse & la pénétration, jointes à une grande netteté d'esprit, ont fait le caractère. On nous donne ici d'abord le plan de la *Tragédie*, telle que le Poète l'a construite. Dans un second Discours, qui suivra, notre Abbé proposera ses réflexions, tant sur cette *Tragédie* en particulier, que sur la naissance & le progrès de l'Art, qu'*Eschyle* a eu la gloire au moins de faire imaginer aux Auteurs qui vinrent après lui. Enfin il rapportera les remarques de *Casaubon* sur certains endroits dont le sens est plus caché, & qui, à dire vrai, auroient souvent besoin d'*Oedipe*. Voilà de quoi exciter l'impatience du Public.

17. DISCOURS (b) *sur la Médée d'EURIPIDE.* Par Mr. HARDIGN. Ce sont des observations, qui tendent uniquement à justifier le Chœur

(a) Pag. 349—377.

(b) Pag. 378—402.

Chœur de la Pièce, dont il s'agit, contre la censure très-sévère du fameux Poëte PIERRE CORNEILLE, & de Mr. DACIER même (a).

18. 19. DISSERTATION (b) sur l'Andromaque d'EURIPIDE. Par Mr. HARDION. OBSERVATIONS critiques & historiques sur le Chœur de cette Pièce. Par le même. On nous promet ici une autre Dissertation, à laquelle on joindra des éclaircissemens sur le Texte même de la Tragédie, produits par une lecture attentive, & avec le secours d'un ancien Manuscrit de la Bibliothèque du Roi.

20. 21. COMPARAISON (c) de l'Iphigénie d'EURIPIDE avec l'Iphigénie de RACINE; & de l'Hippolyte du premier avec la Tragédie du dernier sur le même sujet. Par Mr. RACINE. C'est un Fils qui juge des Ouvrages de son Père, & qui reconnoît lui-même que cette relation le rend suspect. Mais il demande, & il est bien fondé à prétendre, qu'on ne l'accuse de s'être laissé corrompre, qu'après avoir examiné les raisons sur lesquelles il fonde son jugement. Il craint encore qu'un autre intérêt plus général, ou l'amour de la Patrie, ne fournisse contre lui un second sujet de récusation. Mais il pourra opposer ici à ceux qui s'en prévaudroient, une récrimination pour le moins aussi forte, je veux dire, la prévention pour l'Antiquité.

22. RE-

(a) Remarques sur l'Art Poétique d'HORACE, vers. 200.

(b) Pag. 410—446. (c) Pag. 447—487.

22. RECHERCHES (a) *sur les Courses de Chevaux, & les Courses de Chars, qui étoient en usage dans les JEUX OLYMPIQUES.* Par Mr. l'Abbé GEDOYN. Ce Mémoire, joint à plusieurs qu'un autre Académicien, Mr. BURETTE, a donnez sur les Exercices du Corps en usage chez les Anciens, achève un Corps complet de leur *Gymnastique*. Mr. l'Abbé Gédoyne n'a pas voulu laisser la matière imparfaite, voyant que l'Auteur, qui l'avoit poussée si loin, étoit résolu d'en demeurer là.

23. REMARQUES (b) *sur la route de Sardes à Suses, écrite par HERODOTE, & sur le cours de l'Halys, de l'Euphrate, de l'Araxes, & du Phafe.* Par Mr. DE LA BARRE. Ceux qui aiment l'ancienne Géographie, dont l'utilité pour l'intelligence de l'Histoire est incontestable, trouveront ici des éclaircissemens sur plusieurs difficultez. Celle qui a fourni occasion de les examiner, consiste dans une contradiction ou réelle, ou apparente, d'HERODOTE. Cet Historien, en décrivant les (c) belles Maisons Royales, ou publiques, qu'il y avoit sur la route de Sardes à Suses, pour l'usage des Voyageurs, comme les *Carvanferas* d'aujourd'hui, marque à chaque Province combien il y avoit de Maisons de cette sorte, avec leurs distances; & cependant le nombre total qu'il désigne ensuite, en contient vingt de plus, que les nombres particuliers pris ensemble. Mr. de la Barre croit que le mécompte est dans une des distances particulières,

ou

(a) Pag. 487-528. (b) Pag. 529-561.

(c) Lib. V. Cap. 52.

où il manque quelque chose; & il met l'omission sur le compte des Copistes; avouant néanmoins que la correction peut paroître hardie.

24. OBSERVATIONS (a) sur quelques Chapitres du II. Livre de la I. Décade de TITE LIVE. Par Mr. DE LA CURNE. Sur l'Histoire du *neuvième Consulat de Rome*, & des cinq suivans, DENYS d'*Halicarnasse*, & TITE LIVE, paroissent si différens l'un de l'autre, que Mr. de la Curne jugeoit d'abord impossible de les concilier. Mais en examinant de plus près les choses, il a cru trouver un moyen assez simple pour rectifier la différence. Elle consiste uniquement dans l'ordre que ces deux Historiens ont donné aux événemens qu'ils rapportent; du reste ils sont entièrement les mêmes. Pour le faire voir à l'œil, on a changé l'arrangement, & mis sur deux colonnes un Extrait des endroits de l'Histoire qui répondent l'un à l'autre dans l'*Historien Grec*, & dans le *Latin*. En quoi notre Auteur préfère l'ordre qu'a suivi *Denys d'Halicarnasse*, & il en donne de bonnes raisons. Il montre aussi, que *Tite Live* se contredit quelquefois lui-même; & qu'il ne s'est pas donné, comme l'Auteur *Grec*, la peine de débrouiller les difficultez qu'il sentoît lui-même.

TOME XII. I. OBSERVATIONS (b) sur la LIVRE ROMAINE, avec des remarques sur quelques Mesures. Par Mr. DE LA BARRE. On n'est point encore assuré de la valeur de la *Livre Romaine*, malgré toutes les recherches des Savans

L 5

de-

(a) Pag. 562—575.

(b) Pag. 1—48.

depuis un Siècle & demi, & quoi qu'un grand nombre de Curieux aient rassemblé tout ce qu'on a pû découvrir de Monnoies, dont le poids étoit marqué. BUDE', selon notre Auteur, a eu seul une juste idée de cette valeur : mais il a suivi des principes entièrement opposez à ceux que l'on établit ici. Le peu de preuves, qu'il produit, sont plus ou moins défectueuses; il n'a pas même pû songer à se servir d'un Monument ancien, (a) découvert depuis, qui est d'un grand secours sur cette matière; & il a laissé subsister toutes les difficultez. Ainsi il ne peut passer pour auteur de la découverte, & notre Académicien croit pouvoir se l'attribuer. Effectivement ce n'est qu'entrevoir une lueur du Vrai, & le découvrir par hazard, quand on n'a pas de quoi l'établir sur ses vrais fondemens.

2. MEMOIRE (b) *sur les divisions que les Empereurs ont fait des GAULES en plusieurs Provinces.* Par le même Mr. DE LA BARRE. Cette matière est d'une grande étendue. On ne s'arrête qu'à ce qui paroissoit n'avoir pas été encore bien éclairci, & qui méritoit de l'être.

3. DES limites (c) *de la FRANCE & de La GOTHIE.* Par Mr. de MANDAJORS. On appelle *Gothie*, les pais dont les *Wisigoths* se mirent en possession, lors qu'après avoir passé les *Alpes*, ils furent entrez dans la *Gaule Narbonoise*. Ils étendirent depuis leurs Etats, autant qu'ils purent;

(a) Un *Congo*, sur lequel il y a une Inscription gravée, qui marque qu'il contenoit dix Livres. Il est du tems de *Vespasien*, & se trouve dans le Cabinet du Duc de Parme. (b) Pag. 49—90. (c) Pag. 50—119.

Janvier, Février & Mars, 1737. 171

rent; & ainsi leurs limites changèrent souvent. C'est à les débrouiller, à travers les ténèbres de l'Histoire de ces tems-là, que Mr. de Mandajors a travaillé, autant qu'il a pû.

4. DISSERTATION (a) sur Genabum, ancienne Ville du pays des Carnutes ou Chartrains. Par Mr. LANCELOT. L'opinion la plus commune trouve la Ville d'Orléans dans le Genabum, dont César fit le Siège, avant que d'aller à son Expédition de Berri & de Gergovia. Mr. LANCELOT s'étoit déclaré en passant pour cette pensée. Et comme depuis il a fait réflexion, que des Savans (b) dont le jugement n'est pas à mépriser, ont pris à tâche de montrer, que Genabum étoit Gien; il a jugé à propos d'examiner en détail les raisons sur lesquelles ils se fondent. Après les avoir détruites, il allégué les preuves de son propre sentiment, d'autant plus volontiers, qu'elles ne se trouvent que dispersées en différens endroits, & que quelques-unes ont été négligées par les plus judicieux & les plus exacts des Auteurs, qui tiennent pour Orléans, tel qu'est HADRIEN DE VALOIS; outre qu'il y a ajouté quelque chose de son chef. Il peut maintenant se munir d'un suffrage de grand poids; car je vois, que le docte Mr. WESSELING approuve en

(a) Pag. 120—141.

(b) Le Père L'EMPEREUR, Jésuite, dans une de ses Dissertations Historiques sur divers sujets d'Antiquité, imprimées en 1706. pag. 59, 60. Le P. LE BLANC, aussi Jésuite, dans une Dissertation manuscrite, sur l'ancienne Ville d'Avaticum. Mr. LE BEUF, Chanoine d'Auxerre &c.

en général la Dissertation de Mr. *Lancelot*, dans ses Notes sur l'*Itinéraire* d'ANTONIN.

5. SECOND *Mémoire*, pour établir que le Roiaume de FRANCE a été Successif-héréditaire dans la Première Race. (a) Par Mr. DE FONCEMAGNE. Dans le premier *Mémoire*, (b) l'Auteur s'est borné à établir sur des faits & sur des textes positifs, son sentiment sur ce point controversé de l'Histoire & de l'ancien Droit Public du Roiaume de France. Il n'y a combattu qu'incidemment les opinions qui partagent les Critiques. Ici il examine en particulier l'opinion de (c) feu Mr. l'Abbé DE VERTOT, bien moins à cause de sa nouveauté, qu'à cause de la réputation de l'Auteur. Ce Savant prétendoit, que la Couronne de France, sous les Rois *Mérovingiens*, a été tout à la fois héréditaire & élective. On suit l'ordre des faits qu'il allégué, & on tâche de détruire les conséquences qu'il en tire, en se bornant à ceux dont l'examen n'a pu entrer dans le premier *Mémoire*. L'Article suivant détermine la nature de la Succession.

6. MEMOIRE (d) historique sur le Partage du Roiaume de FRANCE, dans la première Race. Par le même Mr. DE FONCEMAGNE. Le droit de succéder n'étoit pas particulier à un seul des Enfants des Rois; il étoit commun à tous. Ainsi ils partageoient entre eux le Roiaume, après la mort de leur Père. Ce ne fut qu'à la fin de la Première Race, que les divers changemens, qui

trou-

(a) Pag. 142—159. (b) Volume XII. de cette Edition, à les compter de suite, pag. 440, & suiv.

(c) Volume VIII. pag. 465, & suiv.

(d) Pag. 160—181.

Janvier, Février & Mars, 1737. 173

troublèrent l'ancien ordre de la Succession, préparèrent de loin celui, qui subsiste depuis le commencement de la Troisième; car la coutume de partager le Roiaume entre plusieurs Fils du même Roi, se renouvela dans la Seconde.

7. MEMOIRE (a) *historique, dans lequel on examine, Si les Filles ont été exclues de la Succession au Roiaume, en vertu d'une disposition de la LOI SALIQUE ?* Par le même. On prouve ici, que la Succession étoit *Agnatique* dans la même Race, & que les Filles ont toujours été exclues par la Coutume, qui avoit force de Loi; quoique leur exclusion ne soit formellement énoncée dans aucune Loi écrite. Car notre Auteur rejette, comme un préjugé aussi mal appuyé, qu'il est presque universel, la disposition expresse qu'on a cru trouver là-dessus dans un Article du Code de la *Loi Salique*. Il avoue néanmoins, que cet Article peut avoir une application indirecte à la Succession au Roiaume, comme le plus noble des Biens. Il finit par quelques Observations, sur l'état que l'on assuroit aux Princesses Filles, afin qu'elles pussent soutenir la dignité de leur naissance.

8. MEMOIRE (b) *sur l'étendue du Roiaume de FRANCE dans la première Race. Par le même.* On détermine cette étendue par l'histoire des Conquêtes de CLOVIS, & de celles de ses Descendans, selon l'ordre des tems où chacune a été faite. L'Auteur s'étoit appliqué pendant quelque tems à rechercher en détail l'étendue de cha-

(a) Pag. 182—205.

(b) Pag. 206—241.

chacun des Roiaumes particuliers, dans lesquels la Monarchie Françoisé a été souvent divisée, par une suite de l'usage constamment établi dans la Prémière Race: mais il a trouvé enfin, qu'il lui étoit impossible d'en venir à bout, & il a abandonné ce travail, que sa modestie lui fait regarder comme *au dessus de ses forces*. Nous sommes persuadés, que, si les difficultés qu'il détaille pouvoient être passablement surmontées, personne n'étoit plus propre que lui à s'en débarrasser. On lui a du reste assez d'obligation pour tant de Pièces curieuses, où il a démêlé ce qui reste de plus considérable de l'Histoire d'un tems, dans lequel la sécheresse & l'obscurité du peu d'Auteurs qui nous restent, fait trouver à chaque pas des épines.

9. MEMOIRES (a) *concernant la Vie & les Ouvrages de RIGORD, & de GUILLAUME le Breton*. Par Mr DE LA CURNÉ. C'est un essai du dessein qu'a l'Auteur de rassembler, en faisant une lecture suivie des Historiens de la Troisième Race des Rois de France, tout ce qui concerne leurs Personnes & leurs Ouvrages, ou dans leurs propres Ecrits, ou dans d'autres sources. Les deux, qu'il a choisis pour donner une idée de sa méthode, sont du Douzième Siècle, & devoient être joints ensemble, parce que GUILLAUME le Breton n'est, dans son Histoire en prose, que le Continuateur de RIGORD. Les deux Articles suivans appartiennent au même projet.

10. ME-

(a) Pag. 242—273.

Janvier, Fevrier & Mars, 1737. 179

10. MEMOIRE (a) *sur la Vie & les Ouvrages* de GLABER, *Historien du tems de HUGUES CAPET.* Par le même Mr. DE LA' CURNE.

11. MEMOIRE (b) *sur la Vie & les Ouvrages* de GUILLAUME DE NANGIS, & de ses Continuateurs. Par le même.

12. POEME (c) *fait à la louange de la Dame* DE BEAUJEU, *Sœur de CHARLES VIII. Avec des Notes.* Par Mr. LANCELOT. Cette Dame de Beaujeu est ANNE de France, Fille aînée de LOUIS XI & Femme de Pierre de Bourbon, Seigneur de Beaujeu, puis Duc de Bourbonnois & d'Auvergne. Elle joua un si grand rôle pendant les premières années du règne de CHARLES VIII. son Frère, que les Ecrivains ont parlé d'elle diversement, selon les intérêts des différens partis qu'ils avoient embrassés. De ceux qui la représentent comme une Héroïne, préférable à toutes celles qui l'avoient précédée, aucun n'a porté ses louanges aussi loin, que l'Auteur anonyme du Poëme, qui voit ici le jour pour la première fois, & qui est intitulé: *L'Aînée Fille de Fortune.* La Pièce est divisée en cent-quatre Strophes, chacune de sept Vers. Cette longueur, & l'érudition peu recherchée, dont le Versificateur a voulu faire parade, ne peuvent que la rendre ennuyeuse, de l'aveu de l'Editeur. Mais on y trouve bien des circonstances particulières, concernant les événemens de ces tems-là, par où elle devient intéressante. Cela s'entend avec les Notes de Mr. Lancelot sur les endroits

(a) Pag. 274—291. (b) Pag. 292—320.

(c) Pag. 321—368.

droits les plus difficiles ; sans quoi souvent les Lecteurs n'y comprendroient pas grand' chose. Je vais en rapporter quelques Stances, pour donner une idée du goût & du langage du Poëte.

I.

ENTRE vous autres Hystoriens
Qui devisiez du temps passé,
Quand vous seriez tous Géomètres,
Si n'aurez-vous jamais compté
Les grands biens & la bonté
Qui sont en nostre Duchesse,
Oncques ne vistes telle Princeesse.

V I.

Ester je ne prise pas tant,
Qui sauva la race des Juifs ;
Au moins si la Bible ne ment ;
Car (a) Amant fist mourir despuis :
Mais je crois que oncques puis
Ne fit chose dont soit mémoire,
Au moins que treuve en hystoire.

X L I I.

Helas , elle est bien fortunée ;
Plus a d'astuce que Sézar ,
Plus d'espédition que Pompée ,
Et si ne met à bezar.
Je prie à Dieu qui nous la gar :

Plus

(a) Haman.

Janvier, Février & Mars, 1737. 177

*Plus a de sens qui n'eut Caton,
Ni le Philosophe Platon.*

X L I I I.

*Pius est heureuse que Cadmus
Qui de Thebes fut condicteur;
Plus entreprenant que Pirrus
Qui fut si grand entrepreneur;
Hellas ! elle a si gentil cueur,
Plus vigoureux que Theseus,
Plus magistrant que Priamus.*

L X V.

*Elle est plus abille que Eve
Qui à Adam fit manger la pomme;
Elle feroit manger la Reue,
Car son visaige tance l'omme;
Elle a la grace si très bonne,
Qu'il n'est cueur qu'elle ne desrobe;
Tant a de biens deffous sa robe.*

13. SUITE (a) de l'explication d'un Monument de
GUILLAUME le Conquérant. Mr. LANCELOT,
Auteur de cet Article, qui contient cent pages,
n'avoit expliqué (b) qu'une petite portion du
Monument où est représentée l'Expédition de
GUILLAUME le Bâtard, Duc de Normandie, en
An-

(a) Pag. 369—469.

(b) Vol. XII. pag. 535, & suiv.

Angleterre. Il ne put découvrir alors de quoi il faisoit partie, & il ignoroit si c'étoit un bas-relief, une peinture, ou une tapisserie. Le Père DOM BERNARD DE MONTFAUCON (a) a depuis trouvé l'Original tout entier. C'est une Tapisserie très-ancienne de l'Eglise Cathédrale de Bayeux, où la Tradition du pais l'appelle la *Toilette du Duc Guillaume*. On l'expose dans la Nef de cette Cathédrale, pendant l'Octave qu'on y appelle *des Reliques*, qui commence le 1. Juillet; & on tend la Tapisserie dès la veille de *St. Jean*. La Tradition veut aussi, que ce soit *MATHILDE*, Reine d'*Angleterre*, Duchesse de *Nor-mandie*, Femme de *GUILLAUME le Conquérant*, qui ait tissé elle-même cet ouvrage, avec ses Femmes; & notre Auteur n'y trouve rien que de fort vraisemblable. Il nous donne une Explication complète de ce Monument, comparé avec l'Histoire, qui en reçoit elle-même du jour, par les particularitez qu'on y trouve qui ont échappé aux Historiens. Les Planches, où l'on a fait graver les divers morceaux de la Tapisserie, la mettent sous les yeux, & font mieux comprendre l'Explication. On conjecture, que la mort de *Mathilde*, arrivée en 1083, interrompit la continuation de ce travail, & que c'est pour cette raison que la Tapisserie finit à la Bataille de *Senlac*, sans aller jusqu'au Couronnement de *Guillaume*, que la Reine n'auroit pas apparemment oublié de représenter. Mr. *Lancelot* n'a rien oublié de tout ce qui peut servir à l'é-

(a) Dans ses *Monumens de la Monarchie Française*.

Janvier, Février & Mars, 1737. 179

l'éclaircissement des faits & des usages de ces tems-là, dont on trouve quelque trace dans la Tapissierie.

14. JUSTIFICATION (a) de la conduite de PHILIPPE de Valois, dans le Procès de ROBERT d'Artois. Par le même. Le Jugement prononcé contre le Comte, dont il s'agit, par un Roi son Beau-Frère, est très-connu par l'Histoire de France, & par celle d'Angleterre. La plus grande partie des Historiens François donnent le tort à PHILIPPE; & le P. (b) DANIEL même a pris ce parti en termes encore plus forts. Mr. Lancelot, après avoir examiné la question, a cru trouver de quoi justifier la mémoire du Roi. On pourra mieux juger de la force de ses raisons, quand on aura vu un autre Mémoire qu'il promet, où il entrera dans les détails de toute cette affaire, & il rapportera les différens événemens de la Vie de Robert d'Artois.

15. RECHERCHES (c) sur GUY Dauphin; Frère de JEAN, Dauphin de Viennois. Par le même. Voici encore un Mémoire justificatif. On a cru jusqu'à notre Siècle que le Chevalier Templier qui fut brûlé avec le Grand-Maître de cet Ordre, sous PHILIPPE le Bel, en 1314, étoit GUY, Frère du Dauphin de Viennois; & cette opinion est presque aussi ancienne que le fait dont il s'agit. En vain (d) deux Auteurs modernes

(a) Pag. 469—482. (b) Hist. de France. Tom. III.

pag. 410, 411, 417. &c. Ed. d'Amst. (c) Pag. 489—529.

(d) BALUZE, dans son Histoire de la Maison de LA TOUR; & l'Auteur des Mémoires du DAUPHINE, Tom. II. pag. 154.

dernes ont découvert l'erreur : quelques autres n'ont pas laissé depuis d'insérer cette fable dans leurs Ecrits. Mr. *Lancelot*, pour en arrêter le cours, & achever de la détruire, rassemble ici toutes les preuves qui servent à démontrer, que le *Guy Dauphin*, qui fut brûlé, étoit une toute autre personne. La conformité de nom a été la source de la méprise. Le Commandeur, qui fut brûlé, s'appelloit véritablement *Guido Delphinus*. On s'est imaginé qu'il étoit de la Maison des Dauphins de *Viennois*. Mais notre Auteur montre qu'il devoit être de celle des Dauphins d'*Auvergne*; puisque dans le Testament de ROBERT II. un des Dauphins de cette dernière Maison, on trouve un Fils de ce nom, dont il parle comme Chevalier Templier: GUIDONEM filium nostrum fratrem Domus Militiæ Templi &c. Au lieu que le *Guy Dauphin* de *Viennois* étoit marié: il possédoit des Terres & des Dignitez considérables: de plus, il n'est mort qu'en 1318. On prouve tout cela, en rapportant les principales circonstances de sa Vie. Et à cette occasion, on publie une Anecdote curieuse. C'est un Acte singulier, très-honorable à *Guy Dauphin*, mais dont aucun Auteur n'a eû connoissance. L'Armée *Franque*, qui, après une Victoire, s'étoit emparée de la Principauté d'*Athènes*, voulut ensuite conquérir le Royaume de *Theffalonique*, qui étoit alors entre les mains de l'Empereur ANDRONIC. Mais comme elle n'avoit point de Chef, elle fit offrir à *Guy Dauphin* le titre de ce Royaume à conquérir. Il l'accepta, & envoya pour cet effet un de ses Vassaux, *Raymond d'Aulanc*,

Janvier, Février & Mars, 1737. 181

lanc, Chevalier, avec une Procuration datée du 20 de *Janvier* 1313. La Donation, qui est l'Acte dont il s'agit, est datée de *Thébes*, du 26 Mars de la même Année. Cette Pièce avoit besoin des remarques, que l'Editeur y a jointes.

16. ECLAIRCISSEMENT *sur les premières Années du Règne de CHARLES VIII.* Mr. *Lancelot*, à qui nous devons aussi ce dernier Article, montre que tous les événemens du tems indiqué ont été altérez ou du moins déplacé, par la plus grande partie des Historiens. Il s'en est convaincu à l'occasion des recherches qu'il lui fallut faire, pour expliquer plusieurs endroits du Poëme sur la *Dame de Beaujeu*, dont j'ai parlé ci-dessus.

ARTICLE VII.

HISTOIRE *Ancienne des EGYPTIENS, des CARTHAGINOIS, des ASSYRIENS, des BABYLONIENS, des MEDES & des PERSES, des MACEDONIENS, des GRECS.* Par Mr. *ROLLIN*, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collège Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres. TOME Dixième. Pagg. 460. A Amsterdam, chez J. Wetstein, & G. Smith, 1736.

LE *Vintième Livre*, par où commence ce nouveau Volume, renferme un morceau
M. 3 d'His-

d'Histoire, qui étoit entièrement échappé à l'Auteur, parce que c'est un endroit isolé, & qui n'a nulle liaison avec les autres Histoires dont il a traité jusqu'ici. Il ne l'auroit pas oublié, si l'*Histoire Romaine* fût entrée dans son plan. C'est la fin de l'Histoire de SYRACUSE. On la divise en trois Parties. La première traite du long règne de HIERON II. La seconde, du court règne d'HIERONYME, son Petit-Fils, des troubles de *Syracuse*, qui en furent la suite, du siège & de la prise de cette Ville par *Marcellus*. La troisième enfin donne un précis abrégé de l'Histoire de *Syracuse*, avec quelques réflexions sur le Gouvernement & le Caractère des *Syracusains*.

La Suite de l'Histoire des Successeurs d'ALEXANDRE recommence dans le *Vint-è-unème Livre*, composé de deux Articles, dont le premier nous présente l'Histoire du célèbre MITHRIDATE, Roi de *Pont*; & le second, les règnes de PTOLOME'E *Aulète*, & de la fameuse CLÉOPATRE, en *Égypte*. Là finit l'*Histoire Gréque*, & par conséquent toute l'*Histoire Ancienne* que Mr. Rollin s'étoit proposé de nous donner. Mais son travail n'est pas pour cela fini. Il s'est ouvert une nouvelle carrière, historique à la vérité, mais d'un autre genre: c'est l'Histoire des ARTS & des SCIENCES; & de ceux qui s'y sont distinguez par un mérite particulier. Il la qualifie avec raison l'*Histoire de l'Esprit Humain*; & il ajoûte, qu'elle ne le cède point, en un certain sens, à celle des Princes & des Héros, que l'opinion commune place au suprême degré d'élévation & de gloire. Pour cet

Janvier, Février & Mars, 1737. 183

cet effet il montre d'abord, combien l'invention des Arts & des Sciences a été utile au Genre Humain, en comparaison du peu de bien, ou plutôt des maux que lui ont causé les Conquêtes, qui occupent la plus grande partie de l'Histoire, & qui attirent le plus l'admiration. Puis remontant plus haut, il fait remarquer les soins de la Providence Divine, comme paroissant ici pour le moins autant que dans les autres sortes d'événemens.

Tout ce qui concerne les Arts & les Sciences, selon le plan & le but de notre Auteur, sera divisé en trois Livres. Dans le premier, il traitera de l'*Agriculture*, du *Commerce*, de l'*Architecture*, de la *Sculpture*, de la *Peinture*, de la *Musique*. Dans le second, il parlera de la *Science Militaire*, & de ce qui regarde la levée & l'entretien des Troupes, les Batailles, & les Sièges, tant par terre que par mer. Dans le dernier, qui terminera tout l'Ouvrage, il parcourra les Arts & les Sciences qui ont plus de rapport à l'Esprit: la *Grammaire*, la *Poétique*, l'*Histoire*, la *Rhétique*, & la *Philosophie*, avec toutes les parties qui en dépendent.

L'avertissement, par où il finit cet *Avant-propos*, lui fait trop d'honneur, pour que nous ne le rapportions pas en autant de termes.
„ J'entreprends, dit-il, de traiter une matière,
„ dont plusieurs parties me sont presque entièrement inconnues. J'ai besoin, par cette raison, d'une nouvelle indulgence. Je demande qu'il me soit permis d'user librement, comme j'ai toujours fait (& j'y suis forcé plus que

„ jamais) de tous les secours que je trouverai à
 „ ma rencontre. Je courrai risque de perdre la
 „ gloire d'être Auteur & Inventeur: j'y renon-
 „ ce volontiers, pourvû que je puisse avoir cel-
 „ le de plaire à mes Lecteurs, & de leur être
 „ de quelque utilité. On ne doit point s'atten-
 „ dre à trouver ici une érudition profonde,
 „ comme la matière semble le comporter. Je
 „ ne prétens point instruire les Savans, mais
 „ choisir ce qu'il y a dans tous les Arts plus à la
 „ portée du commun des Lecteurs.” Quand
 un Auteur est si modeste, & qu'il déclare aussi
 franchement que le fait Mr. Rollin, à quoi il se
 borne, il faudroit être de bien mauvaise humeur
 pour exiger de lui plus qu'il ne promet. Et tel
 Savant, qui regarderoit comme fort au dessous
 de lui une telle occupation, seroit peut-être,
 s'il daignoit l'entreprendre, peu propre à y bien
 réussir. Pour mettre en bon ordre tant de ma-
 tériaux dispersés, pour en faire un bon choix,
 pour les réduire en un Corps, & pour s'expri-
 mer d'une manière à se faire lire agréablement;
 il faut un goût, un discernement, & une exac-
 titude, au dessus de la portée de bien des gens
 qui se piquent de prendre un plus haut vol.

Ce que notre Auteur nous donne aujourd'hui
 dans le reste du Volume, se réduit à l'*Agricultu-
 re*, & au *Commerce*, qui occupent autant de
 Chapitres.

I. I. ON ne (a) sauroit contester à l'AGRI-
 CULTURE le premier rang entre les Arts: elle a
 sur

(a) Chap. I. Art. I. pag. 326, & suiv.

Janvier, Février & Mars, 1737. 185

sur tous les autres l'avantage de l'antiquité & de l'utilité. DIEU aiant placé le premier Homme dans un Jardin de délices, (a) lui en ordonna la culture. C'est la mère & la nourricière du Genre Humain; la source des véritables biens, & des richesses dont le prix ne dépend pas de l'opinion des Hommes.

Aussi l'Agriculture a-t-elle été en grand honneur chez les Anciens. Une des principales attentions des Princes les plus sages, & des Ministres les plus habiles, étoit d'encourager cette profession, comme la plus nécessaire & la plus indispensable de toutes.

Chez les *Affyriens*, & chez les *Perfes*, on (b) récompensoit les Satrapes, dans le Gouvernement desquels on trouvoit les Terres bien cultivées, & l'on punissoit ceux qui négligioient ce soin. NUMA POMPILIUS (c) avoit partagé tout le Territoire de ROME en différens cantons. On lui rendoit compte exactement de la manière dont ils étoient cultivez, & il faisoit venir les Laboureurs, pour louer & encourager ceux dont les Terres étoient bien tenuës, & pour faire des reproches aux autres. Cet esprit se conserva long-tems chez les *Romains*; & on fait (d) que celui

(a) GENÈSE, Chap. II. vers. 15.

(b) XENOPHON le dit des *Perfes*, *Oeconomic.* Cap. 4. § 8. Mais je ne sai où notre Auteur a trouvé que les Rois des *Affyriens* pratiquassent la même chose.

(c) DENYS d'*Halicarnasse*, *Antiq. Rom.* Lib. II. Cap. 76. seu ult. (d) PLINÉ, *Hist. Nat.* Lib. XVIII. Cap. 3. où le P. HARDOUIN cite là-dessus un passage d'AULUGELLE, Lib. IV. Cap. 12.

celui qui s'aquittoit mal de ce devoir, s'attiroit l'animadversion du *Censeur*.

L'Agriculture ne fut jamais plus considérée en autre endroit du Monde, que dans l'*Egypte*, où elle faisoit un objet spécial du Gouvernement & de la Politique : & nul Pais aussi ne fut plus peuplé, plus riche, plus puissant. On a peine à comprendre, comment un Canton aussi borné, que celui de la *Terre promise*, pouvoit contenir & nourrir une multitude presque innombrable d'Habitans. Mais il n'y a plus de difficulté, dès que l'on fait réflexion, que tout le Pais étoit cultivé avec un très-grand soin.

Ce que l'Histoire rapporte de l'opulence de plusieurs Villes de *Sicile*, & en particulier des richesses immenses de *Syracuse*, de la magnificence de ses Edifices, des Flottes puissantes qu'elle équipoit, des Armées nombreuses qu'elle mettoit sur pié, paroîtroit aussi incroyable, s'il n'étoit attesté par tous les Auteurs anciens. D'où pouvoit-elle tirer de quoi suffire à de si énormes dépenses, sinon du fonds même de la Terre, qui y étoit mis à profit avec une industrie merveilleuse ? L'un des plus puissans Rois de *Syracuse*, HIERON II. composa un Livre (a) sur cette matière, où il donnoit de sages avis, & d'excellentes Régles, pour entretenir & augmenter la fertilité du pais.

Outre ce Prince, on trouve (b) un ATTALE, surnommé *Philométer*, Roi de *Pergame*, & ARCHELAUS, Roi de *Cappadoce*, qui n'ont pas jugé in-

(a) PLINE, *ubi supr.* num. 5. *Harduin.*

(b) *Ibid.*

indigne de leur naissance & de leur rang, de laisser à la postérité des Préceptes sur l'Agriculture. MAGON, Général Carthaginois, devoit avoir traité cette matière bien à fond, puisque son Ouvrage, qu'on trouva à la prise de Carthage, étoit composé de vingt-huit volumes. Ils avoient été traduits de (a) Pénique en Grec. Le Sénat les fit traduire en Latin.

2. Notre Auteur venant ensuite à quelque chose de plus particulier, traite du *labour de la Terre*, & des Pais célèbres chez les Anciens pour l'abondance du Blé. Tels étoient sur-tout la *Tbrace*, la *Sardaigne*, la *Sicile*, l'*Egypte*, l'*Afrique*.

3. Les Hommes n'ont pas donné moins de soin à la culture de la *Vigne*, qu'à celle du Blé, quoi qu'ils s'en soient avisés plus tard. Ce fut Noé, qui, comme l'Histoire Sainte nous l'apprend, commença à planter (b) la *Vigne*. Elle étoit déjà connue avant le Déluge, mais pour le fruit, & non pour le vin. Les Païens ont transporté l'honneur de cette invention à *Bacchus*; & ce qui est dit de l'ivresse de Noé, leur a fait regarder *Bacchus* comme le Dieu de la licence & de l'ivrognerie. Les Enfants de Noé s'étant répandus en différentes contrées du monde, y portèrent de proche en proche la *Vigne*, & enseignèrent l'usage qu'on en pouvoit faire. L'*Asie* sentit la première la douceur de ce bienfait, & en fit bien-tôt part à l'*Europe* & à l'*Afrique*. On voit

(a) VARRON, *De Re Rustic.* Lib. I. Cap. I. num. 10.

(b) GENESE, Chap. IX. vers. 20.

voit dans HOMERE, (a) que, du tems de la Guerre de Troie, le transport des Vins faisoit partie du Commerce.

Le Vin se conservoit pour-lors dans de grandes Cruches de terre, ou dans des Outres, c'est-à-dire, des Peaux de Bêtes; & ce dernier usage continuë encore dans les Pais où le Bois n'est pas commun. On croit que (b) c'est aux Gaulois, établis le long du Pô, que nous devons l'invention utile de conserver le Vin dans des Vaisseaux de bois exactement fermez, & de le contenir dans les liens malgré sa fougue.

Il est parlé dans HOMERE, (c) d'un Vin de Maronée en Thrace, fort célèbre, & qui portoit vint fois autant d'eau. Un (d) Romain, qui en avoit fait l'expérience sur les lieux, disoit, que dans une mesure de Vin, qui répond à trois demi-Setiers de France, on mettoit (e) quatre-vint fois autant d'eau. C'est trois fois plus que ne dit le Poète Grec. Cependant il étoit assez ordinaire aux Thraces de boire ce Vin pur. Aussi n'igno-

(a) ILIAD. Lib. VII. vers. 472.

(b) Notre Auteur a tiré ceci apparemment de PLIN, qui ne nomme pas les Gaulois, & dit seulement qu'aux environs des Alpes (circa Alpes) on se sert ainsi de ce que nous appellons Tonneaux, environnez de Cercles. Hist. Nat. Lib. 14. Cap. 21. tout au commencement (num. 27. Hard.) (c) Odyssée, Lib. IX. vers. 196, & seqq.

(d) Mucien, qui avoit été trois fois Consul. PLIN, ubi supr. Cap. 4. (num. 6. Hard.) (e) Les Editions portoient *ostonis*, avant celle du P. Hardouin, qui doit avoir trouvé *ostonis* dans tous les Mss. Le nombre même d'Homère, quoi que beaucoup moindre, paroît incroyable à Madame DACIER, qui croit qu'il y a là une exagération Poétique.

n'ignore-t-on pas, à quels excès de brutalité (a) cette Nation étoit sujette. Notre Auteur parle aussi des Vins les plus célèbres de Grèce & d'Italie, qui, distinguées par tant d'endroits, l'étoient particulièrement par l'excellence des Vins.

Les Anciens, qui avoient le goût si bon là-dessus, n'ignoroient pas néanmoins les dangers de l'abus qu'on pouvoit faire de cette boisson. Par une Loi de (b) ZALEUCUS, chez les Locres Epizéphyriens, l'usage du Vin, excepté en cas de maladie, étoit défendu sous peine de mort. Les Habitans de MARSEILLE, & de MILET, (c) se contentèrent de l'interdire aux Femmes. L'usage leur en fut aussi défendu (d) absolument à Rome, dans les premiers tems : & il n'étoit même (e) permis aux Jeunes-gens de condition libre, de boire du Vin, qu'à l'âge de trente ans. Les choses avoient bien changé, à l'égard des Femmes, du tems de (f) SENEQUE, qui les représente comme portant l'excès du Vin aussi loin, que les Hommes les plus robustes. L'Empereur DOMITIEN (g) ordonna, par un Edit, qu'on ne planteroit plus aucune nouvelle Vigne dans l'Italie ; & que, dans les Provinces, on arracheroit au moins la moitié de celles qui y étoient

toient

(a) VOIEZ HORACE, Lib. I. Od. XXVII. vers. 1. & seqq.

(b) ELIEN, Var. Hist. Lib. II. Cap. 37.

(c) ATHENÉE, Lib. X. Cap. VII. pag. 429.

(d) VALER. MAXIM. Lib. II. Cap. 1. num. 5. où l'on cite plusieurs autres Auteurs.

(e) ELIEN, Var. Hist. Lib. II. Cap. 38.

(f) Epist. 95.

(g) SUTONE, Domitian. Cap. 7.

toient, ou, comme (a) d'autres le disent, toutes, au moins en *Asie*. Près de deux-cens ans après, (b) *Probus* aiant érabli la paix dans tout l'Empire, emploia ses Soldats desœuvrez à planter des Vignes sur les Collines des *Gaulles*, de la *Pannonie*, de la *Mésie*, & en beaucoup d'autres endroits. Il permit généralement aux *Gaullois*, aux *Pannoniens*, & aux *Espagnols*, d'avoir des Vignes autant qu'ils voudroient, au lieu que, depuis *Domitien*, la permission n'en étoit pas donnée à tout le monde. Mr. *Rollin* finit cet Article par un Extrait de ce que dit COLUMELLE (c) sur le profit qu'on tiroit des Vignes de son tems.

4. LA nourriture des Bestiaux est une partie de l'Agriculture, & une partie essentielle. De là vient que le Bœuf, laborieux compagnon de l'Homme dans l'exercice de cet Art, étoit si fort considéré chez (d) les Anciens, que quiconque avoit tué un Bœuf étoit puni de mort, comme s'il eût tué un Citoyen. Plus on remonte dans l'Antiquité, plus on voit que chez tous les Peuples, la nourriture des Bestiaux produisoit des revenus considérables. Les richesses en ce genre d'un *Abraham*, d'un *Laban*, d'un *Job*, sont connues par l'Histoire Sainte. De là venoient celles de la *Terre Promise*, qui, quoi que d'une étendue assez médiocre, étoit si fort peuplée.

OZIAS,

(a) PHILOSTRATE, *Vit. Apollon.* Lib. VI. Cap. 42. Ed. Olear. (b) VOPISQUE, in *Prob.* Cap. 18. AURELIUS VICTOR, *De Cesarib.* Cap. 37.

(c) *De Re Rustic.* Lib. III. Cap. 3.

(d) *Idem*, Lib. VI. *Præfat.* in fin.

Janvier, Février & Mars, 1737. 191

OZIAS, que l'Écriture nous représente comme un Prince accompli pour toutes les parties d'un sage Gouvernement, (a) avoit un grand nombre de Laboureurs & de Vignerons, & nourrissoit beaucoup de Troupeaux. Il fit bâtir dans les Campagnes de grandes enceintes, de vastes Étables, & des logemens fortifiez de Tours, pour y retirer les Bestiaux & les Pasteurs, & pour les y mettre à couvert & en sûreté: il eut soin aussi d'y faire creuser beaucoup de Citernes: Travaux moins éclatans, mais non moins estimables, que les plus superbes Palais.

Dans l'Antiquité Païenne, les Troupeaux étoient aussi la richesse des Rois, témoin LATINUS, dans VIRGILE, & ULYSSE, dans HOMÈRE. Il en étoit de même chez les Romains; & par les anciennes Loix, les Amendes (b) n'étoient pas en argent, mais en bœufs & en brebis.

5. *L'innocence & les agrémens de la Vie Rustique*, que notre Auteur peint d'après les anciens Auteurs, lui donnent lieu de conclure ce petit Traité par une réflexion sur le mépris injuste où l'Agriculture est tombée depuis long-tems. Elle est devenue l'exercice le plus vil & le plus bas, au jugement de l'Orgueil; & pendant qu'on protège des Arts inutiles, qui ne servent qu'au Luxe & à la Volupté, on laisse dans la misère tous ceux qui travaillent à l'abondance & au bonheur des autres.

II.

(a) II. CHRONIQ. Chap. XXVI. vers. 10.

(b) AULU-GELLE, Lib. XI. Cap. 1.

II. I. LE (a) COMMERCE , dont on traite dans le Chapitre suivant, est le plus solide fondement de la Société Civile, & le lien le plus nécessaire pour unir entre eux tous les Hommes, de quelque país & de quelque condition qu'ils soient. On ne sauroit contester à notre Auteur tout ce qu'il dit là-dessus.

2. L'*antiquité* du Commerce n'est guères moins grande, que celle de l'Agriculture. *Cain* sans doute fournissoit à *Abel* des Blés & des Fruits de la Terre pour sa nourriture; & *Abel*, en échange, fournissoit à *Cain* des Peaux & des Laines pour s'en revêtir, des Laitages, & peut-être des Viandes, pour sa Table. *Tubalcain*, uniquement occupé à mettre en œuvre le Cuivre & le Fer, pour différens usages nécessaires aux besoins communs de la Vie, & pour les Armes propres à se défendre, ou contre les Hommes ennemis, ou contre les Bêtes farouches; étoit obligé d'échanger ses ouvrages de cuivre & de fer contre d'autres marchandises nécessaires pour se nourrir, pour se vêtir, & pour se loger. Le Commerce ensuite s'avancant toujours de proche en proche, s'établit dans les Villes & les Contrées voisines, puis se porta au loin, passa les Mers, & après le Déluge pénétra jusqu'aux extrémités du Monde.

On a un exemple fort ancien de trafic dans ces Caravanes d'*Ismaélites* & de *Madianites*, à qui *Joséph* fut vendu par ses Frères. Ils revenoient de *Galaad*, ramenant leurs Chameaux chargés

chargez d'aromates, & d'autres précieuses marchandises de ce pais-là, qu'ils portoient en *Egypte*, où il s'en faisoit un grand débit pour l'usage d'embaumer les Corps des Hommes après leur mort.

Dans les tems héroïques du Siège de *Troie*; HOMERE nous représente les Peuples trafiquant par des échanges des choses les plus nécessaires à la Vie: preuve, dit (a) PLINE, que c'est la nécessité, plutôt que le desir de s'enrichir, qui donna lieu à ce premier de tous les Commerces.

Les *Phéniciens*, & les *Egyptiens*, sont les plus anciens Navigateurs, dont l'Histoire parle. Les premiers s'y distinguèrent le plus. *Tyr*, *Carthage*, & *Alexandrie*, ont été les Villes de l'Antiquité les plus fameuses pour le Commerce. Il s'exerça aussi avec succès, mais non avec tant de réputation, à *Corinthe*, à *Rhodes*, à *Marseille*, & dans plusieurs autres Villes particulières.

3. Un (b) endroit d'EZECHIEL renferme presque tout ce qui faisoit la matière de l'ancien Commerce. On ne s'arrête ici qu'à quelques sortes de Marchandises, & cela avec une grande brièveté.

L'usage des *Métaux*, particulièrement du Fer & du Cuivre, est presque aussi ancien que le Monde: mais il ne paroît pas que dans les premiers Siècles il fût beaucoup question d'Or & d'Ar-

(a) *Hist. Natur. Lib. XXXIII. Cap. 1. (num. 3. Hard.)*

(b) Chap. XXVII. & XXVIII.

d'Argent. Il falloit bâtir des Maisons, défricher la Terre, couper des arbres, tailler des pierres, & autres opérations mécaniques. Les Outils nécessaires pour tout cela, ne peuvent être que de Fer, de Cuivre, ou d'Acier. Ceux qui se trouvèrent établis dans les Pais qui produisent ces sortes de Métaux, ne furent pas long-tems fans en connoître l'importance. On en venoit chercher de toutes parts, & leur terre, ingrate en apparence, & stérile pour toute autre chose, devint pour eux un fonds des plus abondans & des plus fertiles. Les barres de Fer étoient les lingots, qui leur procuroient toutes les douceurs & les commoditez de la Vie.

Il est remarquable, (a) que le FER, de tous les Métaux le plus nécessaire, est aussi le plus commun, le plus facile à trouver, le moins profondément caché en terre, le plus abondant. Ici, & sur le reste, notre Auteur qui suit ordinairement PLINE le Naturaliste, est obligé d'avoir recours aux Modernes, pour donner quelque légère idée de ce qui se pratique ordinairement dans la découverte, la préparation, & la fonte des Métaux, dont une partie avoit lieu aussi dans l'Antiquité.

L'art de *fondre*, ou, comme on dit maintenant, de jeter en bronze, est très-ancien. On a eu en tout tems des Vases de métal, & différens ouvrages curieux qui en étoient formez. Il falloit, que, quand les *Israélites* sortirent d'*Egypte*,

(a) PLINE, *Hist. Nat. Lib. XXXIV. Cap. 14. (num. 41, 42. Harduin.)*

*, la Fonte fût déjà très-commune, puisque, dans le Désert, sans grands préparatifs, on forma une Statuë, qui avoit ses linéamens & sa figure, & qui représentoit un Veau. On fabriqua bientôt après la Mer d'airain, & toutes sortes de Vases pour le Tabernacle, & ensuite pour le Temple. On se contentoit souvent de former une Statuë de lames battues, & jointes ensemble par le marteau.

On prétend, que l'*Airain* a été employé, avant le Fer, pour fabriquer les Armes. Il l'a été certainement avant l'Or & l'Argent, pour la fabrication des Monnoies, du moins à Rome. L'*Airain* le plus célèbre, & le plus estimé chez les Grecs, étoit celui de *Corinthe*.

On passe ensuite à l'Or, qui se tire ou des Rivières, ou des entrailles de la Terre, ou des Mines qui se rencontrent dans les Montagnes; & l'on dit quelque chose de l'*Electre*, d'après *Pline*.

Les Mines d'*Argent* suivent, comme de raison; après quoi on fait voir, que le produit de ces Mines, & de celles d'Or, étoient la principale source de la richesse, tant des Princes, que des Particuliers de l'Antiquité.

Un des grands usages de quelques Métaux fut de remédier à l'incommodité des Echanges, auxquels se réduisoit le plus ancien Commerce, par l'invention de la MONNOIE. Notre Auteur traite des Monnoies, avec la brièveté, qui convient à son but; & en même tems il dit quelque chose des MEDAILLES, renvoyant du reste

au (a) Livre du P. JOUBERT, ceux qui voudront en savoir ce qui est nécessaire, quand on ne veut pas approfondir la matière. Il trouve difficile de déterminer bien certainement la différence qu'il y a entre les *Monnoies*, & les *Médailles*. Ce qui lui paroît de plus vraisemblable, c'est que l'on doit appeller *Monnoie* la pièce de métal qui d'un côté porte la Tête du Prince régnant, ou de quelque Divinité, & dont le revers est toujours le même ; & *Médaille*, celle qui pour l'ordinaire marque au revers quelque événement considérable.

Entre les autres Marchandises, dont on parle ensuite, les PERLES se présentent les premières. La pêche des Perles, chez les Anciens, se faisoit principalement dans la Mer des *Indes*. Elle s'y fait encore, aussi bien que dans les Mers de l'*Amérique*, & dans quelques endroits de l'*Europe*.

Les Etoffes teintes en POURPRE faisoient une des parties les plus considérables du Commerce ancien, sur-tout de celui de *Tyr*, dont l'industrie & l'extrême habileté avoit porté cette précieuse teinture au plus haut degré de perfection. Quelques (b) Auteurs disent, que ce fut le hazard seul qui fit connoître aux *Tyriens* la Pourpre. Un chien affamé aiant brisé avec ses dents un des Coquillages qui renferme le Poisson d'où l'on tire

(a) *La Science des Médailles* &c. rimprimé à *Amsterdam* en 1693.

(b) JULIUS POLLUX, Lib. I. Cap. 4. num. 45. CASIODORE, *Var. Epist.* Lib. I. Ep. 2.

Janvier, Février & Mars, 1737. 197

tire cette couleur, & dévoré le Poisson, en eut tout le tour de la gueule teint, en sorte qu'elle donna de l'admiration à ceux qui la virent, & fit naître l'envie de s'en servir. La Pourpre de *Gétulie* en *Afrique*, & celle de la *Laconie* en *Europe*, étoient fort estimées : mais la *Tyrienne* l'emportoit sur toutes les autres, celle principalement (a) qui étoit mise deux fois à la teinture. La livre s'en vendoit à *Rome* mille deniers, c'est-à-dire, cinq-cens francs. Ainsi il ne faut pas s'étonner, si l'usage de la Pourpre étoit réservé principalement pour les Princes, les Rois, les Sénateurs, les Consuls, les Dictateurs, les Empereurs, & pour ceux à qui *Rome* accordoit l'honneur du Triomphe.

Il ne reste que les *Etoffes de Soie*. Ce que notre Auteur en dit par rapport à l'Antiquité, est presque tout tiré, comme il le reconnoît, d'un (b) *Mémoire de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres*. Ceux qui voudront s'instruire plus à fond du Commerce des Anciens en général, peuvent consulter le Livre entier que le savant HURT, Evêque d'*Avranches*, a publié sur cette matière.

Finissons par quelques réflexions que Mr. *Rollin* (c) fait aussi dans sa *Conclusion*. „ Il ne paroît pas que les *Romains* aient fait grand cas „ du Commerce. Eblouis de la gloire des Ar-
„ mes,

(a) Que l'on appelloit pour cette raison *Dibapha*.

(b) Volume X. pag. 337. Ed. de Holl.

(c) Pag. 449, & suiv.

„ mes, ils auroient cru que c'eût été se dégra-
 „ der, que de donner leurs soins à l'exercice du
 „ Trafic, & de devenir en quelque sorte Mar-
 „ chands, eux qui se croioient destinez à gou-
 „ verner les peuples, & qui étoient uniquement
 „ occupez du dessein de conquérir l'Univers.
 „ Il semble en effet que l'esprit de Conquête,
 „ & l'esprit de Commerce, s'excluent mutuel-
 „ lement dans une même nation. L'un entraîne
 „ nécessairement le tumulte, le désordre, la dé-
 „ solation, & porte par-tout le trouble: l'autre,
 „ au contraire, ne respire que la paix & la tran-
 „ quillité. Je n'examine point ici, si cet éloi-
 „ gnement des (a) *Romains* pour le Commerce
 „ étoit fondé en raison, & si un Peuple, qui
 „ n'est que belliqueux, en est pour cela plus
 „ heureux. Je dis seulement, qu'un Roi, qui
 „ aime véritablement ses Sujets, & qui cherche
 „ à répandre l'abondance dans ses Etats, ne man-
 „ quera pas de donner tous ses soins pour faire
 „ fleurir le Trafic, & il y réussira sans peine.
 „ On a dit souvent, & c'est une maxime géné-
 „ ralement reçue, que le Commerce ne deman-
 „ de que liberté, & protection: liberté, renfer-
 „ mée dans de sages bornes, en ne gênant point
 „ ceux qui l'exercent par l'asservissement à des
 „ règles incommodes, onéreuses, & souvent
 „ inutiles : protection, en leur accordant tous
 „ les

(a) Un Jurisconsulte moderne a recherché les rai-
 sons de cette politique, qu'il trouve conforme au bien
 de la République Romaine. C'est JOSEPH AVERANI, *Inter-
 pretat. Jur. Lib. II. Cap. 12.*

„ les secours dont ils ont besoin &c.” Cela est bien dit : mais pour ce qui regarde la *liberté*, bien des gens sont persuadés, & cela sur une expérience certaine, qu’il y en a une autre sorte, dont le défaut est très-préjudiciable au Commerce, aussi-bien qu’à la multiplication des Sujets, quoi qu’une fausse Politique s’y oppose en bien des Etats; c’est la Liberté de Conscience. Si les Anciens eussent persécuté pour cause de Religion ceux qui ne reconnoissoient pas les mêmes Divinitez, ou qui étoient de différente opinion sur quelques points d’une Religion commune; jamais leur Commerce n’auroit fleuri comme il fit, & il auroit été entièrement détruit en plusieurs endroits.

Il y en a d’autres, qui, par un zèle, non pas à la vérité odieux & inhumain, mais au moins mal entendu, voudroient que, dans un Etat Chrétien, on proscrivît entièrement le Commerce de toutes les choses qui servent à nourrir le Luxe, la Vanité, la Mollesse, & les folles dépenses. Notre Auteur n’est pas de ce sentiment. La chose est à souhaiter, dit-il, mais elle n’est pas possible. „ Tant que la cupidité régnera „ parmi les Hommes, on abusera de tout, & „ même des meilleures choses. L’abus est con- „ damnable, mais n’est point une raison d’abo- „ lir des usages qui ne sont point mauvais par „ eux-mêmes. Cette maxime a lieu dans tous „ les Arts dont j’ai à parler dans la suite.

ARTICLE VIII.

LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES, intéressée
 au CORPS UNIVERSEL DIPLOMATIQUE,
 a actuellement sous presse à *Amsterdam*,
 l'HISTOIRE des Anciens Traitez : Ou Recueil
 Historique & Chronologique des Traitez répandus
 dans les Auteurs Grecs & Latins, & autres
 Monumens de l'Antiquité, depuis les tems
 les plus reculez jusques à l'Empire de CHARLE-
 MAGNE. Par Mr. BARBEYRAC.

CE grand Ouvrage sera inséré, selon sa pré-
 mière destination, dans le *Supplément du*
 CORPS DIPLOMATIQUE DU DROIT DES GENS,
 avec lequel il est très-bien assorti. Le *Corps Di-*
plomatique ne va pas plus loin que l'Empire de
Charlemagne : l'Histoire des Anciens Traitez re-
 monte de là jusqu'aux Siècles les plus reculez,
 où l'on peut pénétrer, & ceux même où le Fa-
 bleux est mêlé avec l'Historique; de sorte que
 rassemblant, par ordre Chronologique, tout ce
 qui se trouve en matière de Traitez dans les
 Monumens de l'Antiquité, jusqu'au tems où
 commence le *Corps Diplomatique*, elle en fait un
 Corps complet, le plus ample en ce genre qu'on
 ait vû. Mais le nouvel Ouvrage est d'ailleurs
 par lui-même indépendant de la vaste Collection
 dans laquelle il sera incorporé; & c'est pourquoi
 les Libraires le vendront aussi à part. Car, ou-
 tre

tre qu'il roule, pour la plus grande partie, sur les tems d'une *Antiquité*, appelée ainsi par excellence, autant qu'on la distingue du *Moien Age*, qui commence à l'Empire de CONSTANTIN le Grand; le titre seul fait voir, qu'il est de toute autre nature, que la Collection du *Corps Diplomatique*. Celle-ci est une espèce de Code, où l'on a donné les Pièces purement & simplement, telles qu'on les a trouvées ou déjà recueillies en d'autres Livres, ou dans les Archives & dans les Bibliothèques. L'*Histoire des Anciens Traitez* est en même tems un Recueil en ce genre, & une Histoire; mais un Recueil qui n'a pû se faire qu'en fouillant dans tous les coins & recoins d'un grand nombre d'Auteurs, en rassemblant quantité de choses dispersées, souvent dites seulement par occasion, & cherchant où placer des Traitez, dont ceux qui en parlent, ne marquent point le tems, ou ne l'indiquent que d'une manière vague. Le nombre des Traitez, ou autres Actes Publics, qui sont parvenus à nous entiers, ou à peu près, quoique considérable, vû la grande antiquité des tems dont il s'agit, & le peu de Monumens qui nous en restent, est petit en comparaison de ceux, dont les anciens Auteurs ne font que rapporter la substance, ou quelques articles. A l'égard des uns & des autres, on raconte, sur chacun, autant qu'on a pû le découvrir, l'occasion, les motifs, les circonstances, les suites, & tout ce qui a paru nécessaire ou utile pour l'intelligence du Traité même. Cela donne lieu de faire voir souvent la suite des affaires générales ou particulières,

lières, entre les Peuples de l'Antiquité; de sorte que, par-tout où les Monumens nous fournissent des lumières suffisantes, cet Ouvrage peut être regardé comme une espèce d'Histoire Universelle par les Traitez. On n'y avance rien, sans citer ses garants avec toute l'exactitude possible. Il contient deux Parties: la première, qui, depuis les tems les plus reculez, descend jusqu'à l'Ere Chrétienne: & l'autre, qui de là continuë jusqu'à Charlemagne. Chaque Partie est divisée en Articles, dont chacun contient ordinairement un seul Traité; mais quelquefois, à l'occasion du principal Traité, on parle de quelque autre, ou parce qu'il ne valoit pas la peine d'en faire un Article à part, ou à cause de la liaison & de la ressemblance que divers Traitez ont ensemble, ou par occasion, ou faute de trouver ailleurs où les placer plus convenablement. Après le titre de chaque Article, on met la date du Traité, autant qu'on a pû la déterminer, ou précisément, ou à peu près. Car il y a des Traitez, & des plus considérables, de ceux qui sont même originaux, dont le tems ne sauroit être marqué en aucune manière, & qu'ainsi il a fallu placer au hazard, en les laissant sans date. Tout l'Ouvrage est parsemé de Notes, mises au bas des pages; & le Texte est d'un caractère plus gros, que celui du *Corps Diplomatique*. Les Notes renferment bien des choses, qu'on y a renvoïées, tantôt par nécessité, comme quand on explique divers endroits des Traitez, ou lorsque la narration n'auroit pas été assez dégagée; tantôt parce qu'il s'agit de choses qui ne sont du goût ni
à l'u-

à l'usage que de ceux qui entendent les Langues. Comme c'est ici une Histoire écrite en François, on peut croire qu'elle sera lue de plusieurs qui ou ne savent ni Grec ni Latin, ou ont presque oublié ce qu'ils en savoient. Il a fallu, en leur faveur, renvoyer aux Notes, les Passages qu'il n'étoit pas nécessaire d'insérer dans le Texte, & certaines discussions, ou remarques, qui supposent ou la connoissance de ces Langues, ou quelque Etude des Lettres & des Sciences. Chacun peut lire ou ne pas lire les Notes, sans en avoir besoin pour l'intelligence du principal de la narration & du Traité. Et pour ce qui est des Notes, qui servent à en expliquer quelques endroits, un coup d'œil les fera aisément distinguer des autres. Lorsque les Traitez, Lettres, Formules de Serment, ou autres Actes publics, se trouvent en leur entier, ou à peu près, le Texte, Grec ou Latin, est mis sur une colonne, & la Version Françoisé à côté sur une autre. Mais pour les autres en beaucoup plus grand nombre, dont les Auteurs ne font que rapporter la substance, ou quelques articles, conçus à leur manière, on les a mis dans le Texte même, où tout ce qu'ils contiennent est dit en François, & placé de manière, que le discours est suivi, comme s'ils n'étoient pas là, & qu'on n'a qu'à sauter quelques lignes; ce qui ne donne pas plus de peine, que si l'entre-deux étoit en blanc. On indique ou à la marge, ou dans les Notes, les Auteurs d'où est tiré tout ce qu'on dit; & toujours en notant le Livre, le Chapitre, le Vers, ou la page des Editions dont on

on s'est servi. Par là chacun pourra aisément examiner ce qu'il voudra, & s'instruire plus au long des choses qu'on n'a dites & qu'on n'a dû dire qu'en peu de mots, selon le plan de cet Ouvrage. Car un des plus grands soins de l'Auteur a été de donner une Histoire courte & nette, sans se laisser aller à la tentation de mettre à profit, comme font quelques Ecrivains, tout ce qui peut grossir un Ouvrage. On jugera aisément que, dans celui-ci, il n'auroit pas été difficile, lorsque ce qu'on avoit à dire étoit tiré de sources abondantes, d'étendre les Articles, en sorte qu'au lieu d'un Volume on en auroit peut-être fait deux.

ARTICLE IX.

ADRIANI A CATTENBURGH, S. S. Theologiæ inter Remonstrantes Professoris, Syntagma SAPIENTIÆ MOSAICÆ; in quo multa ex prioribus Mosis Libris eruuntur contra *Atheos, Deistas, & Libertinos*; Variæque illustrantur de *Antiquitate Artium & Scientiarum*. Amstelædami, ex officina Martini Schagen, 1737.

C'est-à-dire:

Traité de LA SAGESSE DE MOÏSE, dans lequel on découvre beaucoup de preuves contre les Athées, les Déistes & les Libertins, tirées des pré-

Janvier, Février & Mars, 1737. 205

premiers Livres de Moïse; avec quelques éclaircissemens sur l'Antiquité de plusieurs Arts & Sciences, par ADRIEN DE CATTENBURGH, Professeur en Théologie parmi les Remontrans, in Quarto, pagg. 349.

Monsieur Cattenburgh, dont le nom est déjà connu dans la République des Lettres, par le Supplément de la Théologie de Mr. de Limborg, & par la *VIE de Grotius*, nous donne ici un autre Ouvrage, qui, quoique beaucoup moindre en volume, n'est pas moins intéressant que les précédens. Il avoit lu avec plaisir les excellens Ouvrages publiés en Angleterre, en conséquence d'une fondation faite par le Chevalier *R. Boyle*, pour la défense de la Religion naturelle & révélée; cela lui fit souhaiter, que les habitans du Continent se joignissent à ces zélés Insulaires pour soutenir la Cause commune; & à la fin il résolut d'entreprendre la chose lui-même. Comme il trouvoit presque toutes les places occupées, il ne lui restoit qu'à envisager le même objet dans un autre point de vue, & d'un autre côté. Aiant donc remarqué, que les Ecrivains Anglois s'étoient attachés principalement à prouver la vérité de la Religion naturelle en démontrant l'existence de Dieu & ses attributs, & la vérité de la Religion Chrétienne par l'excellence de ses préceptes, & par la certitude de ses miracles, qui font foi que ses dogmes viennent de Dieu; il crut qu'on y pouvoit ajouter la considération de la Religion Juive, en recherchant son origine, & en met-

tant

tant au jour l'antiquité, l'authenticité & la vérité des Livres de *Moïse*, & la sagesse de ses Loix.

Le Traité est divisé en cinq Livres. Le premier parle des excellentes qualités personnelles de *Moïse*; de l'invention des lettres; des différens moyens de conserver la mémoire des Evénemens, & particulièrement du moyen dont *Moïse* s'est servi; de l'Antiquité des Livres de *Moïse*; que *Moïse* en est véritablement l'Auteur; de sa fidélité; du tems, auquel il a vécu; & des différentes manières, dont Dieu s'est révélé à lui, en particulier de l'*Urim & Thummim*. Le second Livre traite de la science de *Moïse* en Chronologie, en Géographie, en Généalogie, en Philosophie, en Astronomie, en Théologie, en Jurisprudence, en Médecine, en Poësie, & en Architecture; & qu'il n'a pas appris tout cela des Egyptiens, mais de Dieu lui-même. Le troisième considère les choses sacrées, les Sacrifices, les Autels, les Monumens, les Purifications, les Alliances, les Sermens & les Vœux, les Dixmes, la Circoncision, & les Théraphin. Le quatrième Livre contient des réflexions sur les affaires publiques, dont il est fait mention dans les premiers Livres de *Moïse*, sur l'Empire & ses parties, sur les Jugemens & les Supplices, sur les Chargés à la Cour de Pharaon, sur les Armes des Soldats, & sur les Campemens. Le cinquième & dernier Livre a pour objet les affaires entre les membres d'une même Société, comme par exemple, le Mariage, les Repas, l'Hospitalité, les Esclaves, le Commerce,

la

la Monnoie, les Bagues, les Brasselets, les Pierres gravées, les Métaux, les Métiers des Sculpteurs, des Fondeurs, des Orfèvres, des Teinturiers, des Tisserans, & des Tailleurs &c. & de leur Antiquité, qui surpasse de beaucoup les tems marqués par les Historiens Paiens. Et il finit par la représentation de la manière de porter le deuil & d'enterrer, qui a été en usage dans les premiers tems.

Il seroit difficile de choisir un échantillon qui fût au goût de tout le monde : ainsi nous aimons mieux, que les Curieux se satisfassent là-dessus par la lecture du Traité même ; ils y trouveront une très grande variété, & un arrangement méthodique des choses que l'on ne rencontre ailleurs que dispersées par-ci par-là, & que notre Auteur a ramassées avec soin en y ajoutant ses propres réflexions, pour prouver la Sagesse de *Moïse* contre les Athées & les Libertins, qui est le but principal du Livre : desorte que tout en est également instructif & agréable.

ARTICLE X.

NOUVELLES LITTERAIRES.

D' O X F O R D.

PArmi les Manuscrits que *François Junius*, mort en 1677, laissa à cette Université & qui sont placés dans la Bibliothèque Bodleienne, il y a un Dictionnaire Etymologique de la Langue Angloise; *Etymologicum Anglicanum*, qui a été estimé des Connoisseurs, tels que *Skinner*, le Dr. *Hickes*, *Wanley*, le Dr. *Kennet*, &c.; mais que personne ne s'étoit encore chargé de donner au public. Mr. *Lye*, Maître ès Arts & Vicaire de Little-Houghton dans Northamptonshire, veut bien nous rendre ce bon office. Cet Ouvrage contiendra des Citations de plusieurs Auteurs qui ont écrit dans la Langue Gothique, la Saxonne, & celle des Francs, & par-là il sera utile à ceux qui voudront étudier ces Langues. Il le fera aussi pour entendre un grand nombre de mots Allemands, Flamands, Danois, Islandois, François, Italiens, & Espagnols, dont on ne sauroit trouver la véritable origine dans les Dictionnaires Etymologiques qui ont été publiés jusqu'ici. Celui de *Ménage* est d'autant plus défectueux, que l'Auteur ignoroit les Langues du Nord, dont il est pourtant certain que bien des mots François sont dérivés. Mr. *Lye*
accom-

accompagnera l'Ouvrage de *Junius* de plusieurs Additions considérables, tirées des autres Manuscrits de ce Savant, & de *Skinner*, du Dr. *Hickes* &c. lesquelles seront placées au bas des pages, ou distinguées dans le corps du Livre par le nom des Auteurs qui les ont fournies. Tout cela fera un Volume d'environ 150 feuilles in folio, qu'on imprimera par souscription sur le pied de vingt-cinq Shillings l'exemplaire pour le petit papier, & de deux Guinées pour le grand, dont on payera la moitié en souscrivant, & le reste en recevant l'Ouvrage complet en blanc. On le mettra sous la presse dès qu'on aura un nombre de souscriptions suffisant pour payer les frais de l'impression. Voici un échantillon de cet Ouvrage. On marquera ici en caractère Italique, ce qui dans l'Original est en caractère Gothique, Saxon, Gallois &c.

„ BEGIN, Inchoare incipere, ordiri. Goth.
 „ *Anginnan*. A. S. *agynnan*, *beginnan*, *ongin-*
 „ *nan*. Al. *beginnen*, *pikinnen*. D. *begynde*. B.
 „ *beginnen*. Manifeste compositum est verbum
 „ ex *be* vel *bi*, Ad, & *gangan* vel *gan* vel *gen*,
 „ Ire. ut *beginnen* ad amussim respondeat Latino
 „ Adgredi. Dilucidum originationis vestigium
 „prehendas in illo *anageng*, quod in monu-
 „mentis Theotiscis quandoque occurrit pro
 „ *anagin*, Initium. nam *anageng* aperte satis ex-
 „primit vim compositionemque Lat. Ini-
 „tium.....

„ Hocus Pocus, Præstigiator joculari qua-
 „dam dexteritate spectatorum oculis illudens.
 „ Cymræis sane *hocced* est Dolus. *hoccedus*, Do-
 „Tom. XVIII. Part. I. O „ losus,

„ losus. Atque inde forte vanissimæ artis im-
 „ stura victum quæritans, dictus est Hocus Po-
 „ cus; quod artificii subtilis instrumenta è laxio-
 „ re, quam circumgestat, pera in usum suum
 „ depromat, nam *Poke* Anglis est Saccus.

„ LOUVRE Anglis & plerisque gentibus Eu-
 „ ropæis dicitur Regia, quæ est Lutetiæ Pari-
 „ fiorum. Vox est Franco-Gallica: siquidem
 „ in pervetusto Glossario Latino-Theotisco
 „ Castellum exponitur *leovar*. quod mihi quam
 „ proxime videtur accedere ad *leodward* vel
 „ *liudward*, q. d. Populi tutela. atque adeo
 „ libens quoque ad eandem originem retulerim
 „ nomen Leowardiæ, urbis inclytæ.

„ RAIL, insectari probris, lacerare convi-
 „ ciis, scurriliter exagitare. G. *railler*. D. *ryl-*
 „ *le*. B. *rallen*, *rellen*. M. Casaubonus putat de-
 „ sumptum ex *ῥιςχαλσιῶν*, Nugari, ludificari,
 „ cavillari, scommata ingerere. Menagius fa-
 „ ctum putat ex semibarbaro *Ridiculare*. It. *ra-*
 „ *gliare* est Rudere instar Asini, incondito cla-
 „ more alicui maledicere. Ita dicunt *Raglio d'a-*
 „ *sino non entrò mai in cielo*, i. e. Diræ impre-
 „ cationes hominis maligni cœlum non pene-
 „ trant, neque recidunt in caput ejus, quem di-
 „ ris devovit humana improbitas.

„ RAKELL, Verbero, furcifer. vulgo dici
 „ putant quasi *Rake-hell*. B. *rekel* est canis mi-
 „ nime generosus. Isl. *rækal* voce opprobriosa
 „ dicitur quasi *rækarl*, ac proprie denotat Ca-
 „ lumniatorem ac Sycophantam: unde & per-
 „ sæpe pro antiquo illo calumniatore & capitali
 „ generis humani hoste Satan. Nisi forte cen-
 „ seas

Janvier, Fevrier & Mars, 1737. 211

„feas in ea notione vocis rekall magis illucere.
„D. re, Terriculamentum.

D E C A M B R I D G E.

Le Dr. *Warren* vient de publier *An Appendix &c.* C'est-à-dire, *Appendix à la Réponse à un Livre intitulé Exposition du Sacrement de l'Eucharistie, où l'on examine à fond les Prières que l'Auteur a jointes à ce Livre, pour faire voir qu'elles sont fondées sur des principes erronés & faux, & que le grand nombre des défauts essentiels qui s'y trouvent ne permettent pas qu'on en puisse faire aucun usage.* Par *Richard Warren*, Docteur en Théologie &c. In 8.

D E L O N D R E S.

Les Conciles de Mr. *Wilkins* viennent enfin de paroître: *Concilia Magnæ Britannia & Hibernia à Synodo Verolamensi A. D. ccccxlvi ad Londinensem A. D. cld lccc xvii. Accedunt Constitutiones & alia ad Historiam Ecclesiæ Anglicanæ spectantia; à Dav. Wilkins S. T. P. Archidiacono Suffolciensi, & Canonico Cantuariensi collecta.* 4 voll. in folio. A la tête du premier Tome on trouve trois Epitres Dédicatoires, une au Roi, une au défunt Archevêque de Cantorbéry, & une à l'Evêque de Londres. Dans l'Epitre au Roi l'Editeur donne une idée de l'état de la Religion sous les Princes qui ont régné dans ce Royaume. On trouve ensuite une assez longue Dissertation sur la constitution ancienne

& moderne des Synodes d'Angleterre : *Dissertatio Epistolaris de veteri & moderna Synodi Anglicanae constitutione*. Du reste, bien des gens ne s'attendent pas à trouver ici les procédures de la Chambre Basse de la Convocation contre quelques Théologiens, comme le Dr. *Clarke* en 1714, & l'Evêque de *Bangor* en 1717, puisque ces procédures ne venoient que d'une Cabale qui s'étoit formée dans la Chambre Basse, & qu'elles étoient désapprouvées de la Chambre Haute qui est celle des Evêques. Ils s'attendent encore moins à y trouver le Décret de l'Université d'*Oxford* fait en 1683 en faveur du dogme de l'Obeïssance passive, ou de la Soumission absolue au pouvoir arbitraire des Rois; dogme dont elle fut obligée de reconnoître la fausseté cinq ans après. Ce Décret méritoit-il d'être placé dans un Recueil des Conciles? Il falloit du moins en le donnant remarquer que la Chambre des Pairs le fit bruler par la main du Bourreau en 1710.

Le Dr. *Rogers* a publié une Brochure pour persuader aux Non-Conformistes de se réunir à l'Eglise Anglicane : *A persuasive to Conformity adressed to the Dissenters*. In 8. Rien n'est plus édifiant que ce qu'il dit sur les avantages, que l'Union, la Paix, & la Concorde produiroient parmi les Chrétiens; mais il ne s'attache pas à lever les obstacles qui empêchent cette Union.

Mr. *Emlyn* a publié un Ouvrage posthume du Chevalier *Matthieu Hale* Premier Juge du Banc du Roi, intitulé *Historia Placitorum Coronæ*, c'est-à-dire, Histoire des Ordonnances Royales : &

& il faut remarquer que sous ce nom on comprend la Jurisprudence Criminelle & Civile, parce que les Criminels sont poursuivis au nom du Roi. L'Auteur se proposoit de traiter l'une & l'autre, mais ce qu'il a laissé ne regarde que le Criminel, comme le Crime de Lèze-Majesté, de Felonie, & de semblables Crimes capitaux, & les différentes manières de procéder dans tous ces cas. Mr. *Emlyn* a vérifié sur les Originaux les Citations des anciens Statuts, & y a ajouté des Notes fort étendues. In folio.

Voici un Anglican rigide, qui ne veut faire quartier à personne : *Impartial thoughts on the Supremacy of the Civil Magistrate &c.* C'est-à-dire, *Réflexions impartiales sur la Suprématie du Magistrat civil, & sur les engagements des Sermons publics & des Souscriptions ; sur la justice & l'équité du Test : avec quelques remarques sur la conduite que les Non-Conformistes ont tenue depuis peu ; sur la Conformité occasionnelle, le Schisme, le Papisme, le Craftsman (a), les Free-thinkers, & autres personnes mal-intentionnées. Ou Lettre d'Amitié & de Concorde au Clergé rural de Bath & Wells. Par François Squire, Maître ès Arts, Recteur d'Oxford, & Vicaire de Cutcombe & Luxborough.* In 8.

Synopsis of the History and Cure of Venereal Diseases, &c. C'est-à-dire, *Abrégé de l'Histoire & des méthodes dont on s'est servi pour guérir les Maladies Vénériennes.* Par *J. Armstrong*, Docteur en Médecine. In 8. C'est un précis de l'*Apbro-*

O 3

disiacus,

(a) C'est le titre d'une feuille volante hebdomadaire.

disiacus, ou Recueil des Ecrits sur la Maladie Vénérienne, publié à Venise, & réimprimé à Leide par les soins de Mr. *Boerhaave*. Mr. *Armstrong* a traduit la Préface de ce célèbre Médecin, & l'a mise à la tête de son Livre. Il y a joint un Sommaire du Livre de Mr. *Astruc*, pour rendre son Ouvrage complet. Il avoue qu'il s'est quelquefois éloigné de son sentiment, aussi-bien que de celui des autres Auteurs qu'il a abrégés, mais qu'il l'a fait avec les égards qu'ils méritent. Il ajoute que le Livre que le Dr. *Turnel* a publié sur le même sujet (a) ne lui a été connu que lorsque le sien étoit presque achevé.

Mr. *Lewis* nous a donné une seconde Edition de son Histoire de l'Ile de Tenet: *The History and Antiquities*, &c. C'est-à-dire, L'Histoire & les Antiquités, Ecclésiastiques & Civiles, de l'Ile de Tenet dans la Province de Kent. Par Jean Lewis Maître ès Arts, Vicaire de Mynstre, & Ministre de Margate dans cette Ile. In 4. Cette seconde Edition est augmentée de près de la moitié, & de plusieurs Planches.

Mr. *Chubb* a publié une Brochure intitulée: *Two Letters containing, I. An Enquiry concerning Church Discipline* &c. C'est-à-dire, „ Deux „ Lettres dont la première, adressée au Dr. „ *Stebbing*, contient des Recherches sur la Dis- „ cipline Ecclésiastique, & où l'on fait voir „ quelles règles Jésus-Christ & ses Apôtres ont „ données à cet égard-là. La seconde, adressée „ au Dr. *Waterland*, contient des Recherches „ sur

(a) Voyez cette Bibliothèque Tom. XVII. pag. 217.

sur les Alliances, & l'on y confidère particulièrement la nouvelle Alliance, ou l'Alliance Chrétienne. A quoi l'on a joint une Défense de la Religion Protestante, pour répondre à un Livre intitulé *The modest Plea for Popery*, c'est-à-dire, *Modeste défense du Papisme*, & pour servir d'instruction à ceux que les Papistes ont séduit, ou qu'ils tâchent d'attirer à leur Religion. Par *Thomas Chubb*." In 8. Dans la première Lettre Mr. *Chubb* soutient que Jésus-Christ n'a donné aucun pouvoir aux Pasteurs de son Eglise de retrancher de leur Communion ou d'excommunier les mauvais Chrétiens, ou ceux qui leur paroissent tels, & de faire une séparation totale entre l'ivraie & le froment; qu'au contraire il a expressement défendu de faire cette séparation, de peur qu'en arrachant l'ivraie on n'arrache aussi le bon grain; c'est-à-dire, de peur que les hommes sujets à l'erreur, à l'ignorance, & dominés par leur intérêt & par leurs passions, ne viennent à abuser de ce pouvoir, & à maltraiter les véritables Fidèles. Il ajoute que la règle que Jésus-Christ a donnée là-dessus est contenue dans ces paroles; *Si votre frère a péché contre vous* &c. C'est-à-dire, si quelqu'un ne se conduit pas conformément aux maximes du Christianisme, (que sa faute soit appelée de quelque nom que ce soit), si après en avoir été averti plusieurs fois par son prochain, & enfin par l'Eglise, c'est-à-dire, par la Société Chrétienne, dont il est membre, il ne se corrige pas de ses vices, il ne doit plus être regardé comme membre de cette Société, mais comme un mé-

chant homme. C'est-là toute l'excommunication que Jésus-Christ a autorisée. Chaque particulier doit éviter le commerce de l'homme qui persiste dans ses vices, mais la Société Chrétienne n'a aucun droit de l'exclure de son Corps par un acte formel & juridique. Mr. Chubb s'attache à mettre tout cela dans un grand jour, & à répondre aux Objections. Dans la seconde Lettre il a en vue l'Ecrit du Dr. *Waterland* sur les points fondamentaux (a). Ce Théologien a prétendu que tous les dogmes essentiels à l'Alliance Chrétienne sont des Vérités fondamentales, & à la faveur de ce nom il a fait passer tout l'attirail de son Système Théologique pour fondamental. Mr. Chubb marque ce que c'est que l'Alliance Chrétienne, & fait voir qu'elle ne comprend rien de ce que Mr. *Waterland* voudroit y trouver.

Institutes of Learning &c. C'est-à-dire, Méthode d'apprendre les Belles-Lettres tirée d'Aristote, de Plutarque, de Longin, de Denis d'Halicarnasse, de Cicéron, de Quintilien, & de plusieurs autres Auteurs anciens & modernes. Par Edward Manwaring. Brochure in 8. Le même Auteur nous a donné *An Historical and Critical account of the most eminent Classick Authors* &c. C'est-à-dire, Traité Historique & Critique des principaux Auteurs Classiques, tant Historiens que Poètes.

Voici un nouvel Ouvrage sur les Fluxions: *The Doctrine of Fluxions founded* &c. C'est-à-dire,

(a) Voyez Tom. XVI. pag. 227, 228.

-dire, *La Doctrine des Fluxions fondée sur la Méthode de Mr. le Chevalier Newton, telle qu'il l'a publiée lui-même dans son Traité de la Quadrature des Lignes courbes. Par Jaques Hodgson, Membre de la Société Royale, & Maître de l'Ecole Royale de Mathématique de l'Hôpital de Christ.* In 4.

Essay on the Simony and Sacrilege of the Bishops of Ireland &c. C'est-à-dire, De la Simonie & des Sacrilèges des Evêques d'Irlande, où l'on propose les moyens de remédier à ce desordre & à quelques autres abus Ecclésiastiques. Avec une Lettre qui sert de Préface, adressée au Primat d'Irlande. Soumis à la considération de la Chambre des Communes d'Irlande, par Jaques Read, Docteur en Théologie. In 8.

On nous a donné deux Volumes de *Sermons* posthumes du Dr. *Littleton*, qui contiennent chacun douze Sermons. In 8.

An Enquiry into the meaning of Demoniacs &c. C'est-à-dire, Recherches sur ce qu'il faut entendre par les Démoniaques dont il est parlé dans le Nouveau Testament. Par T. P. A. P. O. A. B. I. T. C. O. S. In 8. L'Auteur fait voir que les Démoniaques du Nouveau Testament étoient des épileptiques ou des maniaques, & que l'idée de mauvais Esprits étoit venue des Grecs qui donnoient le nom de *Démons* aux ames des Morts, lesquelles après avoir quitté la Terre avoient du pouvoir sur les hommes, & leur causoient quelquefois des maladies. Ils les regardoient aussi comme des Divinités. Mais les gens sensés parmi eux, & les Médecins reconnois-

soient qu'il n'y avoit rien là que de naturel. Cette Brochure est très bien écrite, il y règne une érudition choisie, & qui se borne à prouver ce qu'on y avance. L'Auteur nous fait espérer qu'il expliquera un jour ce que les premiers Chrétiens entendoient par leurs Démoniaques, & qu'il examinera ce que Justin Martyr, Origène, Théophile, Tertullien, S. Cyprien, Minutius Félix, Lactance, &c. ont dit sur ce sujet. Dans cette vue il n'a rien dit ici des Démons que l'on chassoit des Autels, & des Confessions qu'ils faisoient lorsqu'ils étoient exorcisés par des Chrétiens : cela lui donnera lieu de rechercher ce que c'étoit que les Démoniaques dans les premiers Siècles du Christianisme.

Mr. *Jephson* Bachelier ès Arts a signalé son zèle pour l'observation religieuse du Dimanche, dans un gros Volume in 8. intitulé *A Discourse concerning the religious Observation of the Lords Day* &c. Il prétend que le Dimanche aiant été substitué au Sabbath des Juifs, il faut y observer une régularité particulière. Mr. *Fleming*, Laïque & habile homme, a bien d'autres sentimens. Il publia il y a quelque tems un Ecrit pour prouver que la Loi que *Moïse* donna touchant le Sabbath faisoit partie des Loix cérémonielles des Juifs, & qu'elle ne regarde point les Chrétiens (a). Mr. *Cornwaite* prit le parti du Sabbath, dans une Brochure où il tâcha de réfuter Mr. *Fleming*; mais celui-ci vient de lui répondre dans un Ecrit intitulé, *A plain and rational*
Ac-

(a) Voyez Tome XVII. pag. 215, 216.

Account of the Law of the Sabbath &c. C'est-à-dire, *Exposition simple & raisonnée de la Loi du Sabbath*, &c. In 8. Il y suit pied à pied les objections de son Adversaire, & n'oublie rien de ce qui peut satisfaire ses Lecteurs.

On a traduit en Anglois le Livre de Mr. Astruc, sur les Maladies Vénériennes: c'est une marque de l'estime que l'on a ici pour cet Ouvrage. 2 voll. 8.

Le Dr. Stebbing a publié, *A true state of the Controversy &c.* C'est-à-dire, *Véritable état de la Dispute avec Mr. Foster, sur le sujet de l'Hérésie, pour servir de Réponse à la seconde Lettre.* In 8. Mr. Foster y a répliqué par un Ecrit intitulé: *An Answer to Dr. Stebbing &c.* Réponse à l'Ecrit du Dr. Stebbing qui a pour titre, *Le véritable état de la Dispute avec Mr. Foster &c.* In 8. Le Dr. Stebbing se plaint que Mr. Foster a changé l'état de la question, & Mr. Foster se plaint que le Dr. Stebbing a laissé la seconde Lettre sans réponse.

An Enquiry into the natural right of Mankind to debate freely &c. C'est-à-dire, *Recherches sur le Droit naturel qu'ont les hommes de disputer librement sur les matières de Religion: où l'on examine les Maximes qui ont été avancées depuis peu par quelques Ecrivains. Par un Avocat de Lincoln's-Inn.* In 8. L'Auteur se déclare contre la liberté d'examiner les matières de Religion; il s'étend beaucoup à réfuter l'Apologie que Mr. Collins a faite de cet Examen dans son Livre des *Fondemens & des Raisons de la Religion Chrétienne*,
ne,

ne, & ce que le Dr. Sikes a aussi dit en faveur de l'Examen libre & desintéressé.

The Moral Philosopher &c. C'est-à-dire, le *Philosophe Moral : ou Dialogue entre Philalèthe Théologien Chrétien, & Théophane Juif Chrétien, où les fondemens & les raisons de la Religion en général & du Christianisme en particulier, entant que distingué de la Religion naturelle; les différentes méthodes d'offrir les vérités morales à l'Esprit, & les marques ou caractères nécessaires qu'elles doivent également avoir; la nature des Loix positives des rites & des cérémonies, & jusqu'où elles sont capables de preuve à l'égard de leur obligation perpétuelle; & plusieurs autres matières de la dernière conséquence pour la Religion, sont discutées & examinées avec candeur, & les raisons pour & contre sont exposées sans partialité.* In 8. Cet Ouvrage est le résultat des Conférences d'une Société d'Amis qui s'assembloient tous les quinze jours à la campagne, lesquelles ont duré deux ans. Leurs recherches étoient fondées sur quelques Maximes dont ils étoient convenus. Voici la première. „ Que la Vérité morale, la raison „ & convenance (a) des actions, est fondée sur „ les relations naturelles & nécessaires des personnes & des choses, antécédemment à aucune volonté ou Loi positive; & par conséquent „ ne peut pas être changée par aucune volonté, „ Loi, ou autorité positive quelconque.”

(a) *Fitness.*

D E G E N E V E.

Barrillot, Père & Fils, impriment, en trois Volumes *in quarto*, toutes les Differtations & les Harangues de Mr. Turretin. Voici le titre des deux Volumes, qui sont déjà achevés: JOH. ALPHONSI TURRETTINI, *in Ecclesia & Academia Genev. Pastor. & Professor. &c. Cogitationes & Differtationes Theologicae. Quibus Principia Religionis, cum Naturalis, tum Revelatae, adstruuntur & defenduntur, animique ad Veritatis, Pietatis, & Pacis studium excitantur.* Vol. I. Vol. II. Le dernier Volume contiendra toutes les Harangues, & il ne tardera pas à sortir de dessous la presse. On parlera de tout cela en son tems.

D E L E I D E.

Abraham Kallewier, & Jean & Herman Verbeek, vont imprimer par voie de Souscription un Ouvrage intitulé : *Jurisprudentia Romana & Attica, continens varios Commentatores, qui Jus Romanum & Atticum, item Classicos aliosque Auctores veteres emendarunt, explicarunt, illustrarunt.* Cet Ouvrage, dont Mr. Jean van der Linden est l'Editeur, contiendra trois Tomes *in folio*, & sera distribué aux conditions suivantes.

I. On emploiera le même Papier, les mêmes Caractères & la même Forme, dont on s'est servi pour l'impression du Projet de Souscription,

222 BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,

cription, si ce n'est que les Caractères seront tout neufs, & qu'on a imprimé sur de petit Papier quelques Exemplaires de ce Projet, afin de pouvoir les transporter plus commodément dans les Pays étrangers.

2. On n'imprimera que six cens Exemplaires de cette Forme, & vingt-cinq en grand Papier: du reste les Libraires, qui présentent ce Projet, s'engagent de ne jamais réimprimer cet Ouvrage, & de ne céder à qui que ce soit le droit d'en faire une nouvelle Edition.

3. L'Ouvrage complet contiendra environ six cens Feuilles, & trois Titres rouges. Les Souscripteurs payeront pour chaque Feuille sept *Dutcs* & demie ($7\frac{1}{2}$ *Duiten*), de sorte que l'Ouvrage complet reviendra à vingt-huit Florins & cinq Sous, dont le payement se fera de la manière suivante:

On payera en souscrivant	_____	f 7:0:0
Lorsqu'on recevra le premier Tome--	7:0:0	
Quand on aura achevé le second Tome--	7:0:0	
Lorsqu'on aura imprimé le troisième		
Tome	_____	7:5:0
		f. 28:5:0

Le prix des Exemplaires en grand Papier sera de quarante-deux Florins, que l'on payera en différens termes, de la manière que voici:

En donnant son nom	_____	11:0:0
En recevant le premier Volume	_____	10:0:0
Lorsque le second sera imprimé	- -	10:0:0
Quand on aura achevé le dernier	- -	11:0:0

4. Si

4. Si l'Ouvrage comprend quelques Feuilles de plus ou de moins, on en augmentera ou diminuera le prix, suivant l'estimation qui vient d'être faite. On mettra à la tête du premier Tome les noms de ceux qui auront souscrit.

On recevra dès à présent les Souscriptions, & on continuera jusqu'à la fin du mois de Mai, 1737. Si après le terme échu des Souscriptions, il restoit quelques Exemplaires, ceux qui souhaiteront avoir l'Ouvrage, payeront trente-huit Florins pour le petit Papier, & cinquante-six Florins pour le grand Papier, sans aucun rabais. Le premier Volume paroitra sur la fin de l'année; on publiera le second pendant le cours de l'année suivante; & le troisieme à la fin du mois de Mai 1740.

On pourra souscrire chez les principaux Libraires de ce Pays, & des Pays étrangers.

D E R O T T E R D A M.

Jean Hofhout imprime actuellement, par voie de Souscription, une nouvelle Edition des *Oeuvres spirituelles de feu. Monseigneur François de Salignac de la Mothe-Fenelon, Archevêque Duc de Cambray, Prince du S. Empire, &c.* Il en a répandu, il y a quelque tems, le Projet de Souscription. En voila, en abrégé, le contenu, avec quelques changemens tirés des Avertissemens que *J. Hofhout* a mis depuis dans nos Gazettes.

On y remarque, que ces *Oeuvres Spirituelles* n'avoient jamais été imprimées à *Paris*, & que de

de toutes les Editions qui s'en sont faites en différens Pays, il n'y a que celle de 1718 qui ait eu l'avantage d'être spécialement conduite par la Famille de l'Auteur, depuis sa mort.

La nouvelle Edition, que l'on annonce, aura tous les avantages de celle de 1718, avec d'autres encore qui la rendront fort supérieure. Son Excellence Monsieur le Marquis de *Fénelon*, Petit-neveu du célèbre Auteur, & Ambassadeur de Sa Majesté Très-Chrétienne à La Haie, sous les yeux de qui se fait cette nouvelle Edition, y ajoutera plusieurs Pièces considérables de la façon de l'Auteur, qui auront le mérite de n'avoir point encore paru.

Elle sera exactement conforme à la belle Edition des *Avantures de Télémaque*, in Folio & in Quarto, imprimées en 1734 à Amsterdam chez *Weststein & Smith & Châtelain*, & à Rotterdam chez *Jean Hofhout*; elle aura la même Forme, & on y emploiera le même Papier & le même Caractère.

La nouvelle Edition comprendra deux Volumes tant in Folio qu'in Quarto, qui seront composés d'un grand nombre de Lettres Spirituelles & de Traités sur différens sujets de Religion, de Piété & de Morale.

L'Ouvrage entier aura au moins in Folio 200, & in Quarto 100 Feuilles. On n'imprimera que 40 Exemplaires du premier & que 250 Exemplaires du second, qui seront tous numérotés; & si le nombre des Souscriptions va au-delà, ou n'imprimera pas un seul Exemplaire de plus que le nombre souscrit.

En

Janvier, Février & Mars, 1737. 225

En cas qu'il y ait eu au-delà du nombre de Feuilles marquées, les Souscripteurs payeront pour chaque Feuille in Quarto 2 sols; & s'il s'en trouve moins, on leur rabattra de même: on observera la même proportion du plus ou du moins des Feuilles, dans l'Edition in Folio.

On payera pour l'in Quarto en souscrivant

Florins d'Hollande 6:0:0

En recevant l'Ouvrage ——— 6:0:0

f. 12:0:0

Pour l'in Folio en souscrivant --- 15:0:0

En recevant l'Ouvrage ——— 15:0:0

f. 30:0:0

L'Imprimeur promet de livrer aux Souscripteurs l'Ouvrage entier avant la fin de cette année 1737.

D' A M S T E R D A M.

Wetstein & Smith, Imprimeurs de cette Bibliothèque, viennent d'achever la nouvelle Edition de l'Art de bien parler François, qui comprend tout ce qui regarde la Grammaire, & les façons de parler douteuses. Cinquième Edition, revue exactement sur la Grammaire de Mr. Regnier Desmarais, sur le Dictionnaire de l'Académie Française, & sur plusieurs Remarques nouvelles; & augmentée de plusieurs Articles importants, qui
Tom. XVIII. Part. I. P ne

ne se trouvent point dans les trois premières Editions. Par Mr. de la Touche. 12. 2 Voll.

Ils ont aussi achevé la nouvelle Edition du Recueil de Lettres, par Mr. Richelet, dont voici le Titre : *Les plus belles Lettres Françaises sur toutes sortes de Sujets, tirées des meilleurs Auteurs, avec des Notes.* Par P. Richelet. Sixième Edition, revue & augmentée; avec des Observations sur l'Art d'écrire les Lettres, par Mr. B. L. M. 12. 2 Tomes.

Les mêmes Libraires aiant éprouvé dans le débit de l'*Art de bien parler François*, dont on vient d'annoncer la nouvelle Edition, quel cas le Public fait des bons Livres qui tendent à perfectionner cette Langue, ont cru devoir réimprimer d'après les Editions de Paris, les deux Livres suivans, qui ont eu l'un & l'autre l'approbation des Connoisseurs, & qui peuvent en être considérés comme une suite, savoir : *Synonymes François, leurs différentes significations, & le choix qu'il en faut faire pour parler avec justesse*, par Mr. l'Abbé Girard. S. I. D. R. & *Traité de la Prosodie Française*, par Mr. l'Abbé d'Olivet.

Ces deux Livres ne faisant ensemble qu'un mince Volume, on a trouvé à propos de les joindre.

Les mêmes Libraires, qui ont déjà imprimé dix Volumes de l'*Histoire Ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes & des Perses, des Macédoniens, des Grecs*, par Mr. Rollin, vont en commencer, avec un Caractère tout neuf, l'onzième

me Volume. Ceux qui ont lu le dixième Vol. de cet Ouvrage, savent qu'il y a conduit son Histoire à l'Époque qui devoit la terminer, c'est-à-dire, jusqu'à la mort de Cléopatre, que l'Égypte fut réduite en Province Romaine. Mais l'Auteur, persuadé que l'Histoire des Arts & des Sciences, & de ceux qui s'y sont distingués par un mérite particulier, ou l'Histoire de l'Esprit Humain, est aussi intéressante pour le Public que celle des Princes & des Héros, s'est attaché à enrichir son Livre de l'Histoire des Arts & des Sciences qui ont été inventées & cultivées par les différens Peuples qui en font le principal objet. Vers la fin du Tome X. il commence cette nouvelle Carrière, & y traite de l'Agriculture & du Commerce des Anciens : dans l'onzième Volume qu'on annonce, il la poursuit; voici en général les matières qu'il y discute : De l'Architecture, de la Sculpture, de la Peinture, de la Musique, de la Science Militaire, des Grammairiens, des Philologues, des Rhéteurs & des Sophistes.

Les mêmes Libraires, conjointement avec *S. Luchtmans* Libraire à *Leide*, donneront au Public, dans peu de tems, les deux premiers Volumes de *Tite-Live* in Quarto, & ensuite de deux en deux Volumes jusqu'à ce que tout l'Ouvrage soit achevé. C'est Monsieur *Arnaud Drakenborch*, Professeur à *Utrecht*, connu par l'Édition de *Silius Italicus* imprimée à *Utrecht* en 1717, qui s'est chargé de cette Édition. Le Texte y est par-tout revu, & réformé dans une infinité d'endroits, sur un nombre de Manuscrits.

dont les Collations n'avoient jamais été mises à profit pour le Public, jusqu'à présent, & encore sur d'autres que le savant *J. Fr. Gronovius* n'avoit consultés qu'occasionnellement. Sous le Texte se trouveront les *Notæ integræ Laurentii Vallæ*, *M. Antonii Sabellici*, *Beati Rhenani*, *Sigismundi Gelenii*, *Henrici Loriti Glareani*, *Caroli Sigonii*, *Francisci Modii*, *Fulvii Ursini*, *Marcellii Donati*, *Henrici Valefii*, *J. Fr. Gronovii*, *Tanaquilii Fabri*, *Jacobi Perizonii*, & *Jacobi Gronovii*: præterea *Notæ excerptæ Jani Gruteri*, aliorumque Virorum doctorum qui passim *Livium* emendare vel illustrare conati sunt; ad hæc notæ ineditæ *Jani Gebhardi* & *Caroli Andreæ Dukerii*: quibus ultimo loco accedent *Arnoldi Drakenborchii* Editoris *Observationes*. Tous les Supplémens de *Freinshemius* s'y trouveront aussi. Voilà à peu près le Titre & le Plan de cette nouvelle Edition de *Tite-Live*, à laquelle rien ne manquera, ni du côté de l'Editeur, ni des Correcteurs, ni des Imprimeurs, pour la rendre aussi complete & aussi digne de la curiosité des Savans, qu'il soit possible.

D E L A H A Y E.

Projet de Souscription pour l'Impression des Actes publics d'Angleterre, recueillis par *Mr. Rymer. Fœdera, Conventiones, Literæ, & cujuscunque generis Acta Publica, inter Reges Angliæ, & alios quosvis Imperatores, Reges, Pontifices, Principes, vel Communitates, ab ineunte Sæculi Duodecimo, viz. ab Anno 1101. ad nostra usque tem-*

tempora, habita aut tractata: Ex Autographis, infra secretiores Archivorum Regionum Thesaurarias per multa Sæcula reconditis, fideliter exscripta. In lucem missa de mandato nuperæ Regiæ. Accurrante Thoma Rymer, ejusdem Serenissimæ Regiæ Historiographo. Editio Tertia, ad originales Chartas in Turri Londinensi denuo summa fide collata & emendata, studio Georgii Holmes. X. Voluminibus in folio comprehensa.

Le Public est trop persuadé de l'utilité de cet Ouvrage, pour qu'il soit nécessaire d'en faire l'éloge. On fait l'usage que Mr. de Rapin en a fait dans la composition de son *Histoire d'Angleterre*. Les Extraits qu'il a donnés de ces Actes dans la *Bibliothèque Choisie & Ancienne & Moderne* de Mr. Le Clerc, & qui ont été imprimés ensuite avec les Remarques de Mr. Tindal sur l'Histoire de Mr. de Rapin, ont fait connoître les grands secours que l'on peut tirer de ce Recueil, non seulement pour l'Histoire d'Angleterre, mais pour celle de tous les Etats de l'Europe. Le Livre s'est peu répandu cependant, à cause de sa grande cherté; les Editions qui en ont paru ayant été vendues, l'une 100 Guinées l'Exemplaire, l'autre 50, quoiqu'il n'y eût alors que XVII Volumes. Comme il y a peu de personnes en état de faire cette dépense, & que ceux mêmes qui le pourroient ont souvent de la peine à s'y résoudre; le Libraire a cru faire plaisir aux uns & aux autres d'en donner une Edition dont le prix n'ira pas à dix Guinées, & qui aura ces deux avantages sur les précédentes.

I. Une Table générale des Matières pour tout le Recueil ; au-lieu que dans les autres Editions il y en a une particulière pour chaque Volume, ce qui est très incommode.

II. Une Traduction Françoisse des Pièces qui sont en Anglois. Elle a paru nécessaire , parce que la Langue Angloise n'est pas aussi généralement répandue que la Françoisse ou la Latine. Mais afin qu'on ne la soupçonne point d'infidélité , & pour mettre le Lecteur en état de corriger les fautes , s'il s'y en trouve, l'Original & la Traduction seront imprimés à côté l'un de l'autre, sur deux colonnes.

Le Caractère , à la vérité , sera moins gros que celui des Editions d'Angleterre : mais on peut voir par un Essai qui accompagne le Projet, qu'il l'est encore assez pour ne point fatiguer la vue, & plus que quantité d'autres Livres qui sont entre les mains de tout le monde, tels que le Dictionnaire de Moreri, &c.

La première idée du Libraire avoit été de donner ce Recueil *in-quarto*, & c'est ainsi qu'il l'a annoncé dans les Gazettes. Mais il a considéré depuis, que comme c'est un Livre de Bibliothèque, & qui doit naturellement être mis à la tête du CORPS DIPLOMATIQUE, il convenoit mieux de le faire *in-folio*.

CONDITIONS.

Les 20 Vol. de l'Edition d'Angleterre seront réduits à 10 Vol. in-folio, qui feront environ 2000 feuilles, en y comprenant le peu de Figures, Titres &c. qui doivent y entrer.

2000 feuilles à 9 dutes font $f\ 112:10$

Qui se payeront de la manière suivante :

En souscrivant	-	-	-	$f\ 10:-$	5
En recevant les Volumes, depuis le					
I. jusqu'au IX.	$f\ 10:$	à chaque			
Volume; ce qui fait pour les IX					
premiers Volumes	-	-	$f\ 90:-$	-	2
En recevant le Tome X.	-		$f\ 12:$	10	
					$f\ 112:10$

Les Exemplaires en grand papier coûteront, comme à l'ordinaire, un tiers de plus, savoir $f\ 168:15$: dont on payera $f\ 15$: en souscrivant, $f\ 15$: en recevant chacun des IX premiers Volumes, & $f\ 18:15$: en recevant le dernier.

S'il y a plus ou moins de 2000 feuilles, les Souscripteurs payeront à proportion sur le pied de 9 dutes pour le petit papier; & l'on tiendra compte de cette différence sur le dernier payement.

Outre le prix marqué ci-dessus, on payera en recevant le dernier Volume, quatre dutes de plus,

plus, (tant pour le grand papier que pour le petit) pour toutes les feuilles où les Pièces Angloises seront traduites en François. Comme il n'y a qu'environ cent ans qu'on a commencé d'écrire les Actes en Anglois, cela ne fera point un objet considérable, & n'aura lieu que dans les trois derniers Volumes.

On n'imprimera que 550 Exemplaires, à moins qu'il ne se trouvât un plus grand nombre de Souscriptions; auquel cas, le Libraire promet de n'en pas imprimer un seul au-delà du nombre souscrit: & afin que le Public en puisse être assuré, on mettra à la tête du Livre une Liste des Souscripteurs, & tous les Exemplaires seront numérotés. S'il paroît de nouveaux Volumes dans la suite, le Libraire s'engage à les donner aux mêmes conditions.

L'Ouvrage sera imprimé sur de beau Papier, & du même Caractère que l'Essai.

On pourra souscrire chez les principaux Libraires de l'Europe, jusqu'au *premier de Juin 1737*, & pas au-delà. Le Tome I. paroîtra neuf mois après, & les Volumes suivans de six mois en six mois.

T A B L E

D E S

A R T I C L E S.

- I. *Justification des Discours & de l'Histoire Ecclésiastique de Mr. l'Abbé FLEURI, &c.* pag. 5
- II. *Observations sur la Comédie, & sur le Génie de Molière. Par LOUIS RICCOBONI.* 37
- III. *Dissertation inaugurale de Jurisprudence, sur les Mathématiques du Droit. Par GUILLAUME-OTHON REITZ.* 51
- IV. *Géographie physique, ou Essai sur l'Histoire naturelle de la Terre. Par Mr. WODWARD.* 66
- V. *Lettres de Mr. LEIBNITZ.* 107
- VI. *Mémoires de Littérature, tirés des Registres de L'ACADEMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, depuis 1726 jusqu'en 1730.* 140
- VII. *Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes & des Perses, des Macédoniens, des Grecs. Par Mr. ROLLIN. Tome X.* 181
- VIII. *PLAN de l'Histoire des anciens Traités, ou du Recueil historique & chronologique des Traités répandus dans les Auteurs Grecs & Latins, & autres Monumens de l'Antiquité, depuis les tems les plus reculés jus-*
P 5 *ques*

T A B L E D E S A R T I C L E S.

<i>ques à l'Empire de Charlemagne.</i>	Par Mr.	
BARBEYRAC.		200
IX. <i>Traité de la Sagesse de Moïse,</i>	Par Mr. de	
CATTENBURGH.		204
X. NOUVELLES Littéraires.		208

CATALOGUE

DES LIVRES

NOUVEAUX

Libri Latini.

Commentarii Academiæ Scientiarum Imperialis Petropolitanae. Tom. IV. ad Annum 1719. 4.

Rerum Italicarum Scriptores ex Editione L. A. Muratorii. Tom. XXIII. Fol.

Parerga five Accessiones ad omnis generis Eruditionem. Tom. I. Lib. I. & II. 8. Göttingæ.

F. Otton. Menckenii Carmina. 8. Lipsiæ.

Car. Linnæi Genera Plantarum eorumque Characteres naturales, secundum numerum, figuram, situm & proportionem omnium fructificationis partium. 8.

Adriani a Cattenburgh Syntagma Sapientiæ Mosaicæ; in quo multa ex prioribus Mosæ Libris eruuntur contra Atheos, Deistas & Libertinos; variaque illustrantur de Antiquitate multarum Artium & Scientiarum. 4.

Livres François.

L'Art de bien parler François, qui comprend tout ce qui regarde la Grammaire & les façons de parler douteuses. Cinquième Edition, revue & augmentée, 12. 2 Tomes.

Les

Les Solitaires en belle humeur. Entretiens recueillis de papiers de feu Mr. le Marquis de M... Tome troisième. 12.

Le fortuné Florentin, ou les Mémoires du Comte Della Vallé, par Mr. le Marquis d'Argens. 12.

Recueil des plus belles Pièces de Théâtre, contenant l'Embaras des Richesses, le Joueur, Arlequin Sauvage, le Philosophe marié, & le Nouveau Tarquin. 8.

La Bibliothèque de Campagne, ou Amusemens de l'Esprit & du Cœur. Tom. IV. 12.

La Mouche, ou les Aventures de Mr. Bigand, traduites de l'Italien par le Chevalier de Moubly. Tom. III. & IV. 12.

La Fille errante, ou Mémoires de Mademoiselle de Paisigni, écrits par elle-même. 8. deux Parties.

Lettres Juives, ou Correspondance Philosophique, Historique & Critique, entre un Juif Voyageur & ses Correspondans en divers endroits. Tom. IV. 8.

La Rhétorique ou l'Art de parler, par le R. P. Bernard Lamy. Sixième Edition, augmentée d'un Discours préliminaire sur son usage & de ses Réflexions sur l'Art Poétique.

Sermons sur divers Textes de l'Ecriture Sainte, par Jaques Saurin. Tomes VIII. & IX. 8.

Causes célèbres & intéressantes, avec les Jugemens qui les ont décidées, recueillies par Mr. Gayot de Pitaval. Tom. VII. & VIII. 8.

Le Philosophe amoureux, ou les Mémoires du Comte de Manmejan, par Mr. le Marquis d'Argens. 12.

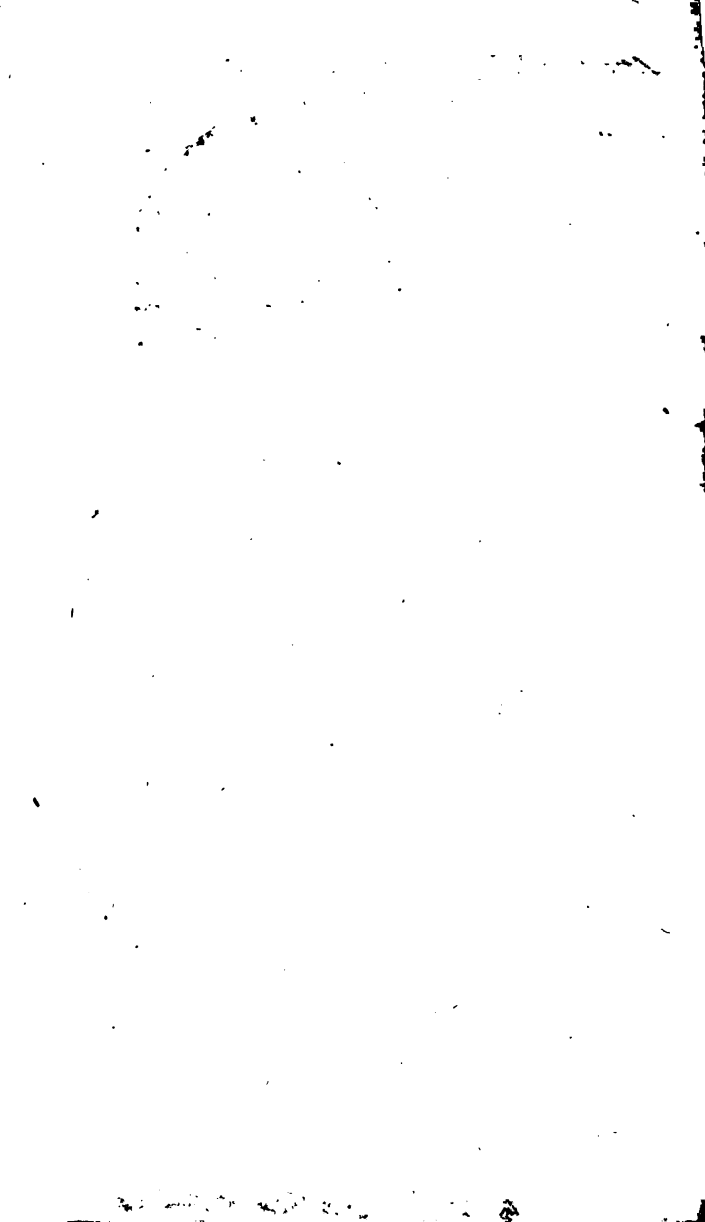
Avan-

*Avantures de Don Ramire de Roxas, & de Do-
na Leonor de Mendoce, tirées de l'Espagnol.*
12. 2 Tomes.

*Synonymes François, leurs différentes significations,
& le choix qu'il en faut faire pour parler
avec justesse, par Mr. l'Abbé Girard. S. I.
D. R. On y a joint, Traité de la Prosodie
Françoise, par Mr. l'Abbé d'Olivet. 12.*

*Amusemens de la Campagne, de la Cour & de la
Ville, ou Récréations Historiques, Anecdotes
Secrettes & Galantes. Tomes III. & IV. 12.*

F I N.



BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois
D'AVRIL, MAI & JUIN,
1737.
TOME DIX-HUITIEME.
Seconde Partie.



A AMSTERDAM;
Chez J. WETSTEIN & G. SMITH.
MDCCXXXVII.



BIBLIOTHEQUE

RAISONNÉE

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

Pour les Mois d'Avril, Mai,
& Juin, 1737.

ARTICLE I.

EVERARDI OTTONIS, Jurisconsulti & Antecessoris, De Vita, Studiis, Scriptis, & Honoribus SERVII SULPICII, LEMONIA, RUFFI, Jurisconsultorum principis, Liber singularis. Ejusdem P. ALFENUS VARUS, ab injuriis Veterum & Recentiorum liberatus.

C'est-à-dire :

LA Vie de SERVIUS SULPICIUS RUFUS, le Prince des Jurisconsultes : & la Défense de PUBLIUS ALFENUS VARUS, autre ancien Jurisconsulte, contre les choses injurieuses qu'ont dit de lui les Anciens & les Modernes. Par Mr. OTTO, Docteur & Professeur en Droit à
Tom. XVIII. Part. II. Q 2 U-

Utrecht. In octavo, *pagg.* 292. *A Utrecht,*
chez Jean Broedelet, 1736.

CEs deux Pièces ne sont pas tout-à-fait nouvelles : mais elles le seront pour un grand nombre de Lecteurs. Elles parurent ensemble, dans le cinquième & dernier Volume du *THESAURUS JURIS*, il y a environ deux ans. Quoi que les quatre premiers Tomes de cette vaste Collection aient été imprimez deux fois, elle n'est ni ne peut être entre les mains de tout le monde, soit à cause de sa cherté, soit parce qu'il y a beaucoup de gens, même entre ceux dont la profession demande quelque étude du Droit, qui ne se soucient guères de la plûpart des Ouvrages qu'elle renferme. Il s'y en trouve néanmoins, qui peuvent être à l'usage & du goût de tous les Lecteurs curieux, à quelque Etude particulière qu'ils se donnent. Tels sont ceux que le Libraire nous donne ici, rimprimez à part, & dans une forme plus commode. Il a cru y trouver son compte, & rendre en même tems service au Public. C'est sans doute de son pur mouvement qu'il l'a entrepris, & qu'il donne ces Pièces toutes telles qu'il les avoit imprimées en grand. Car l'Auteur ne paroît ici pour rien ; & il n'y a d'autre Avertissement, que celui du Libraire même. On aime aujourd'hui, plus que jamais, l'Histoire Littéraire, à laquelle se rapporte l'Histoire des Hommes Illustres dans la République des Lettres ; & les Jurisconsultes n'y tiennent pas le moindre rang. Ainsi le Libraire ne se repentira pas d'avoir fourni le moien de se pourvoir à peu de

de frais de ces Vies de deux anciens Jurisconsultes, dont le nom, joint à celui de l'Auteur, suffit pour exciter la curiosité.

I. LA première Vie étoit originairement un Discours Académique, que Mr. OTTO prononça en sortant du Rectorat de l'Université d'Utrecht, le 22 Mars 1725. En publiant cette Harangue, il la parsema de Notes, sur bien des choses qui ne convenoient ni aux bornes du tems dans lequel elle devoit être renfermée, ni au tour Oratoire qu'il avoit pris. *L'admiration & l'amour*, dont il s'étoit rempli pour le *vaste génie & l'érudition incroyable* de SERVIVS SULPICIUS RUFUS, aiant crû depuis, à mesure qu'il y faisoit plus d'attention; il voulut ériger en son honneur un plus ample monument, où il pût s'étendre tout à son aise, & rassembler tout ce qui se trouve au sujet d'un homme, en qui, dit-il, la Nature a voulu montrer jusqu'où elle pouvoit pousser ses dons. Par-là il a eu lui-même occasion d'exercer sa Critique, & de montrer sa grande lecture, tant des Anciens, que des Modernes. La forme de l'Ouvrage en est aussi devenue différente. Il n'y a point de Notes: toutes les Citations sont enchaînées dans la suite du discours. C'est le plus souvent un stile de Dissertation Académique, où les digressions ne sont pas épargnées. Mais de tems en tems le stile Oratoire revient; les morceaux de la Harangue, qui se suivoient, aiant été copiez, & placez chacun en l'endroit où ils devoient se rapporter, selon le nouveau plan de l'Auteur.

LA (a) *Race Sulpicienne*, d'une des (b) Branches de laquelle sortoit le Jurisconsulte, dont il s'agit, étoit (c) *Patricienne*, très-ancienne & illustre; quoi qu'en dise (d) *PIGHIVS*, qui, sur une conjecture frivole, en a trouvé l'origine basse. Il étoit lui-même de la Branche, ou de la Famille des *Rufus*; & son Père, à ce que dit (e) *CICERON*, étoit de l'Ordre des *Chevaliers*. Comment accorder cela avec la Noblesse *Patricienne* qu'on lui attribue, & avec l'Orateur même, qui qualifie celle qu'il lui donne, la plus haute, (f) *summa nobilitas*? Le Savant (g) *GRÆVIUS* est le premier, qui ait trouvé la solution de cette difficulté, dont les Savans avoient été si fort embarrassés, qu'ils avoient imaginé des conjectures sans fondement, faute de considérer les différentes manières dont on distinguoit les *Patriciens*; ou par rapport à la naissance; ou par rapport aux trois Ordres, de *Sénateurs*, de *Chevaliers*, & du *Peuple*; ou par rapport aux biens, selon la quantité desquels on faisoit le dénombrement des Citoyens. Sur ce pié-là, le Père de *Servius* ne laissoit pas d'être d'extraction *Patricienne*, quoi qu'il ne fût que *Chevalier*. Ce prénom de *Servius*, que portoit le Fils, & la *Tribu Lémonienne*, dont il étoit, fournissent occasion à notre Auteur, de faire bien des remarques critiques. Nous passerons ici, & ailleurs, ces sortes de choses, pour nous arrêter au principal.

ON

(a) *Gens Sulpicia*. (b) *Familia*. (c) *Lib. 2. § 43. D. De Orig. Jur.* TACIT. *Ann. Lib. III. Cap. 48.* (d) *Lib. VII. Annal. ad Ann. 499.* (e) *Orat. pro Muren. Cap. 7.* (f) *Ibid.* (g) *Præfat. ad Tom. I. Antiq. Roman.*

ON (a) ne fait rien de certain sur le tems précis de la naissance de *Servius*. Il étoit contemporain de *CICERON*, & à peu près de même âge. De-là notre Auteur conjecture, qu'il vint au monde environ cent ans avant *JESUS-CHRIST*, & peut-être en l'Année de Rome 648, qui fut celle où naquit l'Orateur Romain. L'Enfance de *Servius* tombe donc sur des tems très-malheureux pour la République, déchirée par les factions, qui amenèrent enfin sa ruine; mais un vrai Siècle d'or pour les Lettres. Jamais on ne vit à (b) Rome une si grande pépinière de Jeunesse d'un génie excellent. *Pomponius Atticus*, *Jules César*, *Pompée*, *Cicéron*, furent les Condisciples de *Servius*, dans sa première jeunesse. Il cultiva (c) avec beaucoup de soin les Belles-Lettres, l'Histoire, & toutes les Sciences. Il s'attacha sur-tout à la (d) Philosophie: mais les Savans ne conviennent pas sur la Secte à laquelle il se rangea. Les uns le font *Péripatéticien*; & les autres, *Stoïcien*. Notre Auteur conjecture, qu'il prit de toutes les Sectes ce qu'il jugeoit le meilleur, en sorte néanmoins qu'il suivit principalement les *Stoïciens*, comme fit *VARRON*, & plusieurs autres Romains. On voit d'ailleurs, que quelques Maîtres, sous lesquels il avoit étudié, étoient de cette Secte. *Servius* ne négligea pas même la Poësie. Malheureusement on ne connoit son talent en ce genre, que par

(a) Cap. 2. (b) *Senèque, Controvers. Lib. I. Præfat.*

(c) *CICERON, in Brut. Cap. 21.* (d) *Idem, Lib. IV. Epist. ad famil. Ep. 3.*

par le caractère (a) de lasciveté & d'obscénité, qui y régnoit. Notre Auteur souhaiteroit fort qu'on n'eût pas ce reproche à lui faire : & il tâche d'excuser *Servius*, par le goût du Siècle corrompu où il vivoit, par l'exemple des Auteurs les plus doctes & les plus (b) vertueux de ce tems-là, & par les principes *Stoiciens*, sur lesquels il s'étoit persuadé qu'il n'y a aucune obscénité dans les termes. Il est rare néanmoins, ajoute-t-on, qu'un homme qui fait des Vers, comme CATULLE, se montre un *Caton* dans ses mœurs. Il paroît même qu'à Rome, pendant long-tems, (c) on ne faisoit pas grand cas de la Poësie, & qu'on donnoit aux Poètes des noms injurieux. Aussi *Servius*, après le feu de la jeunesse passé, renonça-t-il entièrement à la Poësie, étant né pour des occupations plus nobles. C'est ce que dit notre Auteur, je ne sai sur quoi fondé. On ne voit pas que ceux qui nous parlent des Poësies de *Servius*, bornent le tems de leur com-

(a) — *Nec minus improba Servi Carmina* — OVIDE, *Trist.* Lib. II. vers. 441, 442. *Præire opusculum Sulpicii.* AUSONE, *Cent. Nupt.* pag. 516. Ed. Tell. Dans cette Edition, on lit *Sulpitia*. Mais cet Editeur a changé ici le Texte, sans l'autorité d'aucun MS. comme il l'avouë. Et il se fonde uniquement sur un Fragment qu'il dit avoir lu de cette *Sulpitia*, dont les vers étoient assez lascifs. M. Otto ne dit rien de ceci; quoiqu'il parle ailleurs (pag. 140.) de la *Sulpicia*, dont il reste une Satire contre l'Edit de Domitien contre les Philosophes.

(b) Selon le témoignage de PLIN le Jeune, Lib. IV. Epist. 14. & Lib. V. Epist. 3. On en voit ici une longue liste, dans laquelle paroît *Servius Sulpicius*.

(c) CATO apud GELL. Lib. XI. Cap. 2. CICER. *Tuscul.* Lib. I. Cap. 2.

composition à la première Jeunesse de l'Auteur. Ceux qui ont du talent pour la Poësie, & qui l'ont aimée dans leur jeunesse, ne s'abstiennent pas toujours de la cultiver dans un âge plus mûr; & de s'y amuser, nonobstant leurs autres occupations. Il ne manque pas là-dessus d'exemples contraires.

IL y avoit alors trois Professions, qui fraioient le chemin aux Honneurs, celle de la Guerre, celle d'Orateur, & celle de Jurisconsulte. *Servius*, né pour les Arts de la Paix; après avoir porté les armes, avec *Cicéron*, (a) dans la Guerre contre les *Marses*, se donna tout entier à l'Eloquence, qui étoit héréditaire en quelque façon dans la Race des *Sulpices*; & il commença de bonne heure à en faire usage dans le Barreau: car il avoit déjà plaidé dès l'âge d'environ vingt-cinq ans, comme il paroît par le tems où doit être arrivée une chose remarquable qu'on rapporte sur son compte. Pour bien entendre le fait, il faut savoir, que les Orateurs, qui se mêloient alors de plaider, ne faisoient pas pour cela leur capital de l'étude du Droit. Contens d'une légère teinture, ils consultoient quelque Jurisconsulte, sur le cas dont il s'agissoit, & emploioient ensuite tout leur art à mettre en œuvre ce qu'il leur avoit appris. Ces Jurisconsultes

(a) Il est vrai, que *CICÉRON* servit quelque tems sous *Sylla*, dans cette Guerre contre les *Marses*. *PLUTARQUE* nous l'apprend (*Vit. Cicéron. pag. 862.*) & *Cicéron* lui-même en parle, *Philippic. XII. Cap. 11.* Mais ce n'est que par-conjecture, que notre Auteur lui joint ici *Servius*.

tes étoient appelez *Advocati*, comme sont aujourd'hui ceux qu'on nomme *Avocats Consultans*: les Orateurs étoient les *Patroni*. (a) Un jour donc que *Servius* étoit allé consulter *Quintus Mucius*, fameux Jurisconsulte, celui-ci lui ayant répondu d'une manière qu'il croioit suffisante, s'aperçut que l'Orateur n'y entendoit rien. Il le questionna encore, & vit qu'il ne comprenoit pas davantage. Indigné alors, il lui dit brusquement: *C'est une honte à vous, Patrice, Noble, & qui vous mêlez de plaider, que vous ignoriez le Droit, sur lequel vous avez à disputer*. Cela piqua *Servius*, qui dès-lors prit le parti de s'attacher au Droit Civil. Comme nous n'avons d'autre garant de ceci que *Pomponius*, dont un Fragment historique inséré dans le *Digeste*, a donné & donne encore bien de l'exercice à ceux qui veulent le justifier de bien des erreurs que d'autres y ont trouvées; entre les derniers il y (b) en a, qui soupçonnent fort de fausseté tout ce conte. Car, disent-ils, il est certain, que lors que *Cicéron* fit sa (c) première Harangue, il avoit vint-six ou vint-sept ans. Dans cette Harangue il parle de la mort de *Quintus Mucius*, le Grand-Pontife, qui mourut après un autre de même nom. *Servius* étoit à peu près de même âge que *Cicéron*; il ne pouvoit guères différer que d'un an. Auroit-il donc commencé plutôt de plaider, & cela en sorte que, comme le dit *Pomponius*, il tint alors le pré-

(a) L. 2. § 43. D. De orig. Jur. (b) ANT. AUGUSTIN. De Nominib. propr. Pandect. Cap. 1. pag. 114. Tom. 1. Thef. Jur. (c) Pro Sext. Rest. Amer.

premier rang, ou au moins le second, après *Cicéron*? Mais voici ce que dit *Cicéron* (a) lui-même: „*Servius*, & moi, avons fait ensemble les
 „ mêmes exercices dans notre première jeu-
 „ nesse: il alla ensuite à *Rhodes* avec moi, pour
 „ devenir meilleur & plus docte. Quand il en
 „ fut de retour, il aimait mieux, à mon avis,
 „ être le premier dans (b) un art du second or-
 „ dre, que le second dans (c) celui du premier
 „ rang &c.” Ce voyage à *Rhodes* se fit cinq
 ans après la mort du dernier *Mucius*; & ce fut
 depuis seulement, selon *Cicéron*, que *Servius* se
 tourna du côté de la Jurisprudence. Il ne l’avoit
 donc pas fait en conséquence du reproche pi-
 quant de *Mucius*, comme le dit *Pomponius*. Pour
 lever ces difficultés, (d) Mr. *Otto* suppose, que
Servius avoit commencé un peu plutôt, que
Cicéron, à plaider: mais que, vivement touché
 de la censure de *Mucius*, il commença à s’ap-
 pliquer au Droit plus qu’il n’avoit fait jusques-là,
 sans néanmoins s’y donner entièrement, & sans
 renoncer au métier d’Orateur; ce qu’il ne fit
 qu’au retour de *Rhodes*. GUILLAUME GRO-
 TIUS, (e) qui donne la même solution, corri-
 ge le texte de *Pomponius*, & au lieu de *primum*
locum OBTINERET, lit *obtineret potuisset*; c’est-
 à-dire, que, du vivant de *Mucius*, on pouvoit
 déjà juger, de la manière dont *Servius* avoit pa-
 ru dans le Barreau, qu’il se distingueroit par son
 Eloquence autant que *Cicéron*, ou du moins qu’il
 ne

(a) *Brut.* Cap. 41. (b) La Jurisprudence. (c) L’Elo-
 quence. (d) *Cap. 4. par. 42, & seqq.* (e) *Vit. Juriscon-*
sultor. Lib. I. Cap. 10. § 2.

ne le céderoit qu'à lui. Notre Auteur croit, que, sans rien changer, on peut trouver le même sens dans le texte, tel qu'il est; y aiant beaucoup d'exemples, où un Verbe, qui marque positivement quelque chose de fait, s'entend de ce qui peut se faire. D'ailleurs, dit-il, *Servius* tenoit déjà le second rang après *Cicéron*, entre les Jeunes Gens & ceux qui se destinoient à être Orateurs. Mais si *Cicéron* n'avoit pas encore plaidé, comment pouvoit-on ainsi assigner d'avance le rang à ces deux Orateurs, comparez l'un avec l'autre? L'expression de *Pomponius* emporte un Jugement du Public; & de la manière qu'il s'exprime, je doute fort qu'on eût jamais eu la moindre pensée de chercher dans *obtinere* le sens d'*obtinere potuisset*, sans la nécessité d'accorder ce qu'il dit avec les difficultez qu'on vient de voir: car de ce qu'une expression a quelquefois un sens peu commun, il ne s'ensuit pas qu'on puisse y avoir recours sans des raisons bien fortes; & je n'en vois ici aucune, qu'en supposant que *Pomponius* n'a pû se tromper dans quelques circonstances. Revenons à la suite de cette Vie.

La sensibilité au reproche piquant de *Mucius*, ne fut pas, selon notre Auteur, le seul motif qui fit abandonner à *Servius*, la profession d'Orateur, pour se donner tout entier à la Jurisprudence. (a) Entre quelques autres, qu'il suppose, il y en a un qui paroît bien réel: c'est l'ambition de primer (b) dans son art, & la jalousie qu'il

(a) Cap. 5. (b) Outre ce que dit CICERON, *Brev. Cap. 42, 42.* QUINTILIEN l'insinué, *Instit. Orat. Lib. XII. Cap. 3.* pag. 1067. Ed. Burm.

qu'il eut de l'Eloquence de *Cicéron*, qu'il ne croïoit pas pouvoir surpasser. Il ne nous reste rien, par où l'on puisse faire une exacte comparaison entre ces deux Rivaux. Nous n'avons de *Servius*, que deux Lettres, parmi (a) celles de *Cicéron*; & un Fragment de quelque Traité de Droit, rapporté par (b) AULU-GELLE. QUINTILIEN (c) parle de trois Harangues, qui existoient de son tems : & il (d) indique ailleurs une de ces Harangues, faites pour défendre une certaine *Aufidia*.

QUAND notre Orateur pensa sérieusement à quitter ce personnage, pour prendre celui de Jurisconsulte, il avoit alors environ trente ans. Son premier Maître, qui (e) fut *Lucius Lucilius Balbus*, lui enseigna les principes de la Jurisprudence. Mais il quitta *Rome*, pour aller s'en instruire plus à fond, sous un autre Jurisconsulte plus renommé, *Caius Aquilius Gallus*, qui demouroit à *Cercine*, où il composa plusieurs Livres, à ce que dit *Pomponius*. Il y a ici une difficulté Géographique. *Cercine* étoit une Ile, sur les Côtes d'*Afrique*, appelée aujourd'hui *Galamera*. On ne voit pas comment un Jurisconsulte, que l'on fait avoir eu un grand concours de Consultans, auroit été chercher si loin une retraite, & dans une Ile, dont la grande chaleur ne devoit pas rendre le séjour fort agréable. Ainsi quelques-uns, au lieu de *Cercine*, lisent *Sicyone*; d'autres,

(a) *Epist. ad famil.* Lib. IV. Ep. 5. & 12. (b) *De dotibus.* GELL. Lib. IV. Cap. 4. (c) Lib. X. Cap. 7. pag. 959.
(d) Lib. VI. Cap. 1. pag. 505. & Lib. X. Cap. 1. pag. 883.
(e) L. 2. § 43. D. De orig. Jur.

d'autres, *Cercyra* ; d'autres enfin *Cecina*. La dernière, selon ceux qui la trouvent ici, & au sentiment desquels notre Auteur se range, étoit une Ville de *Toscane*. Voilà une situation plus commode ; & Mr. (a) *Otto* conjecture, que le Jurisconsulte avoit là une Maison de Campagne, dont il faisoit ses délices, comme il paroît que tant d'autres *Romains*, & de ceux même de son ordre, se ménageoient de telles retraites.

Balbus, & *Gallus*, (b) furent bien-tôt surpassés par leur Disciple. (c) Le premier, d'un esprit pesant, ne décidoit que lentement & avec poids & mesure : l'autre, d'un génie vif, & fort exercé, étoit toujours prêt à répondre, & le faisoit avec une grande promptitude. *Servius* eut ce qu'il y avoit de bon dans l'un & dans l'autre : mais il l'emporta sur *Balbus* en vivacité, & sur *Gallus* par sa subtilité, & par son attachement infatigable à l'étude. On en donne deux échantillons, par rapport au dernier, tirez de quelques Fragments (d) du DIGESTE. Aussi excelloit-il en Dialectique ; (e) par où il devança *Scevola* & plusieurs autres. En un mot, (f) il fut à tous égards, selon (g) CICERON, le Prince des Jurisconsultes, tant contemporains, que de tous ceux qu'il y avoit jamais eu. On verra dans l'Original, les éloges qui lui ont été donnez par d'autres anciens Auteurs, & par les Modernes. Ceux de *Cicéron* seroient ici seuls de grand

(a) *Pag.* 68, 69. (b) *Cap.* 6. (c) CICERON, *Brut.* *Cap.* 42. (d) *L.* 1. § 2. *D. De Dol. malo.* *L.* 6. § 2. *Si servitus vindicator.* (e) CICERON, *ubi sup.* *Cap.* 41. (f) *Cap.* 6. (g) *Ubi sup.*

grand poids ; puis que ce sont des témoignages d'un Rival ; dont la vanité n'avoit pas vu sans chagrin, que *Servius* lui disputât le prix, tant qu'Orateur. Cette jalousie céda à la force de la vérité, en faveur de *Servius* Jurisconsulte. Il le combla de louanges à cet égard, & de son vivant, & après sa mort, dans (a) une Harangue, où il tenchérit, en le qualifiant l'Oracle de la Justice, autant que du Droit : (b) *Neque enim ille magis Juris Consultus, quam Justitie, fuit.* C'est-à-dire, que *Servius* ne se bornoit pas, comme tant d'autres de son métier, à la lettre ou à la rigueur des Loix, & aux subtilitez du Droit Civil ; mais qu'il y remontoit aux sources de l'Equité, qu'il y ramenoit les Loix ; autant qu'il pouvoit ; & qu'il avoit compris ce que *Cicéron* (c) lui-même établit au long, que la Loi Naturelle est le grand fondement de toutes les Loix Humaines.

Cela étant, il y a lieu d'être surpris, qu'on ne trouve dans les *Pandectes* aucun Fragment particulier d'un si grand Jurisconsulte. Quelques Modernes, qui d'ailleurs n'ont pas porté fort haut leur admiration pour *Tribonien*, ne manquent pas de lui reprocher vivement cette omission. Mais la commission de *Tribonien* ne s'étendoit pas jusques-là ; la plupart des choses, qui étoient en usage du tems de *Servius*, ayant été depuis abrogées, ou changées. C'est la réponse que fait notre Auteur, après Mr. (d) SCHULTING.

LA

(a) *Philippic. IX.* (b) *Ibid. Cap. 5.* (c) *De Legib. Lib. I. Cap. 5, & seqq.* (d) *Orat. Culpandusne sit TRIBONIANUS &c.* à la fin de sa *Jurisprud. Ante-Justiniana.*

LA grande application de *Servius* à son Art, (a) paroît par le grand nombre de ses Ecrits. Il avoit commencé tard à étudier le Droit : il fut occupé toute sa vie à des Emplois Publics : il falloit qu'il donnât beaucoup de tems à ses Cliens & à ses Amis, qui le consultoient : & cependant il laissa (b) en mourant près de cent-quatre-vingts Livres, c'est-à-dire, de Volumes; dont il restoit plusieurs, du tems de *Pomponius*. On l'a accusé, sur un passage (c) du même *Pomponius*, de n'avoir fait que compiler les Ouvrages de ses Maîtres ou d'autres Jurisconsultes, & même d'avoir par-là contribué à empêcher qu'on ne les recherchât beaucoup. Mais réduisant le premier la Jurisprudence en forme d'Art, il ne pouvoit qu'emprunter de ses Maîtres ce qu'il en approuvoit, & il avoit soin de les citer, pour leur en faire honneur. Voilà, dit-on, tout ce que les paroles de *Pomponius* emportent. *Servius* étoit si riche de son propre fonds, qu'il n'avoit nul besoin de se parer du bien d'autrui. Ses Ouvrages, comme le dit (d) *Cicéron*, ne ressembloient à aucun de ceux qu'on avoit encore vû en ce genre. Notre Auteur rapporte ce qu'on peut savoir des titres & du sujet de quelques-uns. *Servius* en avoit composé un (e) *De Sacris detestandis*, matière la plus difficile du Droit Pontifical, qui faisoit partie du Droit Public chez les Romains, & qui en général étoit peu

(a) Cap. 7. (b) L. 2. § 43. D. De orig. Jur.

(c) Ibid. § 42. (d) *Brw.* Cap. 42. (e) AULU-GELLE, Lib. VI. Cap. 12.

(a) peu connu. On est fort embarrassé aujourd'hui à expliquer ce que c'étoient que les *Sacra detestanda*. Notre Auteur rapporte là-dessus les diverses conjectures des Savans, & ne sait pas trop bien lui-même à quelle s'en tenir. Ce qu'il y a de certain, c'est que *Servius* enseigna (b) le Droit Pontifical dans l'Île de *Samos*; quoi qu'on en ignore le tems précis.

Ce n'est pas (c) que là, ou à *Rome*, il tint un Ecole Publique, comme les Professeurs des Siècles postérieurs, & du nôtre. Les *Romains* n'avoient encore à leurs gages aucuns Maîtres Publics. Les Ecoles particulières n'étoient pas non plus un métier honorable. Et d'ailleurs les grands Emplois, qu'exerça *Servius*, ne lui laissoient pas le loisir d'en ouvrir de telles. Mais il recevoit dans sa maison de Jeunes Gens distingués, à qui il communiquoit sa Science. *Pomponius* (d) indique les noms de plusieurs de ces sortes de Disciples, qui s'étoient depuis fait connoître par leurs Ecrits, où ils témoignent, ainsi qu'il paroît par les Fragmens qui nous en restent, regarder comme autant d'Oracles ce qu'ils avoient appris de leur Maître, sur-tout par les Réponses qu'il donnoit aux Consultants, ou de vive voix, ou par écrit. Aussi l'autorité de *Servius* fut-elle très-grande dans la suite, de sorte que, quoi qu'il eût innové bien des choses par ses décisions, elles étoient ordinairement pré-

(a) CICERON, Orat. *Pro domo sua*, Cap. 54.

(b) *Idem*, *Biut.* Cap. 42. (c) Cap. 8.

(d) *Ubi sup.* § 44.

préférées, à cause du poids des raisons sur lesquelles il les fondeit.

VOILA pour le savoir & les talens de l'Esprit. (a) On nous fait voir ensuite *Servius* dans sa Vie Domestique, & puis dans ses Emplois Publics. Il épousa une Femme, qui, comme lui, étoit de Race Patricienne, nommée *Postumia*. *Cicéron* (b) lui donne l'éloge d'*Epouse très-fidèle*. Cependant *Suetone* (c) parlant de plusieurs Femmes distinguées, que *Jules-César* corrompit, met au premier rang *Postumia*, Femme de *Servius Sulpicius*. *Cicéron* même, dans une de ses Lettres à (d) *Atticus*, dit quelque chose qui semble jeter des soupçons contre la vertu de cette Dame. Mais, ici il nomme simplement *Postumia* celle dont il parle, sans désigner son Époux, sans marquer même clairement si c'étoit une Femme, ou une Maîtresse de *Pontinus*, dont il dit qu'elle l'attiroit à Rome: ainsi ce pourroit être ou une Soeur, ou une autre parente de la Femme de *Servius*. Mais, ajoute notre Auteur, ce ne seroit pas merveille, si *Servius* eût eu à cet égard le même sort, que d'autres *Servians*: il n'est pas donné à tous de cultiver en même tems la Philosophie, & l'amitié d'une Femme. On avoit néanmoins vu dans la Race de sa *Postumie* des Vestales, & des Femmes mariées d'une grande vertu & d'un rare mérite. Par cette raison, à mon avis, il devoit être d'autant plus mortifié, s'il est vrai que la sienne eût

(a) Cap. 9. (b) *Philippic.* IX. Cap. 3. (c) *César.* Cap. 50.
(d) Lib. V. *Epist.* 21. seu ult. pag. 553. Ed. Grav.

Avril, Mai & Juin, 1737. 275

ont si mal suivi leur exemple. En ces cas-là, Mr. *Otte* approuve ce que (a) *PLINE* dit, dans son *Panegyrique* : „ Plusieurs Maris illustres se
„ sont deshonorés, pour avoir ou épousé trop
„ légèrement, ou gardé avec trop de patience
„ une Femme, qui leur faisoit infidélité. Ce
„ deshonneur domestique ruinoit la gloire qu'ils
„ avoient acquise dans le monde, & pour être
„ foibles Maris, ils perdoient la réputation de
„ très-grands Citoyens.” Mais notre Auteur, supposant ensuite (b) que ce qu'on débitoit sur le compte de la Femme de *Servius*, n'étoit qu'un bruit commun, le loué de ce qu'il ne la vouloit point répudier pour cela.

Quoi qu'il en soit des mœurs de *Postumie*, le Mariage de notre Jurisconsulte ne fut point stérile. Il eut un Fils, nommé aussi *Servius*, que *Cicéron* loue (c) beaucoup, comme une image vivante des belles qualités de son Père. Quelques Savans Modernes ont cru, que ce Jeune Homme avoit même recherché en mariage la Fille de *Cicéron* : mais on fait voir, que c'est sur des conjectures très-incertaines. Il est seulement certain, que *Cicéron* l'aimoit beaucoup, & se plaisoit à sa conversation. Le Fils de *Servius* mourut apparemment dans un âge peu avancé. Il fut un des Accusateurs de *Marina*, que *Cicéron*

(a) *Multis illustribus dedecori fuit, aut inconsultius uxor adsumpta, aut retenta patientius : ita foris claros domesticis destruitur infamia, & ne maximi cives haberentur, hoc effusibat, quod mariti minores erant.* Panegy. Cap. 83.

(b) *Page. 140.* (c) *Philippic. IX. Cap. 3. 34*

ron défendoit. Du reste il ne paroît pas qu'il ait rien écrit, ni exercé aucun Emploi Public.

Pour ce qui est de l'autre Sexe, on trouve une *Sulpicie*, Fille de *Servius*, mariée avec *Quintus Tubero*. (a) De ce mariage provint *Caius Cassius Longinus*, qui fut Consul, & Chef d'une Secte de Jurisconsultes.

Sur le portrait que fait *Cicéron* des qualitez du cœur, qui brilloient dans la conduite de *Servius*, notre Auteur est persuadé, qu'on ne sauroit rien dire de si magnifique, qui n'entre dans son éloge. Ce n'est pas la faute, s'il n'a pas trouvé beaucoup de faits particuliers, qui justifient cette idée; puis qu'il n'a pas oublié une Inscription, (b) qui indique l'affranchissement d'un Esclave; d'où il conclut que *Servius Sulpicius* étoit fort doux envers ses Esclaves, & fort facile à récompenser ainsi ceux qui l'avoient bien servi. Encore peut-on douter, s'il s'agit là du Jurisconsulte, cette qualité n'étant pas exprimée sur le Marbre. Passons, avec notre Auteur, aux Emplois Publics, dont *Servius* fut revêtu.

IL fut (c) d'abord *Questeur*, après avoir atteint l'âge requis par les Loix. C'étoit le premier degré, pour parvenir aux honneurs. (d) Il lui échut alors une Province, où il y avoit plus de peine à prendre, que d'honneur & de profit. C'étoit celle d'*Ostie*, voisine de la Mer, & abondante en Salines. Il dut être ensuite *Edile Curule*; & on le voit depuis *Préteur*. (e) Mais le fort

(a) L. 2. D. De orig. Jur. § 47. (b) Spon, Miscell. Erudit. Antiq. pag. 64. (c) Cap. 10. (d) *Cicéron*, Orat. Pro Muren, Cap. 8. (e) *Ibid.* Cap. 8.

fort ne lui donna ni la *Préture de la Ville*, ni celle des *Etrangers*, qui, l'une ou l'autre, lui auroient beaucoup mieux convenu. Il fut du nombre de ceux, qui étoient établis pour connoître & juger des Crimes, en matière de Causes Publiques ; & l'objet particulier de cette fonction, toujours triste en elle-même, étoit pour lui (a) le *Péculat*, alors si commun, qu'il s'attira la haine presque d'une partie de la Ville par la sévérité de ses Jugemens. Après sa *Préture*, il auroit pû avoir quelque Province à gouverner : mais il (b) la refusa. Il se reservoit apparemment pour le *Consulat*.

La manière dont il avoit exercé les trois Emplois, dont j'ai parlé, auroit dû lui fraier le chemin à la Dignité suprême. Il se mit sur les rangs, pour la demander, dans l'Année même où *Cicéron* étoit Consul. Mais il échoua dans sa poursuite. *Silanus*, & *Muréna*, furent élus. Le bruit étoit, que le dernier l'avoit emporté, en corrompant les Tribus par des largesses. *Servius* l'accusa de Brigue, & outre son propre Fils, il fut secondé par le fameux *Caton d'Utique*, & par *Cnéus Postumius*. Mais *Muréna* trouva des Défenseurs, & sur-tout *Cicéron*, dont chacun connoît la belle Harangue qu'il fit à cette occasion. L'Orateur y employa tout son Art, & rien n'est plus agréable que la manière dont il tourne en ridicule, d'un côté, la Secte *Stoïcienne*, à laquelle *Caton* étoit dévoué ; de l'autre,

(a) *Quæstio Peculatus*.

(b) CICERON, Orat. *Pro Muren.* Cap. 20.

les formalitez & les subtilitez de la Jurisprudence Romaine, qui faisoient l'occupation de *Servius*. Aussi *Murēna* fut-il hautement absous; & il fallut que *Servius* attendît une occasion plus favorable, pour parvenir au Consulat. Onze ans après, il se trouva qu'à cause des troubles de la République, on n'avoit point élu de nouveaux Consuls. L'usage étoit, qu'en ce cas d'une espèce d'Interrégne, on créoit un Régent (*Interrex*) pour remettre les choses dans l'ordre, & qui avoit alors le même pouvoir que le Roi autrefois, ou que les Consuls. *Servius* eut cette Dignité extraordinaire, & par le droit qu'elle lui donnoit, il (a) créa *Pompey* Consul unique. En récompense de quoi il fut lui-même fait Consul l'année suivante, avec *Marcellus*. Comme il avoit eu alors pour un de ses Compétiteurs, le même *Caton*, qui s'étoit joint à lui contre *Murēna*, & à qui il avoit d'ailleurs de grandes obligations; (b) on le taxa d'ingratitude, & on jugea que c'étoit à lui une chose malhonnête d'avoir disputé le Consulat à son bienfaicteur, homme d'ailleurs d'une si grande sagesse. Belle philosophie! dit (c) Mr. *Otto*. Charité bien ordonnée commence par soi-même; & personne n'a un plein droit de prétendre à une Charge exclusivement à tout autre Citoyen. *Caton*, de l'humeur dont il étoit, & selon les principes qu'il suivoit constamment, n'eut garde de témoigner aucun chagrin contre *Servius*. Il se

con-

(a) PLUTARQUE, in *Pompei*. pag. 641. D. (b) *Ibid.*, in *Caton. min.* pag. 783. C. (c) *Pag.* 150.

contenta de dire : *Est-il s'étonner, si l'on ne cède pas à un autre ce que l'on regarde comme un très-grand bien ?*

Pendant l'année du Consulat de *Servius*, les affaires de la République étoient dans un état de crise, & se dispoient à la Guerre Civile, qui éclata deux ans après, entre *César* & *Pompey*. *Marcellus*, l'autre Consul, proposa dans le Sénat, d'ôter le Commandement à *César*, & de lui donner un Successeur avant la fin du terme. (a) Mais *Servius* s'y opposa, avec quelques Tribuns du Peuple, pour ne pas porter *César* à prendre les armes. Dès l'entrée de son Consulat, il représenta fortement au Sénat, après lui avoir mis devant les yeux toutes les Guerres Civiles qu'il y avoit déjà eu, combien on devoit craindre par le souvenir des malheurs passés, & penser en même tems, que ceux qui les avoient causez alors, aiant exercé tant de cruautés dont l'Histoire de la République ne leur fournissoit aucun exemple; quiconque viendrait désormais à opprimer la République par la force des armes, agiroit d'une manière beaucoup plus insupportable. Telle étoit, au milieu de ces orages dont on étoit menacé, la prévoyance, la sagesse, & la modération de *Servius*, que, sans s'affectionner au parti d'aucun des deux Concurrents, sans se déclarer ni contre l'un ni contre l'autre, il tâchoit de soutenir de toutes ses forces la République chancelante. D'où vient qu'on le

qua-

(a) CICÉRON, Lib. IV. ad famil. Epist. 2.

qualifia (a) *Pacificateur*, & *Défenseur de la Paix*; tant après son Consulat, que pendant qu'il étoit encore Consul. Lors que la Guerre Civile fut allumée, il étoit bien difficile de se déterminer d'un ou d'autre côté; il y avoit par-tout de grands inconvéniens. *Cicéron*, qui, tout avide de gloire qu'il étoit, avoit le cœur rempli de la meilleure volonté pour le bien de la République, voulut paroître grand ami & de *César*, & de *Pompée*, en sorte néanmoins qu'il donnoit de plus grandes marques d'inclination pour le dernier. *Servius*, un jour qu'il eut une entrevue avec *Cicéron*, étoit dans un trouble & une perplexité extrêmes. (b) Il ne pouvoit compter sur l'amitié de *César*, parce qu'il (c) avoit désapprouvé, dans le Sénat, son Expédition en *Espagne* contre les Lieutenans de *Pompée*. D'autre côté, il devoit craindre le ressentiment de *Pompée*, contre (d) qui il avoit envoyé son Fils, pour l'investir à *Brindes*. En un mot, il ne trouvoit par-tout que sujets de crainte, & *Cicéron* le traite là-dessus de (e) *ridicule*. Mais, après la Bataille de *Pharsale*, il suivit le parti du Vainqueur, & il s'en trouva bien. *César* lui donna le Gouvernement d'*Achaïe*, ou de la *Grèce*, proprement ainsi nommée. *Cicéron*, répondant à une de ses Lettres, approuve (f) les rai-

(a) Idem, *Ad Attic.* Lib. VII. *Epist.* 3. Lib. X. *Epist.* 19. Lib. XV. *Epist.* 7. & *ad Famil.* Lib. IV. *Epist.* 1.

(b) *Ad Attic.* Lib. X. *Ep.* 15. (c) Idem, *ad Famil.* Lib. IV. *Epist.* 1. (d) Lib. IX. *ad Attic.* *Ep.* 12. Lib. X. *Ep.* 14. (e) Ibid. Lib. X. *Epist.* 3. (f) Lib. IV. *ad Famil.* *Epist.* 4.

raisons pourquoi il lui disoit qu'il n'avoit pas cru devoir refuser cet Emploi.

APRÈS la mort tragique de *César*, (a) notre Jurisconsulte de retour dans sa Patrie, soutint, aulant qu'il put, le parti de ceux qui s'étoient flattez de remettre la République en liberté. Lors que *Marc-Antoine* assiégeoit *Mutine* dans la *Gaule*, il opina, dans le Sénat, à tenter les moiens de le ramener par la douceur, avant que de le déclarer Ennemi de la République. (b) Cet avis, que lui inspiroit un grand amour de la Paix, fut suivi, par la haute idée qu'on avoit de ses lumières & de sa prudence. On jugea en même tems qu'il n'y avoit personne qui fût plus capable que lui d'être employé dans cette occasion. On le nomma, avec deux autres, pour une Députation que l'on résolut de faire à *Antoine*. *Servius* avoit de quoi s'excuser d'une telle commission. Il étoit non seulement dans un âge avancé, mais encore d'une santé délabrée, qui sautoit aux yeux. Il falloit voiajer pendant une saison rigoureuse, par de mauvais chemins, à travers les neiges. Ces raisons, que notre Jurisconsulte allégua, mais que son état justifioit encore plus que ses discours, ne touchèrent point le Sénat. On le pressa si fort, qu'il se rendit, quoi qu'il comptât bien de ne pas revenir de cette députation. Effectivement, à peine étoit-il arrivé au Camp d'*Antoine*, qu'il y mourut, en l'année 711 de *Rome*. Il devoit

(a) Cap. II.

(b) CICERON, *Philippic. IX. Cap. 1. & seqq.*

avoir plus de soixante ans , à en juger par l'âge de *Cicéron* , qui fut tué cette même année , âgé de soixante-quatre ans , moins vingt jours.

C'EST ainsi que *Servius* termina sa vie , sans avoir eu le chagrin de voir la ruine entière de la République , & au grand regret de ceux qui avoient encore à cœur le maintien de la Liberté. On délibéra dans le Sénat , sur les honneurs qu'il falloit rendre à sa mémoire. *Publius Servilius* opina à lui décerner des Funérailles publiques , qui se faisoient aux dépens de la République , & où tout le Peuple assistoit , précédé du Corps du Sénat , & des Magistrats , avec tous leurs ornemens. Mais *Cicéron* ne crut pas que ce fût assez. Nous avons la Harangue , *divine* , au jugement de (a) *Scaliger* , dans laquelle il exhorta fortement le Sénat à y joindre l'honneur d'une Statue Pédestre. Il donne (b) là une minute du Sénatusconsulte , qu'il jugeoit qu'on devoit faire. Son avis l'emporta : & la Statue de *Servius* érigée alors , se voioit encore à Rome (c) du tems de *Pomponius*. Quelques Antiquaires (d) rapportent , comme copiée sur l'Original , l'Inscription de la base. Mais Mr. *Otto* y trouve des marques assez claires de supposition , qui augmentent le nombre de ces sortes d'impostures littéraires , dont les exemples ne manquent pas.

II. VOICI maintenant un autre Jurisconsulte , & un des Disciples de *Servius*. Mais on ne fait pas , à beaucoup près , autant de particularitez de

(a) Not. in EUSEB. *Chronica* pag. 152.

(b) *Philippic.* IX. Cap. 7, *sen. ult.*

(c) *L. 2. § 43. D. De Orig. Jur.* (d) *REINARDUS, Inscrip. Class. VII. num. 30. pag. 504.*

de sa Vie ; & qui plus est, le peu qu'on en fait est exposé à une si grande contrariété de jugemens, qu'il y a lieu de douter, s'il ne vaudroit pas mieux laisser sa mémoire ensevelie dans l'oubli, que d'exposer tant de choses injurieuses qu'on a dit de lui & les Anciens, & les Modernes. Notre Auteur reconnoît, combien il est difficile d'entreprendre la défense de ce Jurisconsulte, vu l'obscurité ou l'incertitude des faits & des autorités, sur quoi on peut la fonder. Mais le désir qu'il a de soutenir l'honneur de l'ancienne Jurisprudence, en vengeant celui des Jurisconsultes, sur-tout des plus distinguez, lui a donné du courage ; & sans prétendre rien établir, que de probable, il se fait un plaisir de ne rien négliger, pour parvenir, autant qu'il est possible, à son but.

Le nom même de **PUBLIUS ALFENUS VARUS**, qui est celui dont il s'agit, a fourni matière à censure. **DION CASSIUS** (a) dit, qu'il s'appelloit *Alfenus* ou *Alfinius*. Le dernier nom se trouve aussi dans quelques Manuscrits & dans quelques Scholiastes d'*Horace*, & même sur une (b) Médaille. De-là on a inféré que notre Jurisconsulte avoit changé ainsi son vrai nom d'*Alfenus*, pour cacher l'obscurité de sa naissance. Mais dans les *Pendectes de Florence*, & dans plusieurs autres Auteurs Anciens, on lit constamment

(a) Dans la liste des Consuls, qui est au devant du Liv. LV. car il n'y a rien sur *Alfinius* dans le Livre même, qui est défectueux en bien des endroits.

(b) De **GOLTZIUS**, in *Fest.* pag. 223. *M. Havercamp* en parle, sur le *Thesaurus Metall.* pag. 428.

ment *Alfenus*. Notre Auteur ne nie pas d'ailleurs, que l'usage, qui est le maître du Langage, n'ait pu insensiblement alterer ce nom; & il fait là-dessus d'autres remarques critiques, que nous laissons dans l'Original; aussi bien que la question, s'il faut écrire *Alfenus*, ou *Alphenus*. C'est une vraie minutie, comme il en tombe d'accord; mais rien de ce qui regarde *Alfenus*, ne lui paroît peu considérable. Voici le fort des traits à repousser.

HORACE dit, parlant d'*Alfenus*, qu'il qualifie (a) *vaser*, rusé, Que, (b) quand il eut renoncé à son métier, & fermé boutique, il ne laissoit pas d'être bon Cordonnier. Là-dessus un ancien Commentateur (c) donne cette explication. „ Trait de raillerie contre *Alfenus Varus*, de *Crémone*, qui après avoir quitté le „ métier de Cordonnier qu'il y exerçoit, vint à „ *Rome*; où aiant étudié sous le Jurisconsulte „ *Sulpicius*, il s'éleva si haut par sa science, qu'il „ fut Consul, & qu'on lui fit des Funerailles publiques.” La même chose se lit dans deux (d) autres Scholiastes. Sur cet unique fondement, non seulement tous les Interprètes Modernes d'*Horace*, mais encore, ce qui est bien plus étrange, au jugement de notre Auteur, les Jurisconsultes, ont débité ce fait, comme incontestable.

Au

(a) Mot, qui peut se prendre en bonne ou en mauvaise part. Voyez pag. 272.

(b) — Ut *Alfenus vaser omni*

Abiecto instrumento artis, clausaque taberna,
„ *Sutor erat* — —

Lib. I. Sat. III. vers. 130, & seqq. (c) ACRON.

(d) *Porphyrius*, & le faux *Acron*.

Au fond , de l'aveu de (a) Mr. *Otto*, il ne manque pas ici de raisons spécieuses. *Alfénus* ne seroit pas le seul des Hommes Illustres, qui eût eu un Père de basse naissance, ou de vile profession ; & qui n'en ont pas été pour cela moins estimez de ceux qui jugeoient sainement. Il y en a des exemples parmi tous les Peuples, & dans tous les Siècles. Rien ne convient mieux aussi au tems où vivoit le Jurisconsulte, que ce qu'on dit de son changement de domicile. Dans ce Siècle malheureux, quantité d'Habitans des Villes Municipales, & des Colonies, se retiroient à Rome ; & sur-tout pendant les Guerres Civiles, la plupart des Villes d'*Italie* furent ainsi dépeuplées. Il n'y a rien non plus qui doive surprendre, à voir un homme, devenu, de Cordonnier, Jurisconsulte fameux, être ensuite élevé au Consulat : car on sait (b) que, lors que *César* se fut emparé du Gouvernement de l'Etat, il poussa aux plus hautes Dignitez des gens même de très-bas lieu. Parmi les Condisciples d'*Alfénus* (c) on en trouve neuf, dont on ne sauroit marquer l'extraction, d'une manière à juger qu'elle eût rien de distingué. Peu de Patriciens se devoient alors à la Jurisprudence. On voit diverses railleries de *Cicéron* (d) sur la chétive fortune du Jurisconsulte *Trébatius*, son Ami. A l'égard de celle d'*Horace*, au sujet d'*Alfénus*, peut-on en être surpris, pour peu qu'on connoisse l'esprit satirique de ce Poète?

II

(a) Cap. 2. (b) SUTONE, in *Cesar*. Cap. 72.

(c) L. 2. § 44. D. De Orig. Jur.

(d) Dans ses *Epist. ad Famil.*

Il n'épargna ni *Virgile*, son intime Ami, ni *Alcibiades*, son grand Protecteur : il ne s'épargna pas lui-même. Et ce Poète, fort ignorant en matière de Loix, en vouloit sur-tout aux Jurisconsultes ; on le voit décocher des traits contre plusieurs. Enfin, dit Mr. *Otto*, (& cette raison n'est pas à mépriser) la Race des *Alféens* s'est conservée à *Crémone*, jusqu'aux derniers Siècles. (a) Ceux qui en descendoient, monstroient aux Voyageurs, comme un beau monument de l'Antiquité, un Buste en cuivre de ce grand Jurisconsulte, à qui ils rapportoient l'origine de leur Famille. Il y a aussi, dans le Territoire de *Crémone*, un Village nommé *Alféen*, dont on tient que le nom vient du Consul *Alféens*.

Voilà bien des préjugés en faveur des Scholastes, qui donnent à *Alféens* une si basse naissance, & un si vil métier, avant la profession honorable à laquelle il se donna depuis. (b) Mais notre Auteur, après un profond examen, a trouvé que ce n'étoient que des préjugés. Il n'est pas le premier, qui se soit déclaré ouvertement contre cette fable. Un (c) Jurisconsulte, de même Nation que lui, entreprit, il y a plusieurs années, de la détruire, mais avec peu de succès, au jugement du nouvel Apologiste, dont voici les raisons, qui lui paroissent meilleures.

Il commence par montrer, que l'*Alféen*, dont parle *Horace*, n'est pas le Jurisconsulte, dont

(a) FRANCISC. ARISIUS, *Cremon. literat.* TOM. I. pag. 32.

(b) Cap. 3. (c) CHRISTIAN. WRECHTER, in *AB. Ern. d. Lips.* ANN. 1711. pag. 22, & seqq.

dont il s'agit. Sans entrer dans des *minuties Chronologiques*, dont notre Auteur laisse le soin de s'embarraffer à ceux (a) qui l'ont pris à tâche ; il ignore volontiers le terme auquel a été écrite la Satire où le Poëte se moque de celui qu'il avoit en vue. Il lui suffit, qu'on fait qu'*Horace* commença à faire des Vers, en l'année de Rome 712, & mourut en 746. Dans cet intervalle, le Jurisconsulte *Alfenus* devoit être en quelque considération dans la République & dans le Barreau ; puis que *Servius*, son Maître, dont il fut *Successor*, comme (b) un autre *Surviva*, Scholiaste de VIRGILE, le qualifie, étoit mort en 712. Si donc le trait d'*Horace* eût porté contre *Alfenus*, illustre par sa science du Droit & par ses Emplois Publics ; le Poëte n'auroit pas dit, qu'il étoit *Condennier* : *Saten erat* : mais *Saten est*, il est *Condennier* : comme il dit là en parlant du Musicien *Hermogène*, mort depuis peu : *Optimus est modulator*. L'exemple d'un homme vivant & présent auroit ainsi mieux servi à mettre dans tout son jour la maxime des *Stoïciens*, qu'il veut tourner en ridicule. Celui donc qu'il désigne ici, étoit quelque autre homme, mort depuis plus long-temps, quelque *Alfenus*, *Alfidius*, ou *Alfenus*, lâche Courtisan peut-être, qui oublioit la bassesse de sa naissance : ou bien, l'*Alpinus virgidus* (c) d'*Horace* : ou *Aquinus*, mauvais Poëte, dont (d) CATULLE, & (e) CECILION, parlent : ou enfin, *Albinus*, comme

(a) Comme TANNEGUY LE FEVRE, Lib II. *Epist.* 47.

(b) In *Ecl.* IX. vers. 35. (c) Lib. I. *Sat.* X. vers. 36.

(d) *Carm.* 14. (e) *Tusculan.* Lib. VI. Cap. 22.

par (a) PRISCIEN, qui nous apprend, qu'il avoit chanté les Victoires de *Pompée*.

Je trouve ici quelques difficultez. 1. On ne fait, ni en quelle année le Jurisconsulte *Alfénus* naquit, ni quand il mourut, ni quel âge il avoit alors. 2. Le tems, auquel *Horace* composa sa Satire, est aussi inconnu, de l'aveu de notre Auteur. Ainsi on ne sauroit être assuré, que l'*Alfénus*, qu'il dit avoir été Cordonnier, fût encore en vie alors. Mr. *Otto*, qui croit que l'*Alfénus*, dont CATULLE parle comme d'un de ses Camarades; est notre Jurisconsulte, conjecture là-dessus, qu'il naquit environ l'an de Rome 668. *Horace* mourut en 746. Posons qu'il aît écrit sa Satire neuf ou dix ans auparavant: (il peut l'avoir faite plus tard) *Alfénus* pouvoit être mort, âgé d'environ soixante-sept ans. 3. D'où fait notre Auteur, que le Musicien *Hermogène*, dont *Horace* parle, fût déjà mort? 4. Posé qu'il le fût; & *Alfénus* encore en vie, je ne vois pas, qu'on puisse inferer de là, qu'il s'agit de quelque *Alfénus* mort long-tems avant *Hermogène*. La désignation du tems, auquel ont vécu ou sont morts ces deux personnages, ne fait rien au but du Poète. Il s'agit seulement de comparer les différentes situations où il les représente. *Hermogène* ne laisse pas d'être un excellent Musicien, quoi qu'il ne chante pas. En quel tems qu'aît vécu, ou que soit mort cet *Hermogène*, on voit ce qu'*Horace* veut dire. Et la mesure du vers ne lui permettoit pas de s'exprimer ici par le passé. *Alfène* étoit Cordonnier, quoi qu'il eût

(a) Pag. 741. Ed. Putsch.

eût renoncé au métier , & fermé sa boutique. Que cet *Alfène* fût encore vivant , le Poète a pu s'exprimer ainsi. Cela ne regarde que le tems auquel *Alfène* exerçoit son métier , comparé avec celui où il avoit cessé de l'exercer. Ainsi cet autre plus ancien , que notre Auteur cherche de toutes parts , sans pouvoir déterminer son vrai nom , & en supposant que le Texte d'*Horace* est corrompu , demeure dans le vaste espace des conjectures , jusqu'à ce qu'on ait bien prouvé que le Poète ne parle pas du Jurisconsulte. Pour-
suivons.

HORACE, dit-il , comme les autres Poètes , se permettoit tout , à la vérité ; de sorte qu'il n'est pas sûr de s'en rapporter à lui , pour la vérité de l'Histoire , sur-tout en ce qui regarde les personnes & les tems. Il y a néanmoins ceci de louable en lui , qu'il exerce sa Satire contre des gens adonnez à diverses sortes de Vices ; en quoi il excelle , au jugement de *QUINTILIEN*. Mais jamais il n'attaque ouvertement des Personnes Illustres , & il ne fronde guères ceux de basse naissance , qu'en déguisant leur nom ; comme on pourroit , dit-on , le prouver par plusieurs exemples. Auroit-il donc désigné nommément *Alfénus* , qui étoit alors l'Oracle de toute la Ville , & le plus estimé des Disciples de *Servius* ? Il n'auroit pas été même sûr pour lui de l'entreprendre , vu le crédit où étoit *Alfénus* auprès d'*Auguste* ; à moins que ce Jurisconsulte n'eût assez de grandeur d'ame , pour mépriser les injures. *Horace* lui-même étoit exposé aux railleries , sur ce qu'il avoit pour Père un Affranchi , & d'un

métier fort vil. Il établit lui-même, que la véritable Noblesse (a) consiste dans la Vertu. Auroit-il voulu faire regarder dans *Alfénus*, comme une tache, la bassesse de sa naissance? sur tout lors qu'elle étoit effacée par le rang où son propre mérite l'avoit élevé?

Voilà des raisons de convenance, & qui ne sont peut-être pas sans réplique. Notre Auteur a dit lui-même, pour montrer la foiblesse des argumens de *Wachtler*, qu'*Horace* étoit si bien dans l'esprit d'*Auguste*, que cette protection lui faisoit tout oser. Il s'en faut bien d'ailleurs, que l'esprit de Satire & la prudence soient inséparables. Toutes les belles moralitez d'*Horace* sur le faux deshonneur qu'on attache à une basse naissance, n'empêchent pas qu'il ne pût être bien aise d'opposer aux reproches que la sienne lui attiroit, la conformité qu'il avoit à cet égard avec d'autres personnes, qui s'étoient néanmoins distinguées par leur mérite. D'ailleurs, si *Alfénus* étoit déjà mort, quand le Poète composa sa Satire (& on ne sauroit prouver le contraire), la crainte de choquer *Auguste* devoit moins le retenir. On fait assez, que l'affection des Grands & des Princes, fort inconstante d'ordinaire, ne s'étend pas toujours au delà du Tombeau des personnes qui en ont été l'objet. Et supposé qu'*Alfénus* fût en vie, lors qu'*Horace* décochoit ce trait contre lui, seroit-il indigne d'un si grand Jurisconsulte de s'être mis au dessus d'un reproche, qui au fond relevoit l'éclat de son mérite,

&c

(a) Sat. VI. vers. 1, & seqq.

& ainsi d'avoir méprisé une raillerie, qui retomboit sur le Satirique même?

Autre preuve. Les Manuscrits d'*Horace*, & ses Scholiaſtes anciens, varient. Les uns font *Alſénus* Cordonnier; les autres, (a) Barblier; & le Docteur BENTLEY a mis cette dernière leçon dans le Texte. Un des (b) Scholiaſtes dit ſeulement, qu'*Alſénus* étoit Fils de Cordonnier. Les uns l'appellent *Alphenius*, ou *Alphinius*; & non pas *Alſénus*. Les Savans conviennent auſſi, que les Scholiaſtes, tels que nous les avons, ſont interpolatez. Comment faire fond ſur ce qu'ils diſent d'*Alſénus*? Pour ce qui eſt de la variation dans le nom, comme elle peut venir des Copiſtes, je ne vois pas qu'on puiſſe en rien inferer; ſur-tout ſi l'on conſidère ce que notre Auteur a dit d'abord du changement que l'usage y apportoit. La différence de la ſorte particulière de vile profeſſion, attribuée à *Alſéne*, laiſſe ſubſiſter le fond même de la choſe. Et ſi le Père d'*Alſénus* étoit Cordonnier, comme il eſt très-ordinaire que les Enfans embraiſſent la profeſſion de leur Père; il ne faudroit pas ſ'étonner que quelques-uns euſſent désigné par là *Alſénus*; d'autant plus qu'il avoit de bonne heure abandonné le métier. A l'égard des interpolations qui ſe trouvent dans les Scholiaſtes, il pourroit être qu'il y en eût ici quelcune. Mais comme tout ce qu'on y lit n'eſt pas gâté ou fauſſifié, & qu'on s'en rapporte à leur témoignage ſur des choſes,

dont

(a) *Tonſor erat.*

(b) Le faux AGRON.

dont on ne fait rien d'ailleurs ; avant que de rejeter absolument ce qu'ils disent , il faut en avoir montré la fausseté par des raisons assez fortes. Jusques-là il me semble, que l'on doit au moins suspendre son jugement.

Supposons (continue notre Auteur) que le Poète eût été assez impudent, pour oser reprocher à *Alfénius* la bassesse de sa naissance & de sa première profession ; est-il croiable, que, d'un Cordonnier, ou d'un Barbier, dont l'esprit avoit été abruti par un travail mécanique, il se soit formé tout d'un coup, comme par machine, un Jurisconsulte, le Prince de son tems, un Grammairien, un Poète, un Historien, un Philosophe ? A peine la vie d'un homme suffit-elle, pour apprendre un seul de ces Arts. Il y en a eu d'autres à la vérité, (& *Servius* même, le Maître d'*Alfénius*, est de ce nombre) qui ont commencé tard à s'appliquer au Droit. Mais le Stile seul d'*Alfénius*, plus pur & plus simple que celui d'aucun autre des anciens Jurisconsultes, suffit pour réfuter cette fable. On y voit un langage vraiment Romain ; rien qui sente la poix de Cordonnier, ou la dialecte de *Crémone*. Mais notre Auteur ne disconvient pas, qu'*Alfénius* ne fût un génie d'un ordre distingué. Tout ce qu'il dit à sa louange, tend à le prouver. On ne fait, en quel tems il quitta son métier, & alla à *Rome*. Il peut ne l'avoir exercé que peu de tems dans sa première Jeunesse ; il peut avoir eu bientôt occasion de se connoître né pour des occupations plus nobles, & de pousser sa fortune, en même tems qu'il mettoit à profit ses dispositions

naturelles. Cela étant, faudroit-il être surpris, que l'ambition, jointe à de beaux talens, lui eût fait faire beaucoup de chemin en peu d'années? Il ne manque pas d'exemples pareils, anciens & modernes. Pour juger d'ailleurs, si *Alfénius* étoit également versé dans toutes les Sciences, dont on compose son savoir, il faudroit avoir plus de monumens de ses Ouvrages, que le petit nombre de Fragmens qui nous en restent. La pureté du langage d'*Alfénius* n'a rien non plus qui empêche, qu'il ne fût originaire de *Crémone*. Sans examiner si la dialecte en étoit fort différente, sur quoi on n'a aucunes lumières; est-ce grande merveille qu'un jeune Homme, & un jeune Homme appliqué, se soit formé au stile de la bonne Latinité par un commerce assidu avec ceux qui parloient bien? Aujourd'hui même on voit quelquefois des Etrangers, qui acquièrent par un long séjour, joint à la lecture des bons Livres, une si grande connoissance de quelque Langue très-différente de leur Langue naturelle, que ceux, à qui la première l'est, ne les prendroient pas pour Etrangers, s'ils ne le favoient d'ailleurs.

Aussi notre Auteur semble-t-il douter ensuite que l'argument dont il vient de se servir, ait beaucoup de force. Pour l'appuyer, il en allégué un autre, qui terrassera, dit-il, l'inventeur de la fable qu'il découvre. C'est qu'*Alfénius* avoit trois noms. Or il est bien vrai, que des gens même du plus bas Peuple se donnoient un nom, & un prénom, en y joignant le nom de leur Père. Les Plébejens aussi, lors qu'ils étoient

parvenus aux grands Emplois , & devenus par là Nobles , transmettoient trois noms à leurs Descendans. D'où viennent donc tous ces noms de *P. Alfénus Varus*, si *Alféus* n'avoit pas eu pour Père un honnête Citoyen , ou un Chevalier ? Mais qui fait , si *Alféus* avoit toujours porté ce prénom , & s'il ne le prit pas depuis qu'il fut dans les Charges ? Je ne dis rien de la dernière raison , tirée de ce que le métier de Cordonnier , ou de *Barbier* , étoit des plus vils à Rome ; & qu'ainsi il n'est pas croiable , qu'un méchant Cordonnier , à qui , dit-on , peu de gens de Crémone avoient voulu donner leurs pieds (a) à chauffer , eût été élevé aux Emplois de la République par le Peuple Romain , ou par *Auguste*. Si *Jules-César* ne fit pas difficulté d'élever aux plus grandes dignitez (*ad amplissimos honores*) des gens du plus bas étage (*etiam infimi generis*) ; pour quoi *Auguste* ne l'auroit-il pas fait quelquefois ? sur-tout quand la tache de leur vile profession étoit déjà effacée par un mérite comme celui de Savant , & de grand Jurisconsulte ? Notre Auteur a cru trouver une Famille de Citoyens , d'où il est probable qu'*Alféus* sortoit. On voit dans (b) une Harangue de CICÉRON , un *Sextus Alfénus* , riche Chevalier , dont les biens avoient été vendus publiquement , sous la Dictature de *Sylla* , à cause qu'il étoit du parti de *Marius*. Voilà peut-être le Père du Jurisconsulte *Alféus*. (c) D'autres nient , qu'il y eût aucune rela-

(a) Notre Auteur applique ici ce que dit PHÈDRE d'un Cordonnier , *Lib. I. Fabul. 14.* (b) Orat. *Pro Quintio*. Cap. 19, 22. (c) *RUTILIUS*, *Vit. Jurisconsult.* Cap. 38.

rélation entre les deux : mais , dit Mr. Otto, il est aussi facile de l'affirmer. Malheureusement on n'en a , de part ni d'autre , aucune preuve. Il paroît au moins de là , & on ne peut le contester , qu'il y avoit à Rome des *Alfenus*, de l'Ordre des Chevaliers. Si l'on objecte, que le Fils avoit ordinairement le même prénom , que le Père ; ce n'est pas, dit Mr. Otto, une règle sans exception. Il est vrai, pourvû qu'on ait d'ailleurs des raisons assez fortes, pour établir la filiation. Voici maintenant une autorité, d'où notre Auteur infère qu'*Alfenus* étoit de l'Ordre des Chevaliers. Le Jurisconsulte (a) *Pomponius* dit, en parlant des deux Disciples de *Servius*, qui furent en plus grande réputation, savoir *Ofilius*, & notre *Alfenus* ; que le dernier fut aussi Consul : *Ex quibus Varus & Consul fuit* : mais que l'autre demeura toujours dans l'Ordre des Chevaliers : *Ofilius in equestri ordine perseveravit*. Je ne sai si ce tour d'expression emporte nécessairement, qu'*Alfenus* eût été de même Ordre qu'*Ofilius*. *Pomponius* peut avoir voulu dire simplement, qu'*Alfenus* fut non seulement célèbre Jurisconsulte, mais encore qu'il parvint au Consulat, de quelque condition qu'il fût auparavant ; au lieu qu'*Ofilius* demeura toujours dans la sienne. Quoi qu'il en soit, *Alfenus* eut un Fils de même nom , qui fut aussi revêtu du Consulat, en l'année de Rome 755. On a cru, que c'étoit le Consulat du Père ; & Mr. (b) BAYLE est le pré-

(a) L. 2. § 44. D. De orig. Jur.

(b) Diction. Historiq. & Critiq. au mot ALFENUS.

premier qui aît témoigné en douter. Notre Auteur prouve le contraire, par la raison que le Jurisconsulte devoit avoir alors plus de quatre-vints ans. Il indique ensuite les autres *Alfenus* postérieurs, dont il est parlé dans les monumens de l'Antiquité.

APRÈS avoir rétabli l'honneur de la naissance d'*Alfenus*, on nous le (a) représente comme Poëte. Cette qualité lui est donnée par *Catulle*, son Ami, qui tantôt le nomme *Alphenus*, (b) tantôt *Varus*; & on réfute ceux qui ont trouvé ici *Quintilius Varus*. Cette liaison avec un Poëte si licentieux, paroît d'abord faire bien plus de deshonneur au Jurisconsulte, que la naissance basse qu'on lui a attribuée. Mr. *Otto* n'a garde d'abandonner ici sa défense. *Catulle*, dit-il, avoit été compagnon d'étude d'*Alfenus*: rien n'est plus propre à affermir l'amitié. *Catulle* étoit *savant*; on lui donna, dès son vivant, ce titre par excellence. *Alfenus* admiroit son génie, sa prudence, sa candeur, & ses autres Vertus, sans approuver néanmoins les obscénitez de sa plume, & moins encore son libertinage réel, qui n'égalloit pourtant pas ce qu'il y avoit de trop libre dans ses Poësies. Il suivoit en cela le torrent de la mode corrompue de son Siècle. Et si *Alfenus*, dans sa jeunesse, goûta un peu les plaisirs, auxquels son Ami continuoit à s'abandonner, on doit présumer qu'il y renonça depuis, pour se donner tout entier à la Jurisprudence, comme tant d'autres de la Jeunesse Romaine, qui devinrent ensuite des modèles de chasteté.

Autre

(a) Cap. 4. (b) *Carm.* 10. & 22. & 31.

Autre épine. Ce même *Catulle* traite *Alfénus* (a) de faux Ami, de traître, de perfide. Notre Auteur propose diverses conjectures, pour justifier ici *Alfénus*; & il se détermine enfin pour celle de JUSTE (b) LIPSE: c'est que, sous le nom d'*Alphénus*, le Poète en veut à *Pompée*, qu'il n'osoit attaquer ouvertement; & non à son Ami même, qu'il semble désigner. Le tour n'étoit pas fort obligeant pour celui-ci. On veut encore, que *Catulle* ne parle pas en son propre nom, mais au nom de *Cicéron*. Je laisse aux Esprits clairvoians à découvrir tout cela dans les Vers de *Catulle*, où j'avouë que je ne saurois l'appercevoir.

Alfénus eut aussi pour Ami, mais dans un âge plus mûr, un autre Poète de ce tems-là, ou plutôt le Poète par excellence. On reconnoît là d'abord VIRGILE. Quelques-uns, parmi les Anciens, ont crû que le (c) *Varus*, dont il parle, comme d'un excellent Poète, est notre *Alfénus*: mais d'autres y trouvoient *Quintilius Varus*. Il n'y a pas moins de diversité dans les opinions des Modernes: mais Mr. Otto se range sans balancer du côté de ceux qui tiennent pour le Jurisconsulte.

Il traite ensuite de (d) l'Eloquence d'*Alfénus*, qu'il prouve par la simplicité & la pureté de son style,

(a) *Alphene immemor, atque unanimis false sodalibus:*

Jam te nil miseret, dure, tui dulcis amicum.

Jam me prodere, jam non dubitas fallere, perfide. &c.
Carm. 31.

(b) Lib. III. *Var. Lest.* Cap. 5. (c) *Eclog.* IX. vers. 26.
35. (d) Cap. 5.

stile , & par le soin que ce Jurisconsulte avoit de bien expliquer les mots , anciens & modernes. Tout cela donne occasion de faire bien des remarques , critiques & historiques , sur diverses Loix ; (a) & entr'autres d'en expliquer deux , où l'on a cru mal-à-propos qu'*Alfenus* (b) parloit injurieusement des *Grammairiens* , & des *Médecins*.

Qu'il fût *Philosophe* , cela paroît par un des (c) Fragmens du *DIGESTE* , que notre Auteur explique ici au long , & où il y a une division des différentes sortes de *Corps* ; d'où l'on infère aussi qu'*Alfenus* ne s'étoit pas contenté d'étudier la *Dialectique* & la *Morale* , comme la plupart des Jurisconsultes , mais qu'il y avoit joint l'étude de la *Physique*.

Pour la (d) *Jurisprudence* , qui étoit le fort d'*Alfenus* , & sur ce qu'on fait de ses Ecrits , on verra dans l'Original bien des choses , que je ne saurois indiquer seulement. Car il est tems de finir cet Extrait. Je ne dirai qu'un mot de son Consulat ; aussi notre Auteur n'a rien à nous en apprendre de particulier , ni même l'Année. Le Consul *Publius Alfenus* , dont le nom est marqué dans les *Fastes* , étoit le Fils de notre Jurisconsulte , comme on l'a remarqué ci-dessus. Ainsi le Père doit avoir été du nombre de ceux , qui étoient créés extraordinairement dans le cours de l'Année , & qui par là ne servoient pas à la désigner. Pour ce qui est de la mort d'*Alfenus* , on

(a) Cap. 6. (b) L. 71. D. *Pro socio*. L. 26. *De operis Liberto*. (c) L. 76. D. *De Judiciis*. (d) Cap. 2.

Avril, Mai & Juin, 1737. 283

on n'en fait autre chose , si ce n'est que ses Funerailles furent honorables , étant faites aux dépens du Public. Et l'on ne fait cela , que par le même *Scholiasse* , qui rapporte le conte d'*Alféus* Cordonnier , devenu ensuite Jurisconsulte & Consul. Mais , quoi que notre Auteur ait travaillé de toutes ses forces à montrer la fausseté de ce fait , ici il acquiesce avec plaisir au témoignage du *Scholiasse* ; car , dit-il , *on ne sauroit rapporter rien de si magnifique , concernant les Grands Hommes , que je ne le croie volontiers.*

ARTICLE II.

JO. GOTTL. HEINECCIUS , Jurisconsulti , Reg.ⁱ Majest. Prussicæ Consil. Int. in Acad. Hal. Jur. & Philosoph. Prof. ac h. t. Prorektoris , Opusculorum Variorum Sylloge , olim seorsim editorum , jam in hunc fasciculum collectorum.

C'est-à-dire :

RECUEIL d'Opuscules divers , publiez autrefois chacun à part. Par Mr. HEINECCIUS , Conseiller Privé de S. MAJ. PRUSSIENNE , Professeur en Droit & en Philosophie dans l'Académie de HALL , & présentement Prorecteur de cette Université. In quarto , pagg. 1004. sans la Préface , qui contient 3 feuilles $\frac{1}{2}$: & l'Index ,

dex, qui en remplit 8. A Hall, aux dépens de la Maison des Orphelins, 1735.

L'ASSEMBLAGE de toutes ces Pièces en un seul volume, est dû à la crainte qu'avoit l'Auteur, que des Etrangers ne le fissent sans sa participation. Comme il y en a qui font le fruit des Etudes de sa première jeunesse, & qu'elles ont été toutes composées pour des Exercices Académiques; il assure, que s'il n'eût tenu qu'à lui, il les auroit vues sans chagrin subir le sort ordinaire de pareils Ecrits, qui en peu de tems se perdent, ou disparoissent. Le Jugement du Public convaincra l'Auteur, à mon avis, que sa modestie lui inspiroit des sentimens trop peu favorables à cet égard. On aime à voir les premières productions d'un Savant qui s'est aquis une grande réputation, & à suivre les progrès de son génie & de ses études. Le plus de perfection qu'on trouve dans les Ecrits d'un âge plus mûr, bien loin de diminuer la haute idée qu'on s'étoit faite par là du mérite de l'Auteur, sert à la rehausser par plus d'un endroit. D'ailleurs, si les coups d'essai d'un Ecrivain, quelque beaux talens qu'il aît, ne sont que rarement des coups de maître; on y trouve toujours quelques traits particuliers, qui le caractérisent, & qui montrent ce qu'on pouvoit dès-lors en attendre. Ainsi, quoi que les occupations de Mr. HEINECCIUS ne lui aient pas permis, comme il l'auroit souhaité, de retoucher aucun des Opuscules de ce Recueil, on les lira avec plaisir & avec fruit. Les sujets en sont fort variez: Philosophiques,
Histo-

Historiques, Juridiques. Et le nombre des Pièces différentes, longues ou courtes, va jusques à vint-sept, que je parcourrai, en m'arrêtant sur chacune plus ou moins.

I. *DE habitu & insignibus Sacerdotalibus Apostolorum. Commentatio Historica.* C'est-à-dire, de l'Habit & des Ornemens Sacerdotaux, qu'on attribué aux APÔTRES. L'Auteur n'avoit que dix-huit ans, quand il composa & défendit publiquement dans l'Académie de *Leipfig*, cette Dissertation Académique. La Théologie, à laquelle il avoit été destiné par sa Mère, faisoit alors le but de ses Etudes; & pour cet effet il s'attachoit beaucoup à l'*Histoire Ecclesiastique*. En lisant BARONIUS, il fut indigné de voir que ce Prélat ose souvent nous représenter les *Apôtres* comme portant le même Habit, & se revêtant des mêmes Ornemens Sacerdotaux, que le Clergé Romain d'aujourd'hui. Il voulut réfuter les raisons de ce Cardinal: & le Professeur (a) à qui il présenta la Dissertation composée, pour lui demander sa présidence, en fut très-content. Feu Mr. URSINUS DE BAEHR, Evêque de la Cour de *Berlin*, aiant depuis lû ce petit Ouvrage, le goûta si fort, qu'il conseilla au jeune Auteur de le faire rimprimer avec des additions; & qu'il lui procura bien-tôt après une Chaire de Professeur dans l'Université de *Hall*. Ainsi la pièce ne peut pas tout-à-fait être regardée comme le premier fruit des études de notre Auteur, puis que, dans la nouvelle Edition qu'il en donna d'une plus petite forme, il eut le tems de la re-

(a) Mr. SCHMID.

revoir & de l'augmenter, en sorte qu'elle faisoit un juste volume. Il reconnoît lui-même aujourd'hui, qu'on y trouve des choses qui ne sont pas communes. Venons à la matière.

ON commence (a) par traiter de la manière dont les *Prémiers Chrétiens* en général étoient vêtus, & l'on fait voir, qu'ici, comme en toute autre chose qui n'avoit rien en soi de deshonnête, ils s'accoutumèrent à l'usage des Païs où ils vivoient. A Rome, par exemple, ils portoient la Toge; & en Grèce, le Manteau. Ils s'habilloient tout comme les autres, dit formellement la Lettre à Diognète, (b) qui passe sous le nom de JUSTIN, Martyr, mais que des (c) Savans attribuent à quelque Auteur plus ancien. On a de semblables témoignages de (d) TERTULLIEN, & de (e) ST. CYPRIEN. A cela se joignent des raisons, qui ne permettent pas de croire que les *Chrétiens* aient voulu alors se distinguer par une sorte particulière d'Habit. Cécilius leur reproche, dans le Dialogue de (f) MINUCIUS FELIX, qu'ils avoient inventé certains signes cachez, pour se reconnoître les uns les autres. En auroient-ils eu besoin, si un Habit diffé-

(a) Cap. I. (b) Pag. 500, 501. Ed. Paris. (383, 384. Edit. Sylburg.) (c) Comme TILLEMONT, que l'on cite ici, *Hist. des Empereurs*, Part. II. pag. 1035. Mais la citation est fautive : car ce n'est pas dans l'*Hist. des Emp.* mais dans les *Mémoires pour servir à l'Hist. Ecclésiastiq.* qu'on trouve l'endroit dont il s'agit, Tom. II. Part. II. pag. 137. Ed. de Brunzell. (d) *Apologétique*. Cap. 42. (e) *De bono Patient.* C'est vers le commencement : *Nec vestitu sapientiam, sed veritate praeferimus.* Pag. 247. Ed. Baluz.

(f) Cap. 9.

différent de celui des *Paiens* les eût fait d'abord connoître à tout le monde? *Octavius* même (a) soutient hardiment, qu'il n'y avoit d'autre marque à laquelle les *Chrétiens* se reconnoissent, que leur innocence & leur modestie. C'auroit été d'ailleurs la dernière des imprudences. Exposez comme ils étoient aux recherches de leurs *Persecuteurs*, dont les Lieux souterrains ne les mettoient pas toujours à couvert, ils se seroient trahis eux-mêmes grossièrement; & de plus livrez aux risées & aux insultes de la Populace, des Enfans même, comme on voit que cela arrive aujourd'hui aux *Juifs*, dans les lieux où ils sont distinguez par leur habit.

Cependant (b) *BARONIUS*, *SCALIGER* (c) même, *DU FRESNE* (d), & quelques autres, ont soutenu, qu'il y avoit quelque différence entre les Habits des *Chrétiens*, & ceux des *Paiens*. Notre Auteur examine les passages, & les raisons, dont ils se sont servis. Mais *Baronius* (e) se retracta lui-même; & cela suffit pour que je renvoie à l'Original tout ce que *Mr. Heineccius* dit là-dessus.

Il s'agit (f) maintenant de savoir, si les *Ecclesiastiques* au moins n'étoient pas vêtus autrement que le reste des Hommes, & que le Commun même des *Chrétiens*. Le préjugé est d'abord pour l'affirmative. DIEU lui-même, sous la Loi, prescrivit aux Souverains Sacrificateurs
&

(a) *Ibid.* Cap. 31. (b) *Ad Ann.* 57. (c) *Ad Ensch. Chronic.* num. 2142, pag. 213. (d) *Glossar. Med. & Infim. Latinis.* Tom. III. pag. 101. sur le mot *Pallium*.

(e) *Ad Ann.* 197. num. 8, & seqq. (f) *Cap.* 2.

& autres Ministres de la Religion , l'usage de certains Vêtemens particuliers. On voit cette distinction établie chez les *Egyptiens*, chez les *Grecs*, chez les *Romains* , & jusques chez les Nations du Nord. D'ailleurs, il n'y a rien là de contraire aux règles ni de la Bienfiance, ni de la Prudence, pourvû que l'Habit propre aux Ecclésiastiques soit modeste, & convenable à leur caractère. Mais il est question d'un fait; il faut le prouver. Des raisons de convenance ne sont seules d'aucun poids.

Les *Catholiques-Romains* ont eu besoin, selon leurs principes, de donner la plus grande antiquité à leurs Habits Sacerdotaux, & d'en faire remonter l'usage jusqu'aux Apôtres. Selon les Canonistes & les Scholastiques, ces Habits ne sont pas un simple ornement, établi pour l'ordre & pour la cérémonie. Tout y est plein de mystères. JEAN CHIFFLET (a) a osé dire, *Que l'Eglise veut qu'un homme meure plutôt sans Viatique, que si un Prêtre, sans habits Sacerdotaux, consacroit l'Hostie pour le communier.* De là tant de précautions qu'on prend , pour empêcher qu'un Laïque ne touche ces Vêtemens sacrez, pour défendre de faire servir à d'autres usages ceux qui sont usez; & bien d'autres conséquences toutes bâties sur ce principe. Le Concile de (b) TRENTE fonde ici magistralement, à son ordinaire, l'usage des Habits Sacerdotaux sur la Discipline & la Tradition des Apôtres. Faut-il donc s'étonner, que BARONIUS, & d'autres après

(a) *De Eucharistia Reis non neganda.*

(b) *Sessio XXII. Cap. 5.*

après lui, se soient donnez tant de mouvemens, pour établir cette antiquité ? Cependant WALFRID STRABON, (a) Ecrivain du Neuvième Siècle, a dit positivement, que, dans les premiers, les Prêtres célébroient la Messe avec des Habits ordinaires; que l'usage même des Habits Sacerdotaux n'avoit été introduit que peu-à-peu de la manière qu'on les voioit alors: Que ce fut le Pape ETIENNE III. qui ordonna que les Prêtres & les Laïques ne portassent les Habits Sacrez que dans l'Eglise: Que le Concile de *Braccare* défendit ensuite aux Prêtres de dire la Messe sans leur (b) *Orarium*: Que les uns ajoûtèrent une chose aux Vêtemens sacrez, les autres une autre, ou à l'imitation des Vêtemens des anciens Prêtres, ou en vuë de quelque signification mystique. Plusieurs Savans aussi de l'Eglise Romaine conviennent aujourd'hui, que, dans les trois premiers Siècles, les Prêtres ne se distinguoient des Laïques par aucun Habit particulier.

Tels

(a) *Vestes etiam sacerdotales per incrementa ad eum, qui nunc habetur, aucta sunt ornatum. Nam PRIMIS TEMPORIBUS COMMUNI INDUMENTO vestiti agebant Missas, sicut & hactenus quidam Orientalium facere perhibentur. STEPHANUS autem III. constituit, Sacerdotes & Laicos vestibus sacris in usu quotidiano non uti, sed in Ecclesia tantum. Statutum autem est in Concilio Braccarensi, ne Sacerdos sine Orario celebret Missam. Addiderunt in vestibus sacris alii alia, vel ad imitationem eorum, quibus veteres utebantur Sacerdotes, vel ad mysticam significationis expressionem. De Reb. Eccles. Cap. 24.*

(b) Espèce d'Étolé.

Tels sont, entr'autres, FERRARIUS (a), HENRI (b) DE VALOIS, ETIENNE (c) BALUZE, & (d) DUPIN.

En effet, on n'en voit aucune trace dans tous les Ecrivains qui nous restent de ces tems-là; quoi que TERTULLIEN eût une occasion très-naturelle d'en parler dans son Livre *De Modestis*; & que les Apologistes du Christianisme aient décrit assez exactement les Coûtures des Chrétiens. La raison tirée des inconvéniens fâcheux d'une distinction d'Habits, revient ici encore avec plus de force. Les Ecclésiastiques étoient ceux qu'on cherchoit le plus à exterminer. Auroient-ils pu se cacher, si leur Habit les eût d'abord décelés? En vain diroit-on, qu'ils ne mettoient cet Habit, que quand ils officioient. Les noms (e) les plus anciens des Vêtemens Sacerdotaux, montrent la nouveauté de l'usage; car ils ne sont pas même Latins. Bien plus: les anciens Auteurs nous apprennent positivement, qu'il n'y avoit aucune différence entre l'Habit des Prêtres, & celui des autres Chrétiens. Quelques Prêtres aiant voulu imiter l'usage contraire qui commençoit à s'introduire dans les Eglises étrangères (d'Orient, comme on le conjecture) le Pape CELESTIN III. au commencement du Cinquième

(a) *De Re Vestiar.* Lib. IV. Cap. 19.

(b) In BUSEB. *Lib.* VI. Cap. 19. pag. 283. Ed. Cantabr.

(c) Not. ad Gall. Narbon. Concilia, pag. 26.

(d) *Biblioth. des Auteurs Ecclési.* Tom. I. pag. 226. Ed. de Holl. Et par cette raison, il rejette comme supposé, quelques Auteurs prétendus de ces Siècles, dans les Ecrits desquels il est fait mention de Vêtemens Sacrez.

(e) *Orarium, Casula, Cappa, &c.*

me Siècle, les condamna (a) fortement, traita cela de *superstition*, dont les inventeurs n'avoient d'autre fondement que quelques Passages de l'Écriture (b) mal entendus, & exhorta ceux à qui il écrivoit sur ce sujet, à se distinguer non par leurs Habits & leurs ornemens extérieurs, mais par la pureté de leur cœur & de leur conduite. On voit dans le troisième Siècle, du tems d'O-*rigène*, un (c) *Héraclas*, qui, après avoir été fait Prêtre d'*Alexandrie*, ne quitta point l'Habit qu'il portoit auparavant, c'est-à-dire, l'Habit de Philosophe, qui n'étoit nullement un Habit Sacerdotal.

JESUS-CHRIST certainement ne s'est point distingué du Commun des Hommes dans sa manière de vivre & de s'habiller. Si cela eût été, les Évangélistes n'auroient pas manqué de nous l'apprendre, eux qui ont remarqué soigneusement la Singularité de *Jean Baptiste* à cet égard. Quand

(a) *Didicimus, quosdam Domini Sacerdotes superstitione potius cultum inservire, quam mentis vel fidei puritati. Sed non mirum, si contra Ecclesiasticum morem faciunt, qui in Ecclesia non creverunt, sed venientes itinere secum hac in Ecclesiam, qua in alia conversatione habuerunt, intulerunt. Amicti pallio, & lumbis praeincti, credunt se Scriptura fidem non per spiritum, sed per litteram, completuros. . . . Discernendi a plebe, vel ceteris, sumus, doctrina, NON VESTE; conversatione, NON HABITU; mentis puritate, NON CULTU.* Epist. ad Episcopos provinciae Vienn. & Narbon. CONCIL. Tom. II. pag. 1612.

(b) Ils portoient des Ceintures, & prétendoient suivre en cela le précepte de l'Apôtre ST. PIERRE : *Ceignez les reins de votre esprit.* I. Ep. Chap. I. vers. 13. ou ce que dit ST. PAUL, EPHES. VI. 14.

(c) EUSEBE, *Hist. Eccl.* Lib. VI. Cap. 12.

Quand ce divin Docteur institua l'Eucharistie, il ne prit pas non plus un Habit extraordinaire. Et BARONIUS, qui le prétend sur une conjecture destituée de fondement, a été réfuté d'une manière invincible par le docte (a) CASAU-BON.

Les Apôtres, & leurs Disciples, suivirent la simplicité de leur Maître, & en public, par les raisons déjà alléguées, & dans l'administration même des Sacremens. En allant par tout le monde prêcher l'Evangile, ils batizoient souvent dans les Rivières, & célébroient la Sainte Cène dans les Maisons des Particuliers. Croira-t-on que, pendant ces Voiages continuels, ils se chargeassent d'un grand équipage? Les choses demeurèrent sur le même pié, pendant les trois premiers Siècles. Cependant plusieurs Chrétiens s'étant alors attachez à la Philosophie Paienne, sur-tout à celle de PLATON, & quelques Philosophes Paiens aiant embrassé le Christianisme, puis étant devenus Evêques, ou de quelque autre ordre Ecclésiastique; les Chrétiens, sur-tout ceux du Clergé, qui aimoient la Vie solitaire, se piquèrent de porter l'Habit des Philosophes, sans qu'il fût pour cela affecté à l'état & aux fonctions des Ecclésiastiques. Les Images de quelques Martyrs, qui y paroissent en Habits Sacerdotaux, sont des monumens de Siècles fort postérieurs, d'où l'on ne peut pas plus inférer l'antiquité de l'usage, que celle du Turban, que les Peintres donnent à Pilate.

Mais

(a) Exercit. ad Annal. XVI. num. 25. pag. 354, 355.
Ed. Francof. 1615.

Mais au Quatrième Siècle , où la Religion Chrétienne devint la dominante , sous l'Empereur CONSTANTIN , qui aimoit la pompe en toutes choses ; il ne faut pas s'étonner , si l'on pensa à rendre les Ecclésiastiques plus vénérables au Peuple , par un Habit de cérémonie. *Constantin* (a) fit lui-même présent à *Macaire* , Evêque de *Jérusalem* , d'un Vêtement sacré , tissu d'or , pour administrer le Batême. Ce Prince , & ses Successeurs , en usèrent sans doute de même , dans les autres Eglises. Aussi depuis ce tems-là est-il souvent parlé dans les anciens Auteurs , de Vêtemens Sacrez ; & les Conciles même jugèrent la chose digne de leur attention. Les Pères disent presque tous , que ces Habits étoient d'un grand éclat & d'une grande blancheur. Mais bien loin d'y chercher aucun mystère , la forme n'en étoit pas la même par-tout , & chaque Eglise avoit les siens , comme elle l'entendoit. D'où vient qu'encore aujourd'hui il y a là-dessus une grande différence entre l'usage des Eglises d'*Orient* , & celui des Eglises d'*Occident*. Les dernières mêmes ne sont pas par-tout uniformes. GREGOIRE le Grand , ce Pape grand amateur du faste des Cérémonies , (b) fut celui , qui , dans le Sixième Siècle , mit la dernière main à un établissement fixe des Vêtemens Sacerdotaux.

Pour ce qui est des Habits , que les Ecclésiastiques

(a) THEODORET. *Hist. Eccl.* Lib. II. Cap. 27.

(b) JOANNES DIAC. *De Vit. Gregor. Magn.* Lib. II. Cap. 57.

fastiques portoient ordinairement hors de leurs fonctions, ils commencèrent à quitter l'Habit Philosophique, qui étoit vil & modeste, pour en prendre de plus distinguez. *Eustathius*, Evêque de *Sébastie*, (a) aiant voulu toujours porter le Manteau, & conseillant à ses Disciples de l'imiter, son Père même *Eulalius*, Evêque de *Césarée*, le dépouilla de la Prêtrise, parce qu'il n'étoit pas vêtu avec bienséance. Le (b) Concile de *Gangres*, tenu depuis, prononce anathème contre ceux, dit-il, qui, sous ombre de Piété, portent encore le Manteau. Peu de tems après, la Vie Monastique, qui devint si commune, attacha une si grande sainteté à la Tonsure, au Manteau, au Cilice, & autre attirail des Moines, que l'Empereur JUSTINIEN (c) défendit, par une Loi, à tous les Laïques, d'en user. La plupart des Evêques & des Ecclésiastiques d'Orient, étoient alors pris d'entre les Moines: ainsi ils conservoient, dans leur nouvelle dignité, l'Habit Monachal, comme font encore aujourd'hui les Evêques chez les Grecs. Voilà l'origine de la Tonsure, que les Eglises d'Occident empruntèrent de l'Orient, avec la Vie Monachale. Mais, à l'égard de l'Habit, les Ecclésiastiques d'Occident passèrent si fort les bornes de la modestie, qu'il n'y a rien sur quoi on fût obligé de faire plus de Loix, que sur cet article.

Après cette courte histoire, notre Auteur réfute

(a) SOCRATE, *Hist. Eccles.* Lib. II. Cap. 43.

(b) *Can.* XX. (c) NOUVEAU. CXXIII. Cap. 44. & non pas Nov. LXXXIII. comme on cite ici, par une faute d'impression sans doute.

ſute les raiſons, dont BARONEUS (a) & (b) CASALIUS ſe ſont ſervis, pour perſuader au monde l'exiſtence des Habits Sacerdotaux dans les trois premiers Siècles. Venons à ce qui fait le ſujet principal de l'Ouvrage.

Les (c) APÔTRES étoient Juifs, & de baſſe condition, la plûpart réduits à gagner leur vie par quelque vil métier. Il y a grande apparence qu'ils étoient tous vêtus de même, & ſelon la coûtume des Juifs, & de la plûpart des Orientaux. S'ils ſe fuſſent diſtinguez par quelque Habit particulier, d'où vient que Pierre fut quelque tems ſans être reconnu dans le Palais de Caïphe? Jean non ſeulement demeura là inconnu, mais encore aux piez de la Croix de Notre Seigneur. Les Apôtres fréquentoient beaucoup les Synagogues, comme il paroît par les ACTES. Les Juifs les y auroient-ils reçûs, s'ils euſſent quitté l'ancien habit de leur nation?

Or les Juifs portoient la Tunique en dedans, & le Manteau au dehors. Cela paroît même par le Nouveau Teſtament, où l'on voit Notre (d) Seigneur, & (e) St. Pierre, ainſi vêtus. Les autres Apôtres l'étoient ſans doute de même. Pour les piez, ils uſoient de Sandales. On allègue encore ici le témoignage du faux (f) Ab-
dias,

(a) Annal. ad Ann. 251. num. 44. (b) De profanis Aegypt. & Romanor. & Sacris Chriſtianor. Ritib. Lib. III. Cap. 35. pag. 189, & ſeqq. (c) Cap. 3. (d) JEAN, Chap. XII. verſ. 23. (e) ACTES, Chap. XH. verſ. 8. Voyez là-deſſus GROTIUS: & CASAUBON, Exercit. ad Baron. num. 84. pag. 450, & ſeqq. (f) Lib. V. De S. Joanne, Cap. 21. pag. 579. Tom. II. Cod. Apocryph. FABRIC. Lib. VI. Cap. 16. pag. 623. & Lib. VIII. Cap. 2. pag. 671, & ſeqq.

dias, qui, quoi que plein de fables ridicules, n'a pas osé corrompre l'Histoire Evangélique jusqu'à représenter les Apôtres habillez autrement.

Rien (a) n'est donc plus ridicule, que de donner à ces Saints Hommes, comme fait *Baronius*, & tant d'autres de l'Eglise Romaine, la Dalmatique, & autres Vêtemens Sacrez, brillans même d'or & de pierres précieuses. Un (b) Historien des Papes en est venu jusqu'à mettre la Triple Couronne sur la Tête de *St. Pierre*. A cette occasion notre Auteur réfute aussi les fables qu'on débite sur la *Tonsure Cléricale* des Apôtres, & sur le *Bâton Pastoral* de *St. Pierre*, qu'on veut même qui aît été conservé dans l'Eglise de *Trêves*, ou de *Cologne*. Peu s'en faut qu'on n'ait mis aussi une Epée au côté des Apôtres, comme un autre ornement sacerdotal. Les Canonistes au moins établissent le droit du Glaive, qu'ils attribuent au Clergé, sur ce fondement, que, dans le dernier Souper de Notre Seigneur avec ses Apôtres, il y avoit parmi eux deux Epées, de l'une desquelles *St. Pierre* coupa l'oreille à *Malchus*. GROTIUS (c) infère de là, mais dans une vue bien différente, que quelques-uns des Apôtres, lorsqu'ils voiageoient avec leur Maître, portoient l'Epée, pour se défendre contre les Voleurs de grand chemin qu'il y avoit dans la *Galilée*. Mr. HEINECCIUS (d) n'est pas de cet avis, par la raison que JESUS-CHRIST venoit de dire aux Apôtres : (e) *Je*

VONS

(a) Cap. 4, 5, 6. (b) JOANN. PALAT. *De gest. Pontific. Roman.* Tom. I. pag. 1. (c) *De Jure Bell. ac Pac.* Lib. I. Cap. III. § 3. num. 4 (d) Pag. 51, 52. (e) LUC, Chap. XXII. vers. 35, 36.

vous ai envoieez sans bourse, sans sac, & sans sou-
liez : mais présentement que celui qui a une bour-
se & un sac, les prenne, & que celui qui n'en a
point, vende son manteau, pour acheter une Epée.
 Or il n'auroit pas parlé ainsi, s'il eût fû que les
 Apôtres portoient l'Epée auparavant : & com-
 me *Grotius* lui-même l'explique, Notre Seigneur
 se servant d'expressions proverbiales, veut dire
 seulement, que désormais les tems seroient si
 mauvais pour ses Disciples, qu'ils seroient ré-
 duits à vendre même leurs Habits pour ache-
 ter une Epée. Il y a donc là au contraire une
 opposition manifeste, qui insinuë que jusqu'alors
 les Apôtres n'avoient point porté d'Epée, se
 croiant assez en sûreté par la présence de leur
 Maître. Je ne sai si la critique qu'on fait ici,
 est assez juste. Car d'où vient qu'il se trouva
 deux Epées parmi les Apôtres ? Cela semble don-
 ner à entendre, qu'ils en portoient même dans
 la Ville, & non pas seulement en voiage. Le
 sens des expressions proverbiales de Notre Sei-
 gneur n'a rien non plus d'où l'on puisse inférer
 certainement, que jusques-là ils n'avoient point
 porté d'Epée, même en voiage. Les Apôtres n'a-
 voient encore manqué de rien de ce qui leur é-
 toit nécessaire pour vivre, ni de ce qu'il falloit
 pour leurs voiajes. *Jésus* leur prédit, que, quand
 il ne seroit plus dans ce monde, ils seroient sou-
 vent exposez à en manquer : ainsi il les exhorte
 à faire leurs provisions de bonne heure, & en-
 tre ce qui est nécessaire pour le voiage, il met
 une Epée. Je ne vois pas qu'il s'ensuive de là,
 qu'auparavant ils n'en eussent point porté en che-
 min,

min, ni lors qu'ils étoient avec leur Maître, ni lors qu'ils voiageoient seuls. Cela marque seulement, qu'ils ne pourroient pas si facilement en trouver, lors qu'ils en auroient besoin, non plus que les autres choses nécessaires en voiage, faute d'argent; auquel cas il faudroit, que pour acheter une Epée, ils vendissent quelquefois jusqu'à une partie de leurs Habits. Pour revenir à notre Auteur, les deux derniers Chapitres de sa Dissertation sont destinez à examiner & réfuter ce que l'on dit sur l'Habit & les Ornaments Sacerdotaux de *Paul*, & des autres Apôtres. On les a représentés aussi avec des Habits de Moine, & il auroit pû dire beaucoup de choses là-dessus, comme il en avertit à la fin. Cela semble promettre une continuation de l'Ouvrage, qui en est demeuré là.

II. DE *genuina Navitatis CHRISTI Ere*
Exercitatio II. ex Numis & Inscriptionibus anti-
quis illustrata. Le commencement de l'Ere Chrétienne est encore aujourd'hui une question controvertée. Mr. *Heineccius* se déclare ici pour l'opinion du P. *Pagi*, & du Cardinal *Noris*, suivie par beaucoup d'autres: mais il y ajoute ses propres observations. L'étude qu'il faisoit alors des Médailles & des Inscriptions antiques, sur lesquelles on fonde des points de Chronologie qui servent à déterminer l'année de la Naissance de JESUS-CHRIST, l'engagea à traiter cette matière dans une Dispute Académique qu'il soutint, pour être agréé dans la Faculté de Philosophie. Il auroit pû ajouter bien des choses qu'il a depuis observées: mais pour ne rien changer à son

son plan, il s'est contenté de corriger quelques fautes.

III. *De vera falsaque Sapientia caracteribus.* C'est un Programme Inaugural, que notre Auteur fit imprimer, selon la coutume d'*Allemagne*, lors qu'il fut installé Professeur Ordinaire en Philosophie dans l'Université de *Hall*, en 1713. Les opinions étoient alors partagées, dans cette Académie, sur l'utilité de la Philosophie. Les uns l'exaltoient beaucoup: les autres prétendoient que cette Science est non seulement inutile, mais encore contraire au vrai Christianisme, & par conséquent très-dangereuse. C'est ainsi que les Hommes sont sujets à donner dans des extrémités vicieuses. Notre Auteur prit sagement le juste milieu, & tâcha de donner les caractères qui distinguent la fausse Philosophie d'avec la véritable. En parlant de l'excès d'une sotte Curiosité, qui fait qu'on veut savoir ce qui est au dessus de la portée de l'Entendement Humain, il cite là-dessus de très-beaux vers de *quelcun*, dit-il, qui commencent ainsi:

*Qui curiosus postulat totum sue
Patere menti, ferre qui non sufficit
Mediocrитatis conscientiam sue,
Judeus iniquus, astinator est malus
Suique naturæque* —————

Et qui finissent par:

*Nescire quædam, magna pars Sapientia
est.*

Il ignoroit sans doute alors, que c'est une Epigramme de l'Illustre GROTIUS. On la voit (a) dans le Recueil des Poësies de ce grand homme.

IV. DE Incessu, *animi indice*. *Dissertatio Moralis*. Mr. Heineccius fournit les matériaux de cette Dissertation Académique à un de ses Etudiens, qui vouloit s'exercer à la défendre en public, & il revit avec soin la composition: ainsi il peut regarder la Pièce comme lui appartenant pour le principal. Le sujet est curieux. On prouve par des raisons physiques, morales, & historiques, que la *Démarche* d'un Homme fournit des indices sûrs des inclinations & des dispositions intérieures de son Ame. Mais par *Démarche* on n'entend pas seulement le mouvement des Pieds: on y renferme, selon le sens du terme Latin, & du Grec, la posture, le mouvement, & l'air de tout le Corps, qui accompagnent ordinairement la *Démarche* proprement ainsi nommée, & auxquels il faut sur-tout faire ici attention. C'est ce que nous disons en François le *port & la façon*. On ne parle néanmoins que de cet extérieur, qui est propre & naturel à chacun: il seroit ridicule de vouloir juger ici par des pas formez selon les règles de la Danse, ou par la Démarche d'une personne malade, ou d'un Vieillard, & plus encore par celle qui est affectée, ou imitée.

V. DE *Philosophis Semi-Christianis Exercitatio Historica & Philosophica*. Autre Dissertation
Aca;

(a) *Epigrammat. Lib. I. pag. 285. Edit. Amst. 1639.* Le titre en est: *Erudita ignorantia*. Savante ignorance.

Académie, à laquelle notre Professeur eut la même part qu'à la précédente. CLEMENT d'Alexandrie, & d'autres après lui, ont regardé la Philosophie comme une Ecôle, qui menoit à JESUS-CHRIST, & une préparation à devenir Chrétien. On avouë, que les anciens Docteurs de l'Eglise, pleins d'une admiration excessive, ont outré l'éloge de la Philosophie : mais on soutient que la pensée est vraie au fond, c'est-à-dire, qu'un bon usage de la Philosophie peut amener à reconnoître la nécessité d'une Révélation, & par là la Vérité de la Religion Chrétienne. Il paroît néanmoins que, depuis que cette Religion fut connue dans le Monde, très-peu de Philosophes l'embrassèrent : le plus grand nombre s'égarra en diverses manières. Les uns tombèrent dans l'Atheïsme, & dans une espèce de *Spinozisme* anticipé. Les autres demeurèrent obstinément plongez dans la Superstition. D'autres, aiant reconnu en quelque manière l'excellence de la Religion Chrétienne, & ne pouvant néanmoins se résoudre à renoncer aux préjugés de leur Paganisme, flottèrent entre deux, & pendant qu'ils rejettoient avec mépris grand nombre de Maximes du Christianisme, ils en approuvoient plusieurs extrêmement. C'est de ces *Philosophes à demi Chrétiens*, qu'il s'agit ici, qui prenant des Vérités de la Religion Chrétienne, les uns plus, les autres moins, ce qui les accommodoit, & le mêlant avec leur Philosophie, en composoient une espèce de nouvelle Religion, par laquelle ils se faisoient admirer, comme nouveaux Docteurs d'une Philosophie plus sublime.

On

On recherche les raisons qui les y portèrent, & on prouve le fait par l'autorité des Pères, & de quelques Auteurs même Paiens; à quoi on joint le suffrage de plusieurs Savans Modernes. Pour ce qui est des moïens, par lesquels les Philosophes pouvoient connoître les Véritez de la Religion Chrétienne, les uns s'en instruisoient par la lecture même de l'Ecriture Sainte & des anciens Docteurs de l'Eglise; les autres, par le commerce fréquent qu'ils avoient avec les Chrétiens; les autres, dans leurs Ecoles. Celle d'AMMONIUS, surnommé *Saccas*, fut la plus célèbre, & il eut entr'autres pour Auditeurs PLOTIN, HERENNIUS, & ORIGENE (différent de celui qui fut appelé *Adamantius*.) Mais il y a là-dessus de très-grandes difficultez, que notre Auteur tâche d'éclaircir, en réfutant les opinions diverses ou contraires de quelques Savans. Il traite ensuite de chacun des principaux Philosophes de l'Antiquité, qu'il a trouvé *Demi-Chrétiens*, dont les uns cachotent avec plus de soin leurs larcins; les autres les découvroient si clairement, que quelques Savans en ont pris occasion de douter, s'ils étoient Paiens, ou Chrétiens.

Il met dans la première classe, & au premier rang, EPICTETE; sur quoi il a à réfuter (a) d'autres Auteurs, qui ne sont pas en tout de même opinion que lui.

VI. DE

(a) Il ne paroît pas, que notre Auteur eût vu une savante Dissertation de Mr. ROSSAL, qui avoit déjà paru en 1708. sous ce titre: *Disquisitio de EPICTETO Philosopho Stoico, qua probatur eum non fuisse Christianum &c.*

VI. DE origine atque indole Jurisdictionis Patrimonialis. La Jurisdiction Patrimoniale, dont il est traité ici, consiste dans le droit qu'ont les Nobles, & autres possesseurs de Fiefs, de connaître & juger des Causes des Païsans, quelquefois aussi de punir ceux qui sont accusez de quelque Crime: droit attaché au Fief, & par là aliénable avec le Fief. DU MOULIN, dans la pensée peut-être que JUSTINIEU n'a rien ignoré, a prétendu trouver dans le Corps du Droit cette espèce de Jurisdiction. On fait voir qu'elle n'a aucun rapport avec la Jurisprudence Romaine; & on en montre l'origine dans l'ancien Droit Germanique. C'est une Dissertation Inaugurale, que Mr. Heineccius, déjà Professeur en Philosophie, soutint sans Président, pour prendre le degré de Docteur en Droit, en 1714. Il auroit pu maintenant y ajouter bien des choses, auxquelles il promet de donner place dans ses *Elémens du Droit Germanique*. Le premier Tome de cet Ouvrage a paru depuis, & nous pourrions en parler une autre fois.

VII. DE levis notæ macula, ad L. 27. COD. De inoffic. Testam. La Loi, dont il s'agit, que les Compilateurs du CODE ont fort interpolée, a été une source de diverses erreurs. Les Docteurs du Commun en infèrent, qu'il y a, selon le Droit Romain, je ne sai quelle sorte de flétrissure, différente de l'*Infamie de droit*, & de l'*Infamie de fait*. Ils l'appellent *Levis notæ macula*, en termes empruntez de cette Loi, mais mal entendus, comme qui diroit *legère tache à l'honneur*. Et ils en couvrent non seulement les Bâ-

tards,

tards, mais encore les Bourreaux, les Liçteurs, & même certaines sortes d'Artisans, dont le métier est bas & sordide. Les effets, qu'ils lui attribuent de leur pure grace, sont aussi fort durs. Car elle expose, selon eux, ceux qui, en étant entachez, ont été instituez Héritiers par un Testateur, au préjudice de ses Frères ou Sœurs, à perdre l'Hérédité; il ne tient qu'aux Frères ou Sœurs de faire casser le Testament, par une *Plainte d'inofficiofité*, qu'autrement ils n'auroient point eüe. On prétend encore, que les personnes, dont il s'agit, sont excluses de toute Dignité, & d'entrer même dans le Corps des Artisans. Notre Auteur fait disparoître toutes ces chimères, en donnant le vrai sens de la Loi, & selon les termes où elle étoit conçue dans les deux Loix de l'Empereur CONSTANTIN, d'où elle est tirée; & selon l'interpolation de *Tribonien*, ou de quelcun de ses Associez. Ni les Enfants naturels, comme on les appelloit, nez d'une Concubine, ni les Bâtards, au moins ceux qui étoient nez d'une Mère de condition libre, ne furent jamais flétris, chez les *Romains*, de la moindre note d'infamie, qui les exclût des Dignitez, ou les rendît incapables d'hériter. Ceux qu'on appelloit (a) à Rome *Bourreaux*, n'étoient pas tous les Ministres de la Justice pour les supplices des Criminels, mais seulement ceux qui crucifioient. On se servoit, (b) pour les autres Supplices, ou de *Liçteurs*, ou de *Soldats*, & même de *Centurions*; d'où il paroît, que ce ministère n'avoit rien

(a) *Carnifices*. (b) Voiez PETRUS FABER, *Semestr. Lib. II. Cap. 9. pag. m. 110, & seqq.*

rien de honteux. L'office des Bourreaux, dans le sens particulier où ce mot se prenoit, étoit à la vérité accompagné de quelque ignominie, & , selon notre Auteur, quand ils étoient instituez Héritiers, un Frère, ou une Sœur, pouvoient faire casser le Testament : mais c'est parce que ces Bourreaux étoient des Etrangers qui se louoient pour une telle exécution, & non pas des Citoyens. Bien loin qu'il en fût de même des *Licteurs*, leur emploi étoit plutôt honorable, & on voit par un grand nombre d'Inscriptions qu'ils s'en faisoient honneur. Cependant comme la plupart étoient des Affranchis, Mr. Heineccius prétend, que cette condition leur imprimoit la *levis notæ macula*, dont il s'agit. Mais un Métier bas & sordide n'avoit rien par lui-même, qui produisît cet effet : autrement il faudroit dire, que tous les Artisans étoient incapables d'hériter, car il n'y en avoit aucune sorte, dont la profession ne fût regardée sur ce pié-là. En tout ceci notre Auteur suppose, que dans la Loi, qu'il explique, *levis notæ macula* est une tache différente de l'*Infamie de Droit* désignée par *infamia* simplement, & de celle de *Fait*, exprimée par *turpitude*. D'autres croient (a) que *turpitude* & *levis notæ macula*, ne sont qu'une même chose, & indiquent seulement la dernière sorte d'Infamie, qui étoit fondée sur des actions ou des professions honteuses par elles-mêmes,

(a) Voiez Mr. NOODT, *Comm. in Dig.* Tom. II. *Opp.* pag. 163.

mes, dans l'opinion des Honnêtes-Gens, quoi que cette Infamie n'eût pas toujours les mêmes effets de droit, que la première. Il n'y a que la Loi, dont il s'agit, où l'on trouve *levis nota macula* ; & je ne vois pas qu'il soit sûr de fonder sur cet endroit unique un troisième genre tout différent. Il est vrai que l'Interpolateur des Loix du CODE THEODOSIEN dit : *Infamia vel turpitudinis vel levis nota macula*. Mais on fait, que la conjonction *vel* ne fait souvent qu'expliquer ce qui précède : il y en a grand nombre d'exemples. Et dans la Loi originale de CONSTANTIN, il est dit simplement : *que per turpitudinem, aut aliquam LEVEM NOTAM capere non potest institutus*.

Au reste, Mr. Heineccius, dans sa Préface, répond aux difficultez qu'un de ses Collègues, qu'il ne nomme pas, avoit proposées honnêtement contre quelques endroits de cette Dissertation. Ce Collègue, c'est le célèbre (a) Mr. BOHMER.

VIII. DE *Navibus ab vecturam vetitarum Mercium commissis*. C'est-à-dire, des *Marchandises* qu'on appelle *de contrebande*, & du droit de confisquer les Vaisseaux où on les trouve.

IX. DE *Collegiis & Corporibus Opificum*. On recherche ici l'origine & les droits des *Collèges* ou *Corps de Métiers*, premièrement chez les *Romains*, & puis chez les *Peuples d'Allemagne*. L'historique & le curieux sont toujours joints au
soin

(a) Dans une Dissertation, imprimée en 1721. De *quærola Inofficij Fratrum Consanguin.* § 16, & seqq.

soin de distinguer les différens Droits que le Vulgaire des Docteurs confond misérablement. C'est la dernière des Dissertations Académiques que notre Auteur publia à Hall, lorsqu'il y étoit Professeur pour la première fois. Il fut appelé à *Franeker* peu de tems après; & cela donna occasion à la Harangue qui suit.

X. DE JURISPRUDENTIA VETERUM ROMANORUM Formularia, ritibusque, quibus negotia civilia explicabant, sollempnibus, Oratio. (a) C'est une apologie de la Jurisprudence Romaine, & en stile Oratoire, contre ceux qui se moquent des Formules & des Formalitez dont elle est remplie.

XI. De vitiis negotiationis Collybistica vel Cambialis. Les Marchands, qui entendent le Latin, trouveront du profit à lire cette Dissertation, où l'on traite de tous les défauts qu'il peut y avoir dans le négoce des *Lettres de Change*. Un Jeune Homme de *Hambourg*, qui prenoit le degré de Docteur à *Franeker*, la composa sous la direction de notre Auteur. Après cette Pièce devoit suivre un autre Dissertation Académique, qui est entièrement de Mr. *Heineccius*, sous la présidence duquel elle fut soutenue publiquement dans la même Université: *De origine Testamenti factionis & ritu testandi*. Mais l'Auteur n'en ayant eu alors sous sa main aucun exemplaire, on a été obligé de la mettre tout à la fin du Volume. Ce sont les deux seules Pièces en ce genre,

(a) Cette Harangue fut prononcée à *Franeker*, le 4. Avril 1724.

re, qu'il mit au jour, pendant tout le tems qu'il demeura à *Francker*; soit faite d'occasion, ou parce qu'il s'y trouva occupé à (a) d'autres Ouvrages considérables. Mais je me souviens d'un Opuscule, dont il ne dit rien, & qui n'auroit pas mal figuré ici. (b) *Epistolæ Amoebez inter Virum Clariss. E. O. A. C. PAGENSTECHE- RUM, D. & Professorem Juris in Herbornensi Athenæo Ordin. & Jo. GOTTL. HEINECCIIUM &c. Quibus de sensu L. 1. D. De Curatorib. fur. & genuina lectione L. 28. D. De Probat. amice disceptatur.* Il y a de bonnes remarques critiques sur les deux Loix indiquées; & la Réponse de Mr. *Heineccius* à la Lettre, contre laquelle il se défend, est accompagnée d'un sel réjouissant. Je ne sai pourquoi il l'a omise dans ce Recueil.

XII. De P. JUVENTIO CELSO, *Jurisconsulto eximio, suiq. sæculi ornamento.* C'est un Programme, que notre Auteur publia, selon la coutume des Universitez d'Allemagne, pour annoncer son installation lors qu'il eut été appelé de *Francker* à *Francfort* sur l'Oder. Il y donne la Vie de PUBLIUS JUVENTIUS CELSUS, fameux Jurisconsulte Romain, & y fait diverses remarques, qui avoient échappé aux Ecrivains Modernes les plus exacts en ce genre.

XIII. DE Jurisconsultis Semidoctis *Oratio inauguralis, dicta Francofurti ad Viadrum, a. d.*
IV.

(a) Ses *Elementa Juris*, tant selon l'ordre des INSTITUTES, que des PANDECTES: son Traité *Ad Leg. Papian Poppaam.*

(b) Imprimé à *Francker*, en 1724. in octavo.

IV. *Novemb. 1727.* Voilà maintenant l'Oraison Inaugurale. Notre Auteur, pour animer la Jeunesse à des études plus solides, que celles qu'on fait ordinairement ; imite ici , dit-il, les *Lacédémoniens*, qui, pour détourner leurs Jeunes Gens de l'ivrognerie, leur montraient des Esclaves yvres. Il peint d'après nature les *Juriconsultes demi-Savans*, qu'il range dans diverses classes. Les uns raisonnent sur les Loix, sans avoir ou chercher seulement les secours nécessaires pour les entendre. D'autres font leur capital de la Critique, & négligeant la connoissance exacte des principes de la Jurisprudence Romaine, ne s'attachent, qu'à trouver des corrections à faire dans le Texte, ou de quoi censurer *Tribonien*. D'autres n'admirent que l'ancien *Droit Romain*, dont une bonne partie n'est plus en usage, & méprisent tout Droit des autres Nations, sur lequel néanmoins il faut aujourd'hui décider, dans chaque País, bien des choses qu'on ne sauroit tirer du Droit Romain qu'à force de conjectures creuses & de mauvais raisonnemens. D'autres ne prenant qu'une légère teinture de la *Théorie* du Droit, comme ils l'appellent, ou la négligeant absolument, se donnent tout entiers à la *Pratique*, qu'ils fondent sur les Décisions des Scholastiques Barbares, pleines de fatras & de citations aussi inutiles, qu'effrayantes par leur nombre prodigieux.

XIV. *DE Mercatorum, qui foro cesserunt, rationibus & codicibus.* Il s'agit de savoir, comment & en quels cas on doit ajoûter foi aux Comptes & aux Livres des Marchands, qui ont

fait

fait banqueroute. Cette Dissertation Académique, & la plûpart des suivantes, sont le fruit du tems que Mr. *Heineccius* a passé dans son poste de *Francfort* sur l'Oder.

XV. DE *Usufructu materno Juris Germanici, & maxime HAMBURGENSIS*. Question, qui regarde l'Usufruit, qu'une Mère Veuve a du bien de ses Enfans, selon le *Droit Germanique*, & en particulier selon les Statuts de la Ville de *Hambourg*.

XVI. DE *lubricitate Jurisjurandi Suppletorii*. Le peu d'attention aux principes du Droit Romain, & une fausse explication de quelques Loix, ont introduit dans la pratique le *Serment Supplétoire*, comme on l'appelle, que le Juge fait prêter à une des Parties, lors qu'elle n'a en sa faveur qu'une demi-preuve, afin que le Serment supplée ce qui y manque. On montre ici les inconvéniens de cette procédure; & en la supposant approuvée par un usage qui aît force de Loi, les précautions avec lesquelles le Juge doit déferer un tel Serment.

XVII. DE *religione Judicantium circa Reorum confessiones*. Matière encore plus importante, que celle de la précédente Dissertation. Il n'est pas toujours sûr de faire fond sur la Confession, même volontaire, d'une personne accusée en Justice. L'expérience en a souvent fait voir la fausseté. On enseigne ici au Juge, avec quelle circonspection il doit se conduire en ce cas-là; & on fait voir aussi ce qu'il doit observer en matière de Causes Civiles, où il y a moins de danger. Le sujet, quoi que fort rebattu, est traité

traité d'une manière qui n'est pas commune.

XVIII. DE *ULPIANI Jurisconsulti Hebraïsmis, Programma Inaugurale*. Ce Programme fut fait à l'occasion de la Dispute précédente, quoi qu'il n'y ait aucun rapport pour la matière. Comme quelques-uns ont trouvé dans *TITE LIVE* un goût de *Patavinité*, & dans *PHEBRE* une teinture du langage de la *Thrace*, d'où il étoit originaire: de même plusieurs *Jurisconsultes Modernes* ont cru appecevoir des *Hébraïsmes* dans *ULPIEN*, qu'ils attribuent à ce qu'il étoit sorti de *Tyr*. Mr. *Heineccius* n'a pas une fort haute idée du stile de cet ancien *Jurisconsulte*, & il convient que par-tout on y sent la décadence où étoit tombée de son tems la *Langue Latine*. Mais il est persuadé, & il le prouve par divers exemples, que les tours d'expression dont il se sert, qui paroissent tenir de l'*Hébreu* ou du *Syriaque*, lui sont communs avec la plupart des Auteurs mêmes de la bonne *Latinité*.

XIX. DE *suprema Principum Magistratuum-que Tutela*. La Tutéle des Pupilles est d'une si grande importance pour le bien de l'Etat, que les Loix y ont pourvû presque parmi tous les Peuples. Les *Romains*, qui, pendant long-tems l'avoient laissée en la disposition des Pères, ou, au défaut de cette disposition, en imposaient le soin aux plus proches Parens paternels, firent enfin intervenir l'autorité du Magistrat en un grand nombre de cas. Mais les *Nations Germaniques* allèrent plus loin. Selon leurs Loix, la Tutéle Suprême appartenoit aux Princes & aux Magistrats, qui la faisoient exercer par quel-

conque il leur plaisoit. Et ce droit subsiste enco-
re aujourd'hui dans les Etats d'*Allemagne*. Voilà
le sujet de cette Dissertation Académique, qui
donna lieu au Programme suivant.

XX. DE *Jurisconsultis Reformationi Ecclesie
præludentibus*. Entre les moiens dont DIEU
s'est servi pour préparer le grand ouvrage de la
Réformation de l'Eglise, il a suscité de tems en
tems des personnes éclairées, qui y ont fraié le
chemin, en s'opposant aux erreurs du Papisme,
autant qu'ils pouvoient en appercevoir dans les
ténèbres de leurs Siècles. On croit ordinaire-
ment, que les Jurisconsultes n'ont eu presque
aucune part à cette gloire. Mais s'il faut dire
la vérité, ajoute notre Auteur, ce sont eux prin-
cipalement qui ont commencé à attaquer le fort
du Papisme, ou la Monarchie insolente de l'Evê-
que de *Rome*, & qui, pendant quelques Siècles,
ont sappé de plus en plus, avec un courage in-
trépide, les fondemens de cet édifice superbe,
sur lesquels portoient toutes les Superstitions dont
la crédulité du Peuple s'étoit laissée aveugler.
Les principes du *Droit Romain*, dont la con-
noissance commença à renaître, quoi que fort
imparfaite, firent ouvrir les yeux à bon nombre
de ceux qui l'étudioient. On vit même bien-
tôt après un Docteur du *Droit Canon*, JEAN
SENECA, Prévôt de l'Eglise d'*Halberstadt*, qui
aïant été Disciple d'AZON, s'opposa vigoureu-
sement à CLEMENT IV. lors que ce Pape vou-
loit exiger des Décimes par toute l'*Allemagne*;
taxa non seulement dans ses Ecrits l'avarice insa-
tiable des Papes, mais encore combattit le pré-
mier

mier leur infaillibilité, en appelant à un Concile Universel. Notre Auteur indique plusieurs autres Jurisconsultes, qui se déclarèrent depuis contre la Monarchie Papale, & il finit par GUILLAUME BUDE', qui, dans un Ouvrage (a) publié pour la première fois en 1513. censure vivement l'Eglise & la Cour de Rome.

XXI. DE *eminentioribus Ducatus & Ducum LOTHARINGIÆ Prærogativis*. Le Duc de Lorraine, en voyageant par l'Allemagne, devoit (b) passer à Francfort sur l'Oder. Cela donna occasion à Mr. Heineccius de composer cette Dissertation, en faveur d'un Disciple, qui, après l'avoir défendue publiquement, vouloit la présenter à ce Prince, duquel aussi elle fut reçue très-gracieusement. On y traite des prérogatives les plus éminentes des Ducs & du Duché de Lorraine.

XXII. *Oratio de C. AQUILLIO GALLO, Jurisconsulto celeberrimo*. C'est une Harangue, prononcée par l'Auteur, lors qu'il fut installé Recteur de l'Université de Francfort sur l'Oder, en 1731. Il y donne en abrégé la Vie de *Cajus Aquilius Gallus*, ancien Jurisconsulte; & dans les Notes, quelquefois assez longues, il ajoute bien des choses, qui servent de commentaire au Texte. Il y fait entr'autres quelques remarques sur la Famille *Aquillienne*, auxquelles on trouve un petit supplément dans la Préface générale

(a) *De Assè &c.* Voyez sur-tout ce qu'il dit fol. 197, & seqq. Edit. Vascosan. 1542.

(b) Au mois de Mars 1732.

rale de ce Volume, qu'il auroit pû encore grossir, si c'en eût été le lieu.

XXIII. PROGRAMMA *Inaugurale* de SALVIO JULIANO, *Jurisconsultorum sua etate coryphæo*. Voilà notre Auteur de retour à Hall, & dans son premier poste. C'est peut-être par cette raison, qu'il n'y fit point d'Oraison Inaugurale; car il ne nous donne ici qu'un (a) Programme, adressé aux Etudians, pour les inviter à ses Leçons. Cette pièce, assez longue, contient la Vie d'un autre ancien Jurisconsulte, SALVIUS JULIANUS, le premier de son tems; dans laquelle tout est traité plus exactement qu'on n'avoit encore fait.

XXIV. DE *Marito Tutore & Curatore Uxoris Legitimo*. Dès les plus anciens tems, & parmi presque toutes les Nations, on a cru que la Nature, dans la distribution de ses dons, avoit assigné aux Hommes l'esprit, la prudence, la fermeté & la grandeur d'ame, & qu'elle n'avoit laissé en partage aux Femmes que la Beauté, & les autres agrémens de leur Corps, avantages qui les rendent d'autant plus inférieures aux Hommes, qu'elles en sont douées ordinairement au dessus d'eux. Il s'est trouvé à la vérité des Hommes, qui ont pris la défense du beau Sexe, & recueilli de toute l'Antiquité de quoi opposer des exemples de Femmes, qui ont égalé ou surpassé les Hommes dans les qualitez qu'ils s'approprient. La plupart néanmoins n'ont pas trouvé ces apologies suffisantes, parce que le nombre des exceptions à la règle n'est pas considérable, & que celles même que la Nature a mieux par-

(a) Daté du 13. Juin 1733.

partagées à cet égard, paroissent avoir eu plus de ruse & de finesse, que de véritable Sageffe, à cause de la facilité avec laquelle leur Sexe se livre aux Passions. Je ne décide rien là-dessus, dit notre Auteur, & je ne saurois me résoudre, en portant du Sexe un jugement trop libre, à m'attirer la haine de la moitié du Genre Humain. Je sai que ceux qui refusent aux Femmes toute Prudence, & ceux qui la croient propre & particulière aux Hommes, se trompent également. Il y a des Hommes, plus foibles qu'aucune Femme, & la Nature n'a jamais été si épuisée, qu'elle n'ait pû produire dans le Sexe même quelque chose de grand & d'excellent. Mais les Législateurs ont toujours posé pour règle, qu'en matière de Loix, il faut avoir égard à ce qui arrive le plus souvent. Aiant donc considéré, que pour l'ordinaire on remarque dans les Femmes quelque foiblesse de jugement, soit que la plupart soient d'un naturel fragile & sujet à se laisser tromper aisément, soit que, condamnées aux occupations pénibles du ménage, elles soient contraintes de demeurer toute leur vie enfermées dans leur maison; ils n'ont rien oublié pour les mettre à couvert du tort qu'elles pourroient se faire elles-mêmes par une conduite peu circonspecte. Chez la plupart des Peuples, les Femmes ont été mises sous puissance & sous tutèle, aussi bien que les Pupilles; & on a annullé tout ce qu'elles faisoient à leur préjudice, sans l'autorité ou le consentement de Tuteurs ou de Curateurs. Toute la différence qu'il y a eu entre les divers Législateurs, c'est que les uns ont confié

fié ce soin des Femmes à leurs propres Maris, & les autres, crainte que les Maris ne dépouillaient leurs Femmes sous ce prétexte, ont chargé de leur direction toute autre personne, plutôt que les Maris mêmes. On verra, dans cette Dissertation, l'histoire de ces différentes manières de pourvoir à l'utilité du Sexe, & sur-tout la différence qu'il y a entre le *Droit Romain*, & celui des autres Nations, que les Interprètes ont quelquefois confondus mal à propos. Il s'agit principalement de montrer l'origine & les effets de la Tutèle ou Curatèle (car c'est ici tout un) qui, selon l'usage reçu encore en divers Etats d'*Allemagne*, mais avec quelque diversité, appartient aux Maris, par rapport à leurs Femmes. On nous fait voir cet usage établi, dès l'antiquité la plus reculée où il soit possible de pénétrer, chez les *Scythes* & les *Germaines*; d'où il a passé chez tous ceux qui en sortirent depuis.

XXV. DE *Præscriptione annali Juris LUBECENSIS*. Le Droit particulier de la Ville de *Lubec* en *Allemagne* est fort célèbre, & ses Statuts ont été adoptez en divers autres Etats, à cause de leur excellence. On traite ici d'un point de ce Droit, qui regarde la *Præscription*; en quoi il diffère de tout autre Droit Civil. Car il n'y en a aucun qui resserre dans un terme si court les différentes sortes de *Præscription*. L'an & jour est le plus long. La raison en est fondée sur ce que demande l'utilité du Commerce, dans une Ville Marchande comme *Lubec*.

XXVI. DE *Testamenti factione Fure Germanico artissimis limitibus passim circumscripta*. Dans cet-

cette pénultième Dissertation, on explique les différentes manières selon lesquelles la liberté de tester est fort resserrée dans les divers Etats d'*Allemagne*. La question générale, si les Testaments sont de Droit Naturel, ou simplement de Droit Civil, y est traitée d'abord. Notre Auteur prend le dernier parti, avec beaucoup de confiance. C'est aux Lecteurs intelligens à juger, s'il a bien détruit les raisons de ceux qui tiennent pour l'opinion contraire.

ARTICLE III.

LOGIQUE, ou Système abrégé de Réflexions qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos Connoissances. *Par Mr. DE CROUSAZ, Conseiller des Ambassades de Sa Majesté le Roi de SUEDE & Landgrave de HESSE-CASSEL ; & Membre des Académies Royales des Sciences, de Paris & de Bourdeaux. Seconde Edition, revue & corrigée par l'Auteur. In octavo, en deux Tomes, dont le I. a 366 pages, y compris la Préface ; & le II. en contient 214, sans l'Indice, ou les Sommaires des Chapitres. A Amsterdam, chez Z. Châtelain, 1737.*

SI les Hommes ne raisonnent pas bien aujourd'hui, ce ne sera pas faute de règles propres à diriger leur l'Esprit. La *Logique*, qui les enseigne, a été enfin débarrassée de tant de fatras
&c

& de jargon, dont le mélange dominant étouffoit presque tout ce qu'il y avoit de bon. On n'a plus laissé même des Préceptes si utiles à tout le monde, cachez entièrement sous le voile de la Langue *Latine*, ignorée du plus grand nombre. Il a paru des Logiques, en plusieurs Langues Modernes : & la *Françoise* a eu l'honneur de fournir la première un secours considérable. Mais on peut assurer, que personne n'a plus travaillé que Mr. DE CROUSAZ à perfectionner cette Science, l'instrument & la clé de toutes les autres. Il a donné des Logiques, & en Latin, & en François, de toutes les sortes. Pendant qu'il étoit Professeur en Philosophie & en *Mathématiques* à *Lausanne*, sa patrie, il commença par mettre au jour un *Système de Réflexions qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos Connoissances, ou Nouvel Essai de Logique*, en deux Tomes. Cet Ouvrage, imprimé à *Amsterdam* en 1712, fut si bien reçu, qu'il fallut bien-tôt en venir à une seconde Edition. Celle-ci, augmentée de plus de la moitié, dut nécessairement être divisée en trois Tomes, qui parurent en 1720. Cependant il étoit revenu à l'Auteur, qu'on souhaitoit qu'il traduisît sa Logique en Latin, pour l'usage des Académies, & en faveur des Étrangers qui n'entendent pas le François. Il pensa à les satisfaire, mais il ne put se résoudre à entreprendre une Traduction exacte de son propre Ouvrage. Il prit donc le parti de composer à nouveaux frais une Logique Latine, qui bâtie sur les mêmes principes que la *Françoise*, pouvoit néanmoins être regardée

en quelque manière comme un Ouvrage nouveau. Il y fit bien de nouvelles remarques, il abrégéa ou présenta sous une nouvelle forme plusieurs de celles qu'il avoit déjà faites, il joignit de nouveaux exemples aux précédens. Entre autres Additions considérables, il réfuta les raisons que feu Mr. COLLINS avoit (a) avancées dans un petit Traité fait exprès pour établir la nécessité des Actions Humaines : & il examina aussi les principes de ceux qui bannissent l'usage de la Raison, pour y substituer la *Voie Mystique*, comme ils l'appellent. Cet Ouvrage fut imprimé à Genève, en 1724. sous ce titre : *Logicæ Systema, juxta principia ab Auctore in Gallico Opere posita ; nunc Latine conscriptum, emendatum, novis Observationibus ornatum, atque etiam, ubi conducibile visum est, ad usum SCHOLÆ paulò planius accommodatum.*

Il sembloit après cela, que Mr. de Crousaz eût épuisé tout ce qui pouvoit entrer dans ses Systèmes de Logique. Mais la fécondité de son esprit, & la manière dont il traite cette Science, en rendent le fonds inépuisable. La Seconde Edition de sa Logique Françoisé fut suivie, en 1725. d'une troisième, encore revue & corrigée, & si fort augmentée, qu'elle fut poussée jusqu'à un quatrième Tome.

L'Au-

(a) *A Philosophical Inquiry concerning Human Liberty*, imprimé à Londres en 1717. & qui se trouve, traduit en François, dans le *Recueil de diverses Pièces sur la Philosophie, la Religion Naturelle, l'Histoire, les Mathématiques &c.* Par Mrs. LEIBNITZ, CLARCKE, NEWTON, & autres Auteurs célèbres, publié à Amsterdam en 1729. par Mr. DES MAIZEAUX, Tom. I. pag. 219, & suiv.

L'Auteur étoit alors à *Groningue*, où il avoit été appelé l'année précédente pour la Chaire de Professeur en Mathématiques & en Philosophie. Il y donna deux (a) Abrégés de Logique en Latin: l'un, intitulé *Logicæ Compendium, in usum Academicæ Juventutis adornatum*; l'autre, *Summa Logicæ*. Le premier, & le plus ample, est par demandes & par réponses: l'autre, fort court, est en forme de Thèses, au nombre de 138. Ils furent imprimez tous deux à *Groningue* en 1725. De là Mr. de *Crousax* aiant passé à la Cour de *Cassel*, & puis, au bout de sept ans, étant rendu à sa Patrie, après avoir exercé avec honneur, & avec un grand succès, l'Emploi de Gouverneur de S. A. S. Monseigneur le Prince FREDERIC; il eut occasion de revenir encore à travailler sur la Logique. Son zèle infatigable pour le bien du Public, & une longue habitude de s'occuper, ne lui permettoient pas de laisser infructueux le loisir que lui a procuré la générosité du Prince, Père de son Illustre Elève; quelque droit que son âge, & ses grands travaux, parussent lui donner de prendre enfin du repos. Les Etudes de Philosophie languissoient à *Lausanne*, par le contretems d'une longue maladie du (b) Professeur qui lui avoit succédé. Il fut touché du préjudice que les Etudians en recevoient, & par un pur désir d'y remédier, il ouvrit lui-même un Collège à tous venans. On y accourut en foule, & les Etudians lui demandèrent en grace un Abrégé de Logique, qui leur aidât à recapituler ce qu'ils

(a) In octave. (b) Mr. de Traytorrens.

qu'ils lui entendoient dire, & qui servît en même tems à repasser les matières exposées au long dans le grand Ouvrage. Il leur donna incessamment cette marque de complaisance, si bien qu'il remettoit la Copie, presque à mesure qu'il la composoit, à l'Imprimeur de *Lausanne*. C'est sur cette Edition, mais revue & corrigée, qu'a été faite la seconde, dont il s'agit, & qui m'a fourni occasion de donner une petite histoire des divers Ouvrages de notre Auteur en ce genre.

On trouve à la tête une assez longue *Préface*, qui contient des Réflexions sur les *Abrégés* en général. Mr. de *Crousaz* n'est nullement prévenu en leur faveur. Il combat vigoureusement l'opinion trop avantageuse qu'on a communément de leur utilité, & il en recherche les causes. Rien ne flatte plus agréablement, que l'espérance de s'épargner beaucoup de tems & de peine, dans la recherche des Connoissances auxquelles on aspire; dont les objets, d'un côté sont en très-grand nombre, & de l'autre les bornes étroites de l'Esprit Humain ne permettent pas de pénétrer le fond, sans une grande attention, & des revues exactes. Bien des gens, d'ailleurs, sont beaucoup plus de cas de la réputation de Savant, & des avantages qui en reviennent, que de la Lumière & de la vraie Science. Tout ce qu'ils croient qui les mènera au plutôt à leur but, a pour eux de grands charmes: & la crainte mortifiante de prendre le faux pour le vrai, s'évanouit en eux; par le plaisir de penser, qu'ils ne feront pas moins d'illusion aux autres, qu'à eux-mêmes.

Ces dispositions, auxquelles la Jeunesse est fort sujette à se laisser entraîner, bien loin de déplaire aux Pères, trouvent de leur part de quoi se fortifier. Il en coûte des frais, pour faire étudier des Enfans. (a) „ Quand retirera-t-on les fruits
 „ de toutes ces avances? L'attente est longue.
 „ *Pas tant que vous croiez*, dit une espèce d'Em-
 „ pirique en fait de savoir: *il est des voies abré-*
 „ *gées, il est des chemins un peu détournés, mais*
 „ *fort courts & fort sûrs. Rendez grace à ceux*
 „ *qui vous offrent leur secours, pour y faire entrer*
 „ *vos Enfans, & pour les y faire courir.* Il est
 „ peu de Pères assez éclairés, & d'un cœur as-
 „ sez droit, pour résister à cette amorce. Le
 „ plus grand nombre s'y livre. . . . Ils en usent
 „ à l'égard des Sciences, comme à l'égard des
 „ Habits. Un Père auroit honte de voir ses En-
 „ fans déchirez, le deshonneur de cette attitude
 „ retomberoit sur lui: il va chez un Marchand,
 „ & il y règle son choix par le bon marché.
 „ Cette Etoffe durera peu, son lustre sera bien-
 „ tôt terni. N'importe, elle coûte peu, & cela
 „ lui tient lieu de mérite. Elle n'est pas sans éclat,
 „ & elle paroît plus qu'elle n'est effectivement: que
 „ cela dure, ou s'évanouisse, c'est de quoi je ne
 „ suis pas en peine; il me suffit qu'elle soit propre
 „ pour la Fête, en vue de laquelle j'habille mon
 „ Enfant de neuf. Il ne s'agit plus que d'appren-
 „ dre, quel Tailleur fait le moins paier de ses fa-
 „ çons”. On comprendra aisément, comment
 notre Auteur fait application de ceci aux Pères,
 qui

(a) Pag. 12, 13.

qui veulent au plus vite procurer à quelqu'un de leurs Fils un établissement, par le titre de Docteur ou d'Avocat, de Médecin, de Ministre.

Après quelques réflexions sur l'abus de l'art de disputer, qui ne régné que trop dans les Académies, & qui est le fruit malheureux d'Études superficielles, ou mal réglées; on fait voir, comment les Maîtres contribuent eux-mêmes à inspirer & à entretenir l'estime outrée des Voies abrégées. Ces voies sont commodés pour la paresse de plusieurs, qui n'ont étudié qu'en vue de parvenir à quelque rang dans le monde, & de se procurer des revenus pour vivre à leur aise (a).

„ Qu'on aît à enseigner la Logique, la Morale,
 „ les Mathématiques, le Droit même, la Méde-
 „ cine ou la Théologie; on adopte le *Compend*
 „ de quelque Auteur, dont le nom est devenu
 „ célèbre par la faveur du Maître, ou par d'au-
 „ tres présens de la fortune, ou enfin par le cré-
 „ dit qu'il a su se procurer dans un certain Par-
 „ ti: & si l'on croit arriver plus noblement à
 „ ses fins en composant soi-même, qu'en se bor-
 „ nant à faire rejaillir sur soi quelque petite por-
 „ tion de la gloire d'un autre, on donne aussi un
 „ petit Système, qu'on prétend être plus clair
 „ & plus précis. . . . A mesure qu'on le repasse,
 „ les Ecoliers se rappellent certaines choses ou
 „ certains mots, ils se souviennent de les avoir
 „ ouïs dans le Cours précédent, ils s'en félici-
 „ tent: ils croient que rien ne leur est échappé,
 „ & qu'ils en sauront bien-tôt assez pour faire à
 „ leur

X 2

leur

(a) Pag. 20, 21.

„ leur tour les fonctions de Maître. Cependant
 „ celui qui les enseigne, fait par-ci par-là quel-
 „ ques additions. Les plus diligens les écrivent,
 „ & le Docteur lui-même en favorise quelques-
 „ uns, en leur communiquant un *Compend* en-
 „ richi de quelques Notes. A leur retour, ils
 „ font voir à leurs Pères des Livres moitié im-
 „ primez, moitié manuscrits. Plus il les voit
 „ barbouillez, plus il les juge de prix ; & moins
 „ il les fait déchiffrer, plus il les croit savans.
 „ Un Professeur, qui a une fois fait deux ou
 „ trois Cours de cette nature, peut les continuer
 „ sur le même pié toute sa vie, fit-il ses leçons
 „ à demi endormi &c.

Enfin, ce qui contribuë encore à prévenir en
 faveur des Abrégez, c'est que les Ouvrages étan-
 dus ne sont pas toujours estimables à proportion
 de leur grosseur. Souvent de tels Systêmes,
 composez à la hâte, ou d'un mauvais goût, se
 trouvent d'une longueur ennuyeuse, d'une obscu-
 rité qui fatigue, pleins de répétitions & de com-
 pilations indigestes &c. Mais cela prouve seule-
 ment, qu'il y a de l'abus de ce côté ; & il faut con-
 sidérer la nature des Abrégez en elle-même ; pour
 déterminer leur vrai prix.

Voici ce que notre Auteur pense là-dessus.
 Les Abrégez peuvent avoir leur utilité, pourvû
 qu'on ne s'y borne pas. Ils servent à indiquer
 les matières qu'on doit étudier : mais pour con-
 noître les matières mêmes, & être assuré de les
 bien entendre, il faut lire avec attention & dis-
 cernement des Ouvrages plus étendus ; sans quoi
 on s'imagine savoir quelque chose, quoi qu'on ne
 sa-

sache rien, ou du moins qu'on ne sache rien à fond (a). „ L'expérience le prouve. Donnez à „ débrouiller des Paralogismes à un homme qui „ a achevé & répété deux fois son *Compend* de „ Logique. Donnez à démêler des Cas de „ conscience à celui qui a repassé son *Abrégé* „ de Morale. Interrogez, sur un grand nombre „ de Phénomènes un peu compliquez, celui qui „ possède son Cours de Physique, tel qu'il l'a „ fait dans les Ecôles. Quel secours en tirera- „ t-il ? Ces *Abrégés* ne servent pas même à fai- „ re comprendre des Ouvrages plus solides, plus „ étendus, & où l'on entre, avec quelque dé- „ tail, dans des calculs ou des combinaisons plus „ que curieuses, & propres à répandre un plein „ jour sur des matières, qui, sans cela, resté- „ roient dans l'obscurité, & laisseroient l'Esprit „ plein de doutes & de ténèbres. Qu'on se fi- „ gure un Voyageur, qui arrivé à *Paris*, à *Lon-* „ *dres*, à *La Haie*, à *Rome* &c. se fait donner le „ nom de toutes les Ruës, les met dans sa mé- „ moire, les parcourt l'une après l'autre, remar- „ que les Maisons qui se font distinguer par leur „ étendue ou par leurs ornemens, écrit sur ses „ Tablettes les noms de ceux à qui elles appar- „ tiennent, se les fait montrer à l'Eglise, à la „ Comédie, dans les Promenades publiques; „ après quoi il revient dans sa patrie, fort satis- „ fait de ses courses, & annonçant à ses Parens, „ qu'il connoît *Paris*, *Londres*, *La Haie*, *Rome* „ &c. Est-ce dans ce seul dessein qu'on doit

„ Voia-

(a) Pag. 24, & suiv.

„ voiage? Est-ce là connoître les Hommes?
 „ Telle est la science d'un Académicien, qui se
 „ borne à étudier les *Compendis*.

„ Mais, dira-t-on, quel fruit prétendez-vous
 „ tirer d'un Systême, dont l'explication durera
 „ assez pour donner le tems d'en oublier le
 „ commencement, avant que d'en avoir achevé
 „ la moitié? Un Abrégé (répond notre Auteur)
 „ est encore plus sujet à cet inconvénient. Les
 „ idées vagues s'effacent plutôt, que les déter-
 „ minées. La clarté pénètre l'Esprit, à propor-
 „ tion de son évidence, & se présente avec d'au-
 „ tant plus de promptitude, qu'on en a été plus
 „ frappé, & qu'on s'est trouvé plus sensible au
 „ plaisir de la voir. Quand les Principes sont
 „ près de leurs Conséquences, les Propositions
 „ de leurs Preuves & de leurs Eclaircissemens,
 „ & que les généralitez sont accompagnées de
 „ détails; ces expressions servent mutuellement
 „ à se graver dans la mémoire, & le souvenir
 „ de l'une suffit pour y rappeler les autres.

Outre l'ordre & la précision, un Maître peut
 encore tirer un bon parti des Abrégés. Il fera
 d'abord leçon sur un Chapitre ou deux, pour
 avertir ses Disciples des matières qu'il se propose
 de leur développer, & pour leur en donner ain-
 si une idée générale, qui pique leur curiosité, &
 prépare leur attention à le suivre dans une *plus*
 ample explication. Après quoi, la lecture de
 l'Abrégé aidera les Disciples à faire, sur chaque
 point, la récapitulation de ce qu'on leur aura
 dit pour en développer la nature & l'usage, & en
 établir les preuves. Il ne faut pas s'imaginer,
 qu'on

qu'on doive, dans un Systême étendu, ne rien omettre de tout ce qui s'est dit, moins encore de tout ce qui peut se dire, sur la Science qu'on traite. Une si grande multitude de considérations confondroit la mémoire, & embrouilleroit les idées.

Notre Auteur voudroit, qu'un Systême mis dans les mains des Etudians, fût à près de la même étendue, que celle de l'*Histoire* des Ouvrages de l'Académie, que Mr. DE FONTENELLE donne tous les ans, à la tête de chaque volume. Le Professeur, en expliquant son Livre, pourroit aussi l'étendre à peu près de la même manière, que cette *Histoire* est étendue dans les *Mémoires*. Il devroit seulement passer divers détails, qui lui paroïtroient trop longs & trop savans, sans les omettre néanmoins tous, & y entrant quelquefois pour apprendre à ses Disciples à y entrer eux-mêmes, & à les pousser, sans le secours des Maîtres, quand ils auroient achevé leur Cours Académique. Mr. de Crousaz joint à cela quelques autres avis utiles, sur la manière d'enseigner, & qui aboutissent tous à faire voir, qu'on doit sur-tout travailler à cultiver l'Esprit, & ne pas se contenter d'exercer la Mémoire, qui est presque tout le fruit qui revient des Abrégés, quand on s'y borne.

Cette méthode est sur-tout nécessaire dans la *Logique*, ou l'Art de penser. On fait voir, qu'elle convient aussi à l'étude de l'*Histoire*, quoi que celle-ci paroisse avoir le plus de besoin d'être commencée par des Abrégés. Les faits, dont il reste des monumens, n'ont pas entr'eux, à beau-

coup près, autant de liaison, que les Théorèmes des Sciences, dont l'un est enchaîné à l'autre. Leur multitude embarrasseroit aisément la mémoire, sans que l'Esprit y pût suppléer. Il est donc nécessaire de ne placer, dans une certaine étendue de tems, que les Evénemens principaux. Mais ces Evénemens, qui se sont suivis dans plusieurs Siècles, & dans des Pais éloignez les uns des autres, ont encore trop peu de liaison, pour que l'un aide assez à rappeler l'autre. Il faut donc les lier avec les Causes & les Circonstances, qui ont contribué à les faire naître, & se rendre familières les idées de ces enchaînures. C'est ainsi qu'un Professeur en Histoire, & un jeune Homme qui l'étudie de lui-même, rempliront utilement le squelette d'un Abrégé, de siècle en siècle; sans penser néanmoins à ne laisser échapper aucun Evénement. Il y a plusieurs détails, dans lesquels une Histoire Universelle, écrite même avec étendue, ne doit point entrer. C'est dans des Histoires Particulières, dans les Vies des Grands Personnages, & autres Ouvrages détachez, qu'on doit chercher de tels détails; & voici, selon notre Auteur, ce à quoi il faut se borner dans une Histoire Universelle.

1. Les Evénemens, qui ont contribué à la naissance des Etats, à leur accroissement & à leur splendeur, à leur décadence ou à leur chute, soit que ces Evénemens aient consisté en des actions de Valeur, ou en des raffinemens de Prudence.
2. Les Portraits des Grands Hommes, qui ont vécu dans de certains Siècles.
3. Les exemples, qu'on a vûs, de grandes Vertus, & des Vices

oppo-

opposez, sur-tout s'il y a-moien de faire connoître par quelle route on est monté à ce haut point de mérite, & par quels degrez on est venu à cet excès de corruption. On trouve dans l'Histoire Ancienne certains *fratagèmes*, qui ont aujourd'hui perdu ce nom, parce qu'ils sont devenus trop communs. Il est pourtant curieux d'en savoir l'origine; & c'est un agrément dans une Histoire Universelle.

Les Monumens, qui renferment l'Histoire des Siècles passez, peuvent être entre les mains de tout le monde, & n'ont ordinairement rien qui demande beaucoup d'explication. Ainsi un Professeur, au lieu de consacrer sa vie entière à donner un Cours complet, servira plus utilement ses Disciples, s'il se contente de leur indiquer les sources où ils pourront s'instruire, & de leur conseiller l'ordre dans lequel il faut lire chaque Auteur. Ce à quoi il doit le plus s'attacher, & qui est néanmoins trop négligé, c'est aux fruits qu'on peut tirer de l'Histoire, pour s'aider à devenir soi-même plus honnête homme, plus en état de profiter des circonstances, & de se modérer dans la prospérité, d'en faire l'usage auquel elle est destinée, de se soutenir dans l'adversité, & d'y apporter des remèdes efficaces, autant que légitimes.

Une autre des fonctions principales d'un Professeur en Histoire, c'est d'éplucher, avec un juste discernement, les endroits des anciens Monumens, qu'on explique différemment, & les points d'Histoire sur lesquels les Auteurs même contemporains, ou à peu près, ne s'accordent pas

quelquefois; de distinguer avec soin les Livres supposez, qui ne sont ni des Auteurs auxquels on les attribue, ni des tems auxquels on prétend qu'ils ont été écrits; de remarquer enfin les passages corrompus par la négligence des Copistes, ou falsifiez malicieusement, par des additions, des retranchemens, ou des changemens. Mais vouloir, par une affectation ridicule, rendre douteuses les choses le plus certainement attestées, critiquer sans nécessité quelques lignes d'un Auteur, redresser quelques dates d'une si légère, pour ne pas dire, d'une si nulle importance, qu'il ne vait pas la peine de s'en occuper; ce sont des excès & des écarts, auxquels il est fort à souhaiter pour la Jeunesse, qu'un Maître ne s'abandonne jamais. L'amour de la Vérité, & un Jugement droit, doivent régler tous leurs pas & toutes leurs instructions.

On fait voir ensuite, que ces qualitez sont surtout nécessaires à un Professeur d'*Histoire Ecclésiastique*; & on cite en original une (a) page de la *Préface* de Mr. TURRETTIN sur son *Abrégé d'Histoire Ecclésiastique*, pour se munir d'une autorité si considérable, sur la manière de composer un Ouvrage en ce genre, dont ce judicieux Théologien a donné un excellent modèle.

Voilà les idées de l'Auteur, sur l'usage des Abrégés; & voici ce qu'il juge lui-même (b) de celui

(a) Pag. 25. Cet Ouvrage de Mr. TURRETTIN, dont on a rendu compte *Tom. XIII. pag. 41, & suiv.* a été réimprimé l'année passée 1736. en plus beaux caractères, mais sans aucunes additions.

(b) Dans une Lettre mise à la tête de cette nouvelle Edition.

celui qu'il nous donne aujourd'hui. „ Je veux
„ bien reconnoître, que la lecture de cet Abré-
„ gé de Logique pourra amuser un homme déjà
„ Logicien, & faire encore plus que de l'amu-
„ ser : mais quant à ceux qui n'ont pas encore
„ étudié cette partie de la Philosophie, ou qui
„ ne l'ont étudiée que très-imparfaitement, il
„ me paroît, que tout le fruit qu'ils en pourront
„ tirer, se réduira à exciter leur curiosité, & à
„ les préparer à profiter davantage du Commen-
„ taire qu'ils en trouveront dans l'Ouvrage plus
„ étendu que j'ai donné sur cette matière.”

Cela étant, on ne s'attend pas sans doute,
que nous donnions aucun Extrait de cet Abrégé.
L'ordre y est le même en général, que dans la
Logique étendue : & cette Logique est si con-
nuë par tant d'Editions, aussi-bien que par les
Journaux qui en ont parlé en leur tems, qu'il
suffit d'annoncer l'Abrégé, comme étant de la
même main.

ARTICLE IV.

DIVERS Ouvrages de *Monsieur DE CROUSAZ,*
Conseiller des Ambassades de Sa Majesté le Roi
de SUEDE, Landgrave de Hesse-Cassel; &
Membre des Académies Royales de PARIS &
de BOURDEAUX. En deux Tomes *in octavo,*
dont le I. a 242 pages; & l'autre 238. A
Amsterdam, aux dépens de la Compagnie,
1737.

VOICI

VOICI un autre fruit de l'emploi honorable que Mr. DE GROUSAZ fait de son loisir. Ce n'est pas que toutes les Pièces, dont ce Recueil est composé, soient de fraîche composition: mais il y en a, & qui font même la plus grande partie des deux Volumes. On doit être obligé à l'Auteur d'avoir tiré les autres de la poussière du Cabinet, pour les exposer sur un plus ample théâtre, que celui où elles avoient été présentées depuis long-tems, & dont ceux mêmes qui en avoient été Auditeurs ne pouvoient conserver qu'un souvenir fort confus.

On trouve donc ici dans le I. Tome, un *Traité sur l'obligation où sont les Hommes de s'unir en Corps de Société*; & ce Traité a quatre Parties, dans la troisième desquelles on répond à des difficultés qui paroissent balancer les avantages de l'Etat de Société, & l'on examine en particulier celles qui se lisent dans les Dialogues de Mr. le Baron de LA HONTAN, & d'un Sauvage. La quatrième est une Continuation, où l'on parcourt ces mêmes Dialogues. Après quoi vient un *Discours sur la beauté & l'utilité des Sciences*. Le II. Tome contient 1. *Des Pensées libres sur l'Instruction du Bas Collège*. 2. *Un Traité des Instructions Publiques dans les Auditorès*. 3. Enfin, un *Discours sur la Pédanterie*.

Sur ce dernier, l'Auteur a mis un *Avertissement*, où il nous apprend l'occasion, dans laquelle il le prononça. L'*Académie de Lausanne* a l'inspection du (a) Collège Inférieur, où plusieurs

(a) Ce qu'on appelle dans nos Provinces *École Latine*.

seurs Régens enseignent la Jeunesse , jusqu'à ce qu'elle soit en état de profiter des instructions des Professeurs. Les *Promotions*, dans lesquelles les Ecoliers montent d'une Classe à l'autre, se font deux fois l'année ; & la principale, où l'on distribue des Médailles d'argent aux douze premiers de chaque Classe , est une solennité publique, qui se célèbre dans le Chœur de l'Eglise Cathédrale, au mois de Mai. Il y a, comme on peut bien se l'imaginer , un grand concours de personnes de tout ordre & de tout sexe. Le Baillif, qui représente le Souverain, y préside, à la tête de l'Académie, s'il se trouve alors en Ville; & le Magistrat de *Lausanne* s'y rend en cérémonie. Le Recteur fait l'ouverture par une Harangue, qui autrefois étoit toujours composée en Latin, selon l'usage commun des Académies. Mr. de *Crousaz*, étant appelé au Rectorat, il y a plus de vint ans, fit réflexion, que de tels Discours étoient presque inutiles. Très-peu d'Auditeurs entendoient assez la Langue des Savans , pour y comprendre quelque chose, moins encore les matières qu'on traitoit, souvent exprimées dans un stile le plus pompeux qu'on pouvoit imaginer; ce n'étoient que phrases poétiques, que termes anciens, qu'entassement de périodes empruntées. Ainsi la plupart des Auditeurs, pour ne pas s'ennuyer, faisoient la conversation de côté & d'autre; ce qui, joint au tumulte d'ailleurs ordinaire dans ces sortes de solennitez, mettoit les plus attentifs hors d'état de savoir ce que l'Orateur disoit. Le nouveau Recteur jugea, que le moyen d'imposer silence étoit

étoit de parler en François: le Magistrat même témoigna le souhaiter, & l'Académie l'approuva, sans gêner néanmoins ceux qui voudroient conserver l'ancien usage. Le ridicule même de cet usage, dans une telle occasion, fut ce qui déterminâ Mr. de Croufex, (a) qui le premier l'abandonnoit, à prendre pour sujet de son Discours la *Pédanterie*, dont les solennitez précédentes lui paroissoient un trait bien marqué. Après cet avis, on comprendra aisément, quoi que l'Auteur n'en dise rien, que les deux premières Pièces de ce Recueil, ou les deux premières Parties du *Traité sur l'obligation de s'unir en un Corps de Société*, sont le fruit de ce nouvel établissement. La lecture seule montre d'abord que ce sont des Discours prononcez en public. Pour les deux autres Parties, il n'y a rien qui sente le Discours Académique; & le stile en est différent. Mais le *Discours sur la beauté & l'utilité des Sciences*, est visiblement une autre Harangue des *Promotions*; & il paroît même, qu'elle précéda (b) les deux Discours sur *l'obligation de s'unir en un Corps de Société*.

I. DANS

(a) Il paroît, que l'exemple a été suivi. On a trois Discours de Mr. BARBEYRAC, faits dans ces Promotions, lors qu'il étoit Professeur à *Lausanne*, & rimprimez à *Amsterdam* plus d'une fois. Le premier, sur *l'Utilité des Lettres & des Sciences pour le bien de l'Etat*; les deux autres, sur *la Permission*, & sur *le Bénéfice des Loix*.

(b) Voyez Tom. I. pag. 27. du I. *Discours sur l'obligation de s'unir en un Corps de Société*; où l'Auteur dit, qu'il a eu l'honneur d'entretenir ses Auditeurs dans une occasion toute semblable à celle-ci, du mérite des Sciences, & d'en faire sentir les beautés & les utilitez.

I. DANS le premier de ces Discours, l'Auteur se propose de faire voir les avantages inestimables que le Genre Humain tire de la Société Civile, & l'obligation où sont les Hommes de concourir tous à les procurer, autant qu'il dépend d'eux. Pour cet effet, il peint d'après nature, & avec un grand détail, l'état où se trouveroient les Hommes, abandonnez chacun à soi-même, réduits à faire chacun son propre sort, comme les autres Animaux, sans Gouvernement, sans Loix, sans Magistrats. Ce n'est pas que l'état de Société n'ait ses inconvéniens. Mais il n'y aura jamais rien de parfait sur la Terre; le Péché, qui s'est introduit dans le Genre Humain, & qui y régné, ne-le permet pas. Et après tout, les inconvéniens qui naissent de la Société, par la corruption du Cœur Humain, sont infiniment moindres, que les avantages qu'elle procure. Cela est certain, à parler en général, & toute compensation faite; & l'on peut appliquer ici ce que dit un Ancien, (a) au sujet des Souverains : *Il y aura des Vices, tant qu'il y aura des Hommes; mais les maux qui en proviennent ne régneront pas continuellement, & il y a des intervalles de bien qui en dédommagent.* Du reste, à comparer en particulier certains tems, & certains lieux, où un abus énorme du Pouvoir produit, contre l'intention de ceux qui s'y sont soumis, des désordres affreux & des scènes tragiques, qui ne pourroient avoir lieu dans l'in-

(a) *Vitia erunt, donec homines : sed neque hac continua, & meliorum interventu pensantur.* TACITE, *Hist.* Lib. IV. Cap. 74.

336 BIBLIOTHEQUE RAISONNÉE,

l'indépendance de l'Etat de Nature, parce qu'il n'y auroit personne qui eût en main d'aussi grandes forces pour exécuter ses mauvais desseins; sur ce pied-là, dis-je, il n'est que trop vrai de dire, qu'en de tels cas, qui n'arrivent que trop souvent, les inconvéniens de la Société Civile sont beaucoup plus grands. Car, encore que les Hommes ne vivent pas dans une Société Civile, ils ne laissent pas de pouvoir vivre en Société, & ils y ont long-tems vécu, d'une manière à pouvoir pratiquer, s'ils vouloient, tous les Devoirs d'égal à égal, & à n'être pas nécessairement privez de toutes les commoditez de la Vie. On sait que les Etats ne se sont formez que peu-à-peu, & qu'ils ne se sont pas tous formez en même tems. L'exemple des Patriarches suffit, pour le faire voir. Et ce ne sont pas sans doute les seuls, qui, depuis même qu'il y eut divers Etats, vécurent toujours libres & indépendans. Il y a même lieu de croire, que l'ambition de quelques Pères de famille, & la crainte que d'autres eurent de la puissance des premiers Etats, sur-tout lors qu'elle venoit à s'augmenter, eurent plus de part au dessein qu'ils formèrent de suivre ces exemples, & de s'unir eux-mêmes en un Corps de Société Civile, que l'espérance de plus grands avantages, qu'ils cherchassent, aux dépens de la Liberté, que naturellement les Hommes aiment si fort. Si l'ordre d'une Société Civile est devenu ordinairement nécessaire, pour éviter les inconvéniens qu'on étale, ce n'a été qu'avec le tems, & à mesure que l'ignorance & les Passions, aquérant de jour en jour de nou-

nouvelles forces, portoient les Hommes à abuser de leur Liberté, d'une manière qui ne pouvoit être reprimée que par quelque frein puissant. Je reviens à mon Auteur.

II. SON Second (a) Discours commence par un Exorde, sur ces paroles de SALOMON: (b) *Le Mal est par-tout à côté du bien.* Et l'Auteur vient ainsi à ce qu'il avoit promis dans le Discours précédent, de présenter par le mauvais côté l'état de la Société Civile, pour découvrir la source des inconvéniens que cet état entraîne, & indiquer en même tems les moïens d'y remédier. Le rapport qu'ont ensemble la Cause du Mal, & le Remède, fait que ces deux points sont ici perpétuellement mêlez ensemble. Le Remède se réduit à un seul moïen, mais sûr, & qui renferme beaucoup, c'est *d'aimer Dieu, & de l'aimer plus qu'aucun autre objet.* Je n'en dirai pas davantage. Des Discours de cette nature, qui renferment tant de choses dans un petit espace, doivent être lus d'un bout à l'autre. Il suffit d'avoir réveillé la curiosité des Lecteurs.

III. IV. Je dois encore moins m'arrêter aux deux Pièces (c) suivantes, qui sont les deux dernières Parties du Traité. À considérer le Baron DE LA HONTAN, qu'on y réfute, comme Auteur des *Dialogues*, qui ont paru sous son nom, je ne sai si on ne lui a pas fait trop d'honneur, d'examiner sérieusement les raisons & les objections, sou-

(a) *Pagg. 49—109.*

(b) *ECCLESIASTE, Chap. VII. vers. 14.*

(c) *Pagg. 110—207.*

souvent libertines, que ce Voyageur avoit mises dans la bouche des Sauvages de l'*Amérique*. Mais ces sortes de Livres ne sont que trop lûs d'une infinité de gens, qui gobent avidement tout ce qu'ils trouvent qui favorise la corruption de leur Esprit & de leur Cœur. Ainsi l'examen de Mr. *de Crousaz* pourra être utile; d'autant plus que cela lui a fourni occasion de faire bien des réflexions importantes, qui confirment ou éclaircissent ce qu'il avoit dit dans les Discours précédens. Au reste, pour ce qui regarde l'Auteur, réfuté ici au long, Mr. *de Crousaz* (a) dit, que des gens, qu'il croit bien dignes de foi, l'ont assuré, que le Baron DE LA HONTAN a prêté son nom à l'Auteur des Dialogues, ce qui dispose assez à les regarder comme un Roman. Ce soupçon, ajoute-t-il, se trouve autorisé par ce qu'on lit dans les Voyages d'Espagne & d'Italie du P. LABAT, (b) qui dit avoir appris de deux personnes bien informées, „Que ce Baron, qui „ nous a donné une si ample description du *Missipi* & de la *Rivière longue*, étoit un menteur, „ qui n'avoit jamais passé *Mont-Royal*, & qu'il „ n'avoit écrit que ce qu'il avoit entendu dire „ aux *Coueurs de Bois* qui avoient fréquenté ces „ endroits-là, &c.” De peur d'illusion, Mr. *de Crousaz* se borne à rechercher les raisons qu'il juge avoir porté le Baron de la Hontan à exposer ses propres pensées, par un Dialogue, où il donne toujours le dessus aux raisons qu'il prête à un Sauvage. Mais, quelque opinion qu'on puisse avoir

(a) Pag. III, 112.

(b) Tom. III. pag. 3.

avoir des *Voiages* mêmes, dont le Baron de la Hontan s'est donné certainement pour l'Auteur; il s'est beaucoup plaint de ce que, dans une *Seconde Edition*, on y avoit joint & fait passer sous son nom les *Dialogues*; & on sait que ces *Dialogues* sont d'une autre main. Mr. LE CLERC (a) en avertit par occasion, & il apprit le nom du véritable Auteur; c'est feu GUEUDEVILLE, Moine défroqué, & connu dans ces Provinces pour un Libertin déclaré. J'ai cru devoir en faire souvenir ici. De telles remarques appartiennent à un Journal, autant qu'à l'Histoire Littéraire. Continuons à parcourir les divers Ouvrages de Mr. de Crousaz.

V. *La Beauté & l'Utilité des Sciences* ouvrent un beau champ à un Philosophe Orateur. Le pathétique, sagement ménagé, y est joint à la solidité des raisons.

VI. *PENSE'ES (b) libres sur les Instructions Publiques du Bas Collège.* Mr. de Crousaz donne ici d'abord son sentiment, sur les Instructions Publiques, comparées aux Instructions Domestiques & Particulières. Qu'un Jeune Homme ait des talens singuliers, une docilité, une ardeur, une diligence, aussi grandes qu'on peut les souhaiter; qu'il soit élevé dans une Maison; où la Science est estimée, sous les yeux de Parens éclairés, judicieux, en état de se choisir d'excellens Précepteurs, & autant qu'il en faut, de les diriger, & de les animer par les secours & les

(a) *Bibl. Anc. & Moderne*, Tom. XXII. pag. 221, 222.

(b) *Tom. II. Sect. 5.*

les conseils, dont notre Auteur a parlé dans son *Traité de l'Education des Enfants*; en ce cas-là, les progrès seront plus grands, que si ce Jeune Homme étoit envoyé aux Ecoles Publiques. Mais tant d'heureuses circonstances se rencontrent rarement; & le plus grand nombre des Pères sont réduits au secours des Instructions Publiques. Par conséquent il est d'une très-grande importance qu'elles soient réglées de manière, que leur utilité soit proportionnée à leur nécessité. C'est sur quoi notre Auteur propose ses *Pensées*, qu'il appelle *libres*, aussi-bien que les autres beaucoup plus étendues, qui suivent, sur les *Instructions Publiques dans les Auditoires*; nous, dit-il dans la Préface, par une modestie affectée, (*ce n'est point la preuve d'un mérite fait au dessus du médiocre; ni une occasion d'applaudir à sa vanité, que d'ajouter quelques degrez d'utilité à ce qui se trouve déjà établi par les autres;*) mais, ajoute-t-il, qu'on les regarde, si l'on veut, comme des Songes où la Vérité s'est rencontrée par hasard, si ce n'est partout, au moins par-ci par-là. La même liberté qu'on s'est donnée, à plus forte raison la doit-on laisser toute entière aux autres, & apprendre sans chagrin qu'ils en usent. Des *Pensées* par lesquelles on a fait quelques pas vers le but, peuvent en faire maître, chez d'autres, de plus justes & de plus étendues, qui en approcheront de plus près, & d'autres encore qui y conduiront tout-à-fait.

Le choix des Maîtres, qui doivent instruire la Jeunesse, est le point principal: c'est aussi par là que notre Auteur commence. (a), Les chétifs

(a) Pag. 5.

gages, qu'on assigne aux Régens, éloignent de ces importantes fonctions tous ceux qui se sentent des talens. La pauvreté & l'incapacité de ceux qui s'en chargent, attirent le mépris non seulement sur leurs personnes, mais encore sur leurs emplois ; nouvelle raison à ceux qui ont quelque mérite, & qui sont sensibles à l'honneur, de s'y refuser". Il importe aussi que le nombre des Régens ne soit pas petit. Moins le nombre des Ecoliers est grand, & plus le Maître peut donner de soins à les instruire. Le changement a aussi des appas pour la Jeunesse, & anime sa diligence. Notre Auteur veut, que les Classes même soient propres & riantes, & pour le moins qu'elles n'aient rien de sombre & de rebutant. Après cela, il traite des choses, qu'on doit enseigner, & de la manière dont il faut s'y prendre. Mais nous ne pouvons pas entrer dans ce détail. Je remarquerai seulement, que Mr. de *Cronfatz* n'approuve point, qu'on fasse de la connoissance du Latin & du Grec le capital de ces Instructions, & qu'on ne se propose presque d'autre but pendant plusieurs années. Entre autres choses qu'on néglige, il met l'étude de la *Géographie*, & celle de l'*Histoire de la Bible* ; mais sur-tout le soin de former la Jeunesse aux bonnes mœurs, par des réflexions à propos sur les Exemples de Vertus & de Vices qui se trouvent dans les Auteurs qu'on leur fait lire.

VII. LES Pensées (a) sur les Instructions Publiques dans les Auditoires, sont d'une beaucoup plus grande étendue, & elles occupent plus du

Y 3

tiers

tiers de tout le Recueil. Ce sont aussi celles, que l'Auteur craint le plus qu'on ne regarde comme *paradoxes*, par un effet de la force des *Préjuges* & de la *Coutume*. Le premier objet qui se présente ici à la méditation, & qui est aussi des plus importans, regarde les mesures qu'on doit prendre, pour travailler sérieusement à la réformation des mœurs de ceux qui se destinent au *Saint Ministère*, & pour empêcher qu'ils n'y parviennent sans les dispositions & les connoissances nécessaires. Quiconque fait tant soit peu d'attention à la nature de la Religion en général, à celle de l'Evangile en particulier, & au vrai but du Ministère Evangélique; ne sauroit avoir le moindre doute sur l'article des mœurs, & des dispositions où doivent se mettre ceux qui aspirent à un Emploi, qui demande tant de peine & d'application, pour être dignement exercé. Pour ce qui est des Etudes, les Langues, & une Critique judicieuse, dont la connoissance est d'ordinaire si négligée, ou si légèrement cultivée, sont néanmoins la clé de l'intelligence de l'Ecriture, & par conséquent le fondement d'une bonne Théologie. Cette *Théologie* consiste, d'un côté, dans la découverte des Véritez, qui doivent être l'objet de notre Foi; de l'autre, dans la discussion des Erreurs, que l'Esprit Humain, fécond en égaremens, a mêlé parmi ces Véritez. Combien de Systèmes, & de Systèmes différens, n'a-t-on pas fait là-dessus, qui ne sont appuyés que sur les Préjuges, sur l'Autorité, sur l'Intérêt ou la Politique? De là naît la nécessité indispensable de l'Examen, & d'un Examen qui mérite

véri-

✓Véritablement ce nom, qui parte d'un amour pour la Vérité à toute épreuve, qui lui rende hommage, de quelque bouche qu'elle sorte, & qui la respecte, quelque contraire qu'elle paroisse à des passions séduisantes, ou à des intérêts importants.

Ce n'est pas assez de savoir ce qu'il faut croire : il faut encore, & c'est peut-être le principal, s'instruire à fond sur ce qu'on doit éviter & sur ce qu'on doit faire. En un mot, il faut qu'un Ministre de l'Evangile ait étudié la MORALE dans ses véritables sources; qu'il possède les principes du Droit, & qu'il en sache tirer les conséquences; qu'il connoisse l'accord parfait de la Révélation avec la Raison sur nos Devoirs; qu'il ait porté ses recherches jusques à découvrir les plus légères sources des préventions qui nous trompent, ou en nous faisant condamner ce qui est innocent, ou en nous disposant à nous permettre ce qui est déraisonnable &c.

Cela ne suffit pas encore pour le but du Ministère Evangélique. Il s'agit ensuite de faire goûter aux autres les connoissances qu'on a acquises; & c'est de quoi on ne sauroit venir à bout sans l'art de parler & de persuader, en un mot, sans une *Eloquence* suffisante pour mettre les Véritez dans tout leur jour, pour attirer l'attention, pour s'accommoder à la diversité des goûts & des génies; toutes choses qui demandent une étude sérieuse du Cœur Humain, & de ce qui le gagne ou qui le rebute.

On traite ensuite des Exercices Publics, & Particuliers, par lesquels les Etudiens en Théologie

logie se préparent à mettre en œuvre les Connoissances, dont on vient de parler, pour exercer ensuite les fonctions du Ministère. Et de la peine que demandent tant de travaux, du tems qu'ils consomment, des dépenses auxquelles ils engagent, de l'impossibilité où l'on est de s'en dédommager, quand une fois on a une Eglise à servir, notre Auteur infère la justice & la nécessité de leur assigner des Salaires honnêtes, proportionnez à l'utilité que la Société reçoit de leur Ministère.

De là il passe aux Etudiens des autres Facultez, & aux Etudes qui sont ou particulières à chacune, ou communes à toutes. On juge bien qu'entre les dernières, il met au premier rang la *Logique*. Puis parcourant tout ce qui s'enseigne dans les Académies, il détermine le nombre des Professeurs qu'il croit suffisant, il assigne à chacun sa tâche, & lui prescrit la manière dont il doit s'y prendre, pour enseigner avec fruit. Il parle des *Disputes*, en renvoyant à ce qu'il a dit ailleurs (a) là-dessus. Il finit par la *Discipline*, que l'on doit observer dans les Académies; sur quoi il avertit d'abord, que comme, dans tout ce qui précède, il a voulu seulement proposer des idées, qui pourroient devenir utiles par ce qu'on jugeroit à propos d'y changer, d'y ajouter ou d'y retrancher, il demande sur-tout qu'on s'en sou-

vien-

(a) Dans sa grande *Logique*, Tom. III. pag. 219, & suiv. 241, & suiv. Tom. IV. pag. 13, & suiv. 339. 370, & suiv. 392, & suiv. 407, & suiv. Et dans la *Logique Latine*, où l'on peut voir sur-tout Part. IV. Cap. 10.

pienne sur ce sujet. Il ne prétend donner qu'un Essai, & les Articles mêmes dont il est composé, ne s'accordent pas assez pour les pratiquer tous : c'est aux circonstances à en décider. Aussi les donne-t-il par (b) réflexions détachées, comme elles lui sont venues dans l'esprit. Je vais en donner quelques échantillons.

Num. 3. „ L'expérience fait voir, que les Académies, qui ont le plus de Privilèges, sont ordinairement les plus mal réglées pour les Mœurs. Je n'ai jamais pu goûter ces sortes de prérogatives : j'aime que les Ecclésiastiques, & en général les Gens-de-Lettres, n'influent sur la Société que par leurs lumières & par leur bon exemple ; on se néglige souvent à l'un ou à l'autre de ces égards, & quelquefois à tous les deux, quand on a d'ailleurs une certaine autorité pour se faire craindre.

Num. 8. „ Je ne vois aucune nécessité, que les Etudians mangent dans les Cabarets : je ne vois pas qu'il puisse revenir de là quoi que ce soit d'utile, quoi que ce soit de louable, & j'y vois bien des inconvéniens. Ils peuvent donner à manger chez eux, où tout se passera avec plus de bienfaisance. On pourroit mettre à l'amende les Cabaretiers, qui donneroient lieu à violer cette Loi, & les Etudians qui la violeroient : & redoubler les amendes, quand il seroit arrivé du desordre. Ces amendes seroient pour la Bibliothèque.

Num. 10. „ Je ne vois pas pourquoi des Etudians en Théologie, & immatriculez pour tels,

Y 5

» por-

„ porteraient l'Epée; ils doivent, dès qu'ils se
 „ destinent à cet Emploi, se faire estimer par
 „ leur douceur & par leur modestie, autant que
 „ par leur zèle & par leur diligence. 11. Pour-
 „ quoi encore ne demander pas la même chose
 „ des Etudians en Médecine? Il est certain que
 „ des gens, entre les mains de qui on remet la
 „ vie des Hommes, doivent de bonne heure
 „ être formez à la Piété & à la Sagesse; & s'é-
 „ loigner de toute sorte de débauche.

Num. 13. „ On met l'exemption d'Aides au
 „ nombre des Privilèges des Académies: elle
 „ n'est pas non plus de mon goût. 1. Le Prince
 „ y perd beaucoup plus, que l'Académie n'y
 „ gagne, & il n'y a presque pas d'Etudiant qui
 „ ne fraude, & qui ne prenne des billets pour
 „ plus qu'il ne consomme. 2. Ce qu'on gagne par-
 „ là, est peu de chose pour les personnes riches,
 „ qui étant mieux élevées, sont aussi plus d'hon-
 „ neur à une Académie, & qui, par l'état où ils
 „ se trouvent de faire de la dépense, sont d'une
 „ plus grande utilité aux Sujets du Prince.

Num. 20. „ C'est aux Professeurs à voir ce
 „ qui leur convient le mieux, ou de procurer à
 „ leur Académie une Jeunesse plus nombreuse
 „ sous le titre d'Etudians, par le moyen d'une
 „ mollesse & d'un relâchement qui va tout droit
 „ à introduire la licence; ou de se montrer di-
 „ gnes des Droits qu'on leur a confiez, & de la
 „ confiance dont on les a honorez, en prenant
 „ soin de donner aux Magistrats même Séculiers,
 „ des exemples & des modèles de sage police,
 „ de fermeté, d'ordre & de tranquillité. C'est

„ par-

par-là qu'ils feront réciproquement honneur aux Sciences dont ils tirent leur gloire, & qu'ils formeront des Disciples dans lesquels on en respectera les fruits. Quel opprobre, au contraire, de conniver à remplir des Chaires Evangéliques de Pasteurs déréglez, & les Tribunaux de Justice de Conseillers & d'Avocats emportez, licentieux, & Epicuriens? Est-ce que le Savoir endort la Conscience, & éteint les lumières de la Raison?

VIII. DISCOURS (a) de la PEDANTERIE.

Ce Discours, comme on l'a déjà dit, est une Harangue prononcée aux *Promotions*. Le mot de *Pédantisme* est équivoque. On donne quelquefois ce nom flétrissant à ce qui ne le mérite pas, & on ne le donne point à ce qui le mérite. L'Orateur commence donc par en fixer l'idée, & en établir les vrais caractères. Pour cet effet, il remonte à l'origine du Pédantisme.

Les Ecôles Publiques sont d'un usage très-ancien. Chez les *Romains*, aussi bien que chez les *Grecs*, les personnes du premier ordre y envoioient leurs Enfans; & ils leur donnoient des Esclaves, pour les y conduire & les en ramener (b). Ces Esclaves étoient appelez *Pédagogues*, ou *Conducteurs des Enfans*: terme *Grec*, que les *Latins* adoptèrent. On choisissoit sans doute pour cet

(a) *Pagg.* 193—235.

(b) On peut voir là-dessus *FIGNORIUS De Servis*, pag. 116, & seqq. Ed. 2. *Parav.* 1656. & un petit Traité de JEAN JACQUES CLAUDE (Petit-Fils du fameux Ministre Claude) *De Nutricibus & Padagogis*, joint à sa Dissertation *De Salutationibus Veterum*, imprimée à *Utrecht*, en 1702.

cet Emploi, les Esclaves les moins grossiers, & en qui l'on reconnoissoit le plus de génie & de probité. Un Esclave d'un esprit médiocre, ne pouvoit qu'apprendre quelque chose dans les Ecoles, où il étoit présent avec son Maître : quelques-uns même y profitoient assez, pour être élevez à la commission de Précepteurs, ou de Sous-Précepteurs domestiques. Voilà pourquoi les personnes de toute autre condition, à qui l'on confioit le soin d'instruire & de diriger la Jeunesse, furent aussi appelez *Pédagogues*. Et c'est par une figure empruntée de là, que la Loi de Moïse est appelée dans l'Ecriture (a) Sainte, *un Pédagogue pour nous amener à CHRIST*.

On conçoit aisément, que, comme cela est ordinaire encore aujourd'hui aux anciens Domestiques, & à ceux auxquels on témoigne le plus de confiance, ces Esclaves Directeurs des Enfans de leurs Maîtres, se donnoient des airs importans, prenoient de l'autorité dans la Maison, regardoient leurs Confrères avec hauteur, parloient à la Jeunesse d'un ton impérieux, en un mot, se laissoient aller au plaisir de *faire les Maîtres* à leur tour; & ce furent ces *airs si ridicules dans un Inférieur*, ces *airs d'importance & d'autorité*, qui firent joindre une idée de mépris au nom de *Pédagogue*, & qui ont ensuite rendu si odieux celui de *Pédant*, qui en est le dérivé & le diminutif.

De ce premier caractère du Pédant, en naît un autre, auquel la nécessité de corriger les Enfans

(a) GALATES, Chap. III. vers. 24.

sans donner occasion. Un Précepteur, pour soutenir la ridicule autorité, dont il s'est emparé, & dans laquelle il s'applaude, prend un air sévère & chagrin; il se familiarise avec la rudesse, les impatiences, les manières lugubres; il n'aime qu'à reprimander & qu'à châtier.

Par-là, peu-à-peu, on s'accoutume à parler avec les Hommes faits, sur le même ton qu'avec les Enfants, à ne pouvoir rien souffrir, à reprendre sans cesse, à se récrier sur des niaiseries, & à se lamenter sur de petits écarts, comme si tout étoit perdu. Troisième caractère, que l'on hait dans les Pédans.

Les Esclaves Pédagogues, dont on a parlé ci-dessus, commençoient trop tard à s'instruire, & se trouvoient embarrassés de trop d'occupations, pour acquérir une Erudition solide dans un âge avancé; ils ne parvenoient à peu près qu'à la science des Enfants. Ils ne laissoient pas de faire parade de ce qu'ils n'entendoient que très-imparfaitement. C'étoit là alors, comme c'est encore aujourd'hui, le quatrième caractère du Pédantisme; rompre la tête aux gens de ce qu'on ne fait qu'à demi, ou faire trop valoir ce que l'on fait. Tout se réduit, selon notre Auteur, à ces quatre caractères; & tous quatre se rapportent à un seul, qui est l'*affectation*. Il donne bon nombre d'exemples des mauvais effets de cette disposition générale.

Mais on se tromperoit fort de croire, que le Pédantisme soit inséparablement attaché à l'Erudition. Rien au contraire n'est plus éloigné de ce défaut qu'un vrai Savant, c'est-à-dire, un vrai
Phi-

„ lui répondit celui-ci, je n'ai pas l'honneur de
 „ connoître ce Monsieur-là; mais puis que vous
 „ m'envoiez vers lui, apparemment qu'il est vo-
 „ tre Receveur. Faites-moi donc la grace de lui
 „ ordonner de me compter mon paiement". Par
 une telle réponse, le Seigneur pouvoit connoître
 que ses juremens ne signifioient rien, ou que,
 s'ils avoient un sens, ce sens étoit le plus ridicu-
 le du monde. Quoi de plus Pédant?

Ce vice s'est si bien emparé de toutes les Pro-
 fessions, qu'on le trouve établi chez ceux-là mê-
 me, dont toute la profession se réduit à n'en point
 avoir (a). Les Oisifs, les Désœuvrez, qui ne sa-
 „ vent jamais finir, dès qu'ils ont une fois com-
 „ mencé le portrait d'un Cheval, ou d'un Chien;
 „ duquel ils ont enregistré dans leur mémoire
 „ jusqu'à l'épaisseur d'une paille, la longueur des
 „ pieds & des oreilles: Ceux encore qui assom-
 „ ment les gens, qui ont le malheur de les ren-
 „ contrer, par le prolix & échauffé recit d'un
 „ coup de Jeu, d'un concours de Dez, ou d'un
 „ assemblage de Cartes, comme de la chose la
 „ plus curieuse & la plus digne d'attention; ne
 „ tombent-ils pas dans le Pédantisme, par le droit
 „ qu'ils s'attribuent de traiter des bagatelles d'un
 „ air important & d'un ton intéressé? Ces Com-
 „ mentateurs de Gazettes, qui prononcent sur
 „ l'avenir le plus souvent impénétrable aux plus
 „ éclairés mêmes & aux plus instruits, qui dé-
 „ cident des Intérêts des Princes, dont ils ne con-
 „ noissent ni les vuës, ni les forces, & qui guin-
 „ dez dans les espaces imaginaires de leur creu-
 „ se

(a) Pag. 221, 222, 223.

se Imagination, y font une revue exacte des
Troupes & des Munitions qu'ils donnent à
chaque Parti, s'échauffent sur ce qu'ils igno-
rent, & affectent ce qu'ils ne savent point;
ne se chargent ils pas d'une des plus ridicules
livrées du Pédant?

Mais quoi? Le Sexe même, qui ne semble
né que pour plaire, & duquel la politesse, aussi
bien que la pudeur, semblent le propre ca-
ractère & l'essentiel appanage, ne se trouve
pas exempt, non plus que le nôtre, de ce vi-
lain défaut. Ici notre Auteur trace un grand
nombre de portraits, non seulement des Fem-
mes, en petit nombre, qui veulent passer pour
Savantes, mais encore de celles qui ne s'en pi-
quent nullement.

Il est encore un Pédantisme, également
méprisable & dangereux: c'est celui des *Faux-
Dévots*. Ces gens, avec toute leur piété &
toute leur humilité, ne laissent pas d'être
les gens du monde les plus vindicatifs, & par-
là les plus redoutables; car *ex nomine Domini*
ils savent mettre tout en œuvre, user de tou-
tes sortes de voies, pour perdre, presque sans
paraître le vouloir, ceux qu'ils ne trouvent
pas à propos d'aimer. Ils renoncent à un
grand nombre de choses, que le reste des Hom-
mes aime, aux Divertissemens d'éclat & aux
Spectacles, à la Danse, au Jeu, aux ornemens
& à la somptuosité des Habits; & ils se dé-
dommagent de tout ce que ces efforts leur
coûtent, par le plaisir de se tixer de la soule-
vée ceux qu'ils appellent les *Mondains*. Mais
Tom. XVIII. Part. II. Z 353

„ ces Mondains, si méprisables selon eux, ils sont
 „ bien aises de s'en attirer les regards, & de s'en
 „ voir respectez & redoutez; & ce n'est dans
 „ le fond que pour se faire admirer de la Multitude,
 „ qu'ils affectent tant de singularité &c.
 „ A un mal, aussi universel que le Pédantisme,
 „ notre Auteur ne (a) connoît qu'un seul
 „ remède, mais qui lui paroît immanquable,
 „ parce qu'il détruit la racine du mal. Tout
 „ affectation a sa source dans un desir immodéré
 „ d'estime & de louanges. On veut à toute
 „ force faire parler de soi, & cet excessif em-
 „ pressement produit des affectations de toutes
 „ les espèces. Que l'on n'ait plus cet empressement,
 „ on ne sera plus affecté: que l'on ne soit
 „ plus affecté, on se verra au dessus du Pédantisme,
 „ de quelque espèce qu'il soit... (b) De cette
 „ soif ardente d'une Gloire malentendue,
 „ naissent, parmi les Gens-de-Lettres, la
 „ précipitation & les erreurs qui l'accompagnent,
 „ l'entêtement, qui les affermit & les rend incurables,
 „ les fausses idées, les malignes interprétations,
 „ les soupçons mal fondés, les bruits injurieux,
 „ les calomnies, l'impolitesse & la grossièreté,
 „ l'Intolérance sous toutes les faces, & sous tous
 „ les prétextes, poussée enfin jusque
 „ à la Persécution.

„ Notre Auteur a jugé à propos de copier, à la
 „ suite de ce Discours, & à la fin de tout le Recueil,
 „ quelques morceaux de (c) l'Éloge de

Mr.

(a) Pag. 230. (b) Pag. 234.

(c) Hist. de l'Acad. Royale, Année 1707, pag. 169, 171, 204, 205. Ed. d'Amst.

Mr. REGIS, & un de (a) de celui de Mr. CAS-
SINI, tous deux de la main de l'Historien de
l'Académie Rôiale des Sciences, l'Illustre Mr. DE
FONTENELLE. C'est sans doute parce qu'on y
voit des exemples de Savans, dont les manières
fort éloignées du Pédantisme, montrent que ce
vice est regardé très-mal à propos comme insépa-
rable de la Science.

(a) Année 1722. pag. 137.

ARTICLE V.

DIONYSII CATONIS *Disticha* de Moribus, ad
Filium. Cum Scholiis ERASMI, Notis SCA-
LIGERI, OPITII, BARTHII, DAUMII,
WACHII, & *Metaphrasi* Græca PLANUDIS,
ZUBERI, & MYLII. Accedunt M. Z. BOX-
HORNII *Dissertatio*, & H. CANNEGIETERI
Rescripta Boxhornio de Catone. Curante OT-
TONE ARNTZENIO, qui suas Adnotationes
adjecit.

C'est-à-dire :

LES Distiques Moraux de CATON, adressez à
son Fils. Avec les Scholies d'ERASME ; les No-
tes de SCALIGER, d'OPITIUS, de BARTHIUS,
de DAUMIUS, de WACHIUS ; & les Traduc-
tions Gréques de PLANUDE, de SCALIGER,
de ZUBER, & de MYLIUS. Avec une Dis-
sertation de BOXHORNIIUS, au sujet de Caton,
Z 2

356 BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

Et la Refutation de cet Egrit, par Mr. CANNegieter. Le tout rassemble par les soins de Mr. OTTO ARNTZENIUS, qui y a joint ses propres Remarques. In octavo, pagg. en tout 578. sans la Préface, & l'Index. A Utrecht, chez Jurian Paddenburg, 1735.

LE Savant, qui nous donne cette Edition, ne l'a pas entreprise de lui-même, & par son propre choix. Mr. CANNegieter (a), Recteur de l'Ecole d'*Arnhem*, en avoit formé le projet. Il trouvoit fort étrange, que, dans un Siècle & dans un Pays, où l'on a vu paroître tous les Auteurs Latins de quelque prix, revus & éclaircis de nouveau, le seul CATON, plein de Préceptes si utiles, demeurât absolument négligé. La nécessité d'y remédier étoit d'autant plus grande, qu'il y a bien des Ecoles, où l'on fait apprendre ces Distiques par cœur aux Enfants dans les plus basses Classes; & par conséquent il importe beaucoup, en cela comme en toute autre chose, de se graver dans leur mémoire rien qui ne soit & bon & bien correct. Mais, d'autres occupations n'ayant pas permis à Mr. Cannegieter d'exécuter lui-même son dessein, il chercha quelque autre Savant, à qui il pût persuader de prendre sa place. Il en trouva un aussi disposé à se charger d'un tel travail, que propre à s'en bien acquitter. C'est Mr. OTTO ARNTZEN, à qui, pour cet effet, il communiqua tou

(a) Le même, qui a publié en 1731. une Edition de FLAVII AVIANI *Fabula*.

ce qu'il avoit dans sa Bibliothèque, bien fournie, qui pouvoir être de quelque usage pour cette Edition, & une Pièce même fort étendue de sa propre composition, qu'il avoit déjà préparée pour celle qu'il méditoit.

L'Editeur substitué détaille tous les secours qu'il a tirez de là, & d'ailleurs. Le nombre des Editions est très-grand, comme ne peut que l'être celle d'un petit Livre mis entre les mains des Ecôliers; mais par cela même, il y en a quantité qui ne méritent pas qu'on y jette les yeux. Mr. *Arntzen* s'est contenté des plus anciennes qu'il a pu trouver, & des meilleures entre les modernes. Il a eu aussi quelques Collations de Manuscrits; & il rend compte de tout cela dans sa Préface. Le titre, qu'on vient de voir, montre d'abord, que les *Distiques* de *Caton* ont enfin l'honneur d'être revêtus de la forme des Auteurs *cum Notis Variorum*, & accompagnez de tout ce qu'on rassemble dans ces sortes d'Editions à la mode. En voici le détail & la disposition.

On a suivi, pour le Texte, l'Edition revue avec soin par *SCRIVERIUS*, laquelle fut imprimée à *Amsterdam* en 1646; mais on l'a corrigée, lors qu'on l'a jugé à propos, sur les Manuscrits, ou sur les anciennes Editions. Au dessous du Texte, il n'y a que les *Scholies* (a) d'*ERASME*; & el-

les

(a) Dont l'Epître Dédicatoire, qui a été mise après la Préface de Mr. *ARNTZEN*, est datée de *Louvain*, & du 1. d'*Avril* 1523. C'est là apparemment que la première Edition fut imprimée. Notre Editeur ne parolt pas l'avoir vuë; & Mr. *FABRICIUS*, dans sa *Bibliotheca Latina*, n'en parle non plus que sur des Editions postérieures.

les y sont bien placées. Ce grand homme y explique chaque Distique, en sorte que ses Scholies sont en même tems une Paraphrase, & un petit Commentaire, où il n'a mis que peu de remarques critiques, c'est-à-dire, autant qu'il le jugeoit nécessaire pour l'intelligence des Préceptes mêmes. S'il n'a pas toujours réussi, c'est la faute de son Siècle, où l'on n'avoit pas à beaucoup près, autant de secours qu'aujourd'hui. L'Editeur n'auroit peut-être pas mal fait de redresser en peu de mots ces endroits-là, par de petites Notes mises entre deux crochets. Cela n'auroit pas beaucoup grossi les Scholies, & auroit été fort utile, non seulement pour la Jeunesse, mais encore pour bien d'autres Lecteurs, qui ne s'embarassent pas de toutes les minuties de Critique, & de l'érudition recherchée, dont les Notes des Commentateurs sont ordinairement surchargées. Tous ceux qui ne cherchent qu'à entendre ce qu'ils lisent, & à en profiter, seront fort aises que l'impossibilité de mettre sous le Texte toutes les Notes des autres Auteurs, qui, depuis *Erasme*, ont travaillé sur ces Distiques, aït contraint l'Editeur à les faire imprimer à part, jointes ensemble, & avec les siennes propres. Il sera ainsi aisé d'y avoir recours, quand on croira en avoir besoin.

Le nom de JOSEPH SCALIGER, qui paroît ici à la tête, montre qu'un Savant du premier ordre n'a pas jugé indigne de ses soins ce petit Livre, qu'il (a) jugeoit, dit-il lui-même, utile non

seu-

(a) Dans sa Préface, qui suit ici celle d'*Erasme*.

seulement aux Enfans, mais encore aux personnes avancées en âge. Il fit plus. Aiant trouvé la Version Gréque de PLANUDE, quoi que Grec de nation, extrêmement fautive, il la réforma presque toute.

C'est cette Version interpolée, qui suit, jointe à celles de MATTHIEU ZUBER & de JEAN MYLIUS, qui, avant *Scaliger*, en avoient donné une chacun à leur manière. Les quatre Versions sont ici mises l'une après l'autre, sur chaque Distique. Au bas des pages, on voit les Notes de *Scaliger*, où il montre les défauts de la Version de *Planude*, & il explique à cette occasion quelques passages de l'Original.

Suit une Dissertation de BOXHORNIIUS, intitulée: *De Distichis, quæ sub CATONIS nomine circumferuntur, Dissertatio*; dont l'Epître Dédicatoire est datée du 1. Janvier 1636. Comme cette petite Pièce, que l'Auteur se vante d'avoir composée en une ou deux heures, est destinée à faire regarder les Distiques de *Caton*, comme un Ouvrage très-misérable, & une production qui sent presque la dernière barbarie; cela avoit donné lieu à Mr. *Cannegieter* de composer une Apologie de l'Auteur, qu'il se proposoit de publier.

C'est par cette Apologie, qui est (a) fort longue, que finit le volume, à l'Index près. HENRICI CANNEGIETERI *Rescripta BOXHORNIO, de CATONE, in quibus de nominibus, ætate, & stilo*

(a) Elle renferme trente-deux Chapitres, & a 152. pages, d'un petit caractère, comme celui des Notes.

Stilo DION. CATONIS. On voit par-là, que nous n'avons pas perdu tout ce que Mr. *Cannegieter* auroit pû nous donner, s'il eût publié lui-même cet Auteur. Il traite de ses noms, du tems auquel il a vécu, de son stile; & à cette occasion il explique ou corrige bien des Distiques. Il fait aussi plusieurs remarques sur des Passages d'autres Auteurs, & sur divers points d'Antiquité. Comme ce n'est pas ce qu'il y a de moins considérable dans cette nouvelle Edition, & que la manière en est le plus susceptible d'Extrait, nous nous y arrêterons principalement.

IL Y A (a) une grande variété d'opinions, sur l'Auteur des *Distiques Moraux*. Quelques-uns ont cru, qu'encore qu'ils portent le nom de *Caton*, il est incertain s'ils sont d'un homme ainsi appelé, ou de quelque autre inconnu. Ceux qui ont voulu deviner, les ont attribuez, les uns à SENEQUE; les autres, à AUSONE; quelques-uns, à BOECE; d'autres, à un *Tullius*, ou à un *Jean Clothomius*. Mais la plupart laissent aux Distiques le nom de *Caton*, que les uns néanmoins ne regardent que comme le titre, sous lequel l'Auteur les publia. Pour savoir, quel de tous ces sentimens est le mieux fondé, il faut faire attention principalement à ce que témoignent les Auteurs contemporains, ou du moins les plus près du tems auquel l'Ouvrage a paru; & à leur défaut, consulter les plus anciens & les meilleurs Manuscrits. Or tous s'accordant à nommer *Caton*. C'est ainsi que l'appellent, VINDICIEN, dans

(a) *Rescript. Boxb. Cap. 2.*

(a) dans une Lettre à l'Empereur VALENTINIEN; ISIDORE, dans ses (b) *Gloses*; & le fameux Livre contre l'Adoration (c) des Images, attribué à ALCUIN, Précepteur de CHARLEMAGNE, ou à l'Empereur même, sous le nom duquel nous l'avons. Un (d) Manuscrit, mais le plus ancien & le plus correct qui reste, y joint le nom de *Dionysius*, qui ne se trouve point dans les autres, ni même dans aucun Auteur qui ait cité les Distiques: mais l'autorité de ce Manuscrit doit l'emporter ici; & à l'égard des Ecrivains qui disent simplement *Caton*, rien n'est plus commun, comme on fait, que d'indiquer un Auteur, qui a plusieurs noms, par un seul, comme *Tullius*, *Virgile*, *Horace* &c.

Voilà donc les Distiques, qui passent sous le nom de *Caton* jusqu'à la fin du Huitième Siècle; & que l'on peut très-bien croire être d'un *Dionysius Cato*, sur la foi du plus ancien Manuscrit.

Ce

(a) Ce l'indicien étoit un des Premiers Médecins de l'Empereur, *Comes Archiatrorum*. Les paroles, où il cite *Caton*, se trouvent dans les Notes de SCALIGER, pag. 277. de cette Edition. (b) Pag. 24. *Post Auctores Lat. Ling. Ed. Dion. Gothofr.* C'est au mot *Officaperdi*, qui se trouve *Lib. IV. Distich. 42.* (c) Où *Caton* est qualifié *Philosophe*, & l'Auteur en cite, sous ce nom, le Distique 31. du *Lib. II. Ait enim Philosophus CATO: Somnia ne cures* &c. *Lib. III. Cap. 26. pag. 321.* de la dernière & belle Edition, que Mr. HEUMAN en a donnée, sous ce titre: *Augusti Concilii Nicani II. Censura, hoc est, CAROLI IMP. De impio Imaginum Cultu Libri IV. &c. A Hannover, en 1731.*

(d) Qui avoit appartenu à SIMEON DU BOIS (en Latin *Rosius*). C'est ce que témoigne ELIE VINET, *Comm. de ALFON. Rosas, Ed. II. VI. num. 228. A.*

Ce n'est que dans des tems postérieurs, qu'on est venu à contester ce nom, & à en chercher ou imaginer quelque autre; quoi que la plûpart encore suivissent l'ancienne opinion. JEAN de Sarisberi, qui vivoit du tems de l'Empereur FRIDERIC I. cite par-ci par-là quelques Distiques, sans dire de qui ils sont, hormis en (a) un seul endroit, où il nomme simplement *Caton*. Cependant, dans un autre, il (b) semble regarder l'Auteur comme incertain. Mr. CANNEGIETER (c) soupçonne, que ce *Jean* a voulu seulement parler du Distique qu'il cite là; car, comme on le montre dans la suite, il y a dans ces Distiques bien des choses que d'autres y ajoûtèrent depuis; & le vers, dont il s'agit, est très-obscur, quoi qu'en (d) y changeant un mot, on puisse y trouver un sens qui n'est pas indigne du véritable Auteur.

L'ignorance de ces Siècles ténébreux (e) fut cause

(a) *Linque arcana Dei, cœlumque inquirere quid sit, ait CATO. De nugis Curial. Lib. II. Cap. 27. pag. 130. Ed. Amst. 1639.* Ce Distique cité est le troisième du Liv. IV. Mais le premier mot *Linque* se lit autrement dans toutes les Editions, *Mitte arcana* &c. sans qu'on allégué aucune variété de lecture dans les MSS. Cependant aucun Commentateur ne l'a remarqué. Il pourroit se faire, que *Jean de Sarisberi* eût lu *Linque* dans son exemplaire. Mais peut-être aussi que, citant de mémoire, il a confondu le commencement de ce Distique, avec celui du suivant: *Linque metum loti* &c.

(b) *Ait vel Cato, vel alius, (nam auctor incertus est) Multa legas facito* &c. [Lib. III. Dist. 19.] Policrat. VII. 9. pag. 436. (c) Cap. III. pag. 8. (d) *Perleſſis* PERLEGE multa. Au lieu de *perlege*, Mr. Cannegieter lit *neglige*; & c'est ainsi que l'Editeur a aussi mis dans le Texte. On peut voir là les Notes. (e) Cap. 4.

cause qu'on s'imagina que le *Caton*, dont le nom étoit au devant des Distiques, devoit être *CATON d'Utique*, grand Stoïcien; à cause de quoi on ajouta au titre la qualité de *Philosophe*. Peut-être même que *Denys*, faisant profession de l'être, en orna lui-même le titre de son Livre, selon l'usage assez commun. Cependant une main étrangère avoit ajouté aux Distiques quelques *Préfaces*, dans une desquelles il est parlé d'*OVIDE*, de *MACER*, de *LUCAIN*, tous d'un tems postérieur à celui où vivoit *Caton d'Utique*. Ces *Préfaces* peu-à-peu furent regardées comme étant véritablement du même Auteur, que les Distiques. Cette erreur alors aiant pris pié, ne permit plus d'attribuer les Distiques au fameux *Caton*, à qui seul on avoit cru long-tems qu'ils pouvoient appartenir. On ne s'avisâ point de penser à un autre *Caton* postérieur, & distingué par le nom de *Dionysius*. Ainsi les uns conclurent, qu'il n'y avoit pas moyen de savoir le vrai nom de l'Auteur; les autres, laissant celui de *Caton*, y en substituèrent quelque autre, chacun à leur fantaisie. Il y a bien des sources d'erreurs & de fraudes en ce genre, qu'une bonne Critique a aujourd'hui découvertes. On ne mettoit pas toujours le nom des Auteurs à la tête des Manuscrits; & souvent les Ouvrages de plusieurs étoient joints ensemble dans un même Volume, où le nom d'un seul paroissoit. Celui-ci étoit aisément pris pour l'Auteur de tous les autres; & voilà pourquoi les Distiques ont été donnez par quelques-uns à *Senèque*, ou à *Aufone*. Le Possesseur d'un Manuscrit, ou le Copiste, ou un Critique, qui

l'avoit revû, y mettoient quelquefois leur nom. Des Ignorans le regardoient comme le nom de l'Auteur même. Quelquefois aussi cela arrivoit à l'égard du nom de celui à qui l'Ouvrage avoit été dédié par l'Auteur, ou par le Copiste. Il n'y a pas d'ailleurs de Manuscrits plus fautifs à tous égards, que ceux qu'on faisoit lire aux Enfans dans les Ecoles: & tels étoient ces *Distiques* de *Caton*, comme le témoigne le même (a) JEAN de *Sarisbury*, dont on a parlé. Voici une (b) autre raison, très-plausible, sur l'origine du retranchement de ce nom, & de la substitution d'un autre. Les Sages du Paganisme aiant élevé jusqu'aux nuës les vertus & la Philosophie de *Caton d'Utique*, les *Chrétiens* prirent le contrepied, & se déchaînèrent contre lui en invectives, comme il paroît par (c) plusieurs des anciens Docteurs de l'Eglise. Quand on fut venu à se persuader, qu'il étoit l'Auteur des *Distiques*, qui contenoient tant de beaux Préceptes, que l'on mettoit entre les mains des Enfans; on voulut

lui

(a) Dans le passage indiqué ci-dessus, *Lib. VII. Cap. 2.* avant lequel il dit: *In libello quoque [Distichorum] quo parvuli imitantur, ut virtutis instructio, & usus tenetis inhibitus animis facile nequeat aboleri &c.* Là *Mr. Cannegiar* lit *inhibitus*, au lieu d'*ebibitus*, que portent les Editions: sur quoi il indique un passage de *ST. AUGUSTIN*, que l'Auteur avoit manifestement dans l'esprit, *De Civit. Dei*, *Lib. I. Cap. 2.* Mais je vois que là il y a aussi *ebibitus*, dans l'Edition des *Bénédictins*, sans aucun indice de diverse leçon: *Ut videlicet Poëta magnus [Virgilius] ... tenetis EBIBITUS annis, non facile oblivione possit aboleri &c.*

(b) *Cap. 4.* (c) *TERTULLIEN*, *Apologet. Cap. 39.* *LACTANCE*, *Lib. III. Cap. 18.* *ST. AUGUSTIN*, *De Civ. Dei*, *Lib. I. Cap. 23, 24.*

lui en enlever l'honneur, & pour cet effet ôti effaça son nom, à la place duquel on substitua celui de quelque Chrétien. Quelques-uns vinrent à le juger digne de *St. Chrysostome*. C'est ce que (a) l'on avoit déjà inféré d'un nom corrompu, qui se trouve dans les Gloses ajoutées à un Manuscrit des Distiques. *Quidam dicunt, quod Joannes Chlotomius hoc opus conscripserit.* Un Copiste ignorant a fait ici de *Chrysostomus*, *Chlotomius*. D'autres, selon le même Glossateur, disoient, qu'un certain *Tullius*, converti au Christianisme, mais qui n'osoit pas en faire profession ouverte, composa les Distiques, & que, crainte qu'on ne le prît pour Chrétien, il mit à la tête le nom de *Caton*: *Alii dicunt, quod Tullius, qui jam erat ad fidem conversus, hoc opus composuerit; sed quia non audebat fieri nomen Christianum, assumpsit nomen Gentilis, & fecit se Catonem appellari.*

De cette dernière fable, Mr. Canovigier tire deux (b) conséquences importantes. L'une, qui sert à confirmer l'ancien titre des Distiques, où le nom de *Caton* paroïssoit. L'autre, qui indique le tems auquel on croioit que cet Ouvrage avoit vu le jour, c'est-à-dire, dans un tems où l'on ne pouvoit sans danger se déclarer Chrétien ouvertement, & par conséquent avant le Grand CONSTANTIN; comme il paroîtra dans la suite par d'autres preuves. Ainsi *Boxhornius* a tort de rabbaïsser l'Ouvrage jusqu'aux siècles de la plus grande barbarie. Du reste, ceux dont le

Glos-

(a) *DACIUS*, & après lui, *GRAEVIUS*, *Præf.* Tom. V. *Antiq. Roman.* (b) *Cup. 5.*

Glossateur parle, se trompoient, & en ce qu'ils l'attribuoient à un Chrétien, & en ce qu'ils prétendoient que l'Auteur y avoit mis le nom de *Caton*. Cependant presque tous les Savans des derniers Siècles ont cru aussi, que *Caton* n'étoit pas le nom de l'Auteur, mais seulement le titre des Distiques, que l'Auteur, quel qu'il soit, leur avoit donné à cause de la matière, propre à inspirer des sentimens de probité, comme celle de *Caton*, qui avoit passé en proverbe : pensée, qui est contraire & à l'opinion des plus anciens Auteurs, & à la manière dont le titre est conçu dans les Manuscrits.

Il faut donc laisser l'Ouvrage à *Denys Caton* ; & c'est le parti qu'a pris le docte (a) GERARD JEAN VOSSIUS. Rien n'empêche d'ailleurs, qu'il n'y ait eu autrefois, parmi les *Romains*, un homme ainsi appelé. DAUMIUS a cru, que le nom de *Dionysius* étoit rare. Mais on en donne ici bon nombre (b) d'exemples, tirez & des anciens Auteurs, & des Inscriptions. On y fait voir encore plusieurs *Catons*, d'autre Famille que la *Porcienne*, dont étoient ceux qui sont les plus connus dans l'Histoire.

En suivant l'ordre des raisons & des objections de *Boxhornius*, (c) on répond à celles qu'il avance, pour établir que l'Auteur des Distiques étoit Chrétien. La première est, que l'ancien Glossateur, dont on a parlé, prétend qu'une grande partie des *Distiques* est tirée de l'Ecriture Sainte, sur-tout de l'*Ecclésiaste* ; ce qu'il fait voir

(a) *Instit. Orator.* Lib. V. Cap. 12. num. 7.

(b) Cap. 6. (c) Cap. 7.

voir par divers Passages qu'il en cite. Mais s'en est-il de là, que l'Auteur même des Distiques fût Chrétien? Mr. *Cannegieter* se moque à cette occasion, de quelques Commentateurs du Siècle passé, & du nôtre même, qui, entêtez de leur étude favorite, & la préférant, quelle qu'elle soit, à toutes les autres; la ramènent & y ramènent tout à tors & à travers. D'ailleurs, s'il y a quelquefois de la conformité entre les maximes de notre *Caton*, & celles des Auteurs Sacrez; il ne faut pas s'en étonner. Les règles des Mœurs, qu'il donne, lors qu'elles se trouvent bien fondées, sont des choses que la Raison seule peut apprendre à tous les Hommes.

Il y a, ajoute *Baxhornius*, dans ce petit Livre, des expressions, qui sont particulières aux Ecrivains Sacrez; & il en donne pour exemple, celle-ci, qui est tout au commencement: (a) *Cum bonis ambula*. Marcher avec les gens de bien, c'est, dit-il, les fréquenter; & la Vulgate ancienne traduit par *ambulare* divers endroits de l'Ecriture où l'Original a un tel sens. On répond d'abord, que ce précepte pourroit n'être pas de *Caton*. Il est tiré des courtes Sentences, qui sont à la tête du Livre; & là, aussi-bien que dans les Distiques, il y a des additions & des interpolations; comme on le fait voir plus bas. Mais laissant là cette raison, on croit qu'il n'y a nulle nécessité de prendre ici le mot *ambulare* dans une autre signification, que celle qui lui est propre selon la plus pure Latinité. Il n'y a qu'à confi-

(a) *Brev. Sentent. num. 7.*

considérer ce que pratiquent aujourd'hui les Pères, lorsqu'un fils va se promener avec ses Camarades. Ils lui recommandent de se prendre et de divertir avec des Jeunes Gens sages et de bonnes mœurs. Serait-il indigne de l'enfant, de donner un tel Précepte à son fils? Or la jeunesse autrefois se promenait-elle moins, qu'aujourd'hui? On sait qu'une (a) fameuse Secte de Philosophes prit son nom des fréquentes Promenades, que les Philosophes faisoient avec leurs Disciples, & les Disciples les uns avec les autres. Je ne dis rien d'une autre expression, que *Euodorus* donne pour être adieu du Christianisme : (b) *Peccata detrahi*, pour dire, que les Crimes demeurent impunis, que le Coupable s'en va, pour ainsi dire, l'exemption de la Peine. Les Commentateurs ont bien déjà allégué plusieurs exemples semblables, tirez de bons Auteurs Latins.

La Critique va plus loin, & il prétend qu'il y a dans ces Distiques une erreur des phrases antiques, qui ne peuvent être que d'un Chrétien. Il en trouve une dès le premier Distique.

*Si Deus est animus, nobis et carnis dominus,
Ite ribi precipue stipulam mentis Colendum.*

Peut-on, dit-il, méconnoître là ce que dit Notre Seigneur : (c) *Deus est spiritus, & aliorum quidam qui illi adorant, Adoremus non spiritum & non creaturam*. Si

(a) Les Péripatéticiens. (b) Lib. II. Dist. 8.

(c) JEAN, Chap. IV. vers. 24.

l'explication particulière de (a) deux Savans étoit véritable, toute conformité disparoîtroit. Car ils ont prétendu, qu'il faut ainsi construire les premiers mots, *Si animus est Deus*, en sorte qu'ils signifieroient: *Si l'Âme est Dieu, il faut donc s'attacher principalement à avoir soin de la conserver pure & nette de tout Vice*. Quelques anciens Philosophes, & après eux les Poètes, ont dit, que l'Âme de l'Homme étoit une espèce de Divinité. Les Romains en firent une Déesse, & lui élevèrent des Temples. C'est, dit-on, la raison qu'allègue ici l'Auteur des Distiques, pour prouver que chacun doit cultiver son Âme, en la formant à des sentimens de Vertu; qui est le but & le résultat de tous ses Préceptes. Sur ce point-là, il y auroit ici une idée du Paganisme, directement contraire à l'Evangile. Et de là aussi le Jurisconsulte ALCIAT, le premier inventeur de cette interprétation, a inféré que les Distiques n'étoient pas d'un Auteur Chrétien. Mais l'explication commune est plus naturelle, & plus conforme à la manière dont s'exprime *Caton*, sans avoir rien néanmoins qui soit au dessus des lumières & des idées du Paganisme; comme (b) on le fait voir au long. La plupart des anciens Philosophes croioient, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, & que ce Dieu est un Esprit. Ils ont fortement (c)

con-

(a) ALCIAT, *Parerg.* Lib. IV. Cap. 13. & après lui, feu Mr. CUPER, qui donne l'explication comme de son crû, *Observ.* Lib. II. Cap. 17. On a inféré dans cette Edition, le Chapitre de l'Ouvrage d'*Alciat*, pag. 271, & seqq.

(b) Cap. 8. (c) Cap. 10. Voyez aussi les Commentateurs, sur ce Distique.

condamné l'erreur du Vulgaire, qui faisoit consister dans les Sacrifices le Culte qu'on doit rendre à la Divinité, sans se mettre d'ailleurs en peine de pratiquer la Vertu. Ils ont dit, que comme chacun aime son semblable, les Hommes ne pouvoient mieux plaire à Dieu, & l'honorer, qu'en travaillant à purifier leur Ame, & à lui ressembler par-là, comme ils lui ressemblent par la nature spirituelle de cette partie d'eux-mêmes. Si l'on excepte quelques Philosophes, qui (a) s'abstenoient absolument de tout Sacrifice, les autres ne vouloient pas qu'on négligeât cette sorte de Culte; ils prétendoient seulement que l'autre étoit le principal, sans lequel DIEU ne se tenoit pas honoré par les plus somptueux Sacrifices, en fait desquels les plus grands Scélérats étoient ceux qui se distinguoient le plus. *Caton* tient le milieu entre ces deux sentimens: *Dieu étant*, dit-il, *un Esprit, c'est par la pureté de notre Ame qu'il faut l'honorer* PRINCIPALEMENT. Il allégué là-dessus à son Fils l'autorité des Poètes, qui parloient tout comme les Philosophes: *Nobis ut CARMINA dicunt.*

(a) Tels étoient, dit notre Auteur, *Socrate*, & *Démocrate*, au rapport de *LUCIEN*, in *Demonast.* (Tom. I. pag. 361. Ed. *Amstel.*) & in *Bis accusat.* (pag. 215, 216. Tom. II.) Mais, pour ce qui est de *Socrate*, il est dit seulement dans le premier endroit, que ce Philosophe fut accusé de ce qu'on ne l'avoit jamais vu sacrifier; & dans la réponse justificative, que *Lucien* lui prête-là, *Socrate* parle de la Déesse *Minerve* en particulier, non de toutes les Divinitez sans exception. L'autre passage prouve encore moins; on n'a qu'à y jeter les yeux. On sait, au reste, que *XENOPHON*, tout au commencement des *Chres mémorables de SOCRATE*, assure, qu'on le voioit souvent sacrifier, & dans sa Maison, & sur les Autels Publics.

dicunt. DANIEL HEINSIUS a entendu ici par *Carmina*, les Ecrits des Philosophes, quoi qu'en prose. Mais le Fils, à qui *Caton* donne ici des Préceptes, étoit encore sous la férule; comme il paroît de ce qu'ailleurs il lui recommande de craindre son Maître: (a) *Magistrum metue.* Or, chez les anciens *Romains*, à cet âge-là, on ne faisoit lire aux Enfans que les Poètes, sur-tout HOMERE, MENANDRE, & VIRGILE. De là ensuite ils passaient aux Ecôles des Philosophes (b). Cette réponse suppose, que *Caton* parle des *Carmina*, qui disent que DIEU est un Esprit, comme si son Fils devoit les avoir lûs. Mais je ne sai si de ce qu'il dit, *NOBIS ut carmina dicunt*, il s'ensuit nécessairement, qu'il faille rappeler à cet Enfant des choses qu'il eût lûes lui-même. *Les Poètes, les Philosophes nous disent cela*; c'est une expression vague, qui par elle-même signifie seulement, qu'on trouve cela dans leurs Ecrits, soit que ceux à qui on parle les aient lûs ou non.

Il y a un (c) Distique, où *Caton* condamne ceux qui cherchoient à connoître l'avenir par le Sort:

Quid Deus intendat, noli perquirere sorte.

Quid statuat de te, sine te deliberat (d) *ipse.*

” Gar-

(a) *Sent. brev. num. 4.* (b) *Cap. 9.* (c) *Lib. II. Dist. 12.*

(d) Au lieu de *deliberat*, un Manuscrit porte *delibera*. Et en supposant cette leçon vraie, l'Editeur conjecture qu'il faudroit aussi changer *sine te* en *sine tu*, ou *sinis*. Il me semble néanmoins, qu'en laissant *sine te*, le sens reviendroit au même, & donneroit lieu de traduire: *Laissez-le décider sans vous, de ce qu'il veut qui vous arrive.*

„ Gardez-vous d'avoir recours au Sort , pour
 „ découvrir ce que Dieu se propose. Il décide
 „ sans vous de ce qu'il veut qui vous arrive".
 Voilà, dit *Boetius*, le langage d'un Chrétien.
 Il s'agit des Sorts divinatoires, fort en usage chez
 les Païens, mais dont les Chrétiens ont toujours
 eru qu'il falloit s'abstenir. Mr. *Cannegieter* (a) re-
 marque d'abord, que le mot de *Sorts* ne doit point
 ici être restreint aux *Sorts*, particulièrement ainsi
 nommez. Il a une signification très-étendue, qui
 renferme toute (b) sorte de Divination, celle-
 même où le Sort n'entroit pour rien, en un mot
 tout moyen dont on se sert pour pénétrer dans
 l'avenir. Mais il n'y a rien encore ici, d'où l'on
 puisse inférer, que l'Auteur des Distiques étoit
 Chrétien. La plupart des Philosophes Païens,
 au moins ceux qui ne faisoient pas métier de
 charlatanerie, ont condamné hautement cette
 vaine curiosité, & tout ce dont les Hommes
 s'avisent dans l'espérance de la satisfaire. On
 fait, que CICERON, quoi qu'il fût lui-même
 du Collège des *Augures*, se moque agréablement,
 dans un Ouvrage exprès sur cette matière, de toute
 sorte de Divination; & qu'il rapporte (c) ce
 mot de l'ancien CATON; *Je m'étonne qu'un*
homme, qui fait profession de deviner par l'inspec-
tion des Victimes, puisse s'empêcher de rire, quand
il en voit un autre de sa sorte. Il y a un si grand
 nom-

(a) Cap. 11. (b) Voyez PERIZONIUS, Not. in AELIAN. Var. Hist. Lib. III. Cap. 45. que l'on indique ici.

(c) *Verus autem illud CATONIS dictum est, qui mirari se aiebat, quod non rideret Haruspex; Haruspex enim quidam vidisset.* De Divinat. Lib. II. Cap. 24.

nombre d'autoritez qui prouvent ici l'opinion des Sages du Paganisme, que notre Auteur se contente d'en alleguer quelques-unes, crainte d'ennuier les Lecteurs Savans.

A l'égard des *Sorts Divinatoires*, il s'en faut beaucoup, que, comme le prétend *Borhornius*, les anciens *Chrétiens* en eussent plus d'aversion que les Philosophes & les Personnes graves du Paganisme (a). Bien loin de là : cette superstition, & d'autres qui regardoient la curiosité de savoir l'avenir, ont régné assez long-tems au milieu du Christianisme. L'Empereur CONSTANTIN le Grand permit par des Loix expressees (b) l'*Haruspicine* & les Arts Magiques. Du tems même de ZENON il y avoit des Chrétiens, qui observoient encore le vol des Oiseaux, & qui gardoient des Poulets, pour en tirer des présages. On a là-dessus le témoignage incontestable de (c) SALVIEN, Prêtre de *Marseille*. Rien n'étoit plus commun que de consulter le Sort, en lisant le premier endroit de l'Ecriture qui se présentoit à l'ou-

(a) *Cap. 12.* (b) *COD. THEODOS. Lib. IX. Tit. XVI. De Maleficiis & Mathematicis. Leg. 1. 2. 3.* L'Empereur y défend seulement d'exercer l'*Haruspicine* dans les Maisons particulières ; & d'user d'Enchantemens, d'une manière nuisible à la vie ou à l'honneur de quelque personne que ce soit. Voyez là-dessus le Commentaire de JACQUES GODEFROI. (c) *Quid enim ? Numquid non Consulibus & pulli adhuc Gentilium sacrilegiorum more pascuntur, & volantis penna quæria quaruntur, ac penè omnia sunt, quæ etiam illi quondam Pagani veteres frivola atque invidenda duxerunt ? De Gubern. Dei, Lib. VI. Cap. 2. pag. 122. Ed. Baluz. 3.*

l'ouverture du Livre, usage venu du (a) Paganisme. Cela se faisoit & en particulier, & dans l'Eglise même, sur l'Autel. Les Prêtres ne pouvoient l'ignorer, & ne le desapprouvoient point. Du tems de GREGOIRE de Tours (b), ils mettoient eux-mêmes l'Ecriture sur l'Autel, & prioient Dieu qu'il fît connoître ce qui devoit arriver; d'où vient que cette espèce de Sort fut (c) appelé le *Sort des Saints*. On voit (d) St. AUGUSTIN approuver un tel usage, avec cette restriction seulement, qu'on ne l'emploie qu'en matière de choses qui regardent la Piété & la Conscience. Mr. Canegieter faisant réflexion à tout cela, est persuadé qu'on peut dire véritablement d'un grand nombre des anciens Chrétiens, ce qu'AMMIEN (e) MARCELLIN dit de l'Empereur CONSTANSE, qu'ils avoient corrompu la simplicité de la Religion Chrétienne, par un mélange de Superstitions de vieilles Femmes. Les premiers Empereurs Chrétiens prirent le titre de *Grands Pontifes* (f) comme leurs Prédécesseurs Païens.

(a) On peut voir ce que dit là-dessus feu M. LE CLERC, dans ses *Réflexions sur ce qu'on appelle Bonheur & Malheur en matière de Loteries*, Chap. 9. (b) *Hist. Francor.* Lib. IV. Cap. 16. (c) *Sanctorum sortes*. ISIDORE, *Origin.* Lib. VIII. Cap. 9. Voyez VAN DALE, *De Oraculis Vett. Ethnic.* Cap. 44. pag. 315, 316. Edit. 2. (d) *Epist.* ad Januar. 119. (Ep. 55. num. 37. Edit. *Benedictin.*) (e) *Hist.* Lib. XVI. Cap. 16. *Christianam Religionem, absolutam & simplicem, anili superstitione confundens* [Constantius]. (f) Sur quoi on renvoie ici à une Dissertation de J. ANDRÉ BOSIUS, *De Pontifice Maximo Roma Veteris*. Voyez encore l'illustre BARON DE SPANHEIM, *De Praest. & Usu Numismat.* Tom. II. pag. 413, & seqq. & Not. in JULIAN. *Orat.* I. pag. 272. VAN DALE, *Dissertationes* IX. *Antiquit. & Marmorib. illustrandis inservientes*, Diss. II. Cap. 1.

Paiens. Si les Conciles & les Papes défendirent quelquefois l'usage des Sorts, ce ne fut que de quelque espèce particulière. La superstition ne fut pas pour cela déracinée du cœur de tous les Chrétiens. Le Vulgaire non seulement la pratiqua de tems en tems d'une manière ou d'autre, mais encore les Ecclésiastiques mêmes.

A l'égard des *Loix Romaines*, faites sous les Empereurs Paiens, il n'est pas vrai, comme le suppose *Boxhornius*, qu'elles aient toujours laissé une pleine liberté d'exercer toute sorte de Sorts superstitieux. *Mécénas* (a) conseilla à l'Empereur AUGUSTE, de ne souffrir d'autres gens qui se mêlassent de deviner, que les *Auspices* & les *Augures*. Le Jurisconsulte (b) ULPYEN témoigne, que presque tous les Empereurs avoient très-souvent défendu, *que personne absolument ne s'adonnât à de pareilles sottises*; & que ceux qui le faisoient, étoient diversement punis, à proportion du crime, & de la manière dont ils prétendoient découvrir l'avenir (c). S'ils consultoient les Sorts sur des affaires d'Etat, ou sur la vie de l'Empereur, il y alloit de la tête. Les Jurisconsultes n'étant pas d'accord sur cette question, Si, selon les Loix, qui défendoient telle ou telle sorte de Divination, il falloit punir non seulement ceux qui l'exerçoient, mais encore ceux qui en fa-
voient

(a) DION CASSIUS, *Lib. LII. pag. 490.* (561, 562. *Ed. H. Steph.*) (b) *Sapissime denique interdictum est, fere ab omnibus Principibus, ne quis omnino hujusmodi ineptiis sese immiscer.* Collat. MOSAICAR. & ROMANAR. LEGUM, Tit. XVI. § 2. (c) Voiez aussi JUL. PAUL. *Recept. Sentent.* Lib. V. Cap. 21. § 3, 4.

voient l'art ou en lisoient les Livres, sans la pratiquer ; (a) *Ulpien* & un autre Jurisconsulte décident là-dessus, que les premiers seuls devoient être sujets à la peine ; mais celui-ci ajoûte, que les autres feront mieux de s'abstenir d'une telle curiosité. Preuve que la science seule, quoi qu'impunie selon les Loix, ne laissoit pas d'être condamnée & flétrie par l'opinion des Sages. Un ancien Auteur, qui a fait un parallèle (b) des Loix Romaines avec celles de Moïse, n'a pas oublié cette conformité au sujet des réglemens que les premières avoient faits, pour chasser & punir les gens qui se mêloient de deviner l'avenir.

Notre Auteur prend ensuite un autre tour, pour réduire celui qu'il réfute à reconnoître, ou que *Denys Caton* n'étoit pas Chrétien, ou que l'usage des Sorts étoit impuni chez les Chrétiens. Car, dit-il, si les Loix des Chrétiens défendoient cette manière de deviner, d'où vient que *Caton*, supposé Chrétien lui-même, en défend l'usage à son Fils ? Qu'on examine tous ses Préceptes d'un bout à l'autre : on n'y verra rien de ce qui étoit défendu par les Loix. Aussi cela n'étoit-il ni nécessaire, ni conforme au but qu'il se proposoit. Le titre seul, *De Moribus*, montre, qu'il vouloit uniquement apprendre à son Fils de quelle manière il devoit régler ses mœurs en matière des choses où il pouvoit impunément, au mépris de son intérêt & de son honneur, agir comme il lui plaisoit. C'est aussi ce qu'a bien vû l'Auteur du

Pro-

(a) *Ibid.*

(b) *Coll. LL. Mos. & Rom. ubi sup.*

Prologue (a), d'ailleurs peu intelligent. Mais Mr. *Cannegieter* a senti, que cette raison même pouvoir être retorquée contre lui ; puis qu'il veut que *Caton* fût *Païen*, & vécût sous les Empereurs *Païens*, dont il vient de montrer que les Loix punissoient ceux qui usoient des Sorts pour deviner. Voici comment il lève la difficulté. Cette superstition étoit si fort enracinée parmi les *Romains*, que, malgré les menaces des Loix, toujours (b) impuissantes si elles ne sont soutenues par les mœurs, elle les violoit ou en secret, ou ouvertement. La nécessité même où furent les Empereurs de les renouveler souvent, comme on l'a dit ci-dessus, est une preuve parlante qu'elles étoient mal observées. *TACITE* (c) dit, en parlant des Astrologues, que c'étoit une sorte de gens, que l'on condamneroit toujours à *Rome*, & que néanmoins on y souffriroit toujours. On peut appliquer cela à tous les autres qui se mêloient de chercher à connoître & à faire connoître l'avenir de quelque autre manière. Les Peines qu'on decernoit (si tant est qu'on en decernât) contre ceux qui le faisoient pour ce qui regardoit les affaires des Particuliers, sans aucun rapport à l'État, étoient légères,

(a) *Cum animadverterem quamplurimos homines errare graviter in VIA MORUM, succurrendum & consulendum opinioni eorum fore existimaui, maxime ut gloriose viverent, & honorem contingerent. Nunc te, Fili carissime, docebo, quo pacto MOREM ANIMI TUI componas &c.* (b) *Quid leges sine moribus Vana proficiunt? HORACE, Lib. III. Od. XXIV. vers. 35, 36.* (c) *Genus hominum potentibus infidum, [Mathematici] sperantibus fallax, quod in civitate nostra & vetabitur semper, & reprobabitur.* *Hist. Lib. I. Cap. 22.*

gères, & par-là ouvroient la porte à la licence. De quelque manière qu'elle fût encouragée, les *Satyres* de JUVENAL font foi, que, du tems de ce Poëte, elle étoit portée à la fureur, sur-tout parmi le Sexe (a). D'où il paroît aussi, que pour l'ordinaire les personnes de médiocre condition consultoient les Charlatans communs, qui se mêloient de deviner par les Sorts; mais que les Riches se distinguoient en consultant des Augures *Phrygiens* ou *Indiens*. Les Empereurs eux-mêmes eurent recours aux Devins, toutes les fois que leur politique ou leur fantaisie le demandoit; comme il paroît par l'exemple de TIBERE, & d'autres. Bien plus: on rapporte, que MARC ANTONIN le Philosophe, dont nous avons une Loi (b) fort sévère contre ces sortes de gens, s'en servit lui-même, & il y a apparence qu'il le fit du moins dans la Guerre contre les (c) *Marcomans*. Il ne faut donc pas s'étonner, que *Caton*, en homme sage & en bon Père, aît voulu inspirer de bonne heure à son Fils de l'éloignement pour cette manie si commune, de chercher par toute sorte de moïens à connoître l'avenir.

Il condamne aussi la foi qu'on ajoûtoit aux Songes; & de là *Boethius* tire une autre preuve du Christianisme de l'Auteur des Distiques.

Sommaire

(a) JUVENAL, *Sat.* VI. vers. 582, & seqq.

(b) L. 30. D. De *Pam.* (c) JUL. CAPITOLIN. in *Marc. Anton.* Cap. 19. LAMPRIDIUS, in *Heliogabal.* Cap. 2. *Excerpt.* DION. CASS. pag. 805.

(a) *Somnia ne cures : nam mens humana quod optat,*
Dum vigilat (b) sperans, per somnum cernit id ipsum.

„ Ne vous embarrassez pas des Songes: car ce
 „ que les Hommes souhaitent & qu'ils espèrent
 „ pendant qu'ils sont éveillés, ils le voient en dor-
 „ mant". Mais la vanité des Songes a été recon-
 nuë de plusieurs Auteurs Paiens; Mr. *Cannegieter*
 ajoute ici (c) quelques autoritez à celles que d'au-
 tres avoient recueillies. Et il est certain, dit-il,
 qu'on ne trouve pas là-dessus, à beaucoup près,
 autant de passages dans les Ecrivains Sacrez, que
 dans les Profanes.

Dans un autre (d) Distique, *Caton* parle ainsi;
 au sujet des Sacrifices:

Quum sis ipse nocens, moritur cur victima pro te?
Stultitia est, morte alterius sperare salutem.

„ Puis

(a) *Lib. II. Dist. 31.* (b) Les Editions vulgaires portent
vigilans sperat: mais il y a, dans la plupart des Manu-
 scrits, *vigilat sperat*; comme *JEAN de Sarisberi* avoit aussi
 là, dans un des passages indiquez ci-dessus. Mr. *Canne-*
gieter propose deux corrections: l'une est celle que j'ai
 suivie, *Dum vigilat, sperans*, &c. l'autre, en laissant, *vi-*
gilat, sperat, de lire au premier vers, *quod optans*. Et c'est
 ainsi que l'Editeur a mis dans le Texte. Je ne sai pour-
 quoi il traite l'autre manière de lire, de *pejor*; quoi que
 quelques Editions, & celle même de *Scrivenerius*, l'aient
 suivie. Le sens est le même; & on évite par là le con-
 cours desagréable de *vigilat, sperat*. (c) *Cap. 13.*

(d) *Lib. IV. Dist. 14.*

„ Puis que c'est vous-même qui avez péché,
 „ pourquoi faites-vous mourir à votre place une
 „ Victime innocente? C'est une folie, de croire
 „ être sauvé par la mort d'un autre". Un Chrétien, le plus versé dans la Théologie, pourroit-il exprimer mieux & plus fortement, la haine qu'il a pour les Sacrifices du Paganisme? C'est ainsi que *Baxhornius* s'écrie là-dessus. Mr. *Cannegieter* y trouve tout le contraire. Nos Enfans, dit-il, qui ont appris leur Catéchisme, savent tous, que CHRIST nous a rachetés, par le Sacrifice dont il a été lui-même la Victime; & cependant *Caton* traite en général d'insensée, la persuasion qu'on peut être sauvé par la mort d'un autre. Si l'on dit, que *Caton* entend ici toute sorte de Victime, soit humaine, ou de quelque Bête; notre Auteur en convient: mais il demande, qu'on lui produise un seul passage de quelque ancien Chrétien, qui en instruisant des *Catéchumènes*, ou des Enfans, ait ainsi, en s'exprimant avec la plus grande généralité, & sans que la suite du discours montre qu'il parle seulement des Sacrifices du Paganisme, traité de folie, l'espérance d'être sauvé par la mort d'un autre. Les plus sages Païens ont cru (a) & dit, que les Scélérats avoient beau offrir aux Dieux tous les Sacrifices du monde, & se flatter d'apaiser par cela seul leur juste colère; ils n'étoient pas pour cela à couvert de leur vengeance. C'est cette folle imagination que *Caton* condamne ici.

A la

(a) Voyez, par exemple, PLAUTE, in *Rudens*. Prolog. vers. 22. & seqq. CICERON, Orat. *Pro Cluentio*, Cap. 68. SENEQUE, *De Benefic.* Lib. I. Cap. 6. Passages, que notre Auteur a choisis, parmi un grand nombre, Cap. 14.

A la vérité, il semble (a) ailleurs désapprouver l'usage d'immoler des Animaux en sacrifice : mais le Distique même, bien expliqué, est un de ceux qui prouvent le plus, que l'Auteur étoit Païen, quoiqu'il *Boetius* en infère le contraire.

*Ture Deum plata : vitulum sine crescat atatro :
Ne credas placare Deum, quum cæde litatur.*

„ Appaisez Dieu avec de l'Encens, & laissez le
„ Veau croître, pour servir à la Charruë. Ne vous
„ imaginez pas qu'on appaise Dieu, en lui offrant
„ un Sacrifice sanglant. *Caton* a posé pour principe, dès le premier Distique, que le Culte de la Divinité, & le moyen de se la rendre favorable, consiste principalement dans les sentimens de l'Âme, & la pureté du Cœur (b). Il ne condamne pas indistinctement toutes les Offrandes & tous les Sacrifices : mais il veut qu'on se contente pour cela de choses qui ne soient pas rares ou de grand prix, tel qu'est l'Encens, & qu'on s'abstienne de Sacrifices sanglans, au moins de ceux de certains Animaux. Les *Romains*, pendant long-tems, ne faisoient point de Sacrifices somptueux, ni d'aucune sorte de Bétail (c). Leurs offrandes étoient simples & de peu de valeur : un Gâteau, un peu de Sel, mêlé quelquefois avec de la Farine, des Herbes, du Laurier, du Vin, du Miel, du Lait, les prémices des Fruits de la Terre, & autres choses semblables. En quoi les
Loix

(a) Lib. IV. Dist. 38. (b) Cap. 15. (c) DENYS d'Halicarnasse, Antiq. Rom. Lib. II. Cap. 23. OVIDE, Fast. Lib. I. vers. 337, & seqq.

Loix & les Coûtumes de Rome ne faisoient que suivre la simplicité de ce Culte, qui avoit été en usage (a) chez tous les Peuples, dans les tems les plus anciens. Lors que l'Encens eut été ensuite apporté d'*Arabie* dans la Grèce & dans l'*Italie*, on vint à regarder l'offrande des Odeurs étrangères comme la plus noble, & (b) presque la seule nécessaire, au mépris de ce qu'on trouvoit chez soi. Cependant, quoi que le transport de l'Encens le rendît cher, les personnes le moins à leur aise en pouvoient acheter aisément ce qu'il en falloit, parce qu'on se contentoit d'en brûler très-peu de grains. *Trois* est le nombre, dont les anciens Auteurs parlent le plus souvent. Voilà pourquoi *Caton* recommande ici l'Encens, comme un exemple des choses de peu de prix, qu'il veut qu'on offre en sacrifice. Les plus sages Philosophes du Paganisme ont cru, comme lui, que les moindres offrandes étoient agréables à la Divinité, quand on les consacroit avec des sentimens de véritable Piété.

L'usage de (c) l'Encens dans les Sacrifices, qui indique si bien le Paganisme, embarrasse ici *Bexbornius*. Pour se tirer d'affaires, il voudroit qu'on lût *Tute Deum placet*, au lieu de *Tute* &c. Il n'ose néanmoins rien assurer; & notre Auteur montre aisément, que cette correction, contraire à l'autorité de tous les Manuscrits, ne s'accorderoit nullement avec la suite du discours. Cependant,

ajoute

(a) Voyez PERIZONIUS, Not. in AELIAN. Var. Hist. Lib. XI. Cap. 5. (b) ARNOBE, *adversus Gentes*, Lib. VII. pag. 226. Ed. Plantin. [pag. 231, 232. Ed. Lugd. Bat. 1651.] (c) Cap. 16.

ajoute *Boxhornius* pour trouver encore son compte dans le Texte tel qu'il est, ceux qui connoissent les Rites de l'ancienne Eglise, ne peuvent ignorer, que l'usage des Parfums, sur-tout de l'Encens, y a été quelquefois pratiqué. Quelle est donc cette *ancienne Eglise*, demande Mr. *Cannegieter*, dans laquelle on pratiquoit les Encensemens? Quelques-uns ont crû (a) que ce fut le Pape LEON III. qui le premier en introduisit l'usage dans le Service Divin. Mais, sans rechercher le tems précis de cet usage, il n'est pas au moins des premiers (b) Siècles, où on l'avoit en horreur,

com-

(a) On veut parler apparemment de RODOLPHE HOSPINIEN, qui établit cela, dans son *Traité De Temples*, pag. 105. Ed. Tigur. 1603.

(b) Il me tombe sous la main un Livre du Cardinal BONA, où il soutient, que cet usage est venu par tradition des Apôtres mêmes. *Rerum Liturgicar. Lib. I. Cap. 25. § 9. pag. 272, & seqq.* Mais ses raisons ont été réfutées d'avance par le savant Ministre DAILLE, dans le Livre intitulé : *Adversus Latinorum Traditiones De RELIGIOSI CULTUS objecto &c. Lib. II. Cap. 15. pag. 265, & seqq.* DUPIN, n'osant dire ouvertement ce qu'il pensoit, s'exprime ainsi : IL SEMBLE qu'en ce tems [dans les trois premiers Siècles] l'usage des Images, des Croix, des Cierges allumez, & L'ENCENS, n'étoit pas encore commun. TILLEMONT n'a pu trouver de plus ancien monument de l'Encens employé pour l'Autel & pour le Service divin, que dans ce qui est dit au sujet d'un Isac, Disciple de Crône dans sa jeunesse; & ce Crône ne vivoit qu'à la fin du IV. Siècle. *Mémoires pour servir à l'Hist. Ecclésiastiq. Tom. VIII. Part. III. pag. 1036. Edit. de Bruxell.* Après avoir écrit ceci, j'ai vu une Dissertation, qui a paru l'année passée à Amsterdam, dans les *Miscellanea Groningana* de Mr. GERDES, intitulée : *PETRI ZORNII Dissertatio De THYMIAMATIS, sive Incensi Sacri in Ecclesia Romana & usu, & origine.* Comme cet Auteur est grand Compilateur, on trouvera là indiquez un grand nombre d'Auteurs qui ont dit quelque chose sur la matière, ou dans des Traitez exprès, ou en passant,

comme un des actes les plus marqués d'Idolâtrie Païenne. TERTULLIEN (a), ARNOBE (b), & autres Auteurs de ces Siècles-là, en font foi. L'Empereur JULIEN l'Apostat, dans les reproches piquans qu'il fait à ceux d'Antioche, Ville où il y avoit beaucoup de Chrétiens, dit, entre autres choses (c), qu'étant entré dans les Temples, il n'y avoit trouvé ni Encens, ni gâteaux, ni victimes. C'étoit aussi en ordonnant de brûler de l'Encens sur un Autel, que l'on éprouvoit si quelqu'un étoit Chrétien. Du tems de Prudence (d), si un Chrétien voit fumer l'Encens sur les Autels d'un Temple Païen, il souffloit & crachoit, comme s'il eût voulu conjurer un Démon qui se présentât. On sait, quel nom odieux c'étoit alors dans l'Eglise que celui des (e) *Thurarii* & (f) des *Thurificati*. L'Empereur CONSTAN-

TIN,

(a) *Apolog.* Cap. 42. Il dit, dans un autre Ouvrage, que les Chrétiens n'usent d'Encens que pour chasser les mauvaises odeurs. *De Coron. Milir.* Cap. 10. (b) *Ubi supr.* pag. 239. (c) *Misopogon.* pag. 362 A. Ed. Spanhem. (d) *Poëte Stephan.* Hymn. X. vers. 919; 926. [Notre Auteur cite ainsi: MIV. 910.] (e) *Thurarii*, ceux qui vendoient de l'Encens. TERTULLIEN condamne les Chrétiens, qui faisoient un tel commerce, *De Idololatr.* Cap. 11. (f) *Thurificati*, ceux qui, pour éviter la Persécution, avoient jetté au feu quelques grains d'encens, en l'honneur des Idoles. ST. CYPRIEN les confond avec les *Sacrificati*, *Epist.* LII. où le premier mot se trouve au commencement, mais l'autre souvent dans la suite. Notre Auteur n'indique ici qu'un Ouvrage faussement attribué à ce Père, *De duplici Martyrio*, (§ 26. pag. 269. Ed. Baluz.) où ils sont joints aux *Libellatici*, autre sorte de Tombes: *Thurificatus aut Libellatus*. On trouve encore dans un Ouvrage, qui passoit sous le nom de ST. AUGUSTIN: *Vide quid de Traditoribus, THURIFICATIS, & Schismaticis &c.* Contra FULGENT. *Donatistam*, TOM. IX. *Append.* col. 8. D. Ed. Bened. Antwerp. seu Amstel.

TIN (a), & plusieurs de ses Successeurs, défendirent, par des Loix rigoureuses, tout usage religieux de l'Encens. Mais en supposant même, ce qui ne sauroit être accordé, que, du tems où *Denys Caton* vivoit, on eût déjà commencé de faire quelque Encensement dans l'Eglise, cela ne conviendrait point au sens du Distique dont il s'agit : *Ture Deum placa*. Aucun Auteur, Païen ou Chrétien, dit-il jamais, *apaiser* Dieu par l'Encens, lors qu'on faisoit brûler de l'Encens, sans aucun Sacrifice ? L'Encens, & le Sacrifice, sont toujours joints, quand il y a le mot de *placare*, comme on le montre par plusieurs (b) exemples. On doute, qu'aujourd'hui même un Catholique Romain, quelque zélé qu'il soit pour les Cérémonies de son Eglise, oût dire, que DIEU est *apaisé* par l'Encensement de l'Autel. C'est ce que nie au moins PAGANIN GAUDENZIO (c), Professeur à Padoue dans le Siècle passé ; l'Encensement, dit-il, n'est qu'une *appendice* du Sacrifice de la Messe. Et lui-même, pour prouver que l'Auteur des Distiques n'étoit point Chrétien, se contente d'alléguer celui-ci. D'ailleurs, l'opposition entre *Ture Deum placa*, & *Vitulum sine crescat aratro*, demande nécessairement, que le premier membre du vers s'entende d'un Sacrifice où

(a) COD. THEODOSIAN. Lib. XVI. Tit. X. *De Paganis, Sacrificiis & Templis*, Leg. 12. COD JUSTINIAN. cod. Tit. I. 7. (b) HORACE, Lib. I. *Od.* 36. vers. 1, & seqq. Lib. III. *Od.* 23. vers. 3, 4. OVIDE, *Fast.* Lib. II. vers. 507. MARTIAL, Lib. I. *Epigr.* 92. vers. 14. PRUDENCE, *Peri-Hypn.* Hymn. V. vers. 28. (c) *Addisament, Critica.* Cap. 18.

où l'Encens entre, comme en faisant la matière. *Caton* approuve un tel Sacrifice, & il désapprouve celui où l'on immole un Veau. On a déjà dit, la raison pourquoi il trouve l'Encens propre à être offert en Sacrifice. Pour ce qui est du Sacrifice de Veaux, qu'il y oppose, c'est une condamnation générale de l'immolation de toutes sortes de Victimes, qu'il donne à entendre par l'exemple des Veaux, Animal le plus souvent employé à cet usage: Ou bien, il veut, qu'entre les autres Animaux, on s'abstienne sur-tout du Veau, à cause de l'utilité des Bœufs pour le labourage; raison, qu'il insinuë clairement, & qui, comme on fait, a été cause, que, dans les tems anciens, & parmi la plupart des Peuples, il (a) étoit défendu de sacrifier des Bœufs, & même de les tuer autrement.

APRÈS avoir ainsi réfuté tout ce que *Boxborinus* avoit avancé, pour établir le Christianisme de l'Auteur des Distiques, Mr. *Cannegieter* (b) vient à prouver directement, que *Caton* étoit Païen, & qu'il a vécu avant CONSTANTIN le Grand. ERASME avoit déjà conclu le premier point, de ce Précepte:

(c) *Uxorem fuge ne ducas sub nomine dotis,
Ne retinere velis, si cœperit esse molesta.*

„ Gardez-vous bien d'épouser une Femme, uni-
„ quement

(a) Voyez les Commentateurs sur VIRGILE, *Georgic.* Lib. II. vers. 537. SUTTON, in *Domitian.* Cap. 9. ELIEN, *Var. Hist.* Lib. V. Cap. 14. (b) Cap. 18.

(c) *Lib. III. Dist. 13.*

„ quement pour sa dot: & si elle vient à vous
 „ chagriner par sa mauvaise conduite, ne la gar-
 „ dez point”. C’est-à-dire, comme l’explique
Erasmus, perdez plutôt la jouissance de la Dot,
 que de ne pas répudier une telle Femme. *Box-*
hornius se tire ici d’affaires, d’une manière à mon-
 trer son embarras & son peu de jugement. Il ex-
 plique le second vers, comme s’il y avoit, *Ne*
RELINQUERE velis &c. en sorte, que l’Auteur
 recommanderoit de ne prendre pas une Femme
 seulement à cause de sa Dot, de peur qu’ensuite,
 lors qu’on en seroit mécontent, on ne voulût se dé-
 faire d’elle, & cependant on ne le pût. Mais le
 vrai sens est clair; & l’histoire des *Loix Romaines* (a) au sujet du Divorce, confirme ce que Mr.
Cannegieter infère de cette maxime de *Caton*. Sous
 les Empereurs Paiens, avant *Constantin* (b), un
 Mari pouvoit répudier sa Femme, non seulement
 pour un sujet grave (*mores graviores*) par où on
 entendoit alors l’Adultère seul, mais encore pour
 d’autres sujets moins considérables. (*leviores mo-*
res.) Dans le premier cas, il retenoit pour lui la
 fixième partie de la Dot; dans l’autre, il ne rete-
 noit que la huitième; & c’est de celui-ci que par-
 le *Caton*. L’instruction, qu’il donne là-dessus
 à son Fils encore dans un âge tendre, ne peut que
 paroître à bien des gens fort étrange. Chasser une
 Fem-

(a) Voyez ici, sur-tout, Mr. NOODT, *Comm. in DIGEST.*
 Tom. II. *Opp.* pag. 523, 524. & Mr. HEINECCIUS, *Ad Leg.*
Jul. & Pap. Lib. II. Cap. 19.

(b) ULPEN, *Fragm.* Tit. VI. § 12.

Femme, & la répudiet, du moment qu'elle nous offense, ou qu'elle commet quelque faute : quelle rigueur, quelle inhumanité ! Mais tel étoit le génie de tous les *Romains*, dans les tems anciens : la férocité en faisoit le caractère ; & le pouvoir absolu, que les Maris eurent sur leurs Femmes pendant long-tems, les exposoit à être traitées d'eux comme ils vouloient. Tout ce qu'elles apportoit en dot, étoit aquis dès-lors aux Maris, avec leurs propres personnes, comme devenant de la même condition que les Enfants sous puissance paternelle, par la manière (a) dont les Mariages se contractoient. Mais ensuite, à mesure que le Luxe & l'Avarice se glissoient à Rome, l'usage, introduit sur-tout par l'adresse des Jurisconsultes, dont les décisions contribuoient beaucoup à changer les choses, conserva aux Femmes la propriété de leur Dot ; de sorte que les Maris, pour en retenir au moins la jouissance, sur-tout lors qu'ils avoient épousé des Femmes riches, souffroient tout d'elles, & de maîtres qu'ils étoient auparavant, devenoient en quelque manière soumis (b) à leur empire. C'est le fondement d'un mot, qu'on attribue à l'Empereur MARC-ANTONIN, le *Philosophe* (c), au sujet de *Raufrine*, son Epouse, fort suspecte d'adultère. Comme quelques-uns lui conseilloyent de la répudier, s'il ne vouloit pas la faire mourir :

Que

(a) Que l'on appelloit de *manu conventionis*.

(b) *Nec dotata regis virum*
Conjux — —

HORACE, Lib. III. *Od.* 24. vers. 19, 20.

(c) CAPITOLIN. in *Marc. Antonin. Philosoph.* Cap. 19.

Que je la répudie ? répondit-il ; rendons-lui donc sa Dot. Aussi paroît-il, que ceux qui aimoient à conserver leur liberté & à vivre contents dans le Mariage, ne cherchoient point (a) à épouser des Femmes riches. Et c'est le conseil que Caton donne ici à son Fils. Peut-être aussi que, suivant le principe des *Stoïciens*, il avoit des idées fort relâchées sur l'engagement du Mariage. On sait, que CATON le Jeune céda sa Femme Marcia à Hortensius, & puis la reprit ; de quoi il est fort censuré par des anciens Auteurs Ecclésiastiques. Comme de tout ce qu'on vient de dire, il résulte que l'Auteur des Distiques étoit Païen, on en doit aussi conclure, qu'il vivoit au moins avant Constantin : car cet Empereur fut le premier qui apporta un grand changement aux Loix, rapportées ci-dessus, selon lesquelles on distinguoit entre *mores graviores & leviores* (b). Il réduisit à trois sortes de Crimes, les sujets pour lesquels il permettoit à un Mari de répudier sa Femme, savoir l'Adultère, l'Empoisonnement, le Maquerelage. Que si elle n'étoit coupable d'aucun de ces Crimes, il ordonna, que le Mari, qui l'auroit repudiée, lui rendroit toute sa Dot : de plus,

(a) *Uxorem quam locupletam duxere nolum*

Quaritis ? uxori nubere nolo mea.

MARTIAL. Epigr. Lib. VIII. Epig. 12. & non pas, comme notre Auteur cite par méprise, XII. 8. J'ai corrigé par-ci par-là, dans ses Citations, quelques autres fautes semblables, sans en avertir. La chose ne vaut pas la peine de perdre pour cela tant soit peu de papier.

(b) COD. THEODOS. Lib. III. Tit. XVI. De Repudiis, Leg. 1.

plus, qu'il ne pourroit se remarier, ou que, s'il le faisoit, la Femme répudiée seroit en droit de prendre tout le bien non seulement du Mari, mais encore de la Femme que le Mari auroit prise à sa place.

Ce qu'on a vu ci-dessus, de l'usage religieux de l'Encens, que *Constantin* défendit, avec tous les autres actes & instrumens de l'Idolatrie Païenne, fournit (a) une seconde preuve à Mr. *Cannegieter*.

Il tire la troisième (b) de ce Distique, mais en lisant un mot autrement qu'il ne se trouve dans tous les Manuscrits, & dans toutes les Editions, hormis dans celle de SCRIVERIUS :

(c) *Quum tibi sit conjux, ne res & fama laboret,*

Vitandum ducas inimicum nomen AMICÆ.

„ Si vous avez une Femme, évitez avec soin
 „ le nom ennemi d'une Amie, de peur que vos
 „ biens & votre réputation n'en souffrent”. Je traduis mot-à-mot ces paroles, *le nom ennemi d'une AMIE*, où il faudroit dire, selon toutes les Editions & tous les Manuscrits, qui lisent *amici*, *le nom ennemi d'un AMI*. D'autres, avant notre Auteur, avoient (d) conjecturé, qu'*amica* est la vraie

(a) Cap. 19. (b) Cap. 20. (c) Lib. IV. Dist. 47.

(d) MARQUARD. FRÉHIER. *De Infamia*, Lib. III. Cap. 17. num. 34. Notre Auteur soupçonne, que le docte Jurisconsulte CUJAS avoit depuis long-tems lu *amica*, parce qu'en rapportant le Distique, il dit qu'il l'explique & qu'il le corrige en même tems, & parce qu'il l'en-
 tend

vraie leçon; & *Scrivenerius* l'a mise dans le Texte de son Edition, peut-être sur la foi de quelque Ms. qu'il avoit eu en main. Quoi qu'il en soit, c'est celle que notre Auteur défend & explique au long; après avoir réfuté toutes les explications qu'on a données en suivant l'autre. Il n'y en a effectivement aucune, qui ne soit forcée, & amenée de bien loin.

Tout dépend ici de savoir, ce qu'il faut entendre par *Amica*. C'est, selon Mr. *Cannegieter*, une *Concubine*. Ces sortes de Femmes, qu'un Homme, marié ou non, entretenoit, avoient anciennement le nom de *Pellex*, ou *Amica*, aussi bien que celui de *Concubina*; & étoient toutes regardées sur le même pié. Mais ensuite (a) les Loix, c'est-à-dire, la *Loi Julienne & Papienne*, permirent formellement d'avoir des *Concubines*, pourvu qu'elles fussent d'une certaine condition. Dès-là, le nom de *Concubine* devint honnête; & chacun pouvoit avoir chez soi tout ouvertement une telle Femme. Cependant on ne laissa pas d'em-

tend du Concubinage. *Comment. in NOVELL. XII. Tom I. Opp. Ed. Fabrotti, col. 454. E.* Mais Mr. *Cannegieter* n'a pas pris garde, que la correction de *Cujas* regarde les mots, *NE res & fama laboret*, où les Editions de son tems portoient *NEC res &c.* Il explique seulement le mot d'*Amicus*, en un sens qui répond à *Amica*, prise pour une *Concubine*. En quoi notre Auteur a raison de dire, que *Cujas* auroit dû alléguer quelque exemple d'une telle signification d'*Amicus*, donnée à ce mot par quelque autre ancien Auteur.

(a) Voyez le Traité de Mr. *HEINECCIUS*, déjà cité, *Ad Leg. Jul. & Pap. Lib. IV. Cap. 4.*

d'employer quelquefois le nom d'*Amica*, pour dire une Concubine ; & c'est ce que fait ici *Caton*. Mais il suppose un Homme marié ; & c'est une question controversée, de savoir, si un Homme pouvoit en même tems avoir une Femme & une Concubine ? La plupart des Interprètes du Droit Romain le nient : mais notre Auteur se range, comme il le doit selon ses principes, du parti de ceux qui soutiennent le contraire. Car autrement *Caton* n'auroit pas eu besoin de défendre à son Fils une chose qui étoit défendue par les Loix.

Il se présente d'abord ici une autorité, qui paroît décisive, en faveur du sentiment commun. C'est cette Sentence du Jurisconsulte PAUL (a) : *Ex tempore, quo quis Uxorem habet, Concubinam habere non potest. Concubina igitur ab Uxore solo electu separatur*. Voilà qui dit nettement, qu'un homme ne peut avoir une Concubine, pendant qu'il a une Femme. FRANÇOIS HOTOMAN (b), qui étoit de même opinion que Mr. *Carnegietier*, a trouvé le sens si clair, qu'il a coupé le nœud, en effaçant le *non* de sa pure autorité. Notre Auteur, plus circonspect, croit néanmoins pouvoir, en laissant le Texte tel qu'il est, y donner une interprétation nouvelle, qui sauve son hypothèse. La manière, dit-il, dont un Homme vivoit avec une Concubine, étoit souvent peu différente de celle dont il vivoit avec une Femme légitime, & cependant les droits de l'une & de l'autre, aussi bien que des Enfants qui en naissoient, étoient très-différens. De peur donc qu'un méchant Ma-

ri,

(a) *Recept. Sententiar. Lib. II. Tit. XX. § 1.*

(b) *Comment. Verbor. Jur. voc. Concubina.*

ri, ou les Héritiers, selon leur passion & leur intérêt, ne vinssent à prétendre que la Femme avoit été tantôt Concubine, tantôt Femme légitime; le Jurisconsulte veut, que le Mari opte, & que pour une bonne fois il déclare, sur quel pié il la regarde, ou comme Femme légitime, ou comme Concubine. Ainsi il s'agit d'une seule & même Femme, & non pas de deux, dont l'une fût légitime, & l'autre simplement Concubine. Si un Mari traite une Femme comme sa Femme légitime, (*habet Uxorem, id est, pro Uxore*) lui en donne le nom & la qualité; il ne peut après cela la faire passer pour sa Concubine, & l'exclure des honneurs dûs à une Femme légitime. C'est tout ce qu'emportent les paroles de *Paul*, selon notre Auteur. J'en doute fort. Il faudroit pour cela, qu'il eût dit, comme on le suppose: *Et tempore quo quis ALIQUAM MULIEREM Uxorem habet, Concubinam habere non potest*. Mais de la manière que s'exprime *Paul*, on ne sauroit l'entendre que d'un Homme, qui aiant une Femme, voudroit avoir en même tems une Concubine, Pour ce qui est de la conséquence: *Concubina igitur ab Uxore solo delectu separatur*; elle n'a rien non plus, qui demande qu'on entende la règle d'une seule & même Femme, soit qu'on lise *delectu*, comme Mr. SCHULTING a mis dans le Texte, & comme l'Interprète de *Paul* a lû; soit qu'on préfère *delectu*. Car, de ce qu'il n'est pas permis d'avoir en même tems une Femme légitime & une Concubine, selon le Droit Romain qui défendoit la Polygamie, il paroît clairement que les Loix regardoient une Concubine presque comme

une Femme légitime, de qui elle ne différoit, qu'en ce que celui qui prenoit une Femme chez lui sur le pié de *Concubine*, choissoit entre le *Mariage* & le *Concubinage*, l'un & l'autre autorisez par les Loix, qui laissoient ce choix à sa disposition ; & ainsi il témoignoît moins d'amitié pour cette Femme, que si, en l'épousant selon les formes, il eût rendu son état, & celui de ses Enfans, plus honorable & plus avantageux. Mr. *Carnegiet* ajoute, pour confirmer son explication (a), qu'il étoit permis, quand on avoit eu une Femme pour Concubine, de lui donner ensuite le rang de Femme légitime, en l'épousant, ou déclarant autrement sa volonté ; & que c'est pour cela que le Jurisconsulte dit: *Eo tempore quo* &c. Mais le cas est tout différent de celui que notre Auteur suppose ici, & on ne peut en tirer aucune conséquence qui favorise son explication. Car il s'agiroit d'une Femme, qui auroit été d'abord prise comme légitime, & que le Mari voudroit ensuite regarder sur le pié de Concubine ; en quoi il lui feroit du tort, & par conséquent il est vrai alors de dire, qu'il auroit dû, lors qu'il avoit encore le choix, déclarer qu'il ne vouloit la prendre que pour Concubine. Au lieu que, pour si long tems qu'un Homme aît vécu avec une Femme, comme avec sa Concubine, il peut, quand il lui plaît, si rien n'empêche d'ailleurs, l'élever à la dignité de Femme légitime. C'est l'avantage de la Femme, & on ne sauroit dire alors, qu'il eût dû d'abord la prendre sur ce pié-là.

L'ar-

(a) L. 5. C. De Naturalib. Liber. NOVELL. XVIII.
Cap. II.

L'argument, que Mr. *Cannegieter* (a) tire, après ceux dont il suit le sentiment sur cette question, d'une Loi de CONSTANTIN, est beaucoup plus fort. Cet Empereur déclare, qu'il ne sera permis à personne, pendant qu'il est marié, d'avoir une Concubine. (b). *Nemini licentia concedatur, constante matrimonio, Concubinam penes se habere.* Voilà une distinction entre les Hommes non-mariez, & les Mariez. Aux premiers, l'Empereur laisse la liberté qu'ils avoient toujours eüe de prendre une Concubine: mais il le défend aux autres, qui par-là semblent l'avoir eüe avant cette Loi. On ne manque pas néanmoins ici, de quoi affoiblir la conséquence. Il y a assez d'exemples de Loix, qui défendent des choses déjà prohibées par d'autres, sans aucun indice d'un simple renouvellement. La négligence à faire observer les Loix, ou le torrent d'une licence qui rompt les plus fortes digues, fait souvent qu'on est enfin obligé de défendre une chose, comme si jusques-là elle avoit été entièrement négligée par les Législateurs. Et notre Auteur même (c) fait voir, que, depuis la Loi de *Constantin*, si expresse, quantité d'Hommes Mariez avoient en même tems des Concubines. D'où il infère, que la peine infligée aux violateurs de cette Loi devoit être fort légère; car on ne sait en quoi elle consistoit.

On conviendra aisément avec Mr. *Cannegieter*, que le Concubinage d'un Homme Marié, supposé qu'il fût permis par les Loix, ne laissoit pas d'im-

(a) Cap. 21. (b) Leg. unic. C. De Concubinis.

(c) Cap. 22.

d'imprimer quelque tache à la réputation ; & il convient lui-même, que le même effet étoit attaché en quelque manière au Concubinage d'un Homme non-marié, quoi que celui-ci fût autorisé par les Loix, de l'aveu de tout le monde. Cela étant, à plus forte raison les Personnes sages devoient-elles regarder comme un commerce aussi honteux, que préjudiciable aux affaires domestiques, lors qu'un Mari, contre la défense des Loix, avoit ce que nous appelons aujourd'hui une *Maîtresse*, & que les Latins nommoient *Amica*, ou *Pellex*, quand on vint à distinguer ces sortes de Femmes des *Concubines*. Il se trouvoit sans doute alors, comme aujourd'hui, bien des Maris, qui, au mépris des Loix, satisfaisoient ainsi leur passion déréglée, & que l'espérance de l'impunité, qui n'a été que trop de tout tems encouragée par les exemples, portoit même à ne pas beaucoup cacher ces commerces illicites. Ainsi je ne vois pas pourquoi *Caton* n'auroit pas exhorté son Fils à s'en abstenir. Peut-être que Mr. *Cannegieter* n'auroit pas été chercher ici plus de mystère, sans l'argument qu'il a cru pouvoir tirer de ce Distique, pour faire vivre *Caton* dans un tems antérieur à *Constantin* ; & s'il n'eût posé pour principe incontestable & sans restriction, que *Caton* ne défend absolument rien à son Fils, de tout ce qui se trouvoit alors condamné tant soit peu par les Loix Romaines.

On verra dans l'Original un tas de remarques Historiques & Critiques, à l'occasion des Concubines. Je dirai seulement quelque chose d'un passage, que Mr. *Cannegieter* explique & corrige,

ge, pour tirer encore de là une preuve de la permission d'avoir en même tems une Femme légitime & une Concubine. L'Empereur ALEXANDRE SEVERE, au rapport de LAMPRIDIUS (a), permet aux *Præsides* ou Gouverneurs des Provinces, s'ils n'avoient point de Femme, de mener avec eux une seule Concubine, parce qu'ils ne pouvoient se passer de l'une ou de l'autre : *Et si uxores non haberent* [Præsides Provinciarum] *singulas concubinas, quod sine bis esse non possent.* C'est ainsi que portent toutes les Editions. Mais il y a un Manuscrit, où le *non*, omis par le Copiste, se trouve ajoûté d'une autre main, que GRUTER dit paroître ancienne. Là-dessus, Mr. Cannegieter l'efface; après quoi il explique ainsi le sens: Si un Gouverneur n'a pas sa Femme auprès de lui en Province, mais en a une qu'il a laissée chez soi, il pourra prendre à sa place une Concubine, afin qu'il puisse ainsi se passer de sa Femme absente. Pour trouver ce sens, il faut ensuite qu'il rapporte *bis* à *Uxores*, & non pas à *Concubinas*, qui est le rapport naturel; & puis, qu'il explique *quod*, par *ut*. Et la raison de tout cela est, que, si un Mari n'est pû avoir en même tems une Femme & une Concubine, il n'étoit nullement nécessaire que l'Empereur permît aux Gouverneurs de Province non-mariez, de prendre une Concubine, puis que toutes les Loix leur permettoient d'entretenir de telles Femmes. Sous l'Empire de TIBERE (b), il fut ordonné, par un Arrêt du Sénat, que, si les Magistrats qu'on envoie dans les Provinces, menotent avec eux leurs

(a) In *Alex. Sever.* Cap. 24.

(b) L. 4. § 2. D. De Offic. *Proconsul.*

leurs Femmes, & qu'elles vinssent à y commettre quelque crime, ils en seroient responsables. Un (a) Sénateur ne trouvant pas cette Loi suffisante, pour prévenir le grand nombre d'inconvéniens qui naïssent du luxe, de l'avarice, de l'ambition, ou de la cruauté, de ces Dames, & du pouvoir qu'elles avoient sur l'esprit de leurs Maris, proposa peu de tems (b) après, qu'on défendît absolument à tout Magistrat de Province de prendre avec lui sa Femme: mais le Sénat rejetta cette proposition, & la permission subsista, avec la clause ajoutée dans le Sénatusconsulte, dont parle un Fragment du DIGESTE, où ULPYEN, Jurisconsulte, qui vivoit sous *Alexandre Sévère*, dit, en la rapportant, que les Magistrats feront bien de laisser leurs Femmes chez eux, pour ne pas s'exposer aux fâcheuses suites, qui en pourroient arriver. Cependant, comme il ne tenoit qu'à eux d'en courir le risque, & que plusieurs y étoient en quelque manière contraints, parce qu'ils ne pouvoient vivre sans leurs Femmes, cet Empereur leur permit de se consoler en prenant une Concubine; ou bien il voulut aussi empêcher par-là, que ceux qui, crainte des inconvéniens, ne voudroient pas mener leurs Femmes, ne débauchassent celles des Principaux. Mais l'affaire est, de trouver dans les paroles de l'Historien, dont il agit, le sens que notre Auteur leur donne;

(a) *Severus Cæcina*. Voyez TACITE, *Annal.* Lib. III. Cap. 33. (b) L'année suivante, comme il paroît par le Consulat, sous lequel ULPYEN dit que fut fait le Sénatusconsulte, dans l'endroit du DIGESTE qu'on vient d'indiquer.

ne; & j'avouë que les fondemens de son interprétation ne me paroissent pas fort solides.

Car 1. L'autorité d'un seul Manuscrit, où la négative *non* manque, peut-elle l'emporter sur l'autorité de tous les autres, & de toutes les Editions? quand même on n'y verroit pas ce mot ajouté d'une autre main, qui peut l'avoir inséré sur la foi d'autres Manuscrits plus corrects, que nous n'avons plus. 2. Les paroles: *Si uxores non haberent*, signifient naturellement, que les Gouverneurs de Province n'ont point de Femme légitime, qu'ils puissent mener avec eux; & rien n'est plus dur, que d'entendre par-là une Femme qu'ils ont, mais qui n'est pas venue avec eux dans la Province. Il faudroit qu'il y eût dans la suite du discours, quelque chose qui autorisât à restreindre le sens général de l'expression au lieu où la Femme se trouve alors. 3. *Hic* se rapporte naturellement aux mots *singulas concubinas*, les plus proches; & si l'on trouve quelquefois, ce qui est rare néanmoins, de l'avou de notre Auteur, ce Pronom rapporté à des mots plus éloignez, il ne s'ensuit pas qu'on puisse le supposer sans quelque nécessité. Or il n'y en a nulle ici, qu'en supposant ce qui est en question. Autrement, cet *hic* doit se rapporter & à *Uxores*, & à *Concubinas*, pour dire, que le Magistrat ne peut se passer de l'une ou de l'autre, qu'il lui faut ou une Femme, ou une Concubine; ce qui n'emporte pas néanmoins, qu'il aît en même tems l'une & l'autre, en différens lieux. 4. Il n'est pas plus nécessaire d'avoir recours ici à une signification de *quod*, si éloignée du sens ordinaire, & de lui faire signifier

fier *afin que*, au lieu de *parce que*. Et ce sens même ne peut se soutenir absolument, qu'en retranchant la négative *non*, comme fait notre Auteur, contre une des règles les plus sûres de la Critique. 5. La raison tirée de ce qu'il étoit incontestablement permis à tout Homme non-marié, d'avoir une Concubine, ne prouve pas que la permission accordée par *Alexandre Sévère* fût absolument inutile. La permission qu'avoient ceux qu'on envoioit commander dans les Provinces, d'y mener avec eux leurs Femmes, dérogeoit à l'ancien usage, selon lequel ils devoient s'en abstenir. Et lors que cela leur fut permis, il ne s'ensuivoit pas de là, qu'ils pussent, au défaut de Femme légitime, prendre avec eux une Concubine. On régloit la qualité des gens que les Gouverneurs de Province pouvoient avoir à leur suite. Et depuis que les Loix eurent autorisé le Concubinage de la manière que nous avons vû, quoi que ce commerce eût quelque chose en quoi il approchoit d'un Mariage légitime, cependant la qualité de Concubine n'étoit pas en elle-même aussi honorable, à beaucoup près, que celle d'une Femme légitime. De plus, il n'étoit permis de prendre pour Concubines, que des Affranchies, & des Femmes de condition libre, qui fussent de basse naissance, ou qui eussent fait le métier de Courtisane. Faut-il donc s'étonner, qu'on eût trouvé peu convenable à la dignité d'un Magistrat de Province, d'avoir à sa suite une Concubine de quelqu'une de ces sortes, & qui tint en quelque manière la place d'une Femme légitime? Mais *Alexandre Sévère* trouva
en

en cela moins d'inconvénient, que dans le danger qu'il y avoit qu'un Gouverneur de Province, qui n'étoit point marié, & qui cependant n'avoit pas le don de continence, ne corrompît les Filles ou les Femmes des Provinciaux, & ne se rendît par-là odieux. Il permit donc à ceux qui n'étoient point mariez, de mener avec eux une Concubine. Cette permission même suppose que la chose n'étoit point permise auparavant; & c'est tout ce qu'on peut inférer de l'interprétation la plus naturelle du passage de l'Historien. Revenons à la suite des raisonnemens de notre Auteur.

Il conclut de tout ce qui a été dit, que *Caton* peut avoir vécu du tems des *Antonins*. Et après avoir allégué (a) quelques Distiques, où il trouve des idées Paiennes, auxquelles on n'avoit pas fait attention, il passe (b) à défendre le stile contre les objections de *Boxbornius*. Il lui accorde qu'on trouve dans les Distiques des répétitions inutiles & desagréables; mais il les met sur le compte des Maîtres d'École, qui ont ajoûté plusieurs Distiques de leur façon; & il soutient, que dans plusieurs, qui paroissent d'abord ne dire que la même chose, il se trouvera, si on y fait attention, qu'il y a au fond une grande différence.

Denys Caton (c) n'a pas même été à l'abri de la hardiesse des Copistes à faire passer l'Ouvrage d'un

(a) *Lib. II. Dist. 3.* & 4. joint avec le Distique 22. du I. Livre. *Lib. III. Dist. 23.* *Lib. II. Dist. 2.* *Lib. I. Dist. 21.*

(b) *Cap. 23.* (c) *Cap. 24.*

d'un Auteur sous le nom d'un autre. Le Scholiaſte (a) d'*Horace* cite, ſous le nom d'un *Caron*, qui ne peut être que l'Auteur des *Distiques*, un vers qui eſt (b) d'*AVIEN*. Il y a, dans la Bibliothèque de *Leide*, un Manuſcrit, qui porte ce titre: *Incipiunt verſus CARONIS Philoſophi de novem Muſis*. Ces Vers du prétendu *Caron*, ſont trois petits Poèmes, dont le premier eſt (c) d'*ALBONE*; l'autre, d'un Copiſte, qui y étale la peine & l'ennui d'être collé pluſieurs heures de ſuite ſur un Manuſcrit, pour le déchiffrer & le transcrire; le troiſième paroît ſous le nom d'*AVIENUS*, dans un Recueil d'anciennes *Epigrammes*, de l'Edition de (d) *PITHOU*, & celui qui y parle, rend compte à ſes Amis de la manière dont il paſſe ſon tems à la Campagne. Mais l'*Epigramme*, à peu de choſe près, eſt auſſi la même qu'on voit parmi celles de *MARTIAL*, *Lib. IV. Epigr. 90.* qui commence ainſi: *Rure morans quid agam* &c. où l'on peut corriger quelques mots par le Manuſcrit, qui l'attribue à *Caron*.

Il ne faut donc pas ſ'étonner (e), ſi les *Distiques* mêmes ont été défigurés par des additions & des interpolations. Entre bon nombre d'autres Auteurs qui ont eu le même fort, celui eſt arrivé aux Sentences du Poète Grec *THEOGNIS*, qui ſont à peu près de même nature; comme *SYLBURGÉ* l'a fait voir.

C'eſt à une telle licence, que (f) *Mr. Canne-gieter* attribue le déplacement & la confuſion des cour-

(a) Sur l'*Art Poétique*, verſ. 38. pag. 623. Ed. Crug.

(b) *Fabul. V.* verſ. 1. (c) *Edyll. 20.* (d) *Pag. 157.*

(e) *Cap. 25.* (f) *Cap. 26, 27.*

courtes Sentences, qui se trouvent aujourd'hui à la tête de l'Ouvrage, après la Préface. Il croit que c'étoient de petits Sommaires des Distiques, au sens desquels la plupart répondent très-bien; les autres, qui ne s'y accordent pas, ont été ajoutés par les Copistes, qui ont tellement renversé l'ordre, qu'il est différent presque dans tous les Manuscrits.

Pour ce qui est des Préfaces, mises à la tête de chacun des quatre Livres (a), on accorde à *Boxhornius*, qu'elles sont impertinentes: mais par cette raison même, on nie qu'elles soient de *Caton*; & on juge de même du Distique, qui fait la conclusion de l'Ouvrage. Tout y sent la main des Copistes, des Moines, ou des Maîtres d'École. Tout y est contraire au génie, au goût, au stile, de l'Auteur des Distiques.

Mr. *Cannegieter*, en suivant celui qu'il réfute, revient (b) ensuite aux Distiques, & examinant tous les endroits, où *Boxhornius* a prétendu trouver des expressions barbares, il lui en montre de toutes semblables dans les Auteurs de la bonne Latinité. Mais en voilà de reste, pour donner une idée de cette longue Pièce, qui mérite d'être luë toute entière. L'érudition y est semée à pleines mains. Il seroit à souhaiter qu'il y eût plus d'ordre, & qu'on eût mis en forme de Notes bien des digressions, qui, quoi que curieuses, font quelquefois perdre de vue le fil du discours & la suite des matières.

II.

(a) Cap. 28. (b) Cap. 29—32.

IL ne faut pas finir, sans donner quelques exemples des Notes de l'Editeur.

LIB. I. *Distich.* 12.

*Rumorem fuge, ne incipias novus auctor haberi;
Nam nulli tacuisse nocet, nocet esse locutum.*

Au lieu de *Rumores*, que portent toutes les Editions, Mr. *Arntzen* a mis ici *Rumorem*, sur la foi de deux Manuscrits. Le singulier est plus poétique, que le pluriel. Et on explique ainsi ce *Rumorem fuge*: Gardez-vous de prêter l'oreille aux bruits qui courent: *Ne incipias novus auctor haberi*, de peur que vous n'ajoutiez ensuite quelque chose à ce que vous avez entendu dire. On confirme l'interprétation des derniers mots, par ce (a) vers d'OVIDE, que DAUMIUS avoit déjà cité:

———— *Mensuraque ficti
Crescit, & auditis aliquis novus adjicit auctor.*

Je doute néanmoins, que cela exprime tout-à-fait bien la pensée de *Caton*, qui est, à mon avis: De peur qu'on ne croie, si vous venez à dire vous-même le bruit qui court, que vous y avez ajouté quelque chose, comme c'est l'ordinaire, quand même vous ne l'auriez pas fait. C'est ce qu'emporte le mot *haberi*. Et ce n'est pas seulement la crainte de dire plus qu'on n'a entendu, qui doit engager à garder le silence, pour ne pas s'attirer de fâcheuses affaires: on n'est pas entiè-

rement

(a) *Metamorph.* Lib. XII. vers. 57, 58.

rement à l'abri du ressentiment des intéressés, encore même qu'on n'ajoute rien de son chef. Ils s'en prennent aisément au premier qu'ils savent qui a mal parlé d'eux; & l'accusent ou d'avoir le premier répandu le bruit, ou d'avoir renchéri malicieusement sur ce qu'ils avoient oui dire. Notre Editeur rapporte encore ici la conjecture d'un de ses Amis, qui lit ainsi le premier vers :

RUMORIS, *fuge, ne incipias novus auctor haberi.*

Par où *rumoris* se rapporteroit à *auctor*. Mais, sans la desapprouver, il suffit qu'aucun Manuscrit ne l'autorise. Par ce que je viens de dire, il paroît assez, que l'autre manière de lire convient beaucoup mieux à la raison alléguée dans le second vers, Que le silence ne nuit jamais, au lieu qu'il en coûte de parler.

LIB. II. Dist. 5.

*Fac sumtum propere, quum res desiderat ipsa:
Dandum etenim est aliquid, quum tempus postulat aut res.*

Les Commentateurs ont voulu changer quelques mots dans le premier vers, sans nécessité & sans l'autorité d'aucun Ms. Mais ils n'ont point senti une difficulté, qui embarrasse fort Mr. *Arntzen*; c'est que le second vers, tel qu'il se trouve dans toutes les Editions & tous les Manuscrits, ne dit autre chose que le premier. Car quelle différence y a-t-il entre *facere sumtum*, & *dare*;

& entre, *quum res desiderat ipsa, & quum tempus postulat aut res?* Notre Editeur croit donc, qu'il faut corriger ainsi le second vers :

TARDANDUM EST, ALIUD *quum tempus postulat aut res.*

Voilà maintenant un sens différent. „ Ne balancé point à faire de la dépense, quand il le faut ; „ mais, d'autre côté, avec douceur, quand le tems ou la chose demandent que vous agissiez „ d'une autre manière". Cela posé, Mr. Arnetzen veut, que, dans le premier vers, on mette *propere*, au lieu de *properere*, parce qu'ainsi *tardandum* aura un verbe de signification contraire, qui y réponde dans le membre opposé. Pour ceci, je n'y vois aucune nécessité ; & on n'allègue aucune diverse leçon. *Fac propere*, est la même chose que *properes* : & notre Editeur rejette lui-même avec raison la conjecture d'ERASME, qui vouloit qu'on lût *prompte*, mot synonyme ici, & qui n'a rien de plus fort. A l'égard de l'autre correction, beaucoup plus hardie, puis qu'elle efface un mot, & en change deux, il me semble, que, sans avoir recours à ce remède violent, on peut expliquer le Texte tel qu'il est, d'une manière qui fasse disparoître la tautologie. De ce que *dare* se prendra quelquefois pour *sumtum facere*, comme on l'infère de (*) deux Passages de

TE-

(*) *Eunuch. Act. V. Scen. IX. vers. 48. Adolph. Act. I. Scen. 1. vers. 24.* Deux passages, où il ne me paroît nullement nécessaire d'entendre le verbe *dare* dans une autre signification que celle qui lui est propre, *donner.*
Dans

TERENCE, il ne s'ensuit pas que, dans le vers dont il s'agit, on doive ainsi entendre nécessairement, *Dandum etenim est aliquid*. Cette expression peut avoir ici un autre sens, assez commun dans les bons Auteurs. Nous disons en François: Il faut donner quelque chose au temps, aux circonstances, à l'état des choses, à la coutume, &c. ce qui signifie, s'y accommoder, & pour cet effet faire des choses qu'autrement on ne voudroit pas & l'on ne devroit pas même faire. C'est justement ainsi qu'on parle (a) en Latin; & cette expression a passé sans doute de là dans notre Langue. Je croirois donc que *Dandum etenim est aliquid, quum tempus postulat aut res*, est comme si l'Auteur disoit: *Dandum est aliquid temporis aut rei, quum tempus aut res postulat*. Il ne manque pas, dans ces Distiques mêmes, de tours semblables, que la gêne du vers a produits. Ainsi ce second vers contiendrait une maxime générale, qui rendroit raison de celle que le premier renferme.

Dans le premier, il est dit d'un Galant, par rapport à sa Maîtresse, qu'il a dequoi donner: *Et habet, quod DAT*. Dans l'autre, un Père dit, en parlant des complaisances qu'il a pour son Fils; Je lui donne, *Da*, c'est-à-dire, dequoi faire de la dépense, même pour se divertir. Et le Galant, & le Père, font sans doute de la dépense, quand ils donnent: mais c'est une suite seulement du don, dont l'idée est ici la principale, aussi bien que celle qu'emporte par lui-même *Dare*.

(a) CICÉRON dit, par exemple: *QUANTUM autem consuetudini summaque DANDUM sit, id curant viri*. Tusc. Disput. Lib. I. Cap. 45. & QUINTILIEN: *Ne illis quidem nimium repugno, qui DANDUM putant NONNIHIL esse TEMPORIBUS atque annis*. Inst. Orat. Lib. XII. Cap. 10. pag. 1097. Ed. Burm.

ferme. Ce n'est pas seulement en matière de dépenses, qu'on doit quelquefois, pour s'accommoder à ce que demande la nature des choses & des circonstances, faire, & faire promptement, ce qui sans cela ne seroit ni à notre gré ni à propos. Il y a une infinité d'autres cas, où le bon-sens & la prudence veulent qu'on agisse de même; & c'est la règle que les Moralistes ont donnée de tout tems. Sur ce pié-là, *Caton* ne dit plus la même chose précisément. Il confirme sa maxime au sujet des Dépenses en particulier, par une autre d'où elle suit, comme étant renfermée dans la généralité.

LIB. II. Dist. 16.

*Nec te collaudes, nec te culpaveris ipse.
Hoc faciunt stulti, quos gloria vexat inanis.*

» Ne vous louez pas vous-même, & ne vous
» blâmez pas non plus. C'est ce que font les
» Sots, qui sont maîtrisez par une vaine gloire".
Tel est le sens du Distique, tel qu'on le lit dans tous les Manuscrits, & dans les Editions. Notre Editeur trouve dans le second vers quelque chose qui manque, pour remplir la pensée de l'Auteur. Les *Stulti*, & ceux *quos gloria vexat inanis*, sont un seul & même caractère. Il en faudroit, dit-il, deux, dont l'un répondît à *Nec te collaudes*; l'autre, à *nec te culpaveris ipse*. Pour remédier à cela, il veut qu'on lise:

Hoc faciunt stulti, Hos gloria vexat inanis.

Ainsi

Ainsi Caton dira, que *se blâmer soi-même*, c'est une marque qu'on est plein de *vaine gloire* (a), parce qu'on cherche par cela même des louanges; & que *se louer soi-même*, c'est ce qui n'appartient qu'à des *Sots*. Mr. Arntzen croit, que les Copistes ont ici changé *hos* en *quos*, parce qu'ils ont cru, que sans cela il manquoit un pié au vers, le *hos* n'en faisant qu'un avec la dernière syllabe de *stulti*; mais on trouve, dans les meilleurs Poëtes, des exemples semblables. S'il étoit absolument nécessaire, que, dans le second Distique, il y eût deux membres distincts, comme dans le premier; je ne sai pourquoi notre Editeur n'a pas suivi une autre correction, qui se trouve même dans le Texte d'une Edition, & que *Damius* indique dans sa Note:

Hoc faciunt stulti; id, quos gloria vexat inanis.

Par où on rapporte *hoc* à *nec te culpaveris ipse*; & *id*, au premier membre, *Nec te collaudes*. Les Copistes ont pu plus aisément omettre l'*id*, à cause de la syllabe *ti*, qui précède. Et le tour est beaucoup plus naturel de cette manière. Au lieu que celui qui naît de la correction de notre Editeur, a quelque chose de bizarre: *Hoc, hos*: le premier marque l'action, l'autre la personne qui agit.

(a) J'explique ainsi la pensée de l'Auteur, qui doit être telle, en rapportant, comme il fait, son *hos* à *Nec te culpaveris ipse*. Et c'est ainsi que l'entend ERASME, qui d'ailleurs ne distingue point entre *Stulti*, & *quos gloria vexat inanis*.

agit. Mais après tout, n'y ayant ici aucune variation dans les Manuscrits, il n'est nul besoin, à mon avis, d'y soupçonner ni faute, ni omission. Le *hoc* du second vers peut se rapporter aux deux membres du premier; parce que les deux défauts contraires, qui y sont condamnés, sont également l'effet &c de la *Sottise*, &c de la *Kaine Glaise*. Il ne faut pas chercher la dernière exactitude à distinguer toutes choses, dans un Auteur comme celui-ci. Et les meilleurs s'en dispensent quelquefois.

VOICI un autre Distique, dans lequel Mr. *Arntzen* corrige quelques mots, où certainement il y a faute.

LIB. III. Dist. 5.

Sermones blandos blasphemare cavere memento.

Simplicitas veri fama est: fraus ficta loquendi.

Le premier vers est clair: „Soiez en garde contre les discours flatteurs &c (a) affectés”. Pour l'au-

(a) C'est ce que signifie apparemment *blasph* qui, comme on fait, se dit proprement des Personnes, & signifie le défaut de ceux qui bégaiant. Or il y a des Précieux &c Précieuses, qui affectent de parler ainsi, croyant que cela donne meilleure grace à leur langage. Et à cela se rapportent les vers d'*Ovide*, cités par Mr. *Arntzen*, où il s'agit des Jeunes Filles, qui, pour plaire aux Galans, usent d'une telle affectation:

*Quid? cum legitima fraudatur lit-va voce,
Blasphemus sit jussu lingua coacta sono?
In vitio decor est &c.*

De là toute sorte de discours composez, en quelque vue que ce soit, ont pu être appelés par métaphore, *Sermones blasphem*.

l'autre, notre Éditeur l'a mis dans le Texte, tel qu'il l'a trouvé dans tous les Manuscrits, & dans quelques Editions anciennes. Mais, au lieu de *veri fama*, d'autres Editions portent *veri fama*. SCALIGER, qui adopte *fama*, explique ce mot comme s'il signifioit, *une marque*, *une preuve*: mais il ne donne aucun exemple d'un sens si extraordinaire. D'autres ont fait des corrections, qui ne sont pas mieux fondées. Voici celle de Mr. *Arntzen*:

*Simplicitas VERA EST FANTIS, frans ficta LO-
QUENTIS.*

„ La simplicité est la marque d'un homme qui
„ parle sincèrement: mais un langage artificieux
„ montre que celui qui l'emploie dit des mên-
„ songes”. Le sens est ainsi très-conforme au
sujet; & je ne crois pas qu'on puisse trouver rien
qui approche plus de la manière dont *Caton* doit
l'avoir exprimé, en suivant les traces des mots
que la négligence ou la hardiesse des Copistes a
corrompus.

ARTICLE VI.

SYLLOGE Scriptorum, qui de LINGUÆ GRÆ-
CÆ vera & recta Pronuntiatione Commentarios
reliquerunt: Videlicet, ADOLPHI MEKERCHI,
THEODORI BEZÆ, JACOBI CERATINI, &
HENRICI STEPHANI. Quibus accedunt SI-
GEBERTI

412 BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

GEBERTI HAVERCAMPI Dissertatio de LIT-
TERARUM GRÆCARUM varia , in antiquis
præsertim Nummis & Marmoribus, *Scriptura*
& *Forma*; Et antiquissima quædam NUMIS-
MATA GRÆCA, numero quadraginta novem,
magnam partem inedita.

C'est-à-dire:

RECUEIL de *Traitez de divers Auteurs*, sur la
véritable Prononciation de la LANGUE GRE-
QUE ; *Savoir*, d'ADOLPHE MEKERCH, de
THEODORE DE BEZE, de JACQUES CERATI-
NUS, & d'HENRI ETIENNE. *A quoi on a*
joint une Dissertation de Mr. HAVERCAMP,
sur la diversité d'écriture & de forme des LET-
TRES GREQUES, telles principalement qu'on
les voit sur les Médailles, & dans les Inscrip-
tions antiques. Avec quarante neuf MEDAIL-
LES GREQUES, très-anciennes, dont une bon-
ne partie n'avoit pas encore été publiée. En
grand in octavo, pagg. 656. sans les Préfaces,
& un Index. A Leide, chez Gerard Potvliet,
1736.

ON sait, que les Savans sont partagez sur l'an-
cienne & véritable *Prononciation* de la
LANGUE GREQUE ; & que cette diversité a
rendu l'usage des Ecoles différent ; selon les tems
& les lieux. Il y a grande apparence, que cette
question sera toujours problématique. Quand il
s'agit de sons, on ne peut s'en faire une idée jus-
te que par l'oreille. La difficulté ne regarde pas
seu-

seulement les Langues mortes : celles qui sont encore vivantes, si leur naissance est un peu ancienne, ont souffert avec le tems divers changemens. La Langue Gréque, dont la durée a été si longue, & qui s'est enfin si fort corrompue pour le fond, auroit-elle toujours gardé une Prononciation uniforme ? Aussi le dernier, & le plus ardent Défenseur de la manière de prononcer *Eta* comme un *i*, *Béta*, comme un *u* consonne, ou comme un *f* &c. a-t-il reconnu (a) qu'il étoit impossible de savoir, comment on prononçoit du tems d'HOMERE ou de DEMOSTHENE. On allégué bien des raisons de part & d'autre : mais souvent ceux qui tiennent un parti, sont plus forts à attaquer, qu'à se défendre, & les raisons qu'on avance, sujettes à bien des difficultez & des exceptions, dont on se débarrasse par des suppositions gratuites. Quoi qu'il en soit, ce qui me paroît ici de plus incontestable, c'est que, vû l'impossibilité où l'on est d'être assuré de l'ancienne & la meilleure Prononciation, celle par où l'on évite la confusion de bien des mots différens, qui revient nécessairement de l'autre, doit être préférée aujourd'hui ; & qu'il n'y a qu'un respect superstitieux pour l'Antiquité, & une Antiquité incertaine, qui puisse autoriser, qu'en lisant des Auteurs Grecs, à des gens que l'on veut qui en profitent, on leur en rende l'intelligence difficile, quelque attention qu'ils aient, ou bien
on

(a) JEAN RODOLPHE WETSTEIN, *Dissert. de Accentibus Græcorum*, pag. 135. dans un même Volume avec les *Orationes Apologeticæ pro Græcæ & genuinæ Lingua Græcæ Pronuntiatione* &c. Ed. Basil. 1686.

on soit réduit, pour l'empêcher, d'avertir à tout moment, par exemple, en prononçant *vies*, qu'il s'agit du mot écrit *ois*, & non pas d'*ois*: termes, dont la signification est si différente. Se piquer de ne prononcer une Langue ancienne, que comme on la prononçoit précisément dans les tems qu'elle florissoit, c'est comme si on ne vouloit s'habiller ou se chauffer, qu'à la mode de l'Antiquité. Il seroit d'ailleurs bien à souhaiter, que les Copistes des Manuscrits qui nous restent, n'eussent pas vécu dans un tems où l'on prononçoit à peu près de même *v* & *u* &c. quelle que soit l'antiquité de cet usage. Ces Manuscrits ne seroient pas si pleins d'un grand nombre de fautes, nées des mots différens confondus par les Copistes, dont plusieurs à la fois écrivant le même Livre qu'on leur dictoit, n'avoient pas le tems de réfléchir pour mettre ces sortes de mots comme il falloit, quand même ils n'auroient pas été aussi ignorans qu'ils l'étoient presque toujours. Cela auroit épargné bien de la peine aux Editeurs modernes, & prévenu la difficulté où l'impossibilité qu'il y a quelquefois à s'assurer du vrai sens, lors qu'il se trouve que, de deux mots prononcez de même, l'un est dans quelques Manuscrits, l'autre dans les autres, & que chacun de ces mots peut faire un sens qui convienne en quelque manière à l'endroit où il est placé.

Du reste, il n'est pas inutile de lire les Ouvrages faits en faveur de l'un & de l'autre sentiment. On peut par-là savoir à quoi s'en tenir, embrasser celui qu'on trouve le plus probable à proportion du degré de vraisemblance, ou, ce qui est le plus sûr,

sur, laisser la question dans toute son incertitude. On trouve d'ailleurs, par occasion, dans ces sortes de Livres, des choses curieuses, qui regardent l'histoire de la Langue, divers passages d'anciens Auteurs, & autres monumens de l'Antiquité, expliquez ou éclaircis.

On doit donc être obligé à Mr. HAVERCAMP, d'avoir rassemblé dans ce Volume, & par-là d'avoir rendu plus communes, quelques Pièces en ce genre, qui étoient rares. Il ne déclare point positivement quel parti il a pris dans la dispute, dont je viens de parler. Mais on a lieu de croire, qu'il adopte celle des Auteurs, dont il publie de nouveau les Ecrits, & qui tous établissent la manière de prononcer la plus commode pour nous, qu'elle soit ou non la vraie. Il loue beaucoup ces Ouvrages, & il témoigne les avoir fait rimprimer ainsi joints, pour l'utilité des Etudiants.

Il ne s'étoit d'abord proposé que de donner le Livre d'ADOLPHE (a) DE MEKERCH, *De veteri & recta pronuntiatione Linguae Graecae*, en y joignant la Dissertation de sa propre composition, dont nous parlerons plus bas, qui est sur un sujet approchant, & la première Comédie d'ARISTOPHANE, ou le *Plutus*, pour l'usage de ses Auditeurs. Mais il changea depuis de sentiment; & se réservant à publier séparément cette Comédie, il y substitua, comme convenant mieux ici, trois autres Ouvrages, conformes & pour la matière,

& pour

(a) Le vrai nom est *De Mekerke*, comme il paroît par la Vie de ce Savant, qui est ici au devant de son Ouvrage, imprimé pour la première fois en 1705. à Bruges, la patrie de l'Auteur.

& pour l'opinion, à celui de *Mekerch*. Le premier est celui de THEODORE DE BEZE: De *germana pronuntiacione Græcæ Linguae liber*. Le second, de (a) JAKES CERATINUS: De *sua Literarum, præsertim Græcarum, libellus*. Le troisième intitulé: *Philopappus HURALTHOSPITALIORUM, sive Apologeticum pro veteri ac germana pronuntiacione, ex hodierna cacophonia in priscam euphoniâ facile vindicanda, ad Clarissimum Virum MICHAELEM HOSPITALEM, Franciæ Cancellarium, ipsius olim disceptatorem, ut aliarum controversiarum, verissimum ac sapientissimum judicem*.

J'ai été surpris de voir, que Mr. *Havercamp* attribué le dernier Ouvrage, sans dire pourquoi, à *Henri Etienne*, dont il a même fait mettre le nom au haut des pages. Cependant le titre porte seulement: *PHILOPAPPUS HURALTHOSPITALIORUM, sive Apologeticum &c.* Et voici ce que dit l'excellent Auteur de la *Nouvelle Méthode pour apprendre facilement la Langue Gréque &c.* connue sous le nom de *Port-Roial*: (b)
 „ Les Jeunes Messieurs HURALT DE L'HOS-
 „ PITAL la soutinrent [cette prononciation]
 „ dans un Traité exprès, intitulé *Philopappus*,
 „ qu'ils composèrent sous la conduite de PIER-
 „ RE

(a) *Ceratinus*, nom Grec qu'il prit pour désigner sa patrie, *Heern* en Hollande, d'où il fut appelé *Hermannus*. Mais son vrai nom étoit *Teyag*.

(b) Dans la *Préface*, Article IX. où l'Auteur donne une longue liste de ceux qui ont défendu par quelque Ecrit, ou approuvé cette prononciation, depuis la fin du Quatorzième Siècle.

RE (a) CHABOT, favant Professeur de l'Université de *Paris*, & qu'ils présentèrent au Chancelier de l'*Hospital* leur Aieul, l'un des plus favans Magistrats qui aient jamais été en *France*, & qui approuva cette prononciation, comme on voit à la fin de ce Livre, dans l'Édition qui en fut faite à *Paris* dès 1580. & depuis à *Basle* en 1587." Il ne faudroit que jeter les yeux sur la *Préface*, & sur le Livre même, pour voir que ce sont les Petits-Fils du Chancelier qui parlent, comme Auteurs de l'Ouvrage; quand ils n'auroient pas mis leur nom à la tête. Dans la *Préface*, ils font l'histoire de l'occasion qui les a engagez à le composer, de l'approbation que lui donna leur Grand-Père, & de la raison pourquoi ils le publient après sa mort. C'est à lui qu'ils s'adressent dans le Corps de l'Ouvrage, sous le nom de *Philopappus*, qui en fait le titre général, & par où ils donnent à entendre l'amour que cet illustre Aieul avoit pour eux. A en juger d'ailleurs par le stile, il me semble qu'il est assez différent de celui d'*Henri Etienne*. L'Ouvrage sortit de dessous la presse de ce favant Imprimeur: seroit-ce pour cela seul que Mr. *Havercamp* l'en fait l'Auteur? S'il a quelque autre raison, ou quelque bonne autorité, pour le croire, bien des gens, à mon avis, lui auroient su bon

(a) Qu'ils appellent dans leur *Préface*, où ils lui font honneur de cette direction, *Præceptorem nostrum Dominum GUALTERIUM* &c. car il s'appelloit *Pierre Gauthier Chabot*. Le Chancelier lui avoit confié l'éducation de ses Petits-Fils. Voyez l'Article *Chabot*, dans le *Dictionnaire* de *BAYLE*.

bon gré de les en instruire. Mais voici de quoi me persuader, que l'Ouvrage ne peut guères être de celui à qui le nouvel Editeur l'attribuë. J'ai sous mes yeux les *Paralipomena Grammaticarum Gr. Linguae Instit. Item Animadversiones in quosdam Grammaticorum Gr. traditiones*, Auctore HENR. STEPHANO &c. imprimées en 1581. Là Etienne déclare (pag. 1, & seqq.) qu'il ne veut point entrer dans la dispute sur la Prononciation des *Lettres Grèques*: car, dit-il, elle est de telle nature, qu'il n'y a point d'autre partie de la Grammaire, dont on puisse dire avec plus de raison: *Grammatici certant, & adhuc sub judice lis est*. Et quand la question pourroit être décidée définitivement, cela satisferoit plutôt notre curiosité, qu'il ne serviroit à augmenter la connoissance de la Langue Gréque. J'ai lû, ajoûté-il, plusieurs Ecrits de divers Auteurs, qui ont écrit sur cette matière. J'aurois pû réfuter la plupart des choses qu'ils y avancent, si je ne m'étois souvenu de ce beau mot de GALIEN: *Ἐλὲν οὐδὲν ὅτι μὴ οὐδὲν ἄλλα, νῦν ἔτιοναι ἐστί. Il est absurde, de s'attacher sérieusement à réfuter des choses qui n'en valent pas la peine*. A-t-on rien écrit, sur la prononciation d'aucune Lettre de l'Alphabet Grec, où l'on aît avancé de plus fortes raisons, qu'au sujet du *Bêta*, prononcé comme le *b* des *Latin*? Ceux qui tiennent pour la prononciation de *Vita*, ont aussi pour eux quelques argumens, à la vérité qui ne sont ni en aussi grand nombre, ni de la même force, mais enfin qui peuvent rendre la question encore indécise &c. Voilà en gros ce que dit H. Etienne. Est-ce

ce là le langage d'un homme, qui, l'année auparavant, auroit publié un Ouvrage entier & assez étendu, où l'on soutient par-tout sans balancer, & avec une pleine confiance, le sentiment qui condamne la Prononciation des Grecs modernes ? A l'égard du *Bêta* en particulier, on (a) conclut hardiment des raisons & des autoritez alléguées, qu'il faut laisser le *Vita* aux Gascons, qui disent : *Bas paroles sont braies & de balleur*, pour *Vos paroles sont vraies & de valeur*.

Au reste, si le Public reçoit favorablement cette Collection, notre Editeur promet d'y joindre un autre Volume de semblables Pièces de différens Auteurs, qui ont écrit pour ou contre la prononciation établie dans ceux qu'il nous donne aujourd'hui ; comme, de JEAN CHEKE, de THOMAS SMITH, de GREGOIRE (b) MARTIN, de M. SAMUEL GELHUDIUS, de JEAN RODOLPHE WETSTEIN.

Pour ce qui est du *PLUTUS* d'ARISTOPHANE, qu'il avoit voulu mettre dans ce Volume, il l'a publié la même année, sans faire autre chose, que mettre à part la Version de FRISCHLIN. Mais il y a joint un autre Auteur Grec, tout entier ; c'est le Poëme Géographique de DENYS d'Alexandrie : *Διονυσίου Ἀλεξανδρείου Γεωγραφικὸν Ποιήμα*. *DIONYSII Alexandrini De situ Orbis Liber. Interpretate*

(a) Pag. 446. de cette nouvelle Edition. (b) L'Ouvrage de cet Auteur Anglois, tiré de la Bibliothèque de SEIDEN, fut publié à Oxford en 1712. joint au *MOERII Anticista*, par feu Mt. HUDSON.

terprete ANDREA PAPIO *Gandensf.* La Version d'ANDRE' PAPIUS, que l'Editeur a trouvé bon de mettre à côté du Texte, n'est pas aussi utile pour la Jeunesse, en faveur de laquelle il publie de nouveau cet Auteur, que les Versions qu'on a en prose. Mais comme elle étoit rare, & qu'elle est très-belle, on sera fort aise de la pouvoir lire ici commodément. Elle est accompagnée des Notes du Traducteur sur les Diverses Leçons.

Pour revenir maintenant au Volume, qui m'a fourni occasion d'indiquer ces Editions; on ne s'attend pas sans doute que nous disions rien des Ouvrages rassemblez & rimprimez, sur la Prononciation de la Langue Gréque. Mais nous devons parler de la Dissertation de Mr. *Havercamp*, toute nouvelle, & fort curieuse.

ELLE roule sur les *Caractères* de la *Langue Gréque*, considérez par rapport à leur *forme* & leur *figure*, indépendamment du son.

Dans l'ignorance (a) où les Anciens Grecs étoient de l'Histoire des tems plus reculez, ils s'imaginoient, & c'étoit une tradition universellement repandue chez eux (b), que les *Phéni-ciens* étoient les premiers inventeurs de l'Ecriture, & que les *Egyptiens* (c) même, n'ayant pas encore bien connu l'usage de leur *Papyrus*, d'où est

(a) *Cap. I.*

(b) PHOENICES primi, fama si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.

LUCAIN, *Pharsal. Lib. III. vers. 220, 221.*

(c) — Et saxis tantum volucresque feraque,
Sculptaque servabant magicas animalia linguas.
Ibid. vers. 223, 224.

est venu le nom de notre *Papier*, n'avoient encore trouvé d'autre moien de conserver à la Postérité la mémoire des choses passées, que par des Hiéroglyphes. De là vient, que, quand l'usage de l'Ecriture se fut introduit chez les *Grecs*, on donna aux Caractères un nom, qui marquoit leur origine, telle qu'on la croioit: *Φοινικῆς*, comme qui diroit *invention des PHÉNICIENS*. C'est ce qu'on prouve ici par diverses autoritez, après un docte Théologien Anglois, feu (a) Mr. CHISHULL. Comme *Cadmus*, venu de *Phénicie*, étoit celui qui avoit apporté en *Grèce* les Caractères de sa Langue, ces Caractères furent aussi appellez ensuite *Cadméens*; non pas pour marquer simplement la nature des Lettres, que les *Grecs* désignérent ensuite par le nom de *Γράμματα*, tiré de la Gravûre; mais en l'honneur de celui qui leur avoit appris l'usage de l'Ecriture. Une réformation arrivée quelque tems après, rendit même nécessaire cette dénomination de Caractères *Cadméens*. Ceux d'entre les *Grecs*, qu'on appelloit *Ioniens*, changèrent non seulement la figure des Caractères, mais encore l'arrangement de l'Ecriture. Les *Phéniciens*, comme tous les autres Peuples de l'Orient, écrivoient de la droite à la gauche, & c'étoit ainsi par conséquent que les *Grecs* avoient appris de *Cadmus* à écrire: les *Ioniens* trouvèrent plus commode, comme elle l'est en effet, la manière d'écrire de la gauche à la droite. Mais les *Eoliens*,

(a) *Antiquit. Asiat.* pag. 101.

Eoliens, autre Nation Gréque, retinrent plus long-tems le premier usage; d'autant plus qu'ils se répandirent beaucoup, par leurs Colonies, en *Italie*, en *Etrurie*, &c ailleurs. Il fallut donc alors, pour distinguer l'ancien usage d'avec le nouveau, donner le nom de *Cadméennes* aux Lettres & à l'Ecriture, qui étoient formées selon ce que l'on avoit appris de *Cadmus*.

De là vient qu'on voit encore aujourd'hui cette manière d'écrire sur quelques Médailles très-rares, de la *Grande Grèce*, de *Sicile*, de la *Grèce* proprement ainsi nommée, &c des Villes Gréques d'*Asie*. Mr. *Havercamp* (a) en produit plusieurs exemples, qui fournissent occasion à de savantes remarques. Il y a une de ces Médailles, tirée de son propre Cabinet, &c inconnue jusqu'ici aux Antiquaires, laquelle est de *Suessa Pometia*, Ville anciennement célèbre, &c la capitale des *Volques*. On y voit, sur le principal côté, *Nep-tune*, qui, d'un air menaçant, tient son Trident au dessus de sa tête, comme s'il alloit le lancer: &c au revers, un Taureau, animal qu'on lui offroit d'ordinaire en sacrifice. Des deux côtez on lit ΠΟΜΕΣ, écrit ainsi à rebours, ΖΑΜΟΝ, mais en caractères *Cadméens*, dont je ne puis exprimer ici la figure, parce qu'il faudroit les faire graver tout exprès. *Pomes* signifie ici *Pomesium* en Latin: &c voilà qui nous apprend, que l'ancien nom de la Ville étoit *Pomesia*, &c non pas, comme on l'appella depuis, *Pometia*. C'est ainsi que de *Valesius*, & *Fusius*, on fit dans la suite *Valerius*, *Furius*; d'*asa*, un Autel, *ara*; ainsi

(a) Cap. 2, 3, 4, 5.

jusqu'à que le témoin (a) *SERVIVS*. Comme *Pometia*, ou *Pometia*, n'étoit pas fort éloignée de la Mer, le culte de *Neptune* y fut apparemment établi d'une manière distinguée ; & c'est pour cela que la Ville mit sur sa Monnoie le Taureau, particulièrement consacré au service de ce Dieu.

ENTRE les Médailles, qui ont été publiées par (b) divers Antiquaires, il y en a une de la Ville d'*Hyrina* en *Sicile*, dont le nom est écrit aussi à rebours, *ANIQY*. On y voit la tête de Minerve, avec un casque, orné d'une grande crête, d'une Couronne d'Olivier, & d'une Chouette : au revers, le Minotaure, représenté comme s'il marchoit, & au dessus l'inscription de la Ville, telle que je viens de dire. Mais notre Auteur nous donne ici de son propre Cabinet une semblable Médaille d'argent, où il y a quelque chose de singulier, pour les Lettres de l'Inscription. Car non seulement la forme en est toute différente de l'Alphabet *Ionique*, mais encore au dessus de l'*r* & du *I* on trouve un point creux, qui sans doute n'y a pas été mis sans quelque raison. Mr. *Havercamp* croit avoir découvert ce qu'il signifie ; & c'est une nouvelle remarque très-curieuse, qui peut-être servira à expliquer d'autres Médailles, où personne n'a pris garde, non plus qu'ici, à ces sortes de traits qu'on regardoit comme ne signifiant rien. Voici donc ce qu'il pense là-dessus. Avant *Simonide*, qui ajouta

(a) *Ad Aeneid. VIRG. Lib. IV. vers. 219.*

(b) LAURENT. BEGER : PROSPER. PARIS : MARC. MAJOR : ALBERIC DE LA MOTRAYE.

ajouta quelques Lettres à l'Alphabet Grec, l'*Omega* & l'*Omicron*, quoi que prononcez différemment, le premier étant long, & l'autre bref, s'écrivoient par la seule Lettre O. C'est ce caractère que représente le point creux de l'inscription dont il s'agit. La Ville d'*Hyrina*, ou d'*Hyrria*, comme on lit dans HERODOTE, est appelée par (a) STRABON *Ouria* ou *Uria*. Elle a pu avoir anciennement le nom d'*Ouroina*, qui fut ensuite abrégé; rien n'est plus commun que de tels changemens, qui se faisoient peu-à-peu. Ainsi les deux points creux, qui se trouvent sur l'*Y* & sur l'*I* de la Médaille, ne sont point oisifs, & ils nous donnent *Ouroina*. Mr. *Havercamp* fortifie sa conjecture, sur la signification, jusqu'ici inconnue, de ces points creux, par un autre Monument très-ancien, & de différente nature. C'est un Marbre (b), qui nous présente la tête du Philosophe HERACLITE, avec cette Inscription: ΗΡΑΚΛΕΙΤΟΣ ΒΑΥΚΩΝΟΣ ΕΦΕΣΙΟΣ: HERACLITE, *Fils de Bloufon*, *Ephésien*. Voilà un *Omicron* mis clairement au dessus de l'*Y*, & qui montre que le nom du Père d'*Héraclite* se prononçoit anciennement *Bloufon*; d'où les uns, en retranchant l'*o* de l'*ou*, firent *Bluson*, ou *Blyson*,
com-

(a) Lib. VI. pag. 431. Ed. *Amstel.* où Mr. *Havercamp* trouve *Ouria*, en corrigeant le mot de *Θυραϊος*, & le changeant en *Θυραϊος*: conformément à ce qui suit, tiré d'HERODOTE, qui, selon STRABON, avoit écrit *Θυραϊα*, quoi qu'on y lise aujourd'hui *Τελυ*. (b) Apud FULV. URSIN. Fig. 65. On le voit aussi au devant de la Vie de ce Philosophe, dans la belle Edition de DIOGENE LAERCE, faite à *Amsterdam*, Lib. IX. pag. 548.

comme (a) *DIOGENE LAERCE*; & d'autres, en retranchant l'*o*, firent *Blofon*, comme on lit dans (b) *SUIDAS*.

IL Y A dans le Cabinet de Mr. *Uilenbroek* à *Amsterdam*, une Médaille de cuivre, dont aucun Antiquaire ne paroît avoir eu connoissance. Notre Auteur, qui en a tiré l'empreinte, la publie aujourd'hui, & y trouve dequoi confirmer la remarque dont nous venons de parler. Il explique en même tems cette Médaille par conjecture. La tête est d'*Apollon*, avec une Couronne de laurier. Le revers présente un homme nud, qui a le bras droit étendu, & de la main gauche s'appuie, jusqu'au coude, sur une Lyre. L'inscription, à rebours aussi, est *ΙΑΛΑΣΥΣ*, avec un point creux au milieu de l'*Υ*, mais autrement placé que dans la Médaille d'*Ouroina*; car il est dans l'entredeux des cornes de la lettre, & non pas tout au dessus. Il y avoit, dans l'Île de *Rhodes*, une ancienne Ville, située vers le Nord, & assez près de celle qui prit le nom de l'Île entière. *HOMERE* (c), le premier qui en fait mention, la nomme *Jélysse*; mais elle est appelée par-tout ailleurs, & chez les Auteurs Grecs, & chez les Latins, *Jalyse*, *Ίάλυσος*, *Jalysus*. Elle avoit pris son nom d'un *Jalyse*, que la Fable fait Fils ou Petit-Fils d'*Apollon*, ou du *Soleil*. Voilà, selon notre Auteur, celui qui est représenté au revers de la Médaille. La Lyre, sur laquelle il s'appuie,

(a) *Ibid.* (b) Au mot *Ἡράκλειτος*, Tom. II. pag. 72. Ed. Kuster. (c) *Catalog. Nav. ILIAD. Lib. II. vers. 163.* (ou 656.) *Ίηλυσσόν τε &c.*

puie, consacré à *Apollon*; la tête même d'*Apollon*, qui est de l'autre côté; & l'inscription *Falafous*, concourent à montrer, que c'est le Fils ou le Petit-Fils du Dieu, dont le nom ancien de *Falafous* fut changé depuis en *Falysus*. L'Histoire du Tableau de *Falysus*, fait de la main de *Protogène*, fameux Peintre de *Rhodes*, vient ici fort à propos, pour confirmer la vénération que l'Antiquité avoit pour ce Héros de la Fable. On en a parlé ailleurs (a), dans cette Bibliothèque. Un Tableau, qui avoit coûté sept ans de travail à un si grand Peintre, devoit être un chef-d'œuvre. Aussi divers Auteurs anciens, qui nous restent, le vantent-ils extrêmement. Cependant (b) aucun ne nous dit rien, qui puisse nous faire connoître les attitudes que *Protogène* avoit données à son *Falysus*. Mr. *Havercamp* croit, que la Médaille, dont il s'agit, y supplée heureusement. *Falysus*, comme Héros, peint nud, ce qui est très-difficile; représenté debout, & par le devant du corps, qui fait voir d'un coup d'œil les Membres les plus nobles; appuyé de la main gauche sur un Luth, ou une Lyre, d'une grandeur considérable, & qui peut-être portoit sur quelque petite colonne; étendant la main droite, dans laquelle apparemment il tenoit quelque chose, que l'injure des tems a effacée sur la Médaille: tout cela paroît digne du pinceau de *Protogène*, & propre à marquer l'extraction

(a) Tom. XIV, pag. 317, & suiv. (b) On trouvera tous leurs passages recueillis par MEURSIUS, *Rhod. Lib. I. Cap. 14.* & par FRANÇOIS JUNIUS, *De Pictura Veterum*, pag. 184, & seqq. Ed. Roterod. 1694.

raction de *Falyse*, tirée de l'inventeur de l'instrument de *Musique*, qui se découvre à plein sur la Médaille.

APRÈS avoir parlé de quelques autres Médailles, où l'on voit la plus ancienne Ecriture des Grecs, notre Auteur (a) parcourt, l'une après l'autre, toutes les Lettres de l'Alphabet, pour montrer les changemens que les Caractères, & leur usage, souffrirent avec le tems. Sur quoi il produit aussi & explique bien d'autres Médailles, ou tirées des Ouvrages des Antiquaires, ou qu'il publie le premier. Par exemple, dans un Ouvrage Italien, qui parut en *Angleterre* il y a quelques années, on (b) en donna une d'argent, très-ancienne, où paroît d'un côté, une double tête, comme celle du *Janus* des Romains, mais différente en ce que l'une des têtes est d'un Homme, & l'autre d'une Femme. Au revers, on voit *Minerve*, en casque renfermé dans un tétragone un peu bas, & avec l'inscription AΘE. qui signifie *Athénas*, l'ε étant là mis pour un η, selon l'ancien Alphabet. La lettre A y est aussi d'une figure particulière. Mr. *Havercamp* a dans son Cabinet une Médaille semblable, mais de cuivre, & où le type du revers, quoi que représentant la même Divinité, diffère pour la manière dont la tête est encastrée dans le quarré. Dans l'une & l'autre Médaille, la double tête représente *Cécrops*, qui aiant établi les

(a) Cap. 6, & seqq.

(b) HAYM. *Tesoro Britannico*, Tom. I. pag. 156.

les Loix du (a) Mariage parmi les *Athéniens*, & aboli la licence des conjonctions vagues, donna lieu aux *Athéniens* de conserver, par une telle peinture, la mémoire de cette sage & honnête institution.

ON n'avoit point encore vû de Médaille frappée dans l'Île de *Mélos*, une des *Cyclades*, connue par l'impiété de *DIAGORAS*, un de ses Citoyens, qui fut à cause de cela surnommé l'*Athée*. Le Cabinet de Mr. *Uilenbroek* fournit ici une nouveauté, unique en son espèce. La Médaille représente, d'un côté, la figure d'une Femme, qui est debout, appuyée du coude droit sur une Colonne, & tenant de la main gauche un petit Enfant, avec le mot de *Τύχη*, Fortune. Au revers, on voit tout autour une Couronne de Laurier, & dans le milieu, *MΗΛΙ*. c'est-à-dire, *Μηλίων*, des *Méliens*. S'il y avoit le visage d'un Empereur Romain, on pourroit croire que les *Méliens* auroient voulu par là le féliciter de la naissance de quelque Enfant. Mais d'ailleurs l'Inscription porte, selon (b) notre Auteur, des marques d'une beaucoup plus grande antiquité. Car le nom des *Méliens* y est ainsi écrit à rebours: *ΙΑΗΜ*. Et la manière dont les lettres de *Τύχη* sont placées, a aussi quelque chose de singulier;

(a) D'où vient, à ce que disent quelques Anciens, que *Cécrops* passoit pour avoir eu une double nature, διφυής. Voyez, par exemple, le Scholiaste d'*ARISTOPHANE*, in *Plut.* vers. 773. *SUIDAS*, au mot *Κέκροψ*. *OVIDE* l'appelle *Geminus Cecrops*, *Metamorph. Lib. II.* vers. 555. où l'on peut voir la Note de *NIC. HEINSIUS*.

(b) *Cap. II. pag. 264, & seqq.*

gulier; les deux premières lettres, & les deux dernières, étant ainsi l'une au-dessus de l'autre :

T X
V H

au lieu qu'ordinairement on les mettoit de cette manière :

T V
X H

Notre Auteur a remarqué cette singularité d'arrangement dans quelques Médailles d'*Athènes* très-anciennes ; ce qu'il reconnoît néanmoins pouvoir aussi venir de la fantaisie du Graveur. A cette occasion, il cite un passage de (a) *DIO-DORE de Sicile*, d'où il paroît, que les anciens *Indiens* de l'Ile de *Taprobane* écrivoient par des lignes du haut en bas, non en travers. Il croit, que les paroles des deux côtes de la Médaille doivent être jointes ensemble, en sorte qu'elles signifient *la Fortune des Méliens* ; & que la Femme, qu'on y voit, est la Déesse *Fortune*, telle que les *Méliens* la peignoient. Il paroît par les différentes figures de cette Déesse, dont *PAUSANIAS* nous donne la description, combien l'imagination des Anciens se jouoit à inventer des symboles qui convinssent à la *Fortune*. Celui, qui plut aux *Méliens*, n'est pas destitué de fondement ingénieux. La Déesse, qui tient un Enfant à la main, y montre dans la naissance d'une

(a) *Lib. II. pag. 139, 140. Edit. Rhodom. (98. Ed. H. Steph. Cap. 57.)*

d'une lignée, qui est la couronne des Parens, le bonheur de l'Etat, qui se perpétue & se conserve par-là ; stabilisé qui est aussi désignée par la Colonne, sur laquelle la Fortune s'appuie. Cette Déesse paroît la main droite haussée, & un doigt levé vers le Ciel ; ce qui donne à entendre, qu'une telle bénédiction vient de là. Ce sont les conjectures de notre Auteur.

EN voilà assez, pour faire connoître la nature & l'utilité des remarques contenues dans cette Dissertation, & pour exciter la curiosité des Savans, qui aiment ces sortes de recherches. Il paroît par-là de plus en plus, combien Mr. *Havercamp* aime & cultive l'étude des Médailles. Nous avons parlé ailleurs de la Collection de MOREL, qu'il a accompagnée d'un ample Commentaire ; & là (a) nous annonçâmes un autre Ouvrage en ce genre, qu'il promettoit, & qui lui appartiendrait tout entier. C'est un *Thesaurus Regius*, où il devoit rassembler en un Corps tous les Roiaumes des anciens Grecs, & toutes les Médailles de chaque Roi, avec ses explications. Il nous apprend, que ce grand Ouvrage doit (b) bien-tôt paroître. Il a (c) commencé d'en publier un autre, grand & magnifique, mais qui, étant en Hollandois, Langue dont la connoissance n'est pas fort commune chez les Etrangers, n'intéressera pas un aussi grand nombre de Lecteurs. Il y donne une Histoire Universelle en forme d'Annales, qui renferment l'origine & les révolutions de tous les Roiaumes, États, & Villes

(a) Tom. XII. pag. 170.

(b) Pag. 269. (c) Pag. 289.

Villes de l'ancienne Grèce ; en plusieurs Volumes, qui se suivront de près, comme il le fait espérer.

ARTICLE VII.

LETTRE de Monsieur J A Q U E S S E R C E S,
aux Auteurs de cette Bibliothèque.

M E S S I E U R S ,

U N Journaliste soutient deux Personnages tout à la fois ; celui d'Historien, & celui de Juge ; il rapporte les pensées des Auteurs, & il les approuve ou les condamne. La première de ces fonctions exige une fidélité exacte, & la seconde un jugement solide & impartial. Autant qu'une Critique judicieuse & honnête peut être utile dans la République des Lettres, autant celle qui est téméraire & maligne est-elle pernicieuse ; & tout Journaliste, qui s'y laisse aller, deshonne encore plus son emploi, qu'il ne fait de tort aux Ouvrages qu'il censure injustement. Chacun donc aiant lieu de se plaindre de lui, il semble qu'un Auteur, maltraité sans fondement, devrait trouver autant de facilité à se justifier, qu'il a lui-même d'intérêt à se défendre. Persuadé, Messieurs, que, zélés pour l'avancement des Sciences, l'honneur de ceux qui les cultivent ne vous est pas indifférent, j'ose me flatter que vous voudrez bien me mettre en état,

en inférant cette Apologie dans votre *Bibliothèque*, de repousser les coups inattendus, sous lesquels on a voulu m'accabler. Je m'adresse à vous dans cette vue, avec d'autant plus de confiance, que j'ai déjà ressenti les effets de votre bonté. Vous vous chargeates généreusement, il y a quelques années, du soin de (a) répondre à des difficultés, que l'on avoit proposées contre un endroit de mon *Traité des Miracles* : & les solutions, que vous en donnates, ne vous acquièrent pas moins de droit à l'estime du Public, qu'à ma juste reconnoissance. Si à cette première faveur vous daignez en joindre une seconde, & m'accorder celle que je vous demande aujourd'hui, je vous en aurai une parfaite obligation.

Il y a environ un an, que je publiai un petit Ouvrage en Anglois sous ce Titre : (b) *Le Paganisme Ennemi de l'Ecriture*. Quelques mois après, il en parut un Extrait dans la (c) *Bibliothèque Britannique*. Je ne pus qu'en être très mal satisfait. Il fut universellement blâmé ; on ne doit pas s'en étonner : *Fait à* (d) *la bête*, il fut envoyé à l'Imprimeur sans examen. De neuf personnes (e), qui composoient alors la Société qui travaille à ce Journal, il ne se trouva à l'Assemblée où il fut lu, que celui qui l'avoit fait, & deux autres Membres, qui n'avoient pas encore

vu

(a) *Biblioth. Raisonnée*, Tom. IV. Part. II. Article X.

(b) *Pogery an Enemy to Scripture*. (c) Tom. VIII. Part. II.

(d) C'est ce qu'avoua l'Auteur lui-même à un Ministre, chargé de la part de l'Evêque de Londres de lui en faire de vifs reproches. (e) Elle est aujourd'hui réduite à 8 personnes, l'Auteur de l'Extrait en question en étant sorti depuis plusieurs mois.

Vu l'Ouvrage même. Aussi la plupart de ces Messieurs le condamnèrent-ils sans détour, dès qu'il fut publié : c'est ce qu'ils ont fait, soit de bouche publiquement, soit dans une Lettre, qui me fut écrite au nom de la Société le second de Février dernier. Ils y déclarent, que *le plus grand nombre d'entr'e eux a desapprouvé & desapprouve la conduite du Journaliste* ; ils qualifient son Extrait d'*injuste*, & reconnoissent, qu'il est propre à empêcher bien des gens de rendre à mon Ouvrage l'estime qu'il mérite.

En effet on peut dire au vrai, qu'il est une Satire des plus choquantes, & un Exposé très infidèle de mes pensées : il me frappa d'autant plus, que je n'avois jamais eu avec l'Auteur le plus petit démêlé ; & que, dans le tems qu'il me tournoit en ridicule dans son Cabinet, il parloit avantageusement de moi dans les Compagnies.

J'avoue, que ce n'a pas été pour moi une petite consolation, de voir les personnes les plus distinguées, soit parmi les François, soit surtout parmi les Anglois, se déclarer hautement en ma faveur. Le zèle, avec lequel Mylord Evêque de Londres s'est intéressé à l'injure qui m'avoit été faite ; les mesures, qu'il a daigné prendre, de concert avec Mrs. les Evêques de Durham & de Winchester, même depuis la publication de l'Extrait dont je me plains, pour faire connoître mon Ouvrage, & le répandre dans les lieux pour lesquels il avoit été principalement destiné ; tout cela, dis-je, m'est si honorable, que je ferois scrupule d'en instruire le Public, si la nécessité de me défendre ne sem-

bloit m'autoriser à le faire. La conduite de ces illustres Prélats doit passer, tout au moins, pour un préjugé des plus forts contre la Critique du Journaliste.

Quelques personnes penseront peut-être, que j'aurois pu me contenter de leur approbation, & ne point répliquer à mon Censeur : c'est aussi le parti que j'aurois pris, si ses Remarques n'avoient dû être connues qu'en Angleterre, où l'on est à portée de les comparer avec mon Ouvrage ; mais réfléchissant, qu'elles parviendroient en des lieux où celui-ci n'iroit jamais, où même il ne seroit point entendu, s'il y étoit transporté ; j'ai cru, que l'intérêt de la cause que je plaide & le soin de ma propre réputation ne me permettoient pas de garder le silence. Si je paroissais le rompre un peu tard, des raisons, que je n'avois garde de prévoir, en ont été la cause. Je me hâte de venir au fait.

Depuis quelques (a) années, on avoit affecté de répandre dans ce Royaume, & sur-tout dans celui d'Irlande, une Version Angloise du N. Testament. A la faveur des falsifications faites dans le Texte, & des Remarques Anti-Protestantes qu'on y avoit ajoutées, on s'étoit flatté d'insinuer plus facilement dans les esprits les dogmes favoris de Rome. Sur ces entrefaites, plusieurs personnes de distinction m'engagent à traverser de telles vues ; je l'entreprends. Pour y réussir, je fais voir, que l'Eglise Romaine a constamment traité l'Ecriture Sainte comme un *Ennemi* qu'elle redoutoit & qu'elle méprisoit en même tems.

J'expose

(a) En 1730. & 1731.

J'expose le contraste, dans lequel elle tombe lorsque, d'un côté, elle en publie des Versions, & que, de l'autre, elle en défend l'usage au plus grand nombre des Chrétiens. Je relève les faux raisonnemens, qu'a employé le nouveau Traducteur, soit dans ses Préfaces, soit dans ses Notes, pour justifier la conduite de sa Communion à cet égard, & j'en fais sentir la foiblesse & le ridicule. Je montre que, quand même cette Eglise laisseroit la Bible entre les mains de tout le monde, elle avoit prévenu tous les bons effets qui pourroient naître de sa lecture, soit en établissant des principes qui ruinent de fond en comble l'autorité de ce saint Livre, soit en en parlant avec le dernier mépris. Je prouve, qu'en-vain elle lui donneroit les plus grands éloges, puisqu'elle se croit en droit de faire des décisions contraires à celles des Auteurs sacrés, & que très souvent, elle n'a pas craint de leur prêter ses propres pensées, au-lieu de régler sa Créance sur leurs expressions; & ici, je démontre par quantité de faits incontestables, qu'un grand nombre de ses Docteurs ont eu recours à l'impie stratagème de falsifier nos Saintes Ecritures. On ne sauroit douter, que toutes ces assertions bien établies ne forment un préjugé des plus violens contre cette Communion. Mon dessein est de les mettre dans le plus grand jour qu'il est possible. M.... n'a pu que l'appercevoir; cependant, dans l'abrégé qu'il a donné de la manière dont je l'ai exécuté, il s'est conduit, tout comme s'il avoit pris à tâche de le faire échouer: mais j'ose assu-

rer, qu'il s'est montré Critique aussi peu judicieux, que Protestant mal-avisé.

S'il eût découvert quelque endroit foible dans mon Traité, & se fût appliqué à me le faire sentir d'une manière honnête; si, sur-tout, dans ce cas, il eût appuyé la Vérité dont il se seroit agi, par des raisons plus pressantes que les miennes; bien loin de le trouver mauvais, je l'en aurois remercié: mais son but a été de *détruire*, plutôt que d'*édifier*.

Ses Remarques peuvent être rangées dans deux Classes différentes. Les unes attaquent mes raisonnemens; les autres portent sur les autorités dont je me suis servi pour les appuyer. Les premières me regardent seul pour la plupart; les secondes intéressent tous les Controversistes Protestans. La seule chose qu'eux & moi ayons à examiner, est celle-ci, si les leçons qu'on nous donne sont telles, que nous devions en profiter. Tel est le point de vue, dans lequel je considérerai les Réflexions de mon Censeur; tel le plan que je suivrai dans cette Apologie.

Si je suis plus long que je ne l'aurois souhaité, on doit s'en prendre à M...., dont le peu d'exactitude à rapporter fidèlement mes pensées, m'obligera, pour mettre mes Lecteurs au fait, à opposer ce que je dis à ce qu'il me fait dire.

Qu'on me permette, pour ne pas multiplier les chefs sans nécessité, de mettre à la tête du premier, quelques Réflexions préliminaires, qu'il a faites sur ma personne, sur mon Ouvrage en général, ou sur mon Epître Dédicatoire; car rien n'échape à sa Critique.

P R E M I E R C H E F.

I. Le Journaliste débute d'une manière, qui prépare le Lecteur à ce qui doit suivre. Mr. Sercees, dit-il, *qui se devoit par (a) sa naissance aux François, ne se doit pas moins par son établissement (b) à l'Angleterre, . . . où il jouit d'un grand loisir.* Pour répondre directement à ces personnalités, il me faudroit alléguer des faits, qui ne feroient pas honneur à certaines gens, & instruire le Public de choses qui ne l'intéressent en aucune façon; mais résolu d'éviter l'un & l'autre, je me contenterai de deux réflexions. 1. On ne conçoit pas que la nature de mon établissement fasse quoi que ce soit à mon Ouvrage. M. . . pense-t-il qu'il en vaudroit mieux, si je l'avois composé, étant au service d'une Eglise Françoisse? 2. Si je jouis de quelque loisir, je le mets à profit de mon mieux, comme le savent ceux qui me connoissent. Pourquoi s'opposer au bon usage que je tâche d'en faire? M. . . voit-il avec quelque peine, qu'Etranger comme lui, je cherche à me rendre utile, d'une manière directe & immédiate, à la Nation chez laquelle je me suis retiré?

II. Prononçant ensuite magistralement sur le sort de ma *Brochure*, il m'avertit, que, comme
fjy

(a) Pag. 356. (b) Pour rendre l'opposition exacte, Mr. . . . auroit dû dire, *ne se doit pas moins par son établissement AUX ANGLAIS*; tout Etranger, qui sert une Eglise Françoisse en Angleterre, s'étant par-là même consacré à l'Angleterre.

j'y ai mis à profit mes Lectures Françaises, je dois m'attendre qu'elle en sera moins curieuse pour mes (a) *Compatriotes, quoiqu'elle en sera peut-être plus recherchée des Anglois.* 1. A la bonne heure, il me reste quelque consolation : si même l'Oracle dit vrai, j'aurai réussi dans la partie essentielle de mon dessein, puis qu'ayant entrepris ma *Brechure* à la sollicitation des Anglois, c'est surtout parmi eux, que je me suis proposé de faire quelque fruit ; la Langue seule, dans laquelle je l'ai composée, en est une preuve. 2. Mais, si elle a quelque chose de nouveau pour eux, parce qu'elle leur fait connoître les falsifications qui ont été introduites dans les Versions Françaises du N. Testament, publiées par des Docteurs Catholiques ; il semble, qu'apprenant aux François, celles que des Théologiens Anglois de la Communion de Rome ont insérées dans les Traductions qu'ils ont donné du même Livre, elle doit leur paroître curieuse, du moins à cet égard. 3. Enfin, qui sait s'il ne se trouvera pas des gens, parmi les uns & les autres, qui verront avec quelque plaisir, que j'aye réuni sous un même point de vue des objets, qu'ils n'avoient considéré jusqu'ici qu'à une grande distance les uns des autres ? Il n'est pas impossible de donner à d'anciens matériaux une disposition toute nouvelle, & d'en faire un Bâtiment plus commode ou plus agréable, que celui qu'ils formoient auparavant. Des Théologiens distingués ont cru qu'en

(a) Par *mes Compatriotes*, il entend les François ; quoiqu'à parler exactement, ce soient les Genevois, parmi lesquels je suis né & j'ai été élevé,

qu'en certains endroits quelque chose de semblable m'étoit arrivé ; mais c'est au Public à en juger.

III. Dans mon Épître Dédicatoire à Mylord Chancelier, raisonnant sur ce principe, que l'action de falsifier quelque Acte public que ce soit, est un Crime, dont la connoissance appartient au Magistrat Civil, j'en ai conclu deux choses ; l'une, que lui dédier un Livre, dans lequel on entreprenoit de convaincre les Docteurs Catholiques Romains d'avoir corrompu les Registres du Christianisme, c'étoit les citer *en quelque manière* devant son Tribunal ; & l'autre, qu'un Décret de sa part donné en ma faveur, ne pourroit que couvrir de confusion ceux contre qui il seroit rendu. Mon Censeur, qui croit voir ici une belle occasion de me tourner en ridicule, s'en saisit avidement. A son avis, j'assure, que la connoissance du sujet (a) que je traite appartient directement au Magistrat Civil. Je somme d'une manière positive tous les Docteurs Catholiques, à se rendre dans la Halle de Westminster, pour y répondre aux accusations que j'intente contre eux, & s'y voir condamnés par un Décret juridique & en forme, émané de la Chancellerie. Telle est la manière, dont il trouve à propos de dénaturer ma pensée. D'un discours métaphorique il en fait un discours simple & sans figure ; citer *en quelque manière* des gens devant une Cour de Justice, c'est, selon lui, les y citer *absolument*. Un Décret *privé d'approbation* passe dans son esprit pour un Décret de Jugement so-

E c 4

lennel

(a) Pag. 357.

lennel & public. Ce qu'il y a de sûr, c'est que personne, que j'aye appris, n'a apperçu dans le tour dont je me suis servi, ce qu'il y a vu : la découverte lui appartient toute entière, il peut s'en applaudir à son aise. Mais s'il est content de son esprit, je doute qu'il ait lieu de l'être de l'équité qu'il a fait paroître.

IV. Mais voici quelque chose de plus grave, & qui porte à plomb sur l'Ouvrage même. Une raison, pour laquelle je ne dois m'attendre à aucun *Décret* de la part de Mylord Chancelier, c'est parce qu'il n'est (a) pas très assurément tel que l'Empereur Claude, qui prononçoit définitivement, sans avoir oui qu'une des Parties, quelquefois même, sans en avoir entendu aucune. Quelle peut être sa pensée ? Il semble, qu'il n'a pu appliquer ici ces paroles, sans faire l'une ou l'autre de ces suppositions ; ou que les Traducteurs Romains n'ont pas effectivement rendu certains passages du N. Testament, comme je soutiens qu'ils l'ont fait ; ou que la Version qu'ils en ont donnée, peut être défendue, comme étant conforme à l'Original. Mais s'il est certain qu'elles sont l'une & l'autre de la dernière fausseté, il s'ensuit, que quand Mylord Chancelier prononceroit sur l'exposé que j'ai fait, il n'agiroit point n'ayant entendu qu'une des Parties, & qu'il seroit censé les avoir oui toutes deux. En effet, supposé qu'un Juge procédât contre un homme absent, accusé de Haute-Trahison ; & que sur des papiers connus certainement pour avoir été écrits de sa main, sur des Lettres auxquelles il auroit

mis

(a) Pag. 357.

mis son seing & son cachet , il le déclarât duement atteint & convaincu ; y a-t-il homme au monde, qui le taxât de légèreté ? Y a-t-il même personne, qui ne le soupçonnât de quelque mauvais dessein, s'il refusoit de décider sur des preuves de cet ordre ? Tel est précisément le cas dont il s'agit. Pour convaincre les Catholiques d'avoir corrompu en quantité d'endroits les Livres du N. Testament , je produis les Versions qu'ils en ont fait , publiées sous les noms de Docteurs connus, ou munies des approbations les plus authentiques. J'en tire des falsifications grossières & manifestes. M... ne nie pas qu'elles s'y trouvent ; il convient même , qu'elles méritent le nom que je leur donne : & cependant, il paroît prêt à blamer une Sentence, qui déclareroit ces Messieurs des Faussaires. Voudroit-il donc qu'on la différât jusqu'au jour, qu'étant ressuscités, ils pourroient se défendre en personne ? Ou s'imaginer-t-il, qu'ils auroient alors quelque raison solide à alléguer ?

V. Dans la page suivante, mon Censeur me fait raisonner de cette manière : *(a) Voici quatre contre un, que dans la Messe il ne se fait point de Transsubstantiation ; car il n'y a que l'oreille, qui dépose en sa faveur ; mais l'odorat, le goût, l'attouchement & la vue nient ce qu'un sens unique affirmoit.* Ma preuve ainsi proposée perd, à mon sens, toute sa clarté, & par conséquent toute sa force. On a peine à comprendre , comment dans la Messe, l'oreille dépose en faveur de la Transsubstantiation. Affurât-on alors un homme dans

E c 5

les

mériter des louanges à plus juste titre, qu'en s'agissant *avec raison*. D'où je conclus que la Réflexion n'est ni *pieuse* ni *raisonnable*.

VII. Plaçons ici une remarque dans ce même goût d'ironie, que l'on trouve un peu plus bas. *Il ne conviendrait pas*, dit le Journaliste, (a) de *supprimer une pointe admirable de notre Auteur, qui s'étonne, qu'à la vue du huitième Commandement, qui dit, TU NE DEROBES POINT, le Concile de Trente ait pu DEROBES à la vue du peuple, le second qui dit, Tu ne te feras point d'image &c. Pointe admirable*, tant qu'il lui plaira; s'il y en a une ici, je ne la crois pas des plus mauvaises, puisqu'elle conserve en François toute la force qu'elle a en Anglois. Mais il se trompe, lorsqu'il la regarde originairement comme *miennne*. Elle est du fameux *Tillotson*, comme il auroit pu s'en appercevoir, si faisant attention à l'étoile (b) placée à la tête de ces paroles, il s'étoit donné le tems de jeter les yeux sur la Citation mise au bas de la page, à laquelle elle renvoie; mais il écrivoit *à la hâte*, & un petit mouvement de tête l'eût arrêté dans sa course. Je n'ai pu m'empêcher de rire, je l'avoue, de la bévue de cet impitoyable Censeur: croyant tirer sur moi à brule-pourpoint, il lâche son coup sur un homme, qui n'a rien à craindre de sa part. D'ailleurs, il me parut fort extraordinaire, qu'un Etranger entreprît de faire des leçons sur les tours & les figures, que peut autoriser la Langue Angloise, à un des plus grands Maîtres à cet égard, qu'il y ait jamais eu.

VIII,

(a) Pag. 370.

(b) Pag. 70.

VIII. S'attendroit-on d'un Journaliste Protestant, que donnant le précis d'un Ouvrage publié contre le Papisme, non seulement il dissimulât les raisons les plus pressantes qui y seroient alléguées, mais encore qu'en les éclipsant, il leur en substituât de ridicules? Telle est cependant une des fautes que j'ai à reprocher à mon Censeur. Je vai citer le passage tout entier. Il s'agit de savoir si les Versions, que l'on a fait en France de la Bible, sont une preuve que la lecture de l'Ecriture soit autorisée dans l'Eglise Romaine. Je prétends que non; j'en allègue (a) plusieurs raisons. M. . . en indique quelques-unes, mais sans dire un mot des plus fortes, & qui sont fondées sur des faits. Je veux bien lui passer cette faute d'omission, & me borner à ce qu'il dit expressément. (b) Enfin, ce sont les termes, *Mr. Serces en appelle au St. Père. S'il juge que le Peuple doit lire la Bible, à la bonne heure, notre Auteur veut bien donner gain de cause aux Papistes. Mais, ajoute-t-il, pour montrer que cette concession au fond ne l'engage à rien, une jeune Dame aiant dit à Ste. Thérèse, qu'elle porteroit une Bible au Couvent, voici la réponse que fit la Sainte: Nous autres Religieuses ne nous soucions ni de vous ni de votre Bible. A ce compte, la bonne Thérèse étoit aussi polie que Chrétienne. Mais, sans s'arrêter à ces MINUTIES, tout le monde sait bien ce qui s'est passé en France, depuis la Constitution UNIGENITUS, par laquelle CLEMENT XI a condamné la lecture de l'Ecriture Sainte. Ici encore mon Censeur me prête sa manière de raisonner,*

(a) Pag. 14—21, (b) Pag. 362,

sonner. Mais, quelle Logique, ou plutôt quel jargon ! Y eut-il jamais de discours si mal lié, si confus, de raisonnement si peu concluant ! 1. Et d'abord, qui ne croiroit sur un tel exposé, que ma preuve capitale & essentielle, pour montrer que dans l'Eglise Romaine on interdit la lecture Sainte, est tirée de la Réponse de Ste. Thérèse ; que je regarde cette Religieuse comme l'Oracle de sa Communion, & comme y jouissant d'une plus grande autorité que les Papes mêmes ? J'avoue franchement, que si j'avois raisonné sur de tels principes, j'aurois agi en homme digne du mépris des Papistes & de l'indignation des Protestans. Mais je ne l'ai pas fait ; & grâces à Dieu ! j'en suis incapable. Voici ce que je dis dans la page 16 de mon Ouvrage : *En un mot, j'en appelle au Pape pour savoir, s'il est permis dans l'Eglise Romaine de lire l'Ecriture sainte. Je veux bien m'en tenir à sa décision, quelle qu'elle soit, ce qui est plus qu'aucun Protestant ait jamais fait. S'il dit que non, à la bonne heure, j'ai raison de soutenir que la lecture y en est interdite. Si, au contraire, il déclare qu'on la doit lire, à la vérité, je perds ma cause ; mais lui-même perd beaucoup plus que moi, puisque dès ce moment, il faut qu'il résigne son infailibilité. En effet, la conséquence naturelle, qui résultera d'une telle déclaration, sera celle-ci, que plusieurs Papes ayant défendu que tous les particuliers indifféremment lussent l'Ecriture, ils n'étoient pas infailibles ; ou que s'ils l'ont été en faisant une telle défense, celui d'aujourd'hui ne l'est pas lui-même ; puisqu'il casse les Décrets de ses Prédécesseurs, en en faisant de tout con-*

Contraires. Tel est mon raisonnement: seroit-il possible, que M... se fût imaginé qu'il ne faisoit rien au fait, & l'eût omis par cette raison ? Il me paroît pourtant être de nature, à fermer la bouche au St. Père, quelque parti qu'il prît dans le cas supposé. Du moins ne s'en débarrasseroit-il pas si aisément, que de la Réponse de Ste. Thérèse, que M... lui substitue. Je l'ai rapportée, il est vrai; mais sur la fin du paragraphe suivant, où il ne s'agit, ni de près ni de loin, de mon Appel à Sa Sainteté. Elle convient dans l'endroit où je l'ai placée; & elle est ridicule dans celui où l'a mise mon Censeur. J'en appelle ici à tout homme, qui a quelque idée de ce qu'on nomme *Intégrité*. Cette vertu permet-elle, dans la vue de tourner un Auteur en ridicule, de déplacer ses preuves, de lui faire joindre des idées qui n'ont entre elles aucune liaison, & qu'il a séparées lui-même de la manière la plus distincte ? A la faveur d'une telle méthode, il n'y a point de sottise, qu'on ne puisse faire dire à l'homme le plus sensé. Quel but M... s'est-il donc ici proposé ? A-t-il pu croire que sa conduite seroit avantageuse à la Cause des Protestans ? Si cela est, Dieu les garde de tels Défenseurs !

(a) *Non tali auxilio, nec defensoribus istis
Tempus eget.*

2. Sa réflexion sur la réponse de Ste. Thérèse paroît des plus extraordinaires. *A ce compte, dit-il, la bonne Sainte étoit aussi polie que Chrétienne.*

(*) Virg. *Æneid.* Lib. II. v. 321.

tienne. Qui auroit cru, qu'un vieux Protestant eût pu s'exprimer avec tant de foiblesse sur un sujet si important; faire une espèce de comparaison entre la nécessité de lire l'Ecriture, & celle d'avoir de la politesse; entre le danger où l'on se jette en manquant de Christianisme, & le risque que l'on court à n'avoir pas de belles manières? Je pardonnerois pourtant à Thérèse un défaut de politesse ou de piété éclairée, un Couvent n'étant pas une fort bonne Ecole pour se perfectionner à cet égard. Mais je ne pourrois me résoudre à avoir la même indulgence pour un homme, qui, placé dans des circonstances plus heureuses, n'en auroit pas profité. On rencontre pourtant de telles gens. 3. *Mais*, continue M. . . . *sans s'arrêter à ces MINUTIES, tout le monde sait ce qui s'est passé en France, depuis la Constitution Unigenitus.* De grace, qu'appelle-t-il *Minuties*? Entend-il par-là la réflexion qu'il vient de faire sur la réponse de Ste. Thérèse? On conviendra qu'il a raison: le seul défaut, quel'on trouvera dans son expression, c'est qu'elle est trop foible pour le sujet auquel il l'applique. Entend-il par ces *Minuties*, les preuves que j'ai alléguées pour faire voir, que les François Catholiques étoient plus opposés à la lecture de l'Ecriture Sainte; qu'on ne pourroit le croire, vu le nombre des Versions qu'ils en ont publiées? Ou prétend-il, que de tous les argumens dont je me suis servi dans cette vue, il n'y en a qu'un seul qui soit véritablement solide, savoir celui qui est tiré de leur soumission à la *Constitution Unigenitus*? Si c'est-là sa pensée, qu'il entreprenne,

prenne, s'il peut, ou s'il ose, de démontrer qu'elle est fondée.

IX. Arrivé à l'Article des *Falsifications*, introduites par les Docteurs Catholiques-Romains dans leurs Versions du N. Testament, M... semble trouver mauvais, que j'en aye été chercher des exemples dans les Traductions de *Bourdeaux* & de *Rouen*, parce que (a) *ces Ouvrages ne sont pas plus connus qu'ils ne méritent*. 1. Je conviens sans peine, que ces Versions ne méritent pas d'être connues par l'édification qu'elles peuvent donner; mais assurément elles méritent de l'être, entant qu'elles sont des monumens de la perfidie la plus infigne, de l'audace la plus criminelle. Les laisser dans l'obscurité, seroit sans doute ménager l'honneur de la Communion, où elles sont nées. Mais des personnes d'un tout autre poids que mon Censeur, & qui ne se croient pas obligées à avoir pour elle de tels égards, ont cru qu'il seroit utile que je fisse connoître ces mêmes Versions aux Anglois, qui pouvoient n'en avoir jamais ouï parler. Ainsi je ne pouvois me dispenser d'en prendre connoissance. 2. Si celle de *Bourdeaux* est tombée dans le mépris, à qui faut-il s'en prendre? En partie à Mr. *Jurieu*, qui, dès qu'elle parut, en donna dans ses *Lettres* (b) *Pastorales* une idée si desavantageuse, & en dépeignit les Auteurs avec des couleurs si noires, que voyant leur dessein échoué, ils devoient naturellement faire tout leur possible pour en effacer

(a) Pag. 367. (b) Tom. II. pag. 470-480.

cer l'idée de la mémoire des hommes. Aussi dit-on, que dès-lors ils tâchèrent de retirer les Exemplaires de leur Traduction ; en quoi pourtant ils n'ont réussi que d'une manière très imparfaite. Et si aujourd'hui je l'ai ramenée sur la Scène, ç'a été dans la vue, non seulement de réveiller contre elle l'indignation du Public, mais encore d'empêcher que dans la suite on ne se hazardât à en publier de semblables. 3. Si la Version de *Rouen* n'est pas fort connue dans ce Pays, il ne s'ensuit pas qu'elle ne le soit en *France*. Et il n'y a pas long-tems, qu'un Gentilhomme de *Normandie* me dit qu'il l'y avoit vue dans plusieurs Familles. 4. Quand même ces Versions n'existeroient plus, il suffit qu'elles aient une fois existé, pour que les Protestans en puissent faire un crime à l'Eglise Romaine, tant que le Monde durera, puisque jamais elle ne les a condamnées ; pour qu'ils puissent craindre, que lorsque l'occasion s'en présentera, on n'emploie pour les tromper, les mêmes artifices, dont on s'est une fois servi à la face du Ciel & de la Terre. 5. Et j'ajoute, que c'est ce qu'ils doivent appréhender, tant qu'il y aura dans cette Communion des gens, qui feront profession de croire, que l'on n'est pas obligé de garder la foi aux Hérétiques ; ou que l'on peut mentir en bonne conscience, pour avancer les intérêts de la Société dont on est Membre. Mais qu'il y en ait de tels dans le sein de l'Eglise Romaine, c'est ce dont on ne sauroit douter, quand on n'auroit lu que les seules *Lettres Provinciales*.

Au reste, je ne m'arrêterai pas ici à la mau-
vaise

vaine Chicane de M..., qui me fait procès sur ce que, pour abrégé, j'ai parlé de la Version de *Bordeaux*, comme d'une *Traduction* particulière, au-lieu qu'elle n'est proprement qu'une *Revision*, ou même une *Corruption* de celle de *Louvain*. S'il eût pris garde à ce que j'en dis à la page 53, il auroit vu, que je n'en ai pas une idée différente de la sienne. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il copie mes Remarques, & les donne comme étant de lui.

Quelque grossières que soient certaines *falsifications*, que l'on voit dans cette Version, cependant, M... semble prendre à tâche de les exténuer le plus qu'il peut. Examinons, s'il y a réussi.

X. Je place dans le rang des plus énormes celle qui se trouve dans le vl. 8, du IV. Chap. de St. Luc, que l'on y traduit : *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, & serviras de Latrie à lui seul.* Mais, dit M..., (a) il y a dans le Grec, *LATREUSEIS*, ce qu'il semble que Mr. Serces eût dû indiquer. Eh bien ! quand je l'aurois fait, qu'en seroit-il arrivé ? Le Lecteur auroit vu une ressemblance entre les mots *Latrie* & *Latréuseis* ; mais s'en seroit-il ensuivi de-là, qu'il y en eût aucune entre les idées que l'Ecriture attache au terme *Latréuseis*, *tu serviras*, & celle que l'Eglise Romaine joint à celui de *Latrie* ? Et si les idées sont tout-à-fait différentes, comme M... en convient, il est clair comme le jour, que les Traducteurs de *Bordeaux*, aiant voulu conduire leurs Lecteurs à un sens que le mot de l'Original

nal ne présente point du tout à l'esprit, sont plutôt même des falsificateurs fieffés.

Sauf à Mr. Serces, ajoute le Journaliste, à faire voir que c'est mal à propos, qu'on distingue la LATRIE de la DULIE. La Réflexion auroit été solide, j'en conviens; mais il n'y a personne qui Pignore. J'ai cru, qu'il valoit mieux faire remarquer, (a) 1. qu'en donnant ici au mot *Latrine*, servir, le sens qu'y attache l'Eglise Romaine, non seulement on énerroit la réponse de J. Christ à un tel point, qu'il auroit été très aisé au Démon d'y repliquer; mais encore, qu'on la rendoit entièrement sophistique. Au-lieu qu'elle étoit triomphante, en expliquant le terme de l'Original comme font les Protestans. C'est ce que je fais toucher au doigt. 2. Que les mêmes Traducteurs n'avoient pas rendu dans le IV. Ch. de St. Matthieu vs. 10. le passage dont il s'agit, comme ils ont fait ici; soit qu'ils ne crussent pas alors, qu'il renfermât l'idée qu'ils y ont annexée dans la suite; soit qu'ils craignissent que l'expression de *Latrine*, placée à la tête de leur Version, ne révoltât des Lecteurs Protestans, qui sur le champ auroient pû jeter le Livre à quartier. Ces observations sont prises du fond du sujet. Elles apprennent au Lecteur quelque chose de nouveau, & par-là sont préférables à celle que M... voudroit leur substituer.

Immédiatement après, il assure que s'il y a quelque différence entre les mots de *Dulie* & de *Latrine*, elle n'est pas favorable à l'Eglise Romaine; en quoi il a raison. Mais, ajoute-t-il, (b) ce

sont

(a) Pag. 65, 54. (b) Pag. 369.

sont-là de ces *Minuties de Critique*, peu du goût de notre Auteur ; il les lui faut arracher pour qu'il les emploie. Quoi donc ! De ce que je déclare d'une manière (a) générale que dans un Ouvrage, destiné principalement pour le Peuple, j'éviterai, autant que la nature des choses le pourra permettre, toutes discussions de Critique, qui étant ordinairement au-dessus de sa portée, contribuent plus à l'embarrasser & à le confondre qu'à l'éclairer ; s'ensuit-il, que j'aye un si grand éloignement pour une Critique saine & judicieuse, que je ne voulusse l'admettre dans aucun Ouvrage, de quelque nature qu'il pût être ? Ou de ce que je hai les *Minuties*, s'ensuit-il que des Réflexions solides soient peu de mon goût ? Ici certainement mon Censeur est tombé dans le Sophisme, que l'Ecole appelle, à *dicto secundum quid*, ad *dictum simpliciter*, & qui consiste à passer de ce qui est vrai à quelque égard, à ce qui est vrai simplement. Une légère teinture de Logique le lui auroit fait éviter.

Soit, continue-t-il, (b) nous ne lui ferons point de violence là-dessus ; contens de ce qu'il ajoute, que les *Anges* ne peuvent être de légitimes objets du Culte, &c. Transition douce, légère, & qui découvre une rare délicatesse à lier ensemble les différentes parties du discours ! Pourvu que je m'oppose vigoureusement au Culte des *Anges*, M. . . me permet de ne réfuter, que d'une manière imparfaite, la distinction de Culte *Divin* en celui de *Dulie*, & celui de *Latrie*. Pour le

F f 3

coup,

(a) Pag. 55. (b) Pag. 369.

coup, il se contente à peu de frais, sa méditation mérite sans doute des éloges.

XI. Suivons-le pied à pied, & passions à ses Remarques sur le fameux passage des Hébreux, Ch. XI. vs. 21. Le Texte Grec porte, *Jacob adora sur le bout de son bâton*. La généralité des Traducteurs Romains, se tenant à la Vulgate, ont rendu, *Jacob adora le bout de son bâton*. Quelques-uns d'eux ont supposé, que ce bâton étoit, non celui de Jacob, mais celui de Joseph, que c'étoit même un bâton de commandement, lequel le Père Amelotte a érigé en Sceptre, selon que je l'observe. Mais, dit mon Censeur, (a) n'en déplaît à Mr. Serces, les Théologiens de Reims l'avoient imaginé long-tems avant ce Prêtre de l'Oratoire. Soit: mais s'il avoit pris garde, que dans cet endroit (b) même, je cite les Théologiens de Reims, il n'auroit pas cru que j'ignorasse ce qu'il a prétendu m'apprendre; & si je n'ai pas été aussi exact qu'il l'auroit souhaité, sur la Généalogie d'une telle explication, c'est que je ne me suis pas imaginé qu'il importât beaucoup à mes Lecteurs de savoir, qui le premier avoit dit une sottise, dont je fais sentir le ridicule par des Réflexions, que je ne crois pas que M... eût vu ailleurs, & qu'il ne daigne pas seulement indiquer.

Continuant à réfuter le Dr. Wetkam, Auteur de la nouvelle Traduction Angloise, je dis que, (c) s'il entendoit l'Hébreu, & qu'il le voulût consulter, il seroit bien surpris d'y lire, que *Jacob s'appuya, ou, qu'il adora sur le*
CHEVET

(a) Pag. 371. (b) Pag. 71. (c) Pag. 71, 72.

CHEVET DE SON LIT. Là-dessus, M... veut bien aller de moitié avec le Dr. Catholique, & partager avec lui la surprise que je lui prête. (a) Le verbe Hébreu, dit-il, qui est plus de 150 fois dans la Bible, ne s'y trouve point à notre avis dans la (b) Connotation que Mr. Serces s'est imaginée; (Il veut dire, qu'il ne signifie jamais s'appuyer, mais toujours adorer :) mais la phrase dans l'Original étant elliptique, cette (c) idée est sousentendue; de sorte que l'on peut traduire selon le (d) sens, que Jacob adora Dieu sur le haut... Du reste, les deux mots, qui dans la Langue Sainte signifient, l'un UN LIT, l'autre UN BATON, ne diffèrent que par les points qui servent de voyelles; & c'est à quoi il faut attribuer les deux Traductions, qui même, selon notre avis, pourroient être réunies; étant probable que Jacob s'appuya tout à la fois sur son LIT & sur son BATON. Mais cela soit dit en passant.

Il n'y a que ces derniers mots, dans lesquels M... ait raison. Car quand on avance des choses peu judicieuses, il faut passer dessus comme chat sur braise. Trois ou quatre Remarques suffiront contre ce que soutient ici notre excellent Critique.

1. Jo

(a) Pag. 371, 372. (b) Connotation. Ce mot est tout nouveau pour moi. On ne le trouve point dans *Treux*.

(c) Cette idée. Quelle idée? Rien ne précède qui l'indique. Si M... s'apperoit de ce qu'il veut dire, pourquoi ne le dit-il pas clairement? Il entend sans doute l'idée de Dieu, comme d'un Etre que Jacob adora.

(d) Selon le sens. Apparemment qu'il y a d'habiles gens, qui traduisent contre le sens. Et on verra bien-tôt que M... est du nombre.

1. Je n'ai point nié, que le mot Hébreu que l'on traduit par *adora*, ne pût être rendu de cette manière. Au contraire, je l'ai supposé clairement, lorsque j'ai dit que le Dr. *Wetbam* verroit dans l'Original, que Jacob *s'appuya*, ou qu'il *adora*. Par-là, il est vrai, j'ai insinué que ce terme pouvoit recevoir dans cet endroit la première signification aussi-bien que la seconde. Et j'avoue que les raisons alléguées en sa faveur par Mr. *Le Clerc*, dans ses *Commentaires* sur la (a) Genèse, me paroissent extrêmement fortes. Ajoutez que ce Savant n'est pas le seul, qui soit dans cette pensée. Cependant quelque parti que prit un homme dans une chose aussi indifférente que celle-ci, je me garderois bien de lui en faire procès. Si dans un cas de cette nature il n'est pas permis de suivre ses idées, quand le fera-t-il ?

2. Ma pensée n'a point été, que le Dr. Anglois seroit surpris de lire dans l'Hébreu, que Jacob *s'appuya*, au-lieu de, qu'il *adora*; mais d'y voir, qu'il adora *sur le chevet de son lit*, au-lieu de ces mots, qu'il adora *le bâton de commandement*, ou *le Sceptre que portoit son fils*. En effet, il y a une différence si sensible entre l'une & l'autre de ces choses, qu'un homme qui ne s'y attend pas, ne peut qu'en être frappé.

3. Mais sur-tout, qui n'admireroit le goût fin & exact de ce formidable Censeur ? Sous prétexte que les mots Hébreux qui signifient l'un *un lit*, & l'autre *un bâton*, ne diffèrent que par les voyelles qui entrent dans leur composition,

quoi-

Quoique cette différence même en change (a) tout-à-fait le son ; il prétend que l'Historien sacré a pu vouloir exprimer ces deux choses tout à la fois ; & qu'en cas qu'il se soit servi du terme qui signifie *un lit*, il a voulu dire *un lit & un bâton* ; ou qu'il ait employé celui qui, dans l'usage ordinaire, désigne *un bâton*, il a eu dans l'idée *un bâton & un lit*. Et cela sans doute, parce qu'il y a une si grande connexion entre ces deux choses, que l'idée de l'une réveille nécessairement celle de l'autre. De grace, qu'il choisisse entre *le lit* ou *le bâton*. Qu'il prenne celui qu'il aimera le mieux, à la bonne heure. Mais qu'il se faisisse de tous les deux à la fois, c'est ce qu'il ne me paroît pas qu'il puisse faire avec la moindre ombre de justice ou de raison.

4. Je m'apperois dans ce moment d'une inexactitude de mon Censeur, qui m'avoit échappé je ne sai comment. *Il dit, que l'on peut réunir les deux sens, dont nous venons de parler, étant probable que Jacob s'APPUYA tout à la fois sur son lit & sur son bâton. Jacob s'appuya !* M... y pense-t-il ? Il venoit de dire, que quoique le mot Hébreu se trouvât plus de 150 fois dans la Bible, il ne se prenoit jamais dans cette connotation. Comment donc l'y prend-il ici ? Auroit-il déjà changé de sentiment ? Se feroit-il apperçu sur la fin du paragraphe, que l'idée de *bâton* étoit mieux liée avec celle de *s'appuyer*, qu'avec celle d'*adorer* ? Ou traduiroit-il comme il

(a) *Un bâton* s'écrit & se prononce en Hébreu *Mattab* ; & un *lit*, *Mittab*.

il fait à présent, par une espèce de complaisance pour moi ? J'aurois bien de la peine à croire le dernier. Il me paroît plus naturel d'attribuer cette petite contradiction à la négligence, avec laquelle il a composé son *Extrait*. *Il l'a fait à la hâte*, il en est convenu lui-même. Et lorsque l'on pense peu à ce qu'on dit, on court risque de dire ce qu'on ne pense pas ; ou même, de dire tout le contraire, comme il appert.

XII. Il est dit dans l'Épître aux Hébreux, Ch. XIII. v. 4. que *le Mariage est honorable entre tous*. Plusieurs Traducteurs de la Communion Romaine, pour nous enlever la preuve que nous tirons de ce passage en faveur du Mariage des Ecclésiastiques, l'ont rendu, que *le Mariage soit*, ou *le Mariage est honorable en toutes choses*. Je les ai cru (a) mal fondés. Mon Censeur approuve les raisons que j'en ai alléguées. Cependant, il doute (b). s'il falloit grossir de ce passage le nombre de leurs falsifications ; & voici sur quoi il s'appuye. La Grammaire, dit-il, souffre toutes ces manières (c) différentes de traduire, quoique la suite du discours ne les admette pas également, & que par-là la Version des Réformés François vaille mieux que celle des Catholiques-Romains. Quoi donc ! parce qu'une corruption n'est pas aussi grossière qu'une autre, s'ensuit-il qu'elle n'en soit pas véritablement une ? Ou bien ne devra-t-on être censé *Falsificateur*, que lorsque l'on agira contre les Règles de la Grammaire, & non quand on péchera contre celles de la

Raison ?

(a) Pag. 91. (b) Pag. 378.

(c) Il y a dans le Grec, ἐν παντι.

Raison? J'aurois cru, que ces dernières étant plus fixes, plus universelles, & par conséquent plus sacrées que les premières, une faute, qui les heurtoit de front, étoit aussi beaucoup plus considérable. D'ailleurs le sens, que les Protestans donnent à ce Texte, est si visiblement lié avec le but de l'Auteur Sacré, avec la suite de son discours, comme je crois l'avoir démontré, qu'il ne semble pas qu'on puisse lui en préférer un autre sans agir par des vues étrangères, sans chercher à se tromper, ou à tromper les autres. Telle est pourtant la prévention de mon Censeur, en faveur du principe sur lequel il raisonne, qu'il s'attache à le défendre, même contre des objections imaginaires. *Il ne sert de rien contre ceci,* ajoute-t-il immédiatement, *d'alléguer Clément d'Alexandrie, ou l'autorité de Mrs. Beaufrère & Lefant.* Eh! comment l'aurois-je fait? N'ayant pas le don de deviner, je n'ai pas prévu sa difficulté, & ainsi il ne m'est point venu en tête de la prévenir. J'ai été si éloigné d'alléguer ces Auteurs pour réfuter ce que M... avance ici, que quand j'ai cité *Clément d'Alexandrie*, c'a moins été dans la vue d'autoriser le sens grammatical que les Protestans donnent au passage en question, que pour établir leur sentiment sur le Mariage des Ecclesiastiques. Et pour Mrs. de Beaufrère & Lefant, si j'ai produit leur opinion, ce n'a point été sur l'endroit des Hébreux dont il s'agit à présent, mais sur le passage de la I. Corinth. IX. 5. que j'examine dans le paragraphe suivant. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à consulter la page 91 de mon Ouvrage. A quoi donc

donc pensoit notre Critique ? Où avoit-il les yeux ? En vérité, un homme aussi distrait que lui, quand il compose, feroit bien de le choisir un ami, qui lui rappellât souvent ces avis salutaires : (a) *Réfléchissez avant d'écrire. Hâtez-vous lentement.*

XIII. St. Paul exige, I Tim. III. II. des *Femmes des Diacres*, qu'elles soient *graves* ou *pudiques*. On lit dans la Traduction de *Bourdoux*, il faut qu'elles soient *publiques*. 1. Choqué de l'idée, qu'une telle exhortation présente d'abord à l'esprit, je me suis écrié, (b) *Morale nouvelle & tout-à-fait extraordinaire ! M...* rend ainsi ces dernières paroles, (c) *nouvelle Morale, Morale étrange ! Apparemment qu'il a trouvé de la grace dans cette expression, Bonnet blanc, blanc Bonnet*, puis qu'il a cru devoir l'imiter : à lui permis. 2. Résolu pourtant de ne pas agir à la rigueur avec les Auteurs de cette Version, j'ai insinué, qu'il pouvoit y avoir ici une faute d'impression. M... paroît en colère, de ce que je ne l'ai pas affirmé positivement & sans détour. Mais je le prie d'être persuadé, que si je ne l'ai pas fait ici, comme je l'ai fait sur deux autres endroits de cette même Traduction, j'ai eu mes raisons. Il s'est trouvé des Controversistes Romains, qui, pour se débarrasser d'une objection accablante, ont donné à ce passage un sens suivant lequel *les Femmes des Diacres*, non seulement pouvoient sans crime, mais même devoient dans l'ordre, être *publiques*. J'ai soupçonné qu'il n'étoit

(a) *Mentem praeoccupat ne tua penam cave. Festina lente.*

(b) Pag. 92. (c) Pag. 379.

n'étoit pas impossible que des gens du caractère de ces Messieurs, l'eussent admis. Mais comme dans le fond ce n'étoit qu'une conjecture, je n'ai pas cru devoir la hasarder dans un Ouvrage de la nature du mien. D'autre côté, n'étant pas certain qu'elle fût fautive, je n'ai pas voulu paroître la rejeter absolument. C'est ce qui m'a engagé à m'exprimer d'une manière douteuse, & à dire, ou qu'il y avoit ici une faute d'impression, ou que les Traducteurs avoient eu quelque vue, qu'il n'étoit pas aisé de deviner. Où est mon crime?

XIV. M... n'est pas toujours aussi positif dans ses Remarques, qu'il l'a paru jusqu'ici. Il s'exprime quelquefois de manière, qu'on ne sait s'il m'approuve, ou s'il me blâme. Je me bornerai à un seul endroit, pour abrégé. St. Pierre (a) exhorte les Anciens à paître le Troupeau, qui leur est commis, non pas, comme *ayant domination sur les Héritages du Seigneur*. Une bonne partie des Traducteurs Catholiques ont rendu ces dernières paroles, comme si elles contenoient une défense *de dominer sur le Clergé*. Il y en a même qui, bien qu'ils conviennent qu'elles ne renferment pas nécessairement un tel sens, ne laissent pas de le leur donner. J'ai montré qu'elles n'en étoient point du tout susceptibles; & sur la (b) fin, j'ai tiré une conséquence, qui m'a paru très naturelle & tout-à-fait de saison; mais que M... exprime en termes fort équivoques. Mr. Serces, dit-il, (c) *croit voir dans la Traduction, qui défend de dominer sur le Clergé, que si jamais*

(a) I. Epit. V. 3. (b) Pag. 86. (c) Pag. 377.

jamais les Ecclesiastiques Romains gagnaient le dessus en Angleterre, ils ne voudroient point reconnoître la Suprématie Royale. Est-ce donc là un soupçon si mal fondé ? Ou plutôt, n'est-il pas suffisamment autorisé par la théorie & par la pratique de ces Messieurs ? L'Histoire d'Angleterre toute seule ne fournit-elle pas des preuves authentiques de leur disposition à cet égard ? Et si je crains que constans dans leurs principes, ils pourroient être tels à l'avenir qu'ils ont été par le passé, ai-je si grand tort ? Si mon Censeur le croit, que ne le dit-il clairement ? Et s'il ne le pense pas, pourquoi s'exprimer avec ambiguïté ? A-t-il craint les Protestans, ou voulu ménager les Catholiques ?

Mais en voilà assez, & peut-être trop, sur le premier genre de réflexions que fait mon Censeur ; passons à celles du second ordre, qui portent sur les autorités que j'ai citées, & qui renferment des leçons importantes pour tous les Controversistes Protestans.

S E C O N D C H E F.

I. La première leçon qu'il leur donne, regarde les matières sur lesquelles ils doivent insister, & celles sur lesquelles ils ne doivent pas s'arrêter. Pour bien prendre sa pensée, rapprochons divers passages, & comparons-les avec soin les uns avec les autres. Une Décrétale d'Innocent III établit, que le Pape dispense contre l'Apôtre, contre le Vieux Testament, & en fait de Vœux aussi bien que de Sermens. Après avoir mûrement pesé
les

les divers degrés d'importance de ces différentes propositions, voici comment M... règle le pas entre elles. (a) *Cette dernière branche*, dit-il, *savoir*, que le Pape dispense des Sermons, *demande un peu d'attention*, la Société Civile y étant particulièrement intéressée. S'agit-il, au contraire, du mépris scandaleux que l'on témoigne dans l'Eglise Romaine pour l'Ecriture, il décide, que (b) *c'est un sujet rebattu*, sur lequel, pour peu qu'on s'étende, on court risque d'en dire trop. Si un Auteur se résout à lui donner une douzaine de lignes, il pourra, à l'exemple de notre zélé Protestant, les remplir des blasphèmes, que l'on a vomis contre cette Ste. Parole; mais il pourra se dispenser de dire un mot, pour en faire sentir l'impiété. Produis-je (c) comme une falsification des Ecrits sacrés, la Version que Mrs. de Port-Royal ont donnée du passage des Hébreux Ch. XI. vs. 21, qu'ils ont traduit, *Jacob s'inclina profondément devant le Bâton de commandement que portoit son Fils*: c'est une chose que j'aurois pu passer sous silence, le passage (d) étant un peu trop connu, ce semble, pour pouvoir en imposer. Que conclurre de tout cela? Il me semble à mon tour, que des Théologiens Protestans peuvent en tirer deux excellentes Règles, qu'ils ne doivent jamais perdre de vue dans la composition de leurs Ouvrages contre l'Eglise Romaine. La première est, que les propositions, qui intéressent particulièrement la Société Civile, comme est celle-ci, que le Pape dispense des

Sermons,

(a) Pag. 366. (b) Pag. 365.

(c) Pag. 70—72. (d) Pag. 371.

Sermens, demandent un peu d'attention, & que s'il s'élève des *Pandulphes* & des *Durands*, qui prétendent les établir, ils ne doivent rien négliger pour leur faire tête & les terrasser. Au-lieu que si l'on s'avise de soutenir, que le Pape dispense contre l'Apôtre, contre le Vieux Testament, ils peuvent se dispenser d'y faire attention; au moins, notre Casuiste ne leur en prescrit aucune. La seconde Règle est, que dès qu'un sujet est un peu trop connu, dès qu'il est rebattu, ils ne doivent pas s'y arrêter; mais toujours craindre d'en dire trop.

1. Je frémis d'horreur, je l'avoue, de penser que ce Critique ait pu s'exprimer de manière à faire naître de telles idées. Quoi! les matières qui intéressent la Société Civile, demanderont un peu d'attention (M... auroit pu dire, qu'elles en demandent beaucoup, sans craindre d'en être desavoué); & celles, qui intéressent la Société Religieuse, n'en exigeront-elles point? Devra-t-on s'opposer vigoureusement au Pape, quand il prétendra dispenser des sermens, entant que liens qui unissent les hommes entre eux; & le laissera-t-on faire, quand il renversera les fondemens de la Religion Judaïque & de la Chrétienne, quand il dispensera contre le Vieux Testament, contre l'Apôtre? L'utilité des hommes méritera-t-elle tout notre zèle, & la gloire de Dieu ne nous touchera-t-elle point?

2. Mais de plus, on peut dire que la seconde Règle détruit la première. Car dans le fond, les Disputes, que nous avons avec l'Eglise Romaine sur des sujets qui intéressent la Société Civile, n'ont

n'ont pas été traitées moins souvent, ni moins amplement, que celles qui concernent l'honneur de Dieu & les mystères de notre Foi. Et si on étoit autorisé à passer légèrement sur le mépris témoigné pour l'Ecriture Ste, parce que c'est là un *sujet rebattu*, par la même raison on ne devroit apporter aucune *attention*, quand le Pape empiète sur les Privilèges des Peuples, ou sur les Droits des Souverains. Je ne sai comment notre Aristarque se tirera de ce mauvais pas, si ce n'est en disant qu'il n'a pas fait *attention* à ce qu'il écrivoit. Et je le croirois très volontiers, Mais une idée se présente à mon esprit. Peut-être M... connoit-il des sujets, qui nous séparent d'avec le Siège de Rome, lesquels n'ont pas encore été entamés, ou que l'on n'a fait qu'effleurer; des questions qui n'ayant point été *rebattues*, ou qui *étant peu connues*, méritent toute l'application des Savans modernes, qui sans cela se trouveroient ici congédiés, & remerciés de leurs services passés & à venir. S'il a fait une telle découverte, il obligera sans doute le Public, en la lui communiquant.

3. Voici un cas, qui arrive tous les jours, & nous en avons un exemple tout récent. Mr. l'Evêque de *Marseille*, à l'occasion de deux Sermons publiés à Genève (a) par Mrs. les Professeurs *Turretin* & *Maurice*, sur la Réformation de cette République, a donné depuis peu une *Instruction Pastorale*, où l'on ne voit, à ce que j'apprens, que les mêmes difficultés contre les principes de notre heureuse Réformation, &

Tom. XVIII. Part. II,

G g

les

(a) En 1735.

les mêmes injures contre nos Réformateurs, dont *Maimbourg* s'étoit servi. Que faire dans ce cas, ou dans tout autre semblable? Si on réplique, on ne pourra éviter de dire des choses rebattues. Et si on le tait, la vérité en pourra souffrir: ses ennemis feront regarder un tel silence, comme un effet de l'impuissance où l'on se trouve de répondre. Un petit mot d'éclaircissement de la part de notre judicieux donneur d'avis seroit ici très nécessaire.

II. Mais un Article à l'égard duquel j'ai commis faute sur faute, & sur lequel les Controversistes Protestans ne sauroient prendre trop de précautions, s'ils ne veulent pas encourir l'indignation de mon Censeur, c'est celui des *Citations*.

I. Leur principale attention doit être de n'en produire aucune de la seconde main. Je conviens qu'il seroit à souhaiter que l'on eût tout vu, tout lu, que l'on pût toujours recourir aux Originaux. Ce seroit une grande satisfaction pour les Auteurs, & le Public y gagneroit considérablement. Mais il me paroît aussi que dans l'état où sont les choses, il n'y a point d'Ouvrages qu'il dût être plus licite de citer sur la foi des Savans, que ceux des *Théologiens Scholastiques*. Je l'avouerai ingénuement, je ne les ai jamais lu; & je doute qu'à cet égard l'érudition de M... soit fort étendue. De plus, quand j'aurois voulu les consulter, en-vain les aurois-je cherché dans les Bibliothèques de mes Amis, ils ne les estiment pas plus que moi. Obligé cependant d'exposer leurs sentimens sur divers sujets, j'ai cru que je ferois beaucoup mieux de citer leurs

leurs paroles en indiquant l'Auteur qui me les avoit fournies, que de les rapporter simplement & comme de mon chef. D'un côté la modestie, & un respect scrupuleux pour la vérité, me paroissent exiger de moi une telle conduite. De l'autre, en prenant ce parti je ne me rendois point responsable des fautes, qui auroient pu se trouver dans les Citations. Il est vrai, que je n'avois aucun lieu d'y en soupçonner. Mr. De Meuliz, de qui j'en ai emprunté le plus grand nombre, étoit un très habile homme. Il vivoit dans un tems où ces lectures étoient à la mode, & même absolument nécessaires; il paroît les avoir faites avec soin; non seulement, il rapporte le sens des Auteurs qu'il allègue, il cite leurs propres paroles en marge. J'aurois pu les copier d'après lui, & paroître sçavoir à aussi peu de frais que M. ..., qui se fait un pirovable (a) mérite d'une Citation Latine, que j'aurois pu produire tout comme lui, si je n'avois recherché la brièveté. Telles sont les raisons, que j'ai eu pour me contenter de citer en plusieurs occasions, sur l'autorité des Savans dont j'avois lu les Ecrits. J'espère qu'elles me feront plus d'honneur que de tort, dans l'esprit de toute personne équitable & judicieuse. Du reste je puis assurer, que toutes les fois que j'ai été à portée de consulter des Originaux, je l'ai fait. C'est une méthode, que j'ai constamment observée dans la partie principale de mon Ouvrage, qui traite des falsifications insérées dans les Versions du N. Testament. Aussi M. ... ne m'a-t-il accusé

nulle part, d'avoir cité à faux. Et cela seul qu'il ne l'a pas fait, dans la disposition d'esprit où il étoit à mon égard, est pour moi une espèce de démonstration que la chose ne m'est pas arrivée.

Mais il y a plus : non seulement il me fait un crime de vivre d'emprunt, il ne veut pas me permettre de subsister sur mon propre fonds. C'est-là sans doute réduire son homme *au petit pied*. Il se déclare ennemi juré des Citations, les condamne en gros & en détail ; il n'en peut souffrir d'aucune espèce.

2. Pour faire toucher au doigt le danger manifeste de la défense de se marier, faite aux Ecclésiastiques dans l'Eglise Romaine, j'avois cité (a) quelques exemples des mauvais effets qu'elle avoit produit. Me fusse-je un peu étendu sur cette matière, j'aurois cru, puisqu'elle *intéressoit la Société Civile*, pouvoir me flatter de l'approbation de mon Censeur. Mais par l'événement je me serois trompé. Au-lieu de quantité de faits, que j'aurois pu alléguer, je me suis borné à trois, que je n'ai même fait qu'indiquer dans une petite Note. Mais il n'a pu se résoudre à leur faire grace, persuadé que *ce (b) n'étoit pas de quoi il s'agissoit*. Les deux premiers étoient connus, & par-là pouvoient n'être pas du goût d'un homme comme lui, qui fait profession de n'aimer que (c) *ce qui a quelque chose de nouveau*. Mais le troisième paroissoit pour la première fois sur la Scène. C'est celui du Père *Felice Lunetti*. Dès-là, on auroit cru qu'il auroit dû le voir de bon

(a) Pag. 89. (b) Pag. 377. (c) Pag. 358.

bon œil. Mais point du tout. Celui-ci a encore le malheur de lui déplaire, d'être condamné à rentrer dans son obscurité. Et pourquoi? Parce que je le tire de mon Trésor de (a) *Curiosités*. Ce Critique, il faut l'avouer, est délicat jusqu'à la bizarrerie. Il est bien difficile de gagner ses bonnes grâces. Ce qu'il y a de vrai, c'est que je ne me suis point vanté de posséder aucunes *Curiosités*. On le croiroit, à l'entendre; mais il ne l'insinue, que pour me rendre ridicule. Je veux pourtant bien qu'il sache que si dans le cours de mes Lectures ou de mes Voyages, j'avois fait quelques Remarques qui méritassent ce nom, je me ferois un devoir de les communiquer au Public, sans me mettre en peine de ce que des esprits chagrins ou envieux en pourroient penser.

Les Traducteurs de *Bourdeaux* ont étrangement défiguré un passage de (b) St. Paul sur la matière du Mariage. Ils mettent dans la bouche de cet Apôtre une exhortation, qui ne tend pas à moins, qu'à faire de chaque famille le Couvent le plus austère. *Ne vous donnez pas le devoir l'un à l'autre*, lui font-ils dire aux gens mariés, *si ce n'est par un consentement mutuel*. J'ai soupçonné, (c) que par une telle Version, on avoit voulu autoriser la pensée de certains Fanatiques de l'Eglise Romaine, qui ont cru qu'une sorte de perfection à laquelle des personnes unies par le mariage devoient aspirer, étoit de vivre ensemble comme frères & sœurs. Cette idée m'a paru si creuse, si absurde, que j'ai craint qu'on

Gg 3

nc

(a) Pag. 377. (b) I. Cor. VII. 5. (c) Pag. 97.

ne m'accusât d'en imposer, si je ne citois des exemples de gens qui parussent l'avoir admise. J'en ai donc produit trois au bas de la page, & j'ai cru ne rien faire que de très à propos. Mon Censeur n'est pas de cet avis : selon lui, je me suis rendu coupable d'une sottise vanité. Mon unique vue a été de faire (a) parade de quelques lectures modernes. Quel fonds d'équité ! Quelle charité à juger des intentions secrètes ! Mais en même tems, quel bon-sens ! Voudrois-il donc, que j'allasse chercher dans l'antiquité des exemples de superstitions toutes modernes ? Si c'est là la méthode, assurément ce ne sera jamais la mienne.

3. Mais s'il méprise les Citations tirées d'Auteurs modernes, peut-être respecte-t-il celles que l'on puise chez les anciens. Point du tout. Il affecte une antipathie invincible pour les uns & pour les autres. J. Christ vouloit, que (b) tout Scribe bien instruit pour le Royaume des Cieux, fut semblable à un Père de famille, qui tire de son Trésor des choses nouvelles, & des choses anciennes. Pour mon Censeur, voici comment il s'exprime. Il ne sert de (c) rien d'alléguer des Auteurs anciens ou des Auteurs modernes, Clément d'Alexandrie, ou l'autorité de Mrs. Beausobre & Lénfant. Mais j'en appelle à tout homme de bon sens ; pourquoi ne serviroit-il de rien de citer Clément d'Alexandrie en faveur du Mariage des Prêtres, s'il l'approuve dans les termes les plus formels ? Pourquoi ne pourroit-il être un bon Garant de la Foi & de la Pratique de son tems ?

C'est

(a) Pag. 380. (b) Matth. XIII. 52. (c) Pag. 378.

C'est ce que je ne puis concevoir. Et pour l'autorité de Mrs. de Beausobre & L'enfant, sur laquelle je parois m'appuyer (a), si je la produis sur 1 Corinth. IX. 5, c'est par un principe de justice, qui n'est peut-être pas bien connu de mon Censeur. Ces Mrs. ont eu sur ce passage une idée qui m'a paru juste, & que je n'avois pas d'abord eu moi-même. Je l'ai adoptée; mais craignant, que si je la donnois comme étant mienne originairement, on ne m'accusât d'être plagiaire, j'ai cru devoir indiquer la source où je l'avois puisée, & par-là lui concilier plus de crédit.

4. Enfin, M... déclare nettement, qu'il ne veut entendre à aucune composition sur la matière des Citations. Il décide d'un ton de Maître, (b) qu'il faudroit se défaire d'employer des autorités, sur-tout lorsqu'on a à faire avec ceux de Rome, à qui on reproche de se laisser mener par l'autorité. Une manière de s'exprimer aussi générale, aussi indéterminée, semble porter sur tout, bannir les autorités anciennes, aussi-bien que les modernes. Mais pourquoi seroit-il défendu d'en citer, que ceux contre qui l'on dispute font profession de respecter? Mrs. de l'Eglise Romaine prétendent établir leurs dogmes particuliers sur le sentiment des Pères. Par quelle raison ne pourroit-on pas tâcher de les convaincre, que ces mêmes Pères, qu'ils croient leur être favorables, leur sont tout-à-fait contraires? Les preuves, qu'en tirent les Protestans, sont autant d'arguments *ad hominem*. Notre Aristarque voudroit-

G g 4

(a) Pag. 25. (b) Pag. 379.

il faire main-basse sur tous les raisonnemens de cette espèce ? D'ailleurs, a-t-il bien pensé à ce qu'il faisoit quand il a prononcé un tel Oracle ? Ce n'est pas sur moi seul, que porte sa sentence ; elle s'étend sur tout ce qu'il y a eu de plus grands hommes parmi les Réformés, les *Stillingsfleet*, les *Tillotsons*, les *Daillys*, les *Aubertins*. Selon lui, ces Mrs. ont eu extrêmement tort, de combattre ceux de Rome par leurs propres armes, & de se servir pour les accabler de l'autorité des Pères, à l'ombre de laquelle ils se croyoient en sûreté. S'il approuve leur conduite, il ne faudroit trouver mauvais que je cite *Clément d'Alexandrie* en faveur du Mariage des Prêtres. Ou s'il veut me blâmer, il faut qu'il les blâme aussi. En vérité il est étonnant, qu'un homme inconnu jusques ici dans la République des Lettres, ose s'y ériger (a) en Dictateur, & condamner prévotablement la conduite d'aussi grands Serveurs de Dieu. Mais telles sont les extrémités où conduit la démangeaison de critiquer : on s'est mis en tête de décréditer un Ouvrage, à quelque prix que ce soit ; & sans s'en appercevoir, on fait procès à la Raison, on s'élève contre les noms les plus respectables.

Cependant, je composerois volontiers avec mon Censeur, & m'engagerois à ne citer jamais contre Mrs. de l'Eglise Romaine, ni Pères, ni Savans modernes : mais sous cette condition, qu'il les engage premièrement à n'en alléguer ja-

mais

(a) *Est genus hominum, qui esse primos se omnium verum volunt,*

Nec sunt. Terent. Eunuch. Act. II. Sc. II. v. 17.

mais aucun contre nous , à ne tirer leurs preuves que de la simple Parole de Dieu , & des Règles que prescrit une saine Critique pour l'explication des Livres anciens. Cela fait , il peut être assuré qu'il n'aura jamais lieu de se plaindre de moi , ni je croi d'aucun Controversiste Protestant. Tous penseront lui avoir une obligation infinie , pour avoir trouvé un moyen aussi sage de diminuer le nombre & d'abrèger la longueur des disputes. Ainsi c'étoit aux Catholiques , & non aux Protestans , à qui il auroit dû adresser ses leçons.

III. 1. Il seroit naturel de penser , qu'un Censeur rigide est extrêmement sur ses gardes , pour éviter les défauts qu'il reprend , & sur-tout pour ne pas donner dans de plus grands encore. Mais tel n'est point le tour d'esprit de notre Journaliste. Ce qu'il blâme dans les productions des autres , il l'approuve dans les siennes. Il m'accuse de *faire parade de quelques Lectures modernes* , me fait un crime d'en tirer quelques Citations , quoiqu'elles conviennent parfaitement aux sujets , sur lesquels j'en fais usage. Cependant , sans qu'il y eût de nécessité , il leur en joint trois (a) ou quatre , toutes tirées *des Lectures modernes* qu'il a faites lui-même. Apparemment qu'il a des droits , qui lui sont particuliers ; je n'ai garde de les lui disputer. Bien loin de me formaliser de ce qu'il s'en est servi , je l'en remercie volontiers ; en le faisant il m'a appris certains faits que j'ignorois , & je lui promets que dans l'occasion je lui en ferai honneur :

G g 5

Fas

ter comme il a fait, le rende plus circonfpect à l'avenir, & l'oblige à favoriser les desseins de ceux qui n'ont que de bonnes vues, au-lieu de les traverser malignement & à la hâte. A cette condition, je veux bien oublier le passé.

Tel est le procès, qu'il y a entre M... & moi. Le croyant suffisamment instruit, j'en abandonne volontiers la décision au Public. On a vu dans la *Bibliothèque Britannique*, les Pièces que mon Agresseur avoit à produire contre moi. Je ne pourrois, Messieurs, que sentir une vive satisfaction, si celles que je puis fournir pour ma défense, avoient le bonheur de paroître dans une *Bibliothèque Raisonnée*, telle que la vôtre; daignez me faire la grace de les y insérer, vous me confirmerez par-là dans les sentimens de reconnoissance & de respect, avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

MESSIEURS,

Votre très humble, & très
obéissant serviteur,

De Londres le
4 Avril, V.S.
1737.

J A Q U E S S E R C E S.

ARTICLE VIII.

LETTRE de Mr. le Président BOUHIER,
aux Auteurs de cette Bibliothèque.

LEs Livres de vos Provinces, Messieurs, parviennent si tard à la nôtre, que ce n'est que de-

Depuis peu de jours, qu'en parcourant le Tome XIII. de votre curieuse Bibliothèque, j'y ai trouvé une Lettre de Mr. Maffon, contenant ses Réflexions sur une Dissertation, que je fis il y a quelques années, au sujet d'une Médaille de Vaballathus. Mr. Des Maizeaux, à qui cette Lettre a été écrite, avoit bien voulu m'en faire part dans le tems qu'elle n'étoit encore que manuscrite; & lorsque je l'en remerciai, je lui promis, si ma mémoire ne me trompe, de lui envoyer quelques Remarques sur ces Réflexions; moins dans le dessein de contredire ce savant Homme, dont les lumières en ce genre de Littérature sont fort supérieures aux miennes, que pour lui proposer mes doutes. Depuis ce tems je me suis trouvé tellement surchargé d'affaires, qu'elles m'ont peu à peu fait oublier ce projet, & que peut-être n'y serois-je jamais revenu, si la lecture de la Lettre imprimée ne m'en avoit rappelé le souvenir. Mais puisqu'on a jugé à propos de la rendre publique par votre moyen, j'espère que vous me permettrez de me servir de la même voie, pour expliquer ce que je pense aujourd'hui sur cet article.

J'adhère sans peine aux savantes conjectures de Mr. Maffon sur l'Etymologie du nom de Vaballathus. Il est sûr que les Orientaux mêloient souvent dans leurs noms ceux de leurs Divinités. Cela est connu de tous les Savans.

Il y a plus de doute sur les Médailles de ce Prince, où quelques Antiquaires ont lu : ΑΥΤ. ΕΡΜΙΑC ΟΥΑΒΑΛΛΑΘΟC ΑΘΗΝΟΥ, & d'autres: ΑΥΤ. ΕΡΩΙΑC &c.

Mr.

M. Maïsson est du nombre de ces derniers. Mais il croit que cette Légende doit être lue en cette sorte : **ΠΥΑΒΑΛΛΑΘΟΥΣ ΑΘΗΝΩΝ ΑΥΤ. ΕΡΩΙΑΣ**; & il explique ces deux derniers mots : *Empereur d'Orient*.

Il est bon d'arrêter ici un moment. Je conviens qu'**ΕΡΩΙΑΣ** auroit pu avoir cette signification. Mais qu'on ait pu dire **ΕΡΩΙΑΣ**, pour **ΕΡΩΙΑΣ**, c'est ce que j'ai peine à me persuader. Je sais bien, que parmi les Grecs il y avoit des Peuples, qui inféroient volontiers dans leurs mots la Lettre P. Mais 1. il faudroit montrer que les *Syrs-Macédoniens* en usoient ainsi communément, & c'est ce qu'on auroit peine à faire. 2. La Langue Grecque n'étoit point d'un usage fort ordinaire chez les Palmyréniens. Cela est si vrai, que suivant Trebellius Pollio (a), les enfans de Zénobie ne parloient Grec, que rarement, & avec peine; parce que leur Mère avoit pris moins de soin de leur faire apprendre cette Langue, que la Latine. Cela étant, il n'étoit pas naturel que les Palmyréniens, en faisant frapper leurs Médailles, employassent un dialecte de cette Langue, autre que le commun. Je crois donc, en attendant qu'on lève ces difficultés, qu'il faut chercher quelque autre sens au mot **ΕΡΩΙΑΣ**, s'il est possible; ou s'en rapporter aux Antiquaires, qui ont lu **ΕΡΩΙΑΣ** sur les Médailles dont il s'agit, du nombre desquels est en dernier lieu le célèbre P. Banduri (b).

Ce

(a) Trebell. Pollio, *lib. XXX* *cap. 20*.

(b) Le P. Banduri, *Imper. Orient. Tom. I. pag. 395. et seq.*

Ce dernier parti m'a toujours paru, & me paroît encoré le plus sûr. Les Inscriptions Palmyréniennes, que le tems nous a conservées, nous apprennent, que les Citoyens de Palmyre joignoient quelquefois un nom Grec à celui de leur idiôme. Ainsi il est très possible, que Vaballathus ait été aussi appelé Hermias.

La seule chose, qui fait de la peine, est que beaucoup d'habiles Connoisseurs, & sur-tout Mr. Maïsson, ont lu ΕΡΩΙΑC, sur celles de ces Médailles, qui leur ont passé par les mains. C'est un fait, dont je ne doute pas, & le P. Banduri en a cité aussi une pareille. Mais comme la troisième lettre de ce mot, écrite en cette sorte w, ressemble parfaitement à un m renversé, il se peut faire que le Graveur s'y soit mépris. On en trouve divers exemples dans les anciennes Inscriptions. C'est ainsi que dans celles de Gruter, DCCCLXXVII, 13. on lit: w. L. pour M. L. & dans celles de Florence, recueillies par Mr. Gori, pag. 256: PRIWIGENI pour PRIMIGENI. Il y a un grand nombre de pareils changemens de lettres dans ces sortes de Monumens. J'en ai remarqué quelques-uns dans mon Explication des Marbres de feu Mr. Le Bret (a), & il me seroit aisé d'en ajouter plusieurs autres.

Mr. Maïsson convient lui-même, que l'η à trois traits peut facilement se prendre pour un m sur des Médailles mal conservées. Est-il plus difficile d'y prendre un m pour un η à trois traits? On sait d'ailleurs, que comme dans les anciens Monumens on a souvent employé w pour η, de même

(a) Pag. 6.

même on a employé quelquefois N pour M. Je me souviens d'avoir vu dans une Inscription du Recueil de Fabretti (a), NHN pour MHN. On pourroit sans doute en trouver d'autres exemples. Je me range donc par provision du côté de ceux, qui lisent sur les Médailles: AYT. EPMIAC OYABAAAΘOC AΘHNOY.

Mais qui est cet Athénas, que ces Médailles font Père de Vaballathus? Cela ne laisse pas d'être embarrassant. Nous convenons, Mr. Masson & moi, que Zénobie étoit la Mère de Vaballathus. Or elle a été Femme d'Odénat. D'où j'avois soupçonné, que le nom AΘHNAC pourroit bien être la même chose, que le Syrien ODENATH, dont les Grecs avoient seulement adouci la rudesse.

Mr. Masson a rejeté cette conjecture, & je la rejette sans peine avec lui. J'entre même assez volontiers dans sa pensée, qu'Athénas étoit le premier mari de Zénobie, & qu'elle avoit eu de lui Vaballathus. C'est aussi le sentiment de Mr. Breitinger, savant Professeur de Zurich, qui l'a établi avec beaucoup d'érudition dans une Lettre, qu'il m'écrivit à ce sujet le 15 Janvier 1734.

Si le fait est vrai, comme il est fort vraisemblable, je ne vois point d'autre moyen de sauver la petite contrariété, qui se trouve sur ce point entre Vopiscus, & Trebellius Pollio, qu'en supposant une chose, qui n'est pas sans apparence. C'est qu'après la mort d'Odénat, Zénobie sa Veuve avoit d'abord fait reconnoître

pour

(b) Fabretti, Pag. 391. n. CX.

pour Roi de Palmyre son Fils aîné Vaballathus, soit qu'il fût plus agréable au Peuple, que les Enfans d'Odénat, soit qu'elle l'aimât davantage. Mais peu de tems après ce Fils n'ayant sans doute pas voulu suivre les conseils de sa Mère, & se laissant d'être gouverné par elle, se sauva de Palmyre, où elle étoit la plus forte, & alla régner en quelque partie de l'Orient, où il prit le titre d'Empereur, & s'y maintint quelques années, comme je l'ai marqué en ma Dissertation. Ce fut alors apparemment que Zénobie fit couronner en sa place les deux jeunes Fils, qu'elle avoit eu d'Odénat, Timolaüs, & Herennianus, & que par-là elle donna lieu à Trebellius Pollio de dire, qu'elle avoit régné sous leurs noms. On peut même juger par ses Médailles, qu'elle prit le nom de Reine environ deux ans après la mort d'Odénat.

Je ne parlerai point du tems, où Vaballathus commença à régner. Ce point me paroît avoir été fort bien traité par Mr. le Baron de la Bâtie, dans la Réponse qu'il fit à ma Dissertation, & qui fut imprimée dans les Mémoires du R. P. Des Molets (a). Il me semble même qu'il n'a pas mal défendu la Légende de la Médaille, citée par feu Mr. Vaillant, où il a lu : *ΑΥΤ. ΕΡΜΙΑC ΟΥΑΒΑΛΛΑΘΟC ΑΘΗΝΟΥ Λ. Ζ.* Je suspens néanmoins mon jugement, jusqu'à ce qu'il ait plu à Mr. Maffon de s'expliquer sur les raisons

(a) Continuat. des Mémoires de Litterat. Tom. IX, pag. 443.

sons qu'il a eues de suspecter cette Médaille, & sur les autres éclaircissemens qu'il nous annonce, par rapport au commencement & à la durée du Règne d'Aurélien. Il me permettra de les lui demander au nom de tous les Gens de Lettres, qui sont cas comme moi de son savoir, & de sa critique.

Pour ce qui est de l'explication, que j'ai donnée à la Médaille Latine de Vaballathus, où quelques Médailhistes ont lu VCRIMPR, d'autres VCRIMOR, & d'autres enfin VCRIMDR; comme je ne l'ai proposée qu'en doutant, j'en laisse volontiers le jugement aux Savans.

Ce que je leur puis certifier, c'est que j'ai recouvré depuis peu une Médaille de ce Prince en petit bronze, où l'on lit très distinctement VCRIMO. La lettre R, qui termine ce mot, quoiqu'à demi effacée, ne laisse pas de s'y faire reconnoître. Mr. Beger (a) assure, qu'il y en a une toute pareille dans le Cabinet du Roi de Prusse.

Je suis donc très persuadé, que c'est la vraie leçon de cette Médaille. Comme dans celles de ce tems-là le P, le D, & l'O se ressemblent extrêmement, il ne faut pas être surpris, qu'on s'y méprenne. Ainsi, au-lieu que j'expliquois la Légende: *Vir Clarissimus, Restitutor Imperii Romani*, je préfère aujourd'hui de lire: *Restitutor Imperii Orientalis*.

Et il ne faut pas s'étonner, qu'Aurélien per-

mit

(a) Beger, *Thesaur. Brandeb.* Tom. III. pag. 164.

Avril, Mai & Juin, 1737. 483

mit à Vaballathus de prendre une pareille qualité. Car, outre que cet Empereur se distinguoit assez en prenant celle de **RESTITVTOR ORBIS**, il étoit juste qu'il reconnût par quelque marque éclatante l'obligation qu'il lui avoit, d'avoir soumis la Reine Zénobie. D'ailleurs il s'acquittoit ainsi en sa personne de ce que l'Empire Romain devoit à sa Famille, pour la conservation de l'Empire d'Orient, comme Aurélien l'avoit lui-même. Car dans la Lettre (a), qu'il écrivit au Sénat pour se justifier d'avoir traité si doucement Zénobie, il avoua, qu'elle avoit rendu un service essentiel à la République, en s'opposant aux entreprises des Parthes, *cum sibi, vel liberis suis, Orientis servaret Imperium*. Voilà, si je ne me trompe, la source du Titre, auquel fut réduit Vaballathus, quand il ne lui fut plus permis de prendre celui d'Empereur.

Je n'avois cependant proposé cette explication, qu'en attendant qu'on en fournît une plus plausible. Mais puisqu'on n'en propose aucune autre, je ne vois pas de raison pour m'en départir quant à présent.

Je suis, &c.

A Dijon ce 19 Novembre
1736.

(a) Trebell. Pollio, in XXX Tyrann. Cap. 30.

ARTICLE IX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

D. E. L O N D R E S.

LE Sieur Brindley, Libraire de M. le Prince de Galles, vient de réimprimer l'*Art de monter à Cheval* du Duc de Newcastle, sur l'Edition que ce Seigneur en donna à Anvers en 1657, sous ce titre: *Méthode & Invention nouvelle de dresser les Chevaux, par le très noble, haut, & très puissant Prince Guillaume, Marquis & Comte de Newcastle &c. Oeuvre auquel on apprend à travailler les Chevaux selon la Nature, & à parfaire la Nature par la subtilité de l'Art: traduit de l'Anglois de l'Auteur; par son commandement; & enrichi de plus de quarante belles figures en taille douce. Seconde Edition.* Cet Ouvrage si estimé des Maîtres de l'Art, Messieurs de Solleysel, de la Guérinière &c. étoit devenu extrêmement rare & d'un prix excessif; ce qui venoit non seulement de ce que l'Auteur n'en fit tirer qu'un très petit nombre d'Exemplaires, mais aussi de ce que l'Original Anglois n'a jamais été imprimé. Cette rareté a donné lieu de croire que ce Seigneur avoit fait briser les Planches, mais c'est une erreur: les planches n'ont point été brisées & elles sont à présent dans le Cabinet de Mr. le Comte d'Oxford, qui a épousé l'arrière-petite-fille de Mr. le Duc de Newcastle, & qui a bien voulu permettre qu'on s'en servit dans cette seconde Edition.

Le même Libraire a publié un Volume d'Ouvrages de Mr. le Comte de Boulainvilliers, intitulé: *Histoire des anciens Parlemens de France ou Etats-Généraux du Royaume, dans laquelle on marque la qualité de ceux qui les composoient, la forme de leurs délibérations, l'étendue de leur pouvoir, les jugemens les plus célèbres qu'ils ont rendus, le caractère des Princes qui les ont convoqués &c. depuis Charles-magne jusqu'à Louis XI. Avec l'Histoire de France depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à Charles VIII; accompagnée de Réflexions politiques sur les changemens arrivés dans le Gouvernement &c. A quoi l'on a joint des Mémoires présentés au Duc d'Orléans, Régent de France, concernant les Affaires de ce Royaume. Par Mr. le Comte de Boulainvilliers. In Folio. Ce titre est suivi d'un Avertissement, où, après avoir fait connoître l'importance des Pièces contenues dans ce Volume, on nous apprend que Mr. de Boulainvilliers, Comte de St. Saire,*

la Villenesle &c. étoit d'une illustre & ancienne Maison, originaire de Picardie : qu'il nâquit à St. Saire le 21 d'Octobre 1658, & fit ses études dans l'Académie de Juilli chez les Pères de l'Oratoire : qu'il avoit choisi la profession des Armes, comme la plus convenable à une personne de sa qualité ; mais que son Père étant mort, & aiant laissé les affaires de sa Maison fort embarrassées, il se vit obligé de quitter le service, pour se donner aux soins nécessaires dans des circonstances si fâcheuses : qu'il n'en conserva pas moins le goût de l'étude, & qu'il y donnoit tout le tems qu'il pouvoit avoir de libre : que son inclination & son goût le plus marqué, le portèrent à l'étude de l'Histoire de France, & qu'il a cherché à développer le caractère des Princes, les droits qu'ils avoient anciennement & ceux qu'ils se sont acquis dans la suite, les mœurs & les usages que l'on remarque dans les différens siècles, l'état des Peuples & sur-tout celui de la Noblesse &c. Que la réputation qu'il s'étoit acquise a fait mettre sous son nom plusieurs Traités qu'il n'a ni composés ni revus : enfin, qu'il mourut le 23 de Janvier 1722, dans la soixante-quatrième année de son âge. Au reste, le Libraire nous avertit que „ ce Volume s'est „ vendu jusqu'ici avec les deux Tomes de l'Etat de la „ France de Mr. le Comte de Boulainvilliers, sous le „ nom de Tome troisième : mais que plusieurs personnes „ aiant souhaité de l'avoir séparément, (comme en effet „ il n'a aucune dépendance ni liaison nécessaire avec „ ces deux autres Tomes) il a cru devoir les satisfaire ; „ de sorte qu'on le vendra désormais à part.”

A Treatise of a Miliary Fever &c. C'est-à-dire : Traité des Fièvres Miliaries, avec un recueil de plusieurs cas qui y ont du rapport. A quoi l'on a joint un Discours sur les Règles qu'il faut suivre dans la pratique de la Médecine. Traduit du Latin du Chevalier David Hamilton, Membre de la Société Royale, & du Collège des Médecins. In 8.

Mr. Maitland, Membre de la Société Royale, fait publier par Brochures son *Histoire des Antiquités & de l'Etat présent des Villes de Londres & de Westminster &c. (a).* Cet Ouvrage est fort estimé.

Mr. Lowman nous a donné une Paraphrase & des Notes sur l'Apocalypse : *A Paraphrase and Notes on the Revelation of St. John. By Moses Lowman. In 4.* Il croit que ceux

(a) Voyez le Tome XIV. de cette Bibliothèque, page

ceux qui ont travaillé avant lui à expliquer ce Livre n'y ont pas réussi, pour n'en avoir pas compris le principal but, qui est de fortifier la foi des Chrétiens, & leur faire voir que Dieu ne les abandonnera point, qu'au contraire il les soutiendra dans leurs afflictions, & les fera enfin triompher de leurs ennemis. A l'égard des événemens qui y sont prédits, il les rapporte à certains périodes, & se flatte d'avoir surmonté par-là les difficultés qui ont fait échouer tous les autres interprètes.

Antiquities explained: being a Collection of figured Gems &c. C'est-à-dire: Recueil d'Antiquités ou Pierres figurées, expliquées par des passages des Auteurs Classiques. Par George Ogle. Tom. 1. In 4. Mr. du Bosc a gravé ces Antiques d'après l'Edition qui s'en fit à Paris en 1732: & Mr. Ogle ayant trouvé les Explications de l'Editeur Parisien trop courtes, les a allongées par de longues tirades de Vers des Poètes Grecs & Latins, accompagnés d'une traduction en Vers Anglois. Par exemple, sur la première pierre qui représente Neptune appuyé sur son Trident, il cite Homère, Virgile, & l'Auteur de l'Hymne attribuée à Orphée. Cet Ouvrage plaira aux Amateurs de l'ancienne Mythologie; ils y trouveront de quoi s'instruire agréablement.

Mr. Gordon nous a donné une nouvelle Edition de sa Traduction de Tacite. Il nous assure qu'il en a retouché le style avec beaucoup de soin. Cette Edition est en quatre Volumes in 8, la première étoit en deux Volumes in Folio.

Mr. Twells a écrit contre la Dissertation sur les Démoniaques du Nouveau Testament (a): *An Answer to the Enquiry &c. C'est à dire: Réponse aux Recherches sur ce qu'il faut entendre par les Démoniaques dont il est parlé dans le Nouveau Testament: où l'on fait voir que les Démons qui y sont mentionnés étoient des Anges apostats, & que les Démoniaques étoient des personnes réellement possédées. Par Leonard Twells, Maître es Arts, Vicaire de l'Eglise de St. Marie à Marlborough, & Prébendier de St. Paul. In 8. Mr. Twells soutient que les Anciens n'ont pas donné le nom de Démons aux Ames des Morts, & que les Ecrivains du Nouveau Testament entendent par ce mot des Anges rebelles, qui tourmentaient les hommes, & leur causaient des maladies. Ce sens lui paroît infiniment plus naturel & plus conforme aux expressions de l'Ecriture, que de dire qu'il*

(a) Voyez ci-dessus pag. 217, 218.

n'y avoit rien là de réel, & que les prétendus possédés étoient des maniaques ou des épileptiques. Il faut souhaiter que l'Auteur des *Recherches* réponde, & que Mr. Twells réplique, pour mettre cette matière dans tout son jour.

Several Letters &c. C'est-à-dire : *Lettres écrites à Mr. Jackson par Mr. Dudgeon, avec les Réponses de Mr. Jackson, touchant l'immensité & l'unité de Dieu ; l'existence de la Substances matérielle & spirituelle ; le Gouvernement moral de ce Monde par la Divinité ; la nature de la Nécessité & Fatalité, & du Franc-arbitre ; & le fondement, la distinction, & les conséquences de la Vertu & du Vice, du Bien & du Mal.* Ecrites en 1735 & 1736, à l'occasion de deux Livres de Mr. Jackson, dont l'un est intitulé, *l'Existence & l'Unité de Dieu prouvées par sa Nature & ses Attributs ; & l'autre est une Défense de cet Ouvrage.* In 8. C'est une Brochure de 80 pages, qui contient la plus fine Métaphysique.

On a fait une onzième Edition de *l'Histoire du Monde, du Chevalier Raleigh*, & on y a joint la Vie de l'Auteur, par Mr. Oldis. In Folio.

Mr. Barrowby, Bachelier en Médecine, a traduit en Anglois le *Traité de la Maladie Vénérienne*, par Mr. Astruc, 2 voll. in 8.

Depuis le mois de Janvier il paroît un nouveau Journal Anglois, qu'on a substitué à l'*Etat présent de la République des Lettres*, commencé en 1728, & continué jusqu'à la fin de l'année dernière. On publia aussi pendant les années 1735 & 1736, une espèce de Journal sous le titre de *Literary Magazine*; mais celui-ci a aussi cédé au nouveau Journal, intitulé : *The History of the Works of the Learned &c.* C'est-à-dire : *Histoire des Ouvrages des Savans &c.* On se propose d'y insérer des Dissertations, & la Vie des Ecrivains Anglois les plus fameux.

Le Poème Anglois, intitulé *Leonidas*, a eu une approbation générale : on prétend que s'il ne surpasse pas, il égale au moins ce que les Grecs & les Romains nous ont donné de meilleur dans ce genre. Mr. Glover qui en a enrichi le public, est un Négociant de Londres, qui n'a pas encore trente ans.

Mr. Foster fait imprimer un second Volume de ses *Sermons* : il y a déjà eu quatre Editions du premier Tome.

A Collection of Tracts &c. C'est-à-dire : *Recueil de quelques Traités touchant le Jugement particulier en matière de Religion, la suffisance de l'Ecriture, & les conditions de la Communion*

nion Chrétienne selon les principes de l'Evangile : revus & publiés ensemble, avec une Préface, par l'Auteur Thomas Morgan, Docteur en Médecine, Auteur des Principes Philosophiques de la Médecine. In 8. On ne doute point que Mr. Morgan ne soit l'Auteur du Philosophe Moral. (a)

Defense of natural and reveal'd Religion &c. C'est-à-dire : Défense de la Religion naturelle & révélée : ou Abrégé des Sermons prêchés en conséquence de la fondation de Mr. Boyle. Avec une Table générale des Matières. Par Gilbert Burnet, Vicaire de Coggeshall dans la Province d'Essex. In 8. 4 Voll. Les Sermons dont on donne ici l'Abrégé ont été composés par les Evêques Kidder, Williams, Gafvel, Bradford, Blackhall, Leng ; & par les Docteurs Bentley, Harris, Stanhope, S. Clarke, Hancock, Whiston, Turner, Butler, Woodward, Derham, Ibbot, J. Clarke, Gudden, Burnet, & Berriman. Le Recueil complet de ces Sermons étoit d'une grande dépense, & comme ils ont tous le même objet, qui est de défendre la Religion naturelle & le Christianisme en général, il ne peut qu'y avoir bien des répétitions ; inconvéniens, que l'on a évités par cet Abrégé.

Le Dr. Stobbing a encore publié *A Reply to Mr. Foster's Answer &c.* C'est-à-dire : Réplique à la Réponse de Mr. Foster ou véritable état de la Dispute sur le sujet de l'Hérésie : petite Brochure in 8. ; & Mr. Foster a répondu par un Ecrit inséré dans une Feuille hebdomadaire, intitulée *The Old Whig*. Ce sera apparemment la fin de cette dispute.

D' A M S T E R D A M.

Avertissement des Libraires, Imprimeurs de ce Journal.

Faute de place dans cette Partie de la Bibliothèque Raisonnée, nous sommes obligés de renvoyer à la suivante un Article qui concerne la seconde Edition de l'*Essai Philosophique* de Mr. Boullier sur l'Ame des Bêtes. Nous ne mettons pas ici cet Avertissement pour l'Auteur de l'*Essai*, qui, à ce qu'on dit, n'a pas voulu lire l'Extrait peu flatteur qu'on en a fait dans la *Bibliothèque Française*, Tome XXIV. seconde Partie ; & qui fait hautement profession d'être dégoûté de la lecture des Journaux

(a) Voyez ci-dessus pag. 220.

naux Littéraires, à moins que l'on n'y parle de lui & de ses Ouvrages, dans le goût de certain

(a) Censeur rigide & très fidelle,
Témoin les cent Fables d'Houdart,
Qu'il dit pleines d'esprit & d'art.

Mais nous croyons faire plaisir aux Lecteurs qui cherchent moins l'Esprit que la Vérité, de leur annoncer un Morceau qui vient d'un Homme également Juge & Censeur. Nous osons dire, que Mr. Boullier lui-même, qui, si on l'en croit, (b) ne s'applique qu'à l'étude de la Vérité, & ne s'occupe que de Raisonnemens & d'Idées, pour nous servir de ses propres paroles, y trouveroit son compte, s'il daignoit le lire.

Les mêmes Libraires donneront dans peu de jours l'onzième Volume de l'Histoire Ancienne, par Mr. Rollin. Ce Volume à cause de sa grosseur est imprimé en deux Parties, & peut être relié en deux Tomes. On a donné un petit détail de ce qu'il contient, dans les Nouvelles Littéraires de la Partie précédente de cette Bibliothèque.

Les Janssens à Waisberge ont achevé d'imprimer & débiteront incessamment un Livre Critique in 8. intitulé : *Critica Vannus in inanes Joannis Cornelii Pavonis paleas, in qua plurimi Scriptores tam veteres quam recentiores emendantur, illustrantur, vindicantur.* Monsieur D'Orville, Professeur en Belles-Lettres de cette Ville, quoique le Titre ne le porte pas, est connu pour en être l'Auteur. Monsieur Paww, qui a publié beaucoup de Livres Grecs à sa manière, a trouvé à propos d'attaquer & d'injurier Mr. D'Orville, comme il a attaqué les plus grands Critiques & morts & vivans que le monde ait jamais produit, sans aucun ménagement. Monsieur D'Orville en cite un grand

(a) Voyez *Recueil des Pièces du Régiment de la Calotte*, à Paris 1726, page 73.

(b) Voyez l'AVIS CHARITABLE de Mr. Boullier, qui est aux pages 19 & 20 de l'Avertissement à la tête de la Nouv. Edit. de son *Essai*.

grand nombre d'exemples, & se met en devoit de se défendre, aussi-bien que la réputation de ces grands Hommes : il examine toutes les Editions des Livres que Mr. Pauw a publiés, & tâche de montrer que jamais homme ne s'est avisé de donner des Editions, & de prononcer sur le mérite des Savans, à si bon marché. Tout cela mène à des discussions savantes, & souvent desavantageuses pour Mr. Pauw. Peut-être que nous en parlerons plus amplement une autre fois. Il seroit à souhaiter qu'on évitât les injures & les reproches personnels, dans ces occasions ; mais si les Parties en souffrent, les spectateurs en profitent ; si les Parties jettent feu l'un contre l'autre, ils jettent au même tems flamme & lumière pour le Public.

TABLE DES ARTICLES.

I. <i>La Vie de SERVILIUS SULPICIUS RUFUS, & la Défense de PUBLIUS ALFENUS VARUS, par Mr. OTTO.</i>	Pag. 243
II. <i>Recueil d'Opuscules divers de Mr. HEINECCIUS.</i>	283
III. <i>Logique, ou Système abrégé de Réflexions, &c. Par Mr. DE CROUSAZ.</i>	317
IV. <i>Divers Ouvrages de Mr. DE CROUSAZ.</i>	331
V. <i>Distiques Moraux de CATON, publiés par Mr. OTTO ARNTZENIUS.</i>	355
VI. <i>Recueil de Traités de divers Auteurs, sur la véritable Prononciation de la Langue Grecque, publiés par Mr. H. A. VERCAMP, &c.</i>	432
VII. <i>Lettre de Mr. SERCES aux Auteurs de cette Bibliothèque.</i>	437
VIII. <i>Lettre de Mr. le Président BOUHIER aux Auteurs de cette Bibliothèque.</i>	476
IX. <i>Nouvelles Littéraires.</i>	484

E R R A T A.

Page 209, lign. 19. mettez une virgule après inchoard.
 Pag. 214. lign. 11, lif. Turner, Pag. 220. lign. 9. Théologien,
 lif. Dénis.

C A T A

CATALOGUE des Livres Nouveaux.

Libri Latini.

- J**ohan. Alph. Turretinⁱ Cogitationes & Dissertationes Theologicæ. 3 Vol. 4.
- J.** N. Hertii Commentationum atque Opusculorum de selectis & rarioribus argumentis, ex Jurisprudentia universali, publica, Feudali & Romana. 2 Vol. 4.
- Jac.** Cujacii Observationum & Emendationum. Lib. XXVIII. Accessere Auctorum citationes, Locorum Græcorum Interpretationes, & novi Indices. 4.
- Acta** Physico-Medica Academiæ Cæsareæ Leopoldino-Carolinæ Naturæ Curiosorum. 4. Tomus IV. cum Appendice.
- Frid.** Hofmanni Medicina Rationalis. 4. Tom. IV. Pars Quarta.
- Corn.** van Bynkershoek Quaestionum Juris publici Libri duo, quorum primus est de Rebus Bellicis; Secundus de Rebus varii argumenti. 4.
- Gratiolus** de præclaris Mediolani Edificiis. 4. cum figuris. Mediolani.
- Sigonii** Historiæ Ecclesiasticæ Libri XIV. nunc primum & M. S. Cod. Vatican. in lucem emissi a P. Argelato. 8. 2 Vol. Mediolani.
- D. E.** Baringii Clavis Diplomatica, tradens Specimina veterum Scripturarum. 4. Norimbergæ.
- Medicorum** Silesiacorum Satyræ, quæ varias Observationes, Casus, Experimenta, Tentamina ex omni Medicinæ ambitu petita exhibent. 8. Specimen 1. 2. & 3. cum figuris. Lipsiæ.
- Herm. Sam.** Reimarius, de Vita & Scriptis Joan. Alb. Fabricii Commentarius. 8. Hamburg.
- Henr.** Stephani Pseudo-Cicero; ejusdem Dissertatio de Plauti Latinitate; Epistola de statu suæ Typographiæ; & Artis Typogr. Querim. 8. Halz.
- Car. Henr.** Langii Observationes Sacræ; adjecti sunt Indices necessarii. 8. Lubecz.
- Lampeiano** Osservazioni sulla Cronologia de gli Antichi Ebrei, Egizzi, Caldei, Greci, e Latini. 8. in Dresda e Lipsia.

Livres François.

- C**érémonies & Coutumes Religieuses de tous les Peuples du Monde, avec des figures dessinées par Ba. Picart. Fol. Tom. V^e qui fait le Tom. VII. & dernier, contenant les Cérémonies des Mahométans &c..

Descrip-

Description Géographique, Historique, Chronologique, Politique & Physique de l'Empire de la Chine & de la Tartarie Chinoise, par le Père Du Halde. 4. 4 Vol. Enrichie d'un grand nombre de Figures en Taille douce, & d'un nouvel Atlas de la Chine, de la Tartarie, du Thibet & du Royaume de Corée, par Mr. d'Anville.

Histoire Universelle Sacrée & Profane, depuis le commencement du Monde jusqu'à nos jours, par Dom Aug. Calma. 4. Tom. II. & III.

Histoire de l'Académie Royale des Sciences, Année 1733. 12. avec fig.

*Histoire Critique de la Philosophie, par Mr. D***. 8. 3 Vol.*

Histoire du Fanatisme de notre Temps, par Mr. de Brueys. 12. 2 Vol. Figures.

Histoire du vaillant Chevalier Tiran le Blanc. 8. 2 Vol.

Lettres Françaises (les plus belles) sur toutes sortes de Sujets, tirées des meilleurs Auteurs, avec des Notes, par P. Richalet. 12. 2 Vol. Nouv. Edit.

Avantures du Comte de Rosmond. 12. 2 Vol.

Mémoires de Monfr. le Marquis d'Argens. 8. Nouv. Edit.

La Bibliothèque de Campagne, ou Amusemens de l'Esprit & du Cœur. 12. Tom. V.

Les Avantures de Dona Inès de Las Cisternas, Histoire véritable. 8.

Les Caprices de l'Amour & de la Fortune, ou les Avantures de la Signora Rozalina. 12.

Cent Nouvelles nouvelles, de Madame de Gomez, 12. Tom. XVII. & XVIII.

Les Mémoires du Comte de Bonneval, ci-devant Général d'Infanterie au service de Sa Majesté Impériale & Catholique. 8.

Introduction à la Philosophie, contenant la Métaphysique, & la Logique, par Mr. de Gravesande. 8.

Recueil Historique d'Actes & Traités, par Mr. Roussat. 8. Tom. XI.

Nouveau Recueil des meilleures Pièces du Théâtre François & Italien. 8. Tom. IV.

Le Maréchal de poche d'un Cavalier, qui enseigne comment se servir de son Cheval en Voyage, par Bourdon, traduit de l'Anglois. 8.

La Vie de Marianne, par Mr. de Marivaux. 8. VII. Partie.

Mémoires du Comte de Vaxère, ou le Faux Rabin, par l'Auteur des Lettres Juives. 12. Figures.

Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres. 12. Tom. XXXV. & XXXVI.

Principes de l'Histoire pour l'Education de la Jeunesse, par l'Abbé Lenglet du Fresnoy. 8.

Origine de la Grandeur de la Cour de Rome, par l'Abbé de Vertot. 12.

T A B L E

T A B L E

D E S

M A T I E R E S.

A.

- A**GRICULTURE (l') a sur tous les autres Arts l'avantage de l'antiquité & de l'utilité. 185. Grand cas que les Anciens en faisoient. *ibid.* Plus considérée autrefois en Egypte qu'en aucun autre endroit du Monde. 186
- Arbres souterrains*, ou *Bois fossiles*, qu'on trouve enterrés dans les Marais & dans les Fondrières. 76
- Archelaüs*, Roi de Cappadoce. Préceptes qu'il a laissés sur l'Agriculture. 187
- Attale*, surnommé *Philométer*, Roi de Pergame. Préceptes qu'il a laissés sur l'Agriculture. 187

B.

- B**ARRE (Mr. de la). Ses Eclaircissémens sur l'Histoire de *Lycurgue*. 152
- Bernard* (St.). Peinture qu'il fait de la corruption où se trouvoit l'Eglise de son tems. 12, 13
- Bestiaux*. Revenus considérables que produisoit autrefois la nourriture des Bestiaux. 190
- Bœuf*. Combien il étoit considéré des Anciens. 190
- Bouhier* (Mr.). Lettre de ce Président aux Auteurs de cette Bibliothèque. 476, & *suiv.*
- Bourreaux*. Fonctions de ceux auxquels on donnoit ce nom à Rome. 304

C.

- C**HRETIENS. De quelle manière les premiers Chrétiens étoient vêtus. 286. S'il est vrai qu'ils aient inventé certains signes cachés pour se reconnoître les uns les autres. *ibid.* Si les Ecclésiastiques étoient autrement vêtus que le reste des Hommes. 287
- Claveret*. Trait singulier qui regarde ce Poète. 48
- Coquillages* qu'on trouve dans la Terre. 74
- Cronfau* (Mr. de). Sa *Logique*. 317. Combien il a travaillé à perfectionner cette Science. 318; & *suiv.* Divers Ouvrages de cet Auteur. 331, & *suiv.*

D.

- D**ÉMARCHE. Indices que fournit la *Démarche* d'un Homme, des inclinations & des dispositions intérieures de son ame. 300
- Dévots.*

A B L E

Dévots. En quoi consiste le Pédantisme des *Faux-Dévots*. 353, 354

Domitian. Edit par lequel cet Empereur défendit de planter aucune nouvelle Vigne en Italie. 189

E.

EGYPTE. Soin extraordinaire avec lequel ce Pays étoit autrefois cultivé. 186

Emlyn (M^r.) Ouvrage de cet Auteur. 212

Enfalmadores. Qui sont ceux qui portent ce nom en Espagne. 154

G.

GAUKES (*Ivon*) a prétendu prouver qu'on pourroit porter la Médecine à la certitude mathématique. 58
Generation des Corps organique (la). Comment elle se fait. 100
Gentils de Ste. Catherine ou de St. Paul. Qui sont ceux auxquels on donne ce nom en Italie. 114

Guerdeville (M^r.), regardé comme l'Auteur des Dialogues qui ont paru sous le nom du Baron de la Hontan. 337

H.

HERCULE MUSAGETE. Idée qu'on a ordinairement de ce Héros. 192

Hontan (le Baron de la). Réflexions sur les Dialogues qui ont paru sous son nom. 337, 338

Hyperboréens. Dans quel Pays on doit placer ces Peuples. 148

I.

IMITATION (l') regardée comme l'écueil inévitable des petits génies. 43

Illande. Combien elle est infertile. 85, 86

K.

KOSTER (*Henri-Bernard*). Ouvrage de cet Auteur. 59

L.

LEIBNITZ. Lettres de cet Auteur sur différentes matières. 107

Lynchoten. Particularités rapportées par ce Voyageur. 81, & suiv.

M.

MAGON, Général-Carthaginois. Ouvrage qu'on lui attribue sur l'Agriculture. 187

Mathématiciens. Le titre de *Mathématicien* n'a pas toujours fait honneur à ceux qui l'ont porté. 55. Pourquoi les Loix Civiles se proposent autrefois de les exterminer. *ibid.* Mis en égalité avec les Hérétiques & les Sorciers. *ibid.* Ce que Tacite dit d'eux. 56

Méaux.

DES MATIERES.

- Métaux.* Leur usage presque aussi ancien que le Monde. 193
Molière. Ses Ecrits regardés comme une Poétique com-
 plète sur la Comédie. 37. Pourquoi ses *Femmes savantes*
 & ses *Précieuses ridicules* ont perdu presque tout leur mé-
 rite. 41. En quoi il a excellé. 43. Il est le premier
 qui ait mis dans ses Ouvrages de la Bienfaisance & des
 Mœurs. 45. De quelle manière il s'est servi des Ou-
 vrages étrangers. 46
Monnoies. Différence qu'il y a entre les *Monnoies* & les
Médailles. 196

- O.
ORARIUM. Ce que c'est. 289
Otto (Mr.). Ouvrage de cet Auteur. 243
 P.

- P**EDAGOGUES. Pourquoi on a joint une idée de mé-
 pris au nom de *Pédagogue*. 348, & suiv.
Pédantisme. Equivoque de ce mot. 347, 348
Perles. Dans quelle Mèr la pêche des Perles se faisoit
 chez les Anciens. 196
Plautus accusé de faire de la plupart de ses Pièces une É-
 cole plus propre à inspirer le Vice qu'à le corriger. 44
Pompeius (Numa). Raison pour laquelle il partagea tout
 le Territoire de Rome en différens Cantons. 185
Pourpre. Par quel hazard elle fut connue des Tyriens.
 196. Combien on estimoit autrefois celle de *Getulia* en
Afrique, & celle de la *Laconie* en Europe. 197. La Ty-
 riennne préférée à toutes les autres. *ibid.* Pourquoi son usage
 étoit autrefois réservé pour les Princes & les Rois. *ibid.*
Protestans. S'il est vrai qu'ils se soient élevés contre l'E-
 glise. 10, 11. Raisons qui les ont portés à faire une Ré-
 formation. 21
Psylles (les). Où ils étoient situés. 152. Leur ascendant
 sur tous les Reptiles. *ibid.* De quelle manière ils éprou-
 voient la fidélité des Femmes. *ibid.* Comment ils gué-
 rissoient les morsures des Serpens. 153
Publius Alfennius Varus. Conjectures sur l'origine de ce Ju-
 risconsulte. 287. & suiv. Simplicité & pureté de son
 Stile. 281. Sciences auxquelles il s'appliqua. 282

- R.
RITZ (Mr. Guillaume-Otton). Sa Dissertation Inaugurale
 de Jurisprudence sur les Mathématiques du Droit. 51
Rollin (Mr.). Extrait du Tome X. de son Histoire An-
 cienne des Egyptiens, &c. 184

TABLE DES MATIERES.

S.

SALUDADORES. Qui sont ceux auxquels on donne ce nom en Espagne. 154
Servius Sulpicius Rufus. Grande étude de ce Prince des Jurisconsultes. 245. Son origine 246. Sciences auxquelles il s'appliqua. 247. Dans quelle vue il fit un Voyage à Rhodes. 251. Son Eloquence. *ibid.* Pourquoi il abandonna la profession d'Orateur, pour se donner tout entier à la Jurisprudence. 252. Preuve de sa grande application à son Art. 256. Grand nombre d'ouvrages qu'il a composés. *ibid.* Son mariage. 258. Enfants qu'il eut de sa Femme *Postumia*. *ibid.* Qualités de son cœur. 260. Ses différens Emplois. *ibid.* Il suit le parti de César après la Bataille de Pharsale. 264. Résolution qu'il prit de mettre la République en liberté, après la mort de César. 265. Sa mort. *ibid.* Honneurs qu'on lui rendit après sa mort. 266

T.

TONSURE. Quelle est l'origine de la Tonsure des Ecclésiastiques. 294
Trente (le Concile de) n'a pas remédié à tous les abus qui régnoient dans l'Eglise. 18
Troupeaux (les) regardés dans l'Antiquité Païenne comme la richesse des Rois. 191

V.

VIN (le) se conservoit autrefois dans des Cruches de terre, & dans des Outres ou Peaux de Bêtes. 188. A qui on doit l'invention de le conserver dans des vaisseaux de bois exactement fermés. 188. Son usage défendu chez les *Lacres Epizéphyriens*, excepté en cas de maladie. 189. Interdit aux Femmes par les Habitans de Marseille. *ibid.*
Vin de Maronie en Thrace. Combien ce Vin étoit autrefois célèbre, & combien il pouvoit porter d'eau. 188

W.

WAIGATZ. Pourquoi il est comme bouché de Glacçons vers le Nord. 88
Woodward (Mr.). Son *Essai sur l'Histoire Naturelle de la Terre*. 66. Applaudissement avec lequel son Système a été reçu. *ibid.* Preuves qu'il allègue en faveur de son Hypothèse. 82. Objections contre ces Preuves. 83, & suiv.

Z.

ZALEUCUS. Loi qu'il établit pour défendre l'usage du Vin, excepté en cas de maladie. 189
Zosle. S'il y a eu deux *Zoïles*, Censeurs d'Homère. 162

FIN DE LA TABLE.

